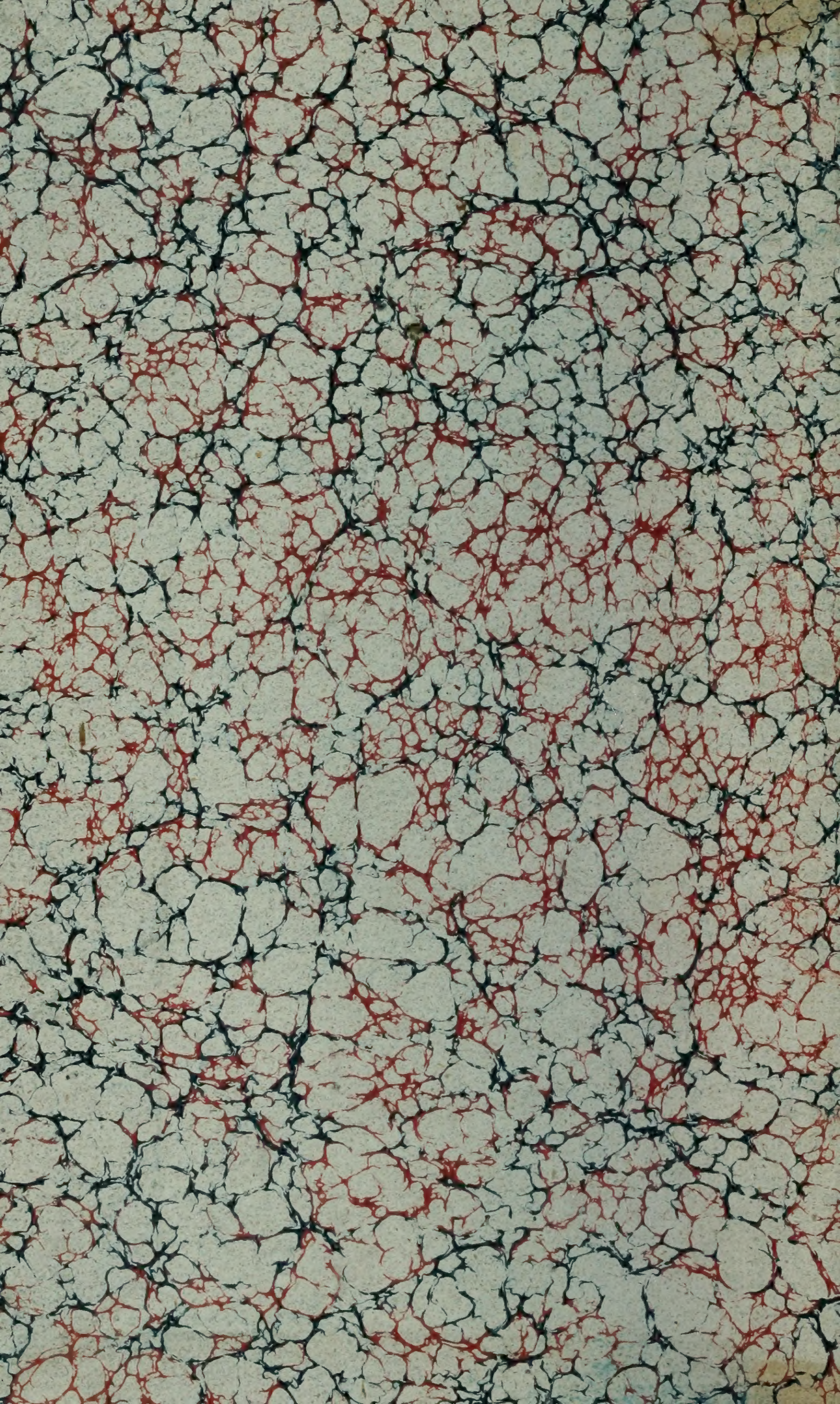
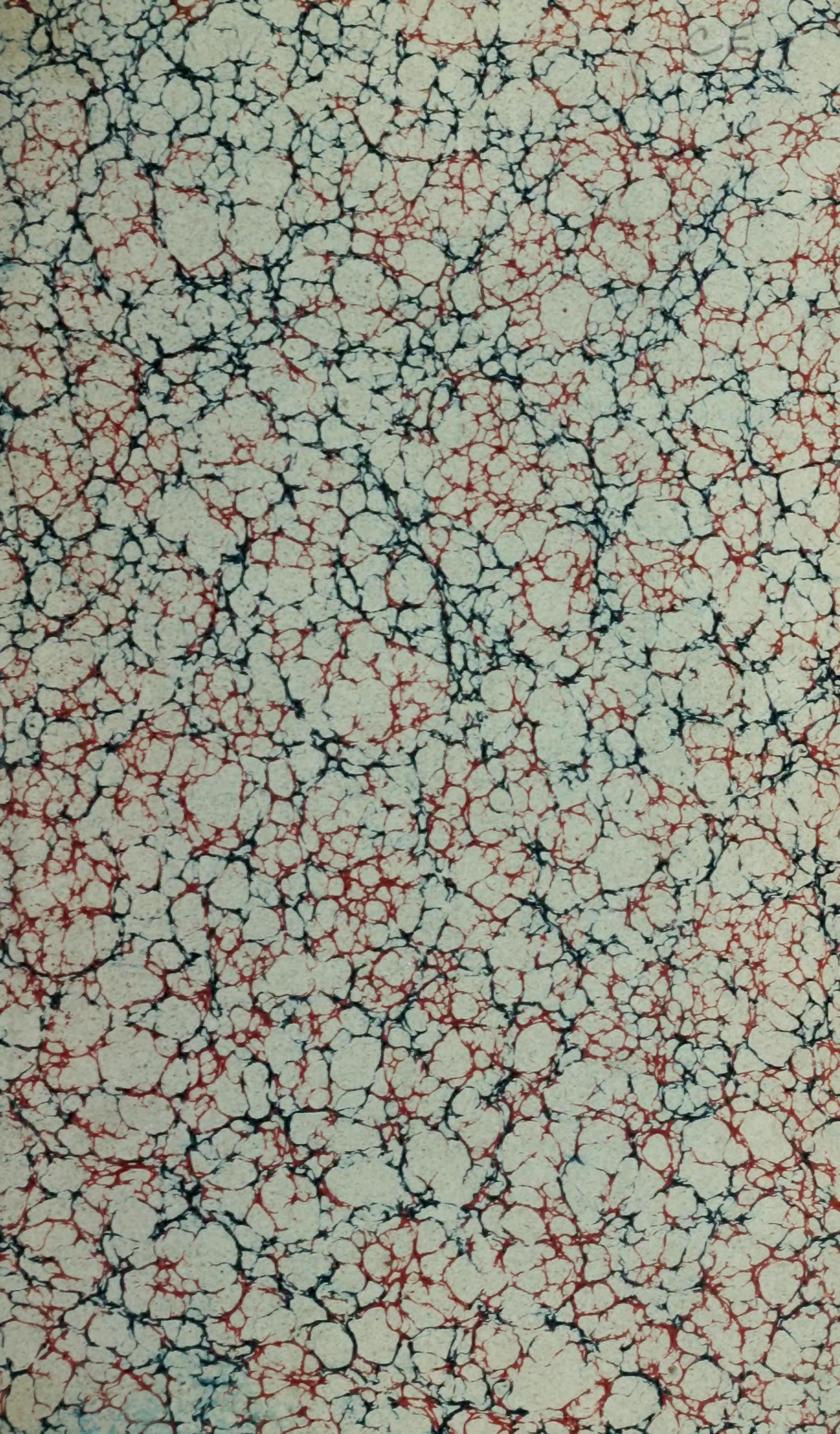






Pièces contenues dans ce volume

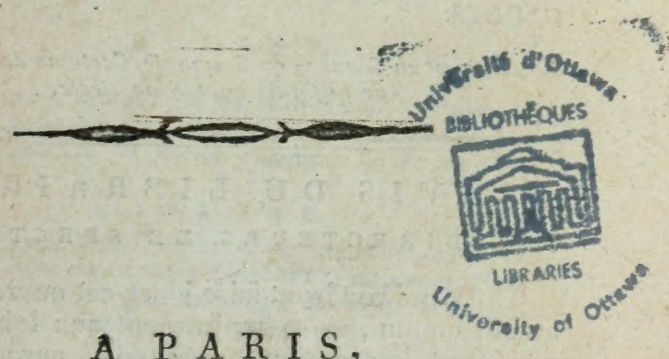
ROLAND DE MONGLAVE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

En prose, à spectacle.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 9 pluviôse, l'an 7 de la république.

PAR J. M. LOAISEL-TRÉOGATE, auteur de la Bizarrerie de la Fortune, du Château du Diable, etc.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des Pièces de théâtres, quai de l'Unité, vis-à-vis le Pont-neuf.

AN VII.



Personnages.	Acteurs.
	Citoyens et citoyennes.
ROLAND DE MONGLAVE.	*Bithmer.*
ISAURE, épouse de Monglave.	*Deversy.*
MILON, duc de Souabe.	*Lebel.*
LIZIARD, favori de Milon.	*Rivalard.*
DOLIN, écuyer de Monglave.	*Isidor.*
BOLGA, ancien écuyer de Liziard. . .	*Bougnol.*
FALKER, capitaine des gardes de la citadelle.	*Duparey.*
DINAS, écuyer, confident de Liziard.	*Stocley l'aîné.*
HUNAUT, soldat.	*Beville.*
OLIVIER, soldat.	*Blivet.*
Le CAPITAINE des gardes de Milon.	*Grenon.*
Deux BUCHERONS.	*Stocley le jeune.* *Drouen.*
GARDES.	

La scène est en Souabe, en Germanie. Costume de chevalerie de la fin du quinzième siècle.

AVIS DU LIBRAIRE

AUX DIRECTEURS DE SPECTACLES.

Ceux qui voudront faire jouer cet ouvrage, d'un auteur connu, en se conformant aux loix qui garantissent la propriété des auteurs, auront l'avantage de mettre, sans frais, une pièce qui offre un beau spectacle, un intérêt vif, soutenu, et qui a obtenu, à Paris, le succès le plus brillant.

Ceux qui voudront la monter avec la musique, pourront se procurer la partition au théâtre de l'Ambigu-comique.

ROLAND DE MONGLAVE,

DRAME

En quatre actes et en prose.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le palais du duc de Souabe, vu du côté des jardins.)

SCÈNE I.

ROLAND, ISAURE.

ROLAND.

Que je vous sais gré, ô ma chère Isaure! d'avoir quitté votre retraite, pour vous rendre à mes vœux, et d'être venue serrer de nouveau les nœuds charmans de l'hymen et de l'amour.

ISAURE.

(*Tendrement.*) Ah! loin de lui, à toute heure, en tous lieux je ne voyais que mon époux; (*souriant.*) mais vous, Roland, dans mon absence, vous aviez bien des sujets de distraction. Tant de beautés font l'ornement de ce séjour!

ROLAND.

Je ne les ai point apperçues.

ISAURE.

Quoi! au milieu d'une cour galante, et empressée de célébrer la valeur, le vainqueur des Saxons.

ROLAND.

N'eût pas joui de son triomphe, si mon Isaure n'était venue l'embellir par sa présence.

SCÈNE II.

ROLAND, ISAURE, DOLIN.

DOLIN.

Seigneur, Milon se propose de prendre avec vous le plaisir de la chasse, on est venu de sa part pour vous en prévenir.

ROLAND.

Sera-t-il accompagné de Théobalde son fils ?

DOLIN.

Je l'ignore. Sorti à cheval dès l'aube du jour, Théobalde n'est point encore rentré dans le palais.

ROLAND.

Qu'as-tu, mon cher Dolin ? Depuis quelque tems, tu me parais d'un ennui, d'une tristesse,

DOLIN.

Oui, mon humeur est altérée.

ROLAND.

Eh ! quel motif ?

DOLIN.

C'est, je crois, notre séjour dans ce palais.

ROLAND.

Il te déplaît !

DOLIN.

Je ne dis pas cela ; mais il me contrarie. Vous venez de prouver que vous êtes l'un des premiers guerriers de l'Univers. Milon vous a vu porter la terreur dans les rangs de ses ennemis, enlever des étendards, et renverser le chef des Saxons. Tout le monde nous bénit, on nous comble d'honneurs, et cependant je m'ennuie.

ROLAND.

Parmi tant de fêtes brillantes ?

DOLIN.

L'éclat ne fait pas le bonheur.

ROLAND.

Ah ! je suis loin de le penser !

DOLIN.

Quand nous habitions votre château de Norlingue, c'est là, mon cher maître, que nous étions réellement heureux. Nos

danses, nos festins sur le bord des ruisseaux, le teint fleuri de nos jeunes bergères, leur gaîté naïve, ce mouvement, ce charme d'une vie libre, innocente et paisible ; tout cela formait un tableau toujours présent à mon esprit, et bien différent du spectacle tristement magnifique qui, chaque jour, frappe ici mes regards.

ROLAND.

Console-toi, mon cher Dolin, avant peu, tu verras renaître ce tems fortuné. Reprends ta joyeuse humeur, et va faire préparer les équipages de chasse.

SCÈNE III.

ROLAND, ISAURE.

ROLAND.

Ce bon Dolin, il me rappelle des souvenirs bien doux.

ISAURE.

Comme lui je regrette nos plaisirs champêtres. Milon vous doit la gloire de ses armes. Il accumule les distinctions sur votre tête; Théobalde, son fils, vous honore d'une amitié particulière ; mais la faveur des cours est prompte à s'évanouir.

ROLAND.

L'encens qui fume autour de moi, ne m'enivre point. Je vis à la cour, mais sans ambition; le motif qui me guide est la voix de mon devoir, et mon seul but en est l'accomplissement

ISAURE.

J'applaudis à ces nobles sentimens; mais n'oubliez pas que vous habitez le séjour de l'intrigue, et que tous les chemins y sont tendus de piéges. O mon ami ! méfiez-vous des courtisans. Elevé parmi eux, je n'ai que trop appris à les connaître; craignez ces hommes toujours parés d'un visage imposteur; craignez même Liziard.

ROLAND, *avec surprise.*

Liziard ! à qui le duc a confié l'administration de ses États ?

ISAURE.

Il a, je le sais, toute la confiance de son maître ; sa faveur égale son autorité ; mais il fut votre rival.

ROLAND.

Liziard me témoigne la plus haute estime.

ISAURE.

On le dit d'une dissimulation profonde. Théobalde est vertueux, il hait Liziard, et quoique jeune encore, il connaît les hommes.

ROLAND.

Mon cœur est exempt d'inquiétude. J'ai promis de servir mon pays; je remplis avec franchise cet engagement sacré. Quand il n'aura plus d'ennemis à combattre, je me retirerai de la cour du duc. C'est alors que, digne du titre glorieux d'époux d'Isaure, et que lui consacrant le reste de ma vie, je pourrai dire: Roland n'a plus de vœux à former. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

LIZIARD, DINAS.

LIZIARD, *à voix basse.*

SOMMES-NOUS seuls?

DINAS.

Personne ne s'offre à mes regards.

LIZIARD.

Mes desseins sont-ils accomplis?

DINAS.

Oui, seigneur, Milon n'a plus de fils.

LIZIARD.

Je respire.

DINAS.

Hier, à la fin du jour, Théobalde reçut, d'une main inconnue, le cartel que vous m'aviez chargé de lui faire tenir. Le chevalier Rainfroi, d'après vos secrètes instructions, s'est rendu, ce matin, dans la forêt. Le brave Théobalde n'a point hésité de s'y rendre à l'heure indiquée, et de combattre sans connaître son adversaire. Comme vous l'aviez prévu, le fils de Milon n'a pu résister long-tems à la force prodigieuse de Rainfroi, et après un combat terrible, le jeune prince a succombé.

LIZIARD.

T'es-tu bien assuré par toi-même de la vérité des faits?

DINAS.

Votre ancien écuyer, qui réside dans vos terres depuis quelques années, Bolga, que j'ai mandé par votre ordre, m'a accompagné sur le lieu du combat.

LIZIARD.

Bolga est arrivé !

DINAS.

D'hier au soir. Bien déguisés, sous d'épaisses armures, et placés à quelque distance ; aucune circonstance de ce combat n'a pu nous échapper

LIZIARD.

Et les témoins ?

DINAS.

Ils sont prêts. Et je défie Roland, avec toute sa prudence, de sortir du piége dans lequel vous le tenez enlacé.

LIZIARD, *avec une joie féroce.*

Ce trop heureux époux d'Isaure, va donc expier enfin tous les maux qu'il m'a fait souffrir ?

DINAS.

Je suis fâché qu'une trame si bien conduite, n'ait pas eu pour but la mort d'un autre que le fils de Milon.

LIZIARD.

Dissimulait-il sa haine et son mépris pour moi ? Manquait-il une occasion d'humilier publiquement mon orgueil ? Que dis-je ? N'as-tu pas remarqué, cent fois, son affectation à combler d'honneurs, en ma présence, Roland de Monglave, ce rival abhorré, dont la faveur déjà balance la mienne ? Non content de vanter ses hauts faits, Théobalde ne se plaisait-il pas à exalter perpétuellement son génie et ses vertus ? Mon père, disait-il au duc, Roland sera dans les conseils ce qu'il fut dans les armées ; sa sagesse sera peut-être plus utile encore que sa valeur. Déjà, dans sa pensée, il lui destinait mes emplois et mes dignités. Milon est vieux, son fils allait régner : je voyais s'avancer le jour de ma disgrace. Ce coup important prévient ma chûte, raffermit ma puissance, et m'assure la perte d'un concurrent dangereux.

DINAS.

Pourquoi avez-vous choisi Rainfroi pour ce coup hardi ?

LIZIARD.

Parce que Rainfroi est l'ennemi secret de Roland ; parce qu'il eut à se plaindre du jeune Théobalde, qui le jugeait peu digne de ses bontés ; parce que son esprit ambitieux, et que sa force et son courage redoutables m'ont paru propres à l'exécution de mes desseins. Quand je lui ai fait part de mon plan, il lui a paru fort doux de perdre ses ennemis sans se compromettre, et d'écarter tous les obstacles à son élévation.

DINAS.

Ce moment est bien critique, seigneur. L'œil des courtisans est ouvert sur vous.

LIZIARD.

Ils tremblent devant moi.

DINAS.

Oui, mais loin de vous ils méditent votre ruine. Ce qui, dans votre esprit, n'est qu'une conjecture, devient conviction dans leur bouche.

LIZIARD.

Je connais leur pénétration quand il s'agit de nuire; mais ma perte fut-elle certaine, il est doux de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ! Changeons de discours. Où donc est Bolga ? Pourquoi ne l'ai-je pas vu depuis son arrivée ?

DINAS.

Il va se rendre en ce lieu.

LIZIARD.

Dans ce moment, j'ai besoin de m'entourer d'hommes affidés. Je n'ai eu qu'à me louer de Bolga dans maintes circonstances difficiles.

DINAS.

Le voici.

SCÈNE V.

LIZIARD, DINAS, BOLGA.

LIZIARD.

Mon cher Bolga, c'est en récompense de tes bons services, que depuis cinq ans je t'accorde une retraite dans mes terres. C'est d'après l'assurance de ta fidélité, que j'ai enjoint à Dinas de t'appeler auprès de moi, et de te confier les grands desseins qui m'occupent. Je t'ai employé utilement dans des conjonctures délicates, et je prévois que j'aurai occasion de t'employer encore.... Rentrons au palais..... Ah ! quelque chose m'était échappé. (*Parlant à Dinas.*) Et la lettre ?

DINAS.

Elle est à cette heure dans les mains de Milon.

LIZIARD.

La prudence sans doute,

DINAS.

J'ai pris pour la faire parvenir, toutes les mesures capables d'éloigner de vous jusqu'à l'ombre du soupçon.

LIZIARD.

Bon ! tous les coups seront portés à la fois. Ce héros fameux, et sa grande renommée, vont tomber soudain, comme un colosse dont la chûte épouvante tous les regards. Milon vient, éloignez-vous, et songez qu'une grande fortune sera le prix de ceux qui m'auront servi avec le plus de zèle et de dévouement. (*Dinas et Bolga sortent.*)

SCÈNE VI.

MILON, LIZIARD, GARDES.

MILON, *tenant une lettre à la main.*

Que de basses intrigues, que de moyens odieux l'envie ne suggère-t-elle pas au cœur vil qui en est dévoré ! Tenez, Liziard, lisez cet écrit.

LIZIARD, *il lit.*

« Duc Milon, on conspire contre ta vie et ton autorité. Un » homme, voilant ses projets ambitieux, sous les dehors d'une » vertu austère ; un homme que tu combles de bienfaits et de » gloire, Roland de Monglave, va, si tu n'y prends garde, te » renverser de ton rang suprême, et s'y asseoir à ta place. Ton » armée, qu'il guida vingt fois au chemin de la victoire, chefs » et soldats, ne connaissent plus que sa voix, n'ont de dévoue- » ment et ne savent combattre qu'avec lui. Le vaste plan de son » usurpation est sur le point d'éclater. Ses complices sont prêts, » l'heure fatale va sonner. Hâte-toi donc, il en est tems encore ; » hâte-toi d'arrêter les desseins du perfide. Demain, ce soir, » peut-être, il serait trop tard » (*Rendant l'écrit.*) Seigneur, une telle lettre ne mérite que votre mépris.

MILON.

Et mon indignation. (*Il déchire la lettre.*)

LIZIARD.

La conduite droite et modérée de Roland.

MILON.

Sa loyauté.

LIZIARD.

Ses services.

MILON.

Ses vertus. Je me garderai bien d'écouter les ennemis de ce brave guerrier (*Un bruit éloigné se fait entendre dans la coulisse.*) Quel bruit frappe mon oreille ? . . . Voyez, Liziard, ce que ce peut être. (*Liziard sort.*)

SCÈNE VII.

MILON *seul*

QUEL est donc le malheur de ceux que le destin appelle à gouverner leurs semblables ! S'ils ont le bonheur de découvrir, de s'attacher un homme d'un mérite rare, et d'une vertu éminente ; s'ils récompensent par la considération les services que cet homme rend à la patrie, l'envie soudain s'éveille furieuse, et ne respire que sa ruine. (*On entend un grand tumulte dans la coulisse.*) Le bruit redouble ! (*Il avance, il regarde.*) Une foule rassemblée, des cris confus ! Tous mes sens sont troublés. (*Il veut pénétrer dans la coulisse. Liziard paraît, et l'arrête.*)

SCÈNE VIII.

LIZIARD, MILON, GARDES.

LIZIARD, *d'une voix sombre.*

SEIGNEUR, n'avancez pas.

MILON.

Pourquoi ce mouvement du peuple ? D'où viennent ces clameurs ?

LIZIARD, *affectant l'air le plus consterné.*

Je vous en conjure, seigneur, rentrez dans le palais.

MILON.

Votre voix est altérée, expliquez-vous, Liziard.

LIZIARD.

Dispensez-moi.

MILON.

Parlez, parlez, je vous l'ordonne !

LIZIARD.

Vous l'exigez, seigneur, un grand crime s'est commis.

MILON.

Un crime !

LIZIARD.

Le plus horrible attentat !.... Théobalde votre fils,

MILON.

Mon fils !

LIZIARD.

Est tombé sous le fer d'un cruel ennemi.

MILON, *avec un cri douloureux, et se couvrant le visage de ses mains.*

Mon fils est mort !

LIZIARD.

Ce matin, dans la forêt où l'ont attiré les provocations d'un perfide.

MILON.

Quel est le barbare ?

LIZIARD.

Ce n'est pas sans une vive douleur, que j'ouvre devant vous un abîme de forfaits inouïs jusqu'à ce jour, mais l'écrit que vous avez reçu, seigneur, paraît contenir des avis trop certains.

MILON.

Expliquez-vous.

LIZIARD.

C'est Roland qu'on accuse, et que l'on dit l'auteur de cet attentat.

MILON.

Roland !

LIZIARD.

Cette inculpation m'a paru d'abord incroyable ; je l'ai repoussée avec indignation ; mais deux bûcherons, hommes simples et incapables d'artifice, ont reconnu Roland dans le vainqueur de votre fils.

MILON.

Qu'on amène ces hommes devant moi !

LIZIARD.

Ils sont ici, seigneur, ils attendent vos ordres pour exposer, dans un récit fidèle, tous les détails de ce triste événement.

MILON, *douloureusement.*

Qu'ils paraissent ! j'aurai le courage de les interroger.

(*Liziard va les chercher dans la coulisse.*)

SCÈNE IX.

MILON, LIZIARD, deux BUCHERONS, GARDES.

MILON.

RECUEILLONS nos esprits, et modérons, un moment, la douleur qui m'oppresse. Bonnes gens, approchez, et répondez-moi : que savez-vous de l'affreux évènement qui m'enlève mon fils ?

Le premier BUCHERON.

Seigneur, le jour venait de paraître; nous commencions nos travaux dans un endroit écarté de la forêt. Un guerrier, armé de toutes pièces, et que nous reconnaissons pour le jeune Théobalde votre fils, s'offre à notre vue. Tout-à-coup un autre guerrier couvert d'armes noires, sans livrée à son panache, sans devise à son boucher, et la visière baissée, sort d'un taillis voisin, s'élance avec furie, et provoque Théobalde au combat. Nous observions, cachés derrière un feuillage. Le premier choc a été terrible. La victoire a paru quelque tems indécise ; mais votre fils non moins brave, mais plus malheureux que son adversaire, est tombé le cœur percé de plusieurs coups mortels.

MILON.

Juste ciel !

Le premier BUCHERON.

L'action précipitée du guerrier inconnu a fait tomber son casque ; et nos yeux, surpris et indignés, ont reconnu Roland de Monglave.

MILON.

Roland ! mes amis, le connaissez-vous bien ? Ne vous trompez-vous pas ?

Le premier BUCHERON.

Nous l'avons vu cent fois, seigneur.

Le second BUCHERON.

Nous le connaissons tous. Oui, seigneur, c'était Roland lui-même.

Le premier BUCHERON.

Effrayé de son triomphe affreux ; craignant d'être apperçu, il a piqué des deux, et s'est perdu dans l'épaisseur du bois. Alors nous nous sommes approchés de votre fils, pour le secourir ; mais hélas ! inutilement. Couché sur la poussière, il était mort, ayant encore dans son flanc cette épée que nous apportons. (*Il l'a remet au chef des gardes.*)

MILON, *regardant l'épée avec horreur.*

Le crime est avéré ! Oui, cette épée lui appartient, je la reconnais. Gardes, que l'on cherche Roland, et qu'on le traîne ici chargé de chaînes ! (*Les gardes sortent....*) Père infortuné ! vieillesse affreuse !... (*Tristement.*) Liziard, faites élever un drapeau de deuil sur les tours du palais, et rendez à mon fils les tristes honneurs du tombeau. (*Liziard sort.*)

SCÈNE X.

MILON, les BUCHERONS.

MILON.

O profonde dissimulation des hommes ! Si tant de voiles épais cachent la vérité, si tant de vices affreux se déguisent sous les apparences de la vertu, il n'est donc plus personne à qui l'homme de bien puisse accorder sa confiance !

SCÈNE XI.

MILON, les BUCHERONS, ROLAND *enchaîné*, GARDES.

MILON.

LE voilà !... Ennemi lâche et perfide, quelle furie t'inspira le courage affreux de percer si cruellement le cœur d'un père, qui, chaque jour, t'offrait pour modèle à son fils, à ce fils aimable, que tu affectais de chérir, qui s'honorait lui-même de ton amitié, et à qui, pour prix de sa tendresse, ta main forcenée déchire les entrailles ?

ROLAND.

Ainsi donc l'on m'accuse d'avoir immolé mon bienfaiteur.

MILON.

Vainement ta bouche voudrait alléguer les impostures que tu as méditées pour ta justication. Ton action barbare, et tes projets criminels me sont également connus.

ROLAND.

L'homme de bien peut être accusé ; mais il suffit de l'ascendant de sa conscience pour écrâser ses calomniateurs. (*Avec force.*) Qu'ils paraissent !

MILON.

Il faut donc te confondre ! Hommes simples et vertueux ! vous qui avez vu succomber mon malheureux fils, parlez, parlez sans crainte. N'est-ce pas là le traître qui lui a donné la mort ?

Le second BUCHERON.

Il est vrai.

ROLAND.

O ciel !

Le premier BUCHERON.

Je le déclare avec peine ; oui, seigneur, voilà le guerrier qui a tué votre fils.

ROLAND, *d'une voix terrible.*

Vils imposteurs ! tremblez. Milon, on égare votre justice. Vous êtes, sans le savoir, le fauteur et le complice de quelque grande iniquité.

MILON, *montrant l'épée que tient le chef des gardes.*

Démens donc, si tu l'oses, démens ce fer ensanglanté que le meurtrier, pressé de fuir, et troublé sans doute par l'énormité de son forfait, a laissé dans le flanc de sa victime ! Connais-tu cette épée ?

ROLAND, *avec calme.*

Oui, elle est à moi.

MILON.

Et après un indice aussi frappant.

ROLAND.

Cette circonstance prouve que, pour mieux me perdre, des méchans, consommés dans l'art de nuire, m'ont dérobé mon épée, pour en armer le meurtrier de votre fils.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; DINAS.

MILON.

Quel front inaltérable ! qu'on entraîne ce traître, et qu'on le jette dans le plus noir cachot !

ROLAND.

Quel tissu de perfidies !

MILON.

O ciel ! éclaire-moi sur le choix du supplice qui doit punir un si grand coupable !

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le derrière d'un château, ou d'une partie d'un château fort, situé au milieu d'un bois. Il est entouré d'une clôture à jour devant laquelle s'élève un poteau, où se lisent ces mots : DE PAR LE DUC, QUICONQUE FRANCHIRA CETTE ENCEINTE, Y TROUVERA LA MORT.)

SCENE I.

ISAURE *seule sur le devant de la scène : elle est vêtue de simples habits.*

Dolin n'arrive pas.... C'est donc là que, chargé de fers et couché sur la terre humide d'un cachot, mon époux attend le supplice des scélérats !...

SCENE II.

ISAURE, DOLIN.

ISAURE, *vivement.*

As-tu vu nos amis ?

DOLIN.

Des amis, madame ! il n'en est point dans l'infortune. Des fronts de glace, une pitié stérile, c'est tout ce que j'ai trouvé parmi ceux qui se glorifiaient, hier, du nom de vos amis.

ISAURE, *bien tristement.*

Je devais m'y attendre.

DOLIN.

Ne comptons que sur nous. Je veux, oui, madame, je veux sauver mon maître.

ISAURE.

Le sauver !

DOLIN.

Je suis résolu de l'arracher de cette prison, et d'assurer sa fuite, fallût-il périr à sa place !

ISAURE.

Cœur excellent ! Mais quel moyen ?

DOLIN.

Ce château fort est situé dans un bois hors de la ville. La troupe commise à sa garde, a pour chef un vieux soldat qui se nomme le capitaine Falker. Je me suis informé de son caractère. C'est un homme humain, d'une probité rigide, et d'une bravoure irréprochable. Je n'en suis point connu, je le verrai, je lui parlerai.

ISAURE, *vivement.*

Eh ! que lui diras-tu ?

DOLIN.

J'ignore encore ce que je dois lui dire ; mais le zèle qui m'anime, me suggérera peut-être..... Eloignez-vous un instant, madame, tenez-vous cachée à l'entrée de ce bois, et laissez-moi faire.

ISAURE, *en s'en allant.*

Puisse le ciel bénir son dessein !

SCÈNE III.

(DOLIN *examine le château. Il s'approche de l'enceinte, et paraît vouloir la franchir. Une patrouille de cinq hommes traverse le théâtre. Dolin veut s'éloigner.*)

SCÈNE IV.

DOLIN, HUNAUT, peloton de GARDES.

HUNAUT.

ALTE-LA. *La troupe entoure Dolin, et l'arrête.*

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; FALKER.

HUNAUT.

CAPITAINE, voilà un homme que nous venons de surprendre, rôdant sous les murailles du château. Il paraissait vouloir franchir cette enceinte.

FALKER.

Téméraire ! quelle fatalité, te fait chercher ici la mort ?

DOLIN.

Je n'ai aucun dessein dont vous ayiez lieu de vous alarmer.

FALKER.

Tu n'as donc pas lu cet avertissement ?

DOLIN.

Il n'avait point frappé mes regards.

FALKER.

Tu vois quel sort attend l'audacieux qui veut pénétrer dans cette enceinte.

DOLIN.

Si j'ai transgressé un ordre que j'ignorais, vous êtes trop juste pour m'en punir.

FALKER.

Quel dessein t'amène en ce lieu ?

DOLIN.

Je cherche le commandant de la garde de ce château.

FALKER.

C'est moi.

DOLIN, *vivement.*

Vous êtes le capitaine Falker ?

FALKER.

Oui, c'est moi, que me veux-tu ?

DOLIN.

Vous entretenir sur un point important.

FALKER.

Je ne te connais pas ; n'importe, qui que tu sois, je veux bien t'entendre, explique-toi.

DOLIN.

Je desirerais vous parler sans témoins.

FALKER.

Soldats, je prends cet homme sous ma garde, et j'en réponds, retirez-vous. (*La troupe sort.*)

SCÈNE VI.

FALKER, DOLIN.

FALKER.

Nous sommes seuls ; voyons, qu'as-tu à me dire ?

DOLIN.

Avant que je m'explique, souffrez que je recueille un peu mes esprits.

FALKER.

Tu parais ému !

DOLIN.

Il est vrai, le malheur qui m'accable !

FALKER, *vivement et avec intérêt.*

Vous êtes malheureux !

DOLIN.

Oh ! beaucoup.

FALKER, *avec sensibilité.*

Pardon, mon ami, pardon, si je vous ai parlé un peu durement. (*D'un ton de confidence.*) Mais cette forteresse est une prison d'État, et les ordres sont si rigoureux Allons, confiez-moi vos peines, peut-être sera-t-il en mon pouvoir de les adoucir.

DOLIN.

Un accueil si obligeant m'encourage, et rendra ma confidence moins pénible.

FALKER.

Je suis un vieux soldat, j'ai vu soixante combats et vingt-deux batailles ; mais ce spectacle n'a point endurci mon cœur. Asseyons-nous sur ce banc, nous causerons plus à notre aise. (*Ils s'asseyent.*) Le métier que je fais, n'est pas fort agréable ; il me déplait, il me contrarie fort souvent ; mais, ma foi, dans cette courte journée qu'on appelle la vie, il n'est pas donné à tout le monde de choisir son poste : mais venons à votre affaire. (*Un soldat vient lui remettre un écrit ouvert, et se retire. Après avoir lu*) Fâcheux message ! on m'oblige de différer le plaisir de vous entendre. Il faut que je vous quitte.

DOLIN, *avec inquiétude.*

Pourquoi ?

FALKER.

On a conduit ici, ce matin, un prisonnier du plus haut parage,

qui est condamné à périr, cette nuit, du dernier supplice. Je reçois l'ordre d'augmenter les postes, et de redoubler de vigilance autour du château.

DOLIN.

Quel est donc ce prisonnier ?

FALKER.

C'est Roland de Monglave. Il a tué le fils de Milon, pour s'emparer plus sûrement de ses États.

DOLIN, *témoignant une grande surprise.*

Roland capable d'un trait si déloyal ! c'est bien étonnant !

FALKER.

D'autant plus étonnant qu'on ne parlait en tous lieux que de ses vertus héroïques ; j'ai été à portée d'en juger bien des fois moi-même, ayant fait avec lui une partie de la guerre des Saxons.

DOLIN, *vivement.*

Vous avez fait la guerre avec Roland ?

FALKER.

Près de deux ans, et je dois le dire, la générosité, la franchise, la justice autant que le courage éclataient dans toutes ses actions.

DOLIN.

Et un tel homme serait devenu un traître, un usurpateur : pouvez-vous le croire ?

FALKER.

Difficilement, je l'avoue ; à son arrivée ici, il m'a reconnu, et a fixé sur moi un regard qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'ame. La fierté de la vertu s'unissait à l'indignation sur son visage. Les gardes qui le conduisaient avaient les yeux baissés, il était chargé de fers, et tout le monde paraissait tremblant en sa présence.

DOLIN.

Il y a là-dessous de la perfidie.

FALKER.

Je le soupçonne.

DOLIN.

Vous le soupçonnez, et vous ne craignez pas de participer à quelque atrocité ?

FALKER.

Jamais le métier que je fais ne me parut aussi pénible qu'aujourd'hui ; mais mon devoir.

DOLIN.

Quel devoir peut vous forcer d'être l'instrument de l'injustice ?

FALKER.

Je suis un soldat, j'ai juré d'obéir.

DOLIN.

Ainsi donc le serment d'obéir, vous dispense du devoir d'être juste.

FALKER.

Le droit de juger les coupables ne m'appartient pas.

DOLIN.

Vous est-il permis d'ignorer qu'on n'a mis aucune forme légale au jugement qui condamne Roland ?

FALKER.

Quoi ! vous savez.

DOLIN, *vivement.*

Je sais tout !

FALKER.

Il y a des preuves, dit-on.

DOLIN.

Elles sont fausses !

FALKER.

Des témoins.

DOLIN.

Ce sont des imposteurs !... C'est une trame la plus odieuse, la plus noire.

FALKER.

Vous vous intéressez bien vivement au destin de Roland. Qui êtes-vous ?

SCÈNE VII.

FALKER, DOLIN, ISAURE.

(*Isaure s'avance sur la pointe du pied, et prête l'oreille.*)

DOLIN, *très vivement.*

Il n'est plus tems de feindre. Vous voyez ; oui, vous voyez en moi l'écuyer de Roland. Vous fûtes le compagnon de ses travaux, le témoin de sa gloire et de ses vertus, il ne peut entrer dans votre pensée qu'il est coupable ; je le vois dans vos yeux et à votre langage ; laisserez-vous périr ce héros ?

FALKER.

Que faire ?

DOLIN, *vivement.*

Vous joindre à moi pour le sauver.

FALKER.

Y pensez-vous ? Ma place, l'honneur.

DOLIN.

L'honneur vous prescrit de refuser votre ministère à tout acte désavoué par la justice.

FALKER.

Faut-il que j'aille me révolter contre mes chefs ?

DOLIN.

Non, il faut tirer Roland de cette prison, et fuir avec nous.

FALKER.

O ciel ! qu'osez-vous me proposer ?

DOLIN.

Une action juste, courageuse, et qui trouvera sa récompense.

FALKER.

Vous ne savez donc pas que je réponds des prisonniers sur ma tête.

DOLIN, *avec beaucoup de force.*

Eh qu'importe ! braver la mort pour sauver l'innocence ; c'est pour vous, si vous êtes homme de bien, oui, c'est pour vous un devoir religieux et sacré !...

FALKER, *brusquement et avec sensibilité.*

Vous ébranlez ma fidelité, retirez-vous.

DOLIN.

Vous êtes ému ! Songez, ah ! mon ami ! songez que la condamnation d'un homme vertueux, est un deuil pour le monde.

FALKER.

Retirez-vous.

ISAURE, *accourant et s'offrant tout-à-coup aux yeux de Falker. Très-vivement.*

Brave homme ! ne résistez pas au mouvement généreux qui vous presse.

FALKER, *avec étonnement.*

Qui êtes-vous, madame ?

ISAURE.

L'épouse infortunée de Roland. Sa vie entière dépose contre ses accusateurs, vous en êtes convaincu. Ce lieu est solitaire, entouré de bois épais, tout ici nous favorise ; rendez à l'État son appui glorieux ; rendez au monde le tableau de l'hymen le plus

parfait qui jamais ait embelli la terre. Je n'ai d'existence que par lui, son ame et la mienne. (*Tombant aux genoux de Falker.*) Ah! rendez-moi cet époux adoré! Ma reconnaissance et mes bienfaits vous iront chercher jusqu'au bout de l'Univers.

FALKER.

Madame! levez-vous; je sens toute l'atrocité de l'inculpation qui pèse sur votre époux. Je voudrais concilier ce que je dois d'obéissance à mes chefs, avec le vif intérêt qu'il m'inspire; mais je n'en vois pas le moyen. Tout ce que je peux faire, c'est de courir à l'heure même au palais de Milon, de lui faire entendre le langage d'un soldat, celui de la franchise et de la vérité. Adieu, madame, recevez le témoignage de mes regrets, et croyez que si ma démarche est sans succès, je n'aurai pas du moins à gémir, d'avoir négligé quelque chose de ce qui peut vous la rendre utile. (*Fausse sortie. Revenant sur ses pas.*) Il n'y a point de sentinelle de ce côté de la forteresse. Ne vous éloignez pas encore, madame. Dans un moment peut-être recevrez-vous quelque nouvelle consolante....

SCÈNE VIII.

ISAURE, DOLIN.

ISAURE.

AH! il n'est que la présence de Roland qui puisse me consoler; mais, hélas! je ne m'abuse point sur l'horreur de ma situation.

DOLIN.

Pourquoi perdre tout espoir, madame? Reprenez un peu de courage.

ISAURE.

Je ne le puis.

DOLIN.

Mon maître n'a-t-il pas pour lui son innocence? Peut-être aussi la démarche du capitaine.

ISAURE.

Je n'y compte pas. Cet homme aura voulu se délivrer de nous par de vaines promesses. Que dis-je? ne peut-il pas nous aller trahir pour se faire un mérite de sa fidélité?

DOLIN.

Ne le craignez pas, madame. La probité imprime, sur le front de l'honnête homme, un caractère sacré que l'on ne peut contre-

faire ; et, sans connaître Falker, je réponds de lui comme de moi-même.

SCÈNE IX.

DOLIN, ISAURE ; UN SOLDAT : *la visière de son casque est baissée.*

(*Le soldat présente une lettre à Dolin.*)

DOLIN

(*Avec inquiétude.*) POUR qui cette lettre ? (*Le soldat lui fait signe que c'est pour lui. Il l'a prend avec defiance*) Il lit :

A l'écuyer de Roland. (*Il ouvre le billet*) « Il vous reste » un ami, qui peut et qui ose vous servir. Suivez le soldat qui » vous a remis ce billet ; célérité, prudence, et Roland vous » sera rendu. »

ISAURE.

O providence !

DOLIN.

Vous le voyez, madame, son appui ne manque jamais à la vertu. (*Il se dispose à sortir avec le soldat, qui le presse de s'éloigner.*)

ISAURE, *vivement.*

Je vous suis ! (*Le soldat lui fait signe de demeurer.*)

DOLIN.

Restez, madame, puisqu'on l'exige : je vous rejoins dans un moment. (*Ils sortent du côté de la forteresse.*)

ISAURE *seule.*

Que penser de la démarche de cet inconnu ? .... Quel moment ! ... L'espoir le plus doux, une terreur invincible (*Elle regarde.*) Où vont-ils ? S'ils allaient être vus ! .. (*Après un silence.*) Mon trouble, ma frayeur redoublent... (*Elle marche, s'arrête, écoute.....*) Affreuse incertitude ! je me sens prête à succomber.

SCENE X.

ROLAND, ISAURE, DOLIN.

(Roland est couvert d'une armure simple. Isaure s'élance dans les bras de son époux, qui la presse sur son cœur.)

ISAURE.

Quel mortel, quel dieu bienfaisant te ramène dans mes bras !

ROLAND.

Je l'ignore. J'étais seul dans le fond de mon cachot, l'esprit agité de mille pensées funestes. Tout-à-coup une grosse pierre, détachée du mur, roule avec bruit à mes pieds. J'apperçois une ouverture, et un homme portant un flambeau ; il me dit de le suivre ; nous descendons dans une galerie souterraine, creusée sous les fossés du château. Des armes s'offrent à ma vue ; mon guide me dit qu'elles me sont destinées : je les prends ; nous continuons de marcher sous cette voûte sombre, qui nous conduit à une porte de fer. Mon guide frappe, la porte s'ouvre parmi des ruines couvertes de feuillages, nous sortons, et Dolin me reçois dans ses bras.

ISAURE.

O bonheur inespéré !

ROLAND.

Ce sentier, me dit mon guide, vous conduira dans un lieu solitaire appelé le vallon de la Roche-sauvage, attendez y de nouvelles instructions. A ces mots, sans vouloir se faire connaître, il a disparu avec le soldat qui m'a ouvert l'entrée du souterrain.

DOLIN, *vivement.*

Conformons-nous au vœu de cet homme bienfaisant. Seigneur, sortons de ces lieux. Vous connaissez le vallon de la Roche-sauvage ; allons-y sur-le-champ.

ROLAND.

Une main généreuse et inconnue m'a offert la liberté, je l'ai acceptée ; je ferai tout pour la conserver, mais m'enfuir comme un coupable, ne l'espérez pas.

ISAURE.

Qu'entens-je ?

ROLAND.

Voulez-vous que ma renommée soit flétrie dans la mémoire des hommes, et que j'imprime à ma race une tache éternelle.

DOLIN.

Nous voulons vous sauver.

ROLAND.

Il faut que le crime qu'on m'impute soit déclaré hautement, qu'on m'oppose mes délateurs, et qu'on les oblige à m'accuser en face.

ISAURE.

Vain espoir !

DOLIN, *vivement.*

L'arrêt est prononcé.

ISAURE, *vivement.*

Le supplice est prêt, il faut mourir où prendre la fuite !

ROLAND.

Je ne peux me résoudre à fuir ?

ISAURE.

Quand ta voix demeure étouffée par un jugement arbitraire; ah ! ce serait en te laissant égorger comme une victime sans défense que tu transmettrais à nos neveux un nom chargé d'opprobre. Oui, si tu périssais sans avoir pu te faire entendre, le tombeau dévorerait avec toi les titres de ton innocence, et la postérité, trompée par des apparences perfides, sanctionnerait le crime de tes assassins !

ROLAND.

Je frémis.

DOLIN.

Seigneur, il n'est pour vous ici que la mort ou la fuite, vous n'avez qu'un instant, choisissez.

ROLAND.

Je cède à des motifs si puissans. Non je ne dois pas contribuer moi-même au triomphe de mes lâches ennemis. Disposez de mon sort.

(*Ils se disposent à sortir; on entend un grand bruit.*)

ISAURE.

Nous sommes investis !

ROLAND, *tirant son épée avec force.*

La liberté m'est rendue, je saurai la défendre !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS ; *troupe de gardes qui débusquent par tous les coins du théâtre.*

DOLIN, *tirant son épée.*

FRAYONS-NOUS un chemin au travers de ces vils satellites.

ROLAND.

O mon ami ! veille sur Isaure.

ISAURE, *s'élançant vers Roland.*

Cher époux !

(*DOLIN l'arrête et la repousse doucement sur le devant de la scène. Les gardes veulent saisir Roland qui se bat en désespéré. Dolin suit son exemple. Après un combat terrible, les gardes, acharnés sur le seul Roland, l'enveloppent tous, le serrent, le saisissent, le désarment et l'entraînent Isaure tombe évanouie. Dolin, resté seul, court à son secours, la prend dans ses bras, et l'emporte dans l'épaisseur du bois*)

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une place publique. Au milieu est une pyramide à laquelle pendent des chaînes. Cette pyramide est surmontée d'un fanal qui éclaire la scène. D'un côté est une tourelle gothique et isolée surmontée d'une espèce de beffroi, ou d'une charpente portant une cloche placée extérieurement, et dont la corde descend à hauteur d'appui. On voit à cette tourelle, une porte, et une fenêtre très-élevée, qui s'ouvrent l'une et l'autre. La fenêtre est grillée par deux ou trois barreaux de fer seulement. Il fait nuit.)

SCÈNE I.

LIZIARD, DINAS.

LIZIARD.

QUELLE heure est-il ?

DINAS.

La cloche du grand beffroi vient de sonner minuit.

LIZIARD.

A-t-on fait les apprêts du supplice ?

DINAS.

Oui seigneur.

LIZIARD.

Et Roland ?

DINAS.

Sorti de la citadelle, il s'avance au milieu d'une garde sûre qui le conduit.

LIZIARD.

Vas au devant de l'escorte : et dès que Roland paraîtra sur cette place ; fais lui connaître son arrêt de mort, et qu'à l'heure même, il soit mis à exécution.

SCÈNE II.

LIZIARD *seul.*

ENFIN mon génie l'emporte, plus d'ennemi puissant; plus de rivaux qui me fassent ombrage. Un pouvoir sans bornes, la plus brillante destinée, marqueront désormais mon heureuse existence.

SCENE III.

LIZIARD, DINAS, HUNAUT, OLIVIER, ROLAND, un peloton de GARDES.

(*Les gardes, précédés de flambeaux, conduisent Roland au milieu de la scène.*)

DINAS. *Il déroule un écrit, et lit à haute voix et d'un ton grave, la sentence suivante :*

« ROLAND DE MONGLAVE, atteint et convaincu de félonie au » premier chef, sera dégradé et rejeté de l'ordre de chevalerie; » son armure sera mise en pièces, foulée aux pieds, et dispersée » sur la terre par le prévôt de l'hôtel. Conduit ensuite devant la » grande tour du palais, il y recevra une mort infamante.»

ROLAND.

Il faut donc que je subisse cet arrêt inique et cruel! .... (*Appercevant Liziard.*) (Liziard! *Lui adressant la parole.*) Vous à qui votre rang impose la loi de tendre au malheur une main secourable; Liziard, répondez-moi.

LIZIARD.

Il ne m'est pas permis de vous entendre.

ROLAND.

Ainsi Milon ne veut pas même que je me défende?

LIZIARD, *froidement.*

J'ai reçu des ordres, je les exécute, n'attendez de moi rien d'étranger à mon devoir. (*Il va observer dans le fond du théâtre.*)

ROLAND.

Affreuse destinée!

(*On entend un bruit d'instrumens déguisés.*)

SCÈNE IV.

(*On voit paraître une troupe de gardes ; suit ensuite un hérault d'armes, portant l'armure complette de Roland, surmontée d'un cierge noir, et d'un écriteau sur lequel se lit :* LES ARMES DE ROLAND DE MONGLAVE, COUPABLE DE TRAHISON ET DE FÉLONIE AU PREMIER CHEF. *Roland est mis au milieu du cortège qui se met en marche pour le mener au supplice. Musique.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS ; LE CAPITAINE DES GARDES DE MILON.

LE CAPITAINE.

GARDES, suspendez le supplice !

LIZIARD, *avec effroi.*

Qu'entens-je !

LE CAPITAINE.

Milon ordonne qu'il soit différé jusqu'au jour, pour le rendre plus terrible et plus solemnel.

LIZIARD, *reprenant son air serein.*

(*A part.*) Ah ce n'est qu'un délai ! Encore quelques heures, et mes yeux ne seront plus offensés de la présence de mon ennemi !

DINAS.

En attendant le jour, qu'ordonnez-vous du prisonnier, seigneur ?

LIZIARD.

Il est inutile de le reconduire à la citadelle ; qu'on l'enchaîne à cette pyramide, et qu'il y soit gardé à vue, jusqu'au moment de son supplice ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

(On attache Roland à la pyramide. Hunaut et Olivier sont detachés de la troupe et placés près de lui en sentinelle.)

DINAS, *après avoir examiné si Roland est bien enchaîné.*

QU'UNE garde nombreuse veille autour du palais et des remparts. Suivez rigoureusement les ordres que vous avez reçus. *(Les gardes sortent d'un côté, Dinas sort de l'autre.)*

SCÈNE VII.

ROLAND, HUNAUT, OLIVIER.

(Les sentinelles se promènent, l'une à la droite, l'autre à la gauche de Roland.)

ROLAND.

TOUT m'abandonne, tout conspire contre moi. Résignons-nous, et puisse mon courage être plus grand que mon infortune! *(Il tombe absorbé dans un profond accablement.)*

(En se promenant, les deux gardes se rencontrent, et se parlent sur le devant de la scene.)

HUNAUT, *bas à l'oreille de son camarade.*

Il se plaint, je crois.

OLIVIER.

Demain, ils ne se plaindra plus. *(Ils continuent de se promener.)*

SCÈNE VIII.

LES PRECÉDENS; DOLIN.

(*DOLIN paraît, déguisé en petit vieillard : barbe blanche, bien longue et bien épaisse, petit tonneau sur l'épaule, petit bâton blanc à la main, l'air bien courbé, bien décrépit. Il vient du côté opposé à celui par où les gardes sont sortis.*)

HUNAUT, *se retournant vivement.*

Qui vive ?

DOLIN, *d'une voix bien cassée.*

C'est moi, c'est moi, mes enfans.

HUNAUT.

Qui es-tu ? où vas-tu ?

DOLIN.

Je viens vers vous mes bons camarades. La nuit est bien noire, et le vent de bise souffle fort sur cette place.

HUNAUT.

Qu'en veux tu conclure ?

DOLIN.

Que vous avez froid, et par conséquent besoin de vous réchauffer l'estomac ; j'ai, dans mon tonneau, un certain petit vin.

HUNAUT.

Du vin ! ah ! c'est différent, approchez, approchez, bon papa.

DOLIN.

Je savais bien que ma visite ne vous serait pas désagréable. Tenez, mes bons camarades. (*Il leur donne à chacun une coupe, et leur tire à boire, on voit couler le vin du tonneau.*

HUNAUT.

Ce confortatif nous vient fort à propos. (*Ils boivent. Tendant sa coupe !*) Un second coup bon père.

DOLIN.

De tout mon cœur. (*Il leur redonne à boire. Riant.*) Un tel restaurant vaut bien tous les cordiaux de la médecine, n'est-ce pas ?

HUNAUT.

C'est le remède universel, point de maux, selon moi, qui puissent résister à un verre de ce vin là. *Il boit. Mettant la*

main sur l'estomac. Je sens là une douce chaleur. (*Il tend sa coupe, Dolin lui verse à boire.*) Comment vous appelez-vous, bon vieillard ?

DOLIN.

Je me nomme le père Moufflet.

HUNAUT.

Je me souviendrai du père Moufflet et de son petit tonneau.

DOLIN.

Il commence à me peser beaucoup. Je suis bien vieux ; mais il faut porter son fardeau jusqu'à la fin ; et je porte le mien assez gaîment, grace au ciel.

HUNAUT, *lui mettant des pièces de monnaie dans la main.*

Tenez papa.

DOLIN.

Je vous remercie. Que Dieu vous tienne en joie, mes bons et braves camarades. (*Il va dans un coin du théâtre, observant les gardes de loin.*)

HUNAUT.

Voilà un aimable petit vieillard.

OLIVIER.

Oui, ma foi.

HUNAUT.

Son vin est parfait, ce'st, je crois, du vin du Rhin.

OLIVIER.

Je le trouve un peu capiteux.

HUNAUT.

C'est qu'il a du corps..... Cependant, je l'avoue, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire.

OLIVIER.

Il me semble que tout tourne autour de moi.

HUNAUT.

Ma vue aussi paraît s'obscurcir..... Mes genoux fléchissent...... Je sens..... (*Il veut, mais vainement, combattre le sommeil. Jeu de théâtre*).

(*Ils continuent de se promener, mais leur marche est pénible. Ils s'arrêtent tous deux sur le devant de la scene. Ils chancèlent : l'un tombe sur un genou, ensuite sur ses mains, et s'endort ; l'autre s'appuie à la coulisse, glisse doucement à terre, et finit aussi par s'endormir.*)

DOLIN, *revenant sur la pointe du pied.*

Le breuvage à fait son effet, les voilà plongés dans un sommei

profond ! (*Il jette loin de lui son accoutrement de vieillard, et court vers Roland*.... Mon maître ! reconnaissez-moi.

ROLAND, *sortant de son accablement ; vivement et avec surprise.*

Dolin !

DOLIN, *vivement.*

Je viens briser vos fers.

ROLAND.

Et mes gardes ?

DOLIN.

Avec une poudre assoupissante, mêlée dans du vin, je les ai endormis. J'ai commencé par les autres postes, ce [illegible] de tems. (*Il se met en devoir de briser les fers de son maître.*)

ROLAND.

Où est Isaure ?

DOLIN.

J'ai promis de vous mener dans ses bras.... Mais de quelles fortes chaînes !

ROLAND.

Tu ne peux les rompre.

DOLIN, *très-vivement.*

Cet instrument briseroit l'acier le plus dur.

ROLAND.

Vois le péril qui te menace !

DOLIN, *d'un ton décidé.*

Je le méprise ! Je vous sauverai, ou nous mourrons ensemble ! (*Les chaînes tombent. Avec transport.*) Vous êtes libre ! prenez cette épée, et fuyons.

SCÈNE IX.

ROLAND, DINAS, DOLIN, HUNAUT, OLIVIER

DINAS.

QUE vois-je ? Les gardes endormis ! Monglave en liberté !

DOLIN, *appercevant Dinas.*

Nous sommes découverts !

ROLAND, *tirant son épée.*

Prenons un parti ferme ! (*Ils s'élancent, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Dolin.*)

DINAS, *parlant à Dolin.*

C'est toi sans doute qui a brisé les fers du prisonnier ! ton audace va te coûter cher. (*Il veut sortir.*)

ROLAND, *l'arrêtant et le menaçant de son épée.*

Demeure !

DINAS, *tirant aussi son épée.*

Traître ! (*Dolin le désarme. Il veut fuir.*)

DOLIN, *le retenant d'un bras vigoureux, et lui mettant un pistolet sur le front.*

Si tu fais un mouvement pour sortir ; si un geste ou un seul mot t'échappe, tu es mort. (*Dinas témoigne de l'effroi.*) Cherchons un moyen de l'empêcher, au moins pour un instant, d'aller dénoncer votre fuite.

ROLAND.

Cette tourelle isolée, cette porte entr'ouverte ?

DOLIN.

Je vous entends ! (*Parlant à Dinas.*) Suis-moi. (*Il le conduit vers la tourelle, Roland, toujours l'épée à la main, les suit, en observant tous les mouvemens de Dinas. Dolin le pousse rudement dans la tourelle, et referme sur lui la porte à double tour. Ils lèvent les mains vers le ciel, et sortent.*)

SCÈNE X.

HUNAUT, OLIVIER.

HUNAUT, *se réveillant et se frottant les yeux.*

C'est singulier ! j'ai dormi, je crois..... Ce vieux père avec son vin ! (*Vivement.*) Camarade ! (*Plus fort et avec effroi.*) Camarade !

OLIVIER, *commençant à se réveiller.*

Hein !

HUNAUT, *se levant précipitamment.*

Tu dors !

OLIVIER, *à moitié réveillé.*

Moi ! non, non je ne dors pas. (*Il se lève.*)

HUNAUT.

Eh malheureux ! tu dors encore. (*S'approchant de la pyramide.*) O ciel ! on a enlevé le prisonnier.

OLIVIER.

Que faire ?

HUNAUT.

Que devenir ?

OLIVIER.

Sauvons-nous.

SCÈNE XI.

DINAS, *paraissant à la fenêtre de la tourelle.*

HEUREUSEMENT, je suis parvenu à monter jusqu'à cette croisée. (*Il regarde.*) Ils sont partis !... Liziard va venir, que va-t-il penser ? Si je pouvais.... (*Il regarde en bas.*) Non, cette fenêtre est trop élevée. Crions aux armes. Les postes sont trop éloignés, on ne m'entendrait pas. (*Avec douleur.*) Quoi ! pas un seul moyen. (*Appercevant la corde. Avec joie.*) La cloche de ce beffroi ! si je pouvais atteindre. (*Il avance le corps et la main, tire la corde, qu'il atteint avec peine, et sonne. Une trompette se fait entendre dans la coulisse. Trois autres trompettes placées sur différens points répondent au son de la première. Avec un transport de joie.*) Ils m'ont entendu !...

SCÈNE XII.

DINAS, GARDES, LIZIARD.

(*Les gardes accourent en désordre, et se rangent sur le théâtre.*)

LIZIARD, *venant après les gardes.*

QUEL est donc cette alerte ? que vois-je ? Dinas !

DINAS, *vivement.*

Seigneur, je suis enfermé dans cette tourelle ; Roland est en fuite.

LIZIARD.

Soldats enfoncez, brisez cette porte. (*Des soldats enfoncent la porte de la tourelle, Dinas sort.*)

LIZIARD.

Qui s'est permis une telle violence à ton égard ?

DINAS.

Dolin, l'écuyer de Roland, Roland lui-même.

LIZIARD.

Dolin !

DINAS.

Après avoir endormi les sentinelles, il a brisé les fers de son maître, et vient de s'enfuir avec lui.

LIZIARD, *furieux.*

Gardes, dispersez-vous. Courez, volez sur les traces de ces deux traîtres, et ramenez-les vivans ou morts. (*Avec force.*) Dinas, suis-moi.

(*Les gardes se divisent, et dans une marche rapide, sortent par des côtés différens. Musique.*)

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un vallon, des arbres, des rochers, etc. L'un de ces rochers, le plus près de l'avant-scène, présente un creux, ou une espèce de cavité, avec un siége naturel ; cet enfoncement est tapissé de mousse et de fleurs sauvages. Du côté opposé est une caverne dont l'entrée est à moitié masquée par un rocher placé en avant. Cette caverne est dans le fond.

SCÈNE I.

ROLAND, ISAURE.

ROLAND.

CHÈRE Isaure ! Vous tombez de lassitude.

ISAURE.

Nous avons fait cependant bien peu de chemin. Hélas ! mes forces ne secondent point mon courage. (*Elle s'assied sur une pierre.*) Où sommes nous ?

ROLAND.

Dans le valon de la Roche-sauvage.

ISAURE.

Nous devons être bien près encore du palais de Milon.

ROLAND.

Il est vrai ; et c'est pour nous un motif d'espérer qu'on ne viendra pas nous chercher ici. Ce vallon d'ailleurs est peu fréquenté, et c'est l'asyle indiqué par l'inconnu généreux qui m'a donné une si grande preuve de son zèle.

ISAURE, *alarmée.*

Le silence de ces lieux est interrompu ! (*Le son d'une flûte ou d'un hautbois champêtre, se fait entendre dans la coulisse.*)

ROLAND : *il monte sur un rocher, et après avoir observé, il revient près d'Isaure.*

C'est un jeune berger assis de l'autre côté de la colline. Il chante ses amours et son bonheur.

ISAURE.

Quel contraste ! Là le plaisir et l'innocence. Ici l'innocence et le désespoir.

SCÈNE II.

ROLAND, ISAURE, DOLIN.

ROLAND.

EH bien, qu'as-tu recueilli?

DOLIN.

De tristes nouvelles : j'ai su d'un paysan qui vient de la cité, que Milon, furieux de votre suite, à mis votre tête à prix. Des gardes, répandus de tous côtés, parcourent déjà les campagnes. Liziard est a leur tête.

ISAURE.

Liziard ! ce courtisan perfide ! quel triomphe pour lui de nous voir accablés ! ... Comment échapper aux farouches satellites qui nous cherchent ?

DOLIN.

Je vous crois en sûreté, au moins pour quelques heures, dans ce vallon qu'environnent des rochers escarpées. On m'a indiqué un lieu isolé où vos gens doivent se rendre par des chemins divers ; je cours y assurer votre retraite pour cette nuit. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ROLAND, ISAURE.

ISAURE.

CE bon serviteur ! il rouvre mon cœur à l'espérance.

ROLAND.

Oui, ô ma bien aimée ! espérons. L'espérance est un hommage que la vertu malheureuse doit à la justice du ciel. Puisque nous devons rester ici quelques heures, cherchons un autre lieu....... (*Il marche, il regarde.*) Viens, ma chère Isaure, place toi dans le creux de ce rocher, il est décoré des mains mêmes de la nature; viens, tu y seras plus commodément.

ISAURE, *après s'être assise dans le creux du rocher.*

Oui, je me sens mieux ici... Ce lieu est bien sauvage, et pourtant il rit à ma vue. Le tableau de nos malheurs fuit de ma pensée avec le bruit du monde. (*Roland s'assied près d'elle, lui prend la main, la baise avec tendresse, et la pose sur son cœur.*) Te

voilà, je te sens contre mon cœur : ah ! rien encore ne manque à ma félicité ! (*Roland se lève, elle laisse aller sa tête contre le rocher.*) Je respire un air plus pur... Je ne sais quelle douceur autour de moi répandue......

ROLAND.

(*Après un silence.*) Ses yeux luttent contre le sommeil. Si son charme bienfaisant... (*Un silence.*) Elle s'endort ! ô nature ! fais silence autour de son repos ! Songes heureux ! venez sourire à son imagination, volez en foule autour d'elle, et remplissez son esprit d'illusions consolantes.

ISAURE, *se réveillant et se relevant avec inquiétude.*

Roland !

ROLAND.

Isaure !

ISAURE.

(*D'un air rassuré, et bien tendrement.*) Ah ! te voilà ! (*Elle se rendort.*)

ROLAND.

(*Après un silence.*) Le sommeil a refermé sa paupière ; qu'elle est belle ! (*Avec transport.*) Un attrait délicieux... (*Il s'incline pour lui donner un baiser. Se relevant tristement.*) Oh non, je causerais son réveil. (*Il fait quelques pas, il revient.*) Des vapeurs humides s'élèvent dans les airs ; ah ! préservons-la de l'impression du froid ! (*Il la couvre d'un manteau qu'il suspend, et qu'il drape avec grâce devant le creux du rocher ; de manière qu'Isaure est cachée à tous les yeux. Un cliquetis d'épées se fait entendre.*

SCÈNE IV.

ROLAND, DOLIN, BOLGA.

(*Dolin et Bolga arrivent sur la scène en se battant avec acharnement. Dolin terrasse son adversaire, le désarme, et va le percer de son épée. Roland s'élance et arrête son bras. Bolga se lève. Roland lui rend son épée.*)

ROLAND.

QUEL était le sujet de votre querelle ?

BOLGA.

Je venais de m'écarter d'un détachement de vingt hommes

dont je fais partie. Seul, je visitais ces rochers à dessein d'en reconnaître les passages, lorsque cet homme a paru devant moi. Porteur d'ordres sévères, je lui demande qui il est, ce qu'il fait en ce lieu. Il me répond brusquement et avec audace. J'insiste pour le connaître. Mon nom, m'a-t-il répliqué, est à la pointe de mon épée. Nous nous sommes battus; mais bientôt, je l'avoue, j'ai senti que j'avais affaire à un terrible adversaire, et j'allais recevoir le coup de la mort, quand votre main généreuse a détourné le fer de mon ennemi.

ROLAND.

J'ai fait ce que tout autre eût fait à ma place.

BOLGA.

Je vous dois la vie, et je desire trouver l'occasion de m'acquitter d'un tel service. (*Parlant à Dolin.*) Quant à toi, à présent que tu es mon vainqueur, daigneras-tu me dire qui tu es?

DOLIN.

Que t'importe mon nom?

BOLGA.

J'ai des ordres, j'ai le droit de t'interroger; qui es-tu?

DOLIN.

Tu le vois, je suis un soldat,

BOLGA.

Eh bien! je t'offre une occasion de donner une preuve de ton zèle. Tu es brave, puisque tu m'as vaincu. Suis-moi, j'aurai, peut-être, besoin de ton courage. Et vous brave inconnu, à ce que je vois, vous êtes aussi un serviteur de Milon.

ROLAND.

Oui, depuis assez long-tems, je combats sous ses enseignes.

BOLGA.

Dès ce moment, je peux vous donner un témoignage de ma reconnaissance. Je suis chargé d'une expédition, au succès de laquelle est attachée une grande récompense. Je vais retrouver ma troupe. Venez vous joindre à nous, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ROLAND.

Quelle est cette expédition dont vous êtes chargé?

BOLGA.

Vous avez sûrement oui parler de la mort du jeune Théobalde, fils de Milon?

ROLAND, *un peu troublé.*

Oui.

BOLGA.

Roland de Monglave, convaincu de l'avoir tué, a rompu ses

fers, sa tête est mise à prix ; on le cherche de toutes parts ; mais Liziard, favori de Milon, est jaloux d'offrir le premier, au duc son maître, la tête du meurtrier de son fils. Bolga, m'a-t-il dit, (c'est mon nom) prends vingt hommes déterminés, vole sur les traces de Roland, tâche de découvrir le premier l'asyle où il se cache, apporte-moi sa tête ; la plus haute fortune sera le prix d'un tel service. J'ai consenti à être le ministre d'une vengeance, ordonnée par le duc lui-même ; mais la chose est d'une exécution difficile. Etranger dans ce pays, je n'ai jamais vu Roland. Si vous avez des indices propres à me faire connoître sa personne et le chemin qu'il a pris, venez avec nous, et je peux vous assurer que vous participerez à la récompense promise.

ROLAND.

Je sais que Roland est proscrit, que tout le monde peut impunément lui donner la mort ; mais s'il s'offrait à vos regards, vous sentez-vous capable d'attenter à sa vie ?

BOLGA.

Pourquoi non ? J'appartiens à Liziard, il attend de moi cette marque de dévouement ; je tâcherai de justifier sa confiance.

ROLAND.

Croyez-vous qu'il soit facile de percer le cœur d'un homme que la mort respecta, cent fois, sur le champ de bataille ?

BOLGA.

Je sais qu'il est d'une bravoure à toute épreuve ; mais j'ai de l'adresse, du courage ; et mes compagnons sont déterminés.

ROLAND.

Mon ami, prenez bien vos mesures ; (*Avec force.*) car je vous préviens que Roland est disposé à vendre chèrement sa vie.

BOLGA, *étonné.*

Vous le connaissez !

ROLAND.

Je suis son ami.

BOLGA.

Vous, mon libérateur !

ROLAND.

Je le suis tellement, que je veux te faire connaître qu'il craint peu le poignard d'un assassin. Tu demandes la tête de Roland, (*Portant la main à son épée.*) Viens la prendre. La voila.

BOLGA.

Qu'entends-je ?

R O L A N D.

Oui, je suis Roland de Monglave, frappe si tu l'oses.

B O L G A.

Dieu me garde de porter une main sacrilége sur le plus grand des héros à qui je dois la vie. Juste ciel! de cet asyle de la vertu, j'irais faire un séjour du crime? Non. Dussé-je encourir la colère de Liziard, dût-il me faire périr sous le fer d'un bourreau, je ne commettrai jamais une pareille lâcheté!

R O L A N D,

Je le vois, tu n'es pas un méchant.... Approche. (*Il écarte le manteau dont Isaure est couverte*) Regarde cet objet que l'amour et les grâces ont enrichi de tous leurs dons: eh bien! c'est mon épouse. Penses-tu que mes assassins puissent facilement réussir à m'en séparer?

B O L G A.

Je suis confondu, et mes larmes coulent malgré moi. Ah, seigneur! si vous saviez; si je pouvais parler....

R O L A N D.

Tu parais oppressé.

B O L G A.

Oui, la pitié, le remords.

R O L A N D.

Parle, parle avec confiance, ouvre-moi ton cœur.

B O L G A.

Je brûle de vous dire un secret qui vous touche; mais l'on peut nous observer, nous surprendre. (*Bas et avec défiance. En montrant Dolin.*) Et cet homme?

R O L A N D.

C'est mon ami, un autre moi-même; ne crains pas de t'expliquer en sa présence.

B O L G A.

(*Avec force.*) Oui, cet affreux secret sortira de mon cœur. (*A voix basse.*) Sachez donc, seigneur, que c'est le chevalier Rainfroi, qui, à l'instigation de Liziard, a tué le fils de Milon. Ce fut un de ses gens qui vous déroba votre épée. La lettre qui vous accusait de trahison, le cartel adressé à Théobalde, furent forgés par Liziard lui-même. Les Bucherons enfin, sont de faux témoins subornés et apostés par son ordre pour déposer contre vous.

D O L I N.

O trame exécrable!

B O L G A.

Il faut que je m'éloigne. Adieu, seigneur. Je ne promets pas

de changer votre sort. Obscur, sans crédit, je le tenterais inutilement : mais je jure, par tout ce qui peut rendre un serment inviolable, de renfermer religieusement dans mon sein, le secret de votre retraite, et de garder toute ma vie, l'impression profonde, que j'ai reçue en ce lieu. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

ROLAND, DOLIN.

ROLAND, *tirant son épée, et d'une voix terrible.*

LIZIARD périra !

DOLIN.

Où courez-vous, seigneur ?

ROLAND.

Venger les mânes de mon ami !

DOLIN.

Modérez ce transport, seigneur. Ce n'est pas le moment de vous y livrer. Ce que nous venons d'apprendre, rend vos dangers plus grands. Vous connaissez la puissance de Liziard, la force l'environne et lui obéit aveuglément. Pensez-vous pouvoir lui échapper autrement que par la prudence ? (*Après un moment de réflexion, très-vivement.*) Je vous quitte, seigneur !

ROLAND.

Quel est ton dessein ?

DOLIN.

Je cours sur les traces de Bolga... Je veux : il suffit... Demeurez ici, seigneur. Si la crainte de quelque surprise, vous force de chercher un autre retraitre, que ce soit, s'il se peut, non loin de ces lieux, et lorsque le son de ce cors retentira dans le vallon, ne craignez plus de quitter votre asyle, et de vous offrir à tous les regards. Mon cher maître, renaissez à l'espérance, laissez-moi faire, et comptez sur mon zèle. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ROLAND, ISAURE.

ROLAND.

QUELLE fatalité ! quel événement ! (*Il s'approche de son épouse.*) O Isaure ! quand tu sauras....

ISAURE, *se réveillant, et courant vers son époux.*

Je n'ai donc pu résister au sommeil.

ROLAND, *vivement.*

Isaure! je connais mes ennemis, un complot infernal.. Liziard!

ISAURE.

Liziard! je l'avais soupçonné. (*Un bruit de tambours se fait entendre dans l'éloignement.*)

ISAURE, *vivement.*

Nous sommes perdus.. (*Elle écoute. Les tambours cessent.*) Ce bruit funeste m'annonce l'approche des gardes.

ROLAND, *avec fermeté.*

Eh bien, je les attends.

ISAURE, *avec l'accent du désespoir.*

Ils vont t'égorger à mes yeux.

ROLAND.

Eh comment éviter de tomber dans leurs mains?

ISAURE, *vivement.*

Cette grotte!

ROLAND.

Elle n'échappera point à leurs recherches.

ISAURE.

J'entrevois une voûte obscure dans l'épaisseur de ce feuillage.

ROLAND.

Entrons-y, j'y consens. Hélas! nous ne faisons que reculer un peu l'instant fatal que je prévois. (*Ils entrent dans la coulisse.*)

SCÈNE VII.

LIZIARD, DINAS.

LIZIARD.

JE suis accablé de fatigues, et je veux me reposer ici un moment. Va rejoindre le détachement que j'ai laissé dans la plaine. (*Dinas sort.*)

SCENE VIII.

LIZIARD *seul.*

QUOI ! des mesures si bien prises n'ont pu nous mettre encore sur la trace des fugitifs ? Richard auroit-il trompé la sévérité de mes recherches ? je le crains ; je crains d'avoir fait des crimes inutiles. Des crimes ! loin de moi ces idées d'un esprit pusillanime ; quand il s'agit de perdre un ennemi dangereux, le crime seroit de n'être pas assez criminel... (*Il fait quelques pas...*) Je ne sais... Malgré moi, j'éprouve une tristesse... Une sorte d'horreur secrette et involontaire... (*Le ciel s'obscurcit, on voit des éclairs....*) Ces éclairs redoublés, ce deuil de la nature ; tout m'annonce un terrible orage.... Entrons dans cette grotte, et goûtons-y quelque repos... (*Il entre dans la grotte ou caverne et s'y cache de manière qu'il ne soit pas vu des spectateurs.*)

SCÈNE IX.

HUNAUT, OLIVIER, peloton de GARDES.

HUNAUT.

CAMARADES, ne mettons-nous pas trop de zèle dans nos recherches? Nous pouvions, je crois, nous dispenser de venir ici.

OLIVIER.

Assurément, courir le risque de tomber dans quelque précipice.

HUNAUT.

Voilà bien cinq heures que nous courons les champs.

OLIVIER.

Sans avoir rien pu découvrir.

(*Il continue de faire des éclairs, on entend un coup de tonnerre éloigné.*)

HUNAUT.

Je vois un furieux orage qui se prépare là-bas ; reposons-nous, et buvons un coup.

OLIVIER.

Tu es toujours de bon conseil. (*Ils s'asseyent, et boivent...*) Nous l'avons échappé belle.

HUNAUT.

On nous a fait grace parce qu'on avoit besoin de nous ; je ne suis pas dupe de cette clémence-là.

F 2

OLIVIER.

Il faut convenir que nous faisons un métier bien rude.

HUNAUT.

Et bien désagréable. Nous avons ordre de chercher Roland, de le saisir ou de le tuer en cas de résistance ; nous obéirons,

OLIVIER.

Si nous le pouvons, c'est tout simple ; mais entre nous, c'est un terrible homme que ce Roland.

HUNAUT, *d'un ton de faux brave.*

Oh, ce n'est pas ce qui m'inquiète.

OLIVIER.

Ni moi non plus ; cependant j'aimerais bien mieux faire encore la guerre des Saxons.

HUNAUT.

Je conviens que c'était un plaisir de se battre avec ces gens-là, ils fuyaient devant nous.

OLIVIER.

Sans jamais se défendre. Je me souviens d'en avoir tué dix d'un seul coup.

HUNAUT.

Bel exploit ! moi seul j'ai fait mordre la poussière à tout un escadron.

OLIVIER.

Diable ! il ne faudrait que dix braves comme toi, pour conquérir toute la Germanie.

(*Un gros ours sort du fond du théâtre, et s'avance près des gardes.*)

HUNAUT, *d'un ton avantageux.*

Il est vrai que si tout le monde avait mon courage. (*Il apperçoit l'ours et se lève effrayé...*) Camarades ! camarades ! (*Tous les gardes se lèvent également effrayés, se rangent et se pressent les uns contre les autres dans un coin du théâtre.*)

(*L'ours entre dans la grotte du fond, où est Liziard.*)

OLIVIER.

Eh bien, brave Hunaut, toi qui renverses des escadrons, tu as peur d'un ours?

HUNAUT.

Je n'ai pas peur ; mais je ne vois pas la nécessité de se laisser dévorer par une bête féroce.

OLIVIER.

Tu as raison. Cependant un ours est de bonne prise, laisserons-nous échapper celui-là ?

HUNAUT.

Nous avons beau jeu pour le tuer, cette grotte paraît étroite, peu profonde; quelques coups de feu lâchés dans son ouverture.

OLIVIER.

J'y pensais.

HUNAUT.

Tirons tous à la-fois.

(*Ils avancent à petits pas, sans bruit, dirigent leurs carabines, et font une décharge dans la grotte. Des cris douloureux partent du fond.*)

J'entends des cris lamentables.

OLIVIER.

L'ours est blessé à mort.

HUNAUT.

Ce n'est pas le mugissement d'un ours, c'est le cri d'un homme expirant.

OLIVIER.

O ciel! en voulant tuer une bête féroce, aurions nous eu le malheur de tuer un homme?

HUNAUT.

Je le crains.

OLIVIER.

J'en serais fâché; mais si c'était un malfaiteur caché dans cette caverne; si c'était par hasard le prisonnier que nous cherchons.

HUNAUT.

Si c'était aussi l'un de nos gens, ou quelque voyageur entré-là, pour se mettre à l'abri de l'orage; quelque soit cet homme, volons à son secours.

HUNAUT, *avec effroi.*

Et l'ours!

HUNAUT.

Poltron! doit-on voir le péril, quand il s'agit d'une action que l'humanité commande. Entrons dans cette grotte.

(*Les éclairs et le tonnerre redoublent. Hunaut et Olivier entrent dans la grotte, apportent le corps de Liziard, et le dépose sur une espèce de banc ou de quartier de roc, un peu élevé, et placé à côté de la grotte.*)

HUNAUT, *reconnaissant Liziard.*

Miséricorde! c'est Liziard que nous avons immolé.

OLIVIER.

Le favori de Milon! grand Dieu! qu'avons nous fait?

HUNAUT.

Mes amis, nous sommes maîtres de notre secret.

OLIVIER, *avec effroi.*

On vient !

HUNAUT, *à voix basse.*

Taisons-nous et dissimulons. (*Ils vont avec les autres gardes se ranger dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; DOLIN.

(*Dolin sonne du cors, Roland et Isaure paraissent.*)

DOLIN.

SEIGNEUR ! et vous, madame, livrez vos cœurs à la joie ; vos malheurs sont finis !

ROLAND, *avec beaucoup d'étonnement.*

Puis-je croire?

DOLIN.

Rainfrei est arrêté. Milon sait tout : que dis-je? il me suit, il vient lui-même réparer son erreur, proclamer votre innocence, et vous rendre toutes ses bontés !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES PRECEDENS; MILON; suite.

MILON.

RESPECTABLE victime ; mes bras vous sont ouverts; mais suis-je digne encore de vous presser sur mon cœur. *Roland se jette dans ses bras.*

MILON, *appercevant le corps de Liziard.*

Quel spectacle effrayant ! Liziard !

DOLIN, *regardant.*

L'horreur de la mort se peint sur son visage.

MILON.

Quelque soit l'évènement qui met un terme à ses forfaits ; reconnaissons et adorons la justice éternelle. Soldats, dérobez à mes yeux cet affreux spectacle. (*On jette un manteau sur Liziard.*) Qu'on cherche ses autres complices, et qu'un même châtiment les enveloppe tous.

ROLAND.

O seigneur ! à qui dois-je le retour de vos bontés ?

MILON.

Vous le devez à Falker, qui, presque parvenu à me démontrer votre innocence, me força de venir vous chercher moi-même en ce lieu. Vous le devez à Dolin, que nous avons rencontré, alors qu'il sommait Borg [illegible] de le suivre à mon palais, et qui a exigé de lui qu'il révélât publiquement, en ma présence, l'horrible tissu des crimes de Lizard.

ROLAND.

Amis aussi rares que généreux!... Brave Falker! c'est vous, je le vois, qui dirigeâtes la main bienfaisante qui me rend aujourd'hui le don si précieux de la liberté.

FALKER, *lui serrant la main.*

Oui, j'ai tout fait pour vous sauver, bien sûr que Milon me remercierait un jour de lui avoir conservé un guerrier tel que vous.

MILON.

Vertueux époux, retournons au palais, et rendez-moi [illegible] fils que j'ai perdu. Ceux qui gouvernent sont bien à plaindre! l'illusion et le mensonge toujours les environnent; mais quand ils peuvent revenir d'une erreur funeste, et rendre à la vertu une justice éclatante, ce moment devient aussi le plus doux de leur vie.

Fin du quatrième et dernier acte.

DÉNOUEMENT plus simple, qu'on peut substituer à l'autre dénouement (1).

Les directeurs de théâtre seront les maîtres de choisir celui qu'il leur conviendra d'adopter.

(ACTE QUATRIÈME.)

SCÈNE IX.

HUNAUT, OLIVIER, peloton de GARDES.

HUNAUT.

CAMARADES, ne mettons-nous pas trop de zèle dans nos recherches? Nous pourrions, je crois, nous dispenser de venir ici.

---

(1) [illegible] de l'autre, employé dans le premier dénouement, [illegible] partie de la pantomime, est peut-être [illegible] le plus [illegible], que le moyen plus simple employé dans ce dernier dénouement.

OLIVIER.

Assurément, courir le risque de tomber dans quelque précipice.

HUNAUT.

Voilà bien cinq heures que nous courons les champs.

OLIVIER.

Sans avoir rien pu découvrir.

(*Il continue de faire des éclairs. On entend un coup de tonnerre éloigné.*)

HUNAUT.

Je vois un furieux orage qui se prépare là-haut ; reposons-nous, et buvons un coup.

OLIVIER.

Tu es toujours de bon conseil. (*Ils s'asseyent et boivent.*) Nous l'avons échappé belle.

HUNAUT.

On nous a fait grace parce qu'on avait besoin de nous ; je ne suis pas dupe de cette clémence là.

OLIVIER.

Il faut convenir que nous faisons un métier bien rude.

HUNAUT.

Et bien désagréable Nous avons ordre de chercher Roland, de le saisir, ou de le tuer en cas de résistance ; nous obéirons,

OLIVIER.

Si nous le pouvons, c'est tout simple; mais entre nous, c'est un terrible homme que ce Roland !

HUNAUT.

Oh, ce n'est pas ce qui m'inquiète.

OLIVIER.

Ni moi non plus.

HUNAUT.

Buvons. (*Ils boivent.*) A présent, camarades allons nous-en. (*Il se lève.*)

OLIVIER.

C'est mon avis. (*Tous les gardes se lèvent.*)

HUNAUT.

Nous avons parcouru toutes les cavités de ces rochers?

OLIVIER.

Toutes sans exception. Allons-nous-en.

HUNAUT, *appercevant la grotte du fond, où est Liziard.*

Eh ! cette grotte, nous ne l'avons pas visitée.

OLIVIER, *avec surprise.*

Cette grotte! non, ma foi.

HUNAUT.

Il faut y faire perquisition.

OLIVIER.

Oui sans doute. Cependant, peut-être serait-il dangereax d'y entrer sans précaution?

HUNAUT.

Que veux-tu dire?

OLIVIER.

Cette grotte me paraît être le repaire de quelque bête féroce.

HUNAUT.

Il est facile de nous en assurer. Tirons quelques coups de feu dans son ouverture. S'il y a là-dedans des bêtes mal-faisantes, elles y recevront la mort.

OLIVIER.

Fort bien; mais si elles échappent à nos coups.

HUNAUT.

Si elles échappent, la peur les fera sortir, et nous les tuerons au passage. Venez camarades, tirons tous à-la-fois. (*Ils avancent à petits pas, sans bruit,* [illegible] *et font une décharge dans la grotte. Des cris douloureux partent du fond.*)

HUNAUT.

J'entends des cris lamentables. Ecoutons... C'est le cri d'un homme expirant.

OLIVIER.

O ciel! en voulant tuer une bête féroce, aurions nous eu le malheur de tuer un homme?

HUNAUT.

Je le crains.

OLIVIER.

J'en serais fâché: mais si c'était un malfaiteur caché dans cette caverne; (*avec joie.*) Si c'était, par hasard, le prisonnier que nous cherchons!

HUNAUT.

Si c'était aussi l'un de nos gens, ou quelque voyageur entré-là pour se mettre à l'abri de l'orage. Quel que soit cet homme, volons à son secours.

(*Les éclairs et le tonnerre redoublent: Hunaut et Olivier entrent dans la grotte, rapportent le corps de* [illegible]*, et le déposent sur une espèce de banc, ou de quartier de roc un peu élevé, et placé à côté de la grotte.*)

HUNAUT, *reconnaissant Liziard.*

Miséricorde! c'est Liziard que nous avons immolé!

OLIVIER.

Le favori de Milon! grand Dieu! qu'avons nous fait?

HUNAUT, *à voix basse.*

Mes amis! nous sommes maitres de notre secret

OLIVIER.

On vient!

HUNAUT, *à voix basse.*

Taisons nous, et dissimulons. (*Ils vont avec les autres gardes, se ranger dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS; DOLIN.

(*Dolin sonne du cors. Roland et Isaure paraissent, etc. Le reste de l'acte, comme dans l'autre dénouement.*)

FIN.

De l'Imprimerie de SURET, rue Hyacinthe, n°. 522.

ADÉLAIDE DE BAVIÈRE,

DRAME

EN QUATRE ACTES, EN PROSE;

A SPECTACLE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 messidor an IX.

PAR J.-M. LOAISEL TRÉOGATE.

A PARIS.

SE VEND AU THÉATRE.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC, duc de Bavière,	TAUTIN.
LE COMTE ADOLPHE, favori du duc,	VICHERAT.
ADÉLAIDE, duchesse de Bavière,	M.elle LÉVESQUE.
HILDEGARDE, sœur du duc,	M.elle BOURGEOIS.
EDMONT, écuyer et confident de Frédéric,	REVALARD.
RAMBAUT, confident d'Adolphe,	BOISCHERESSE.
OLIVIER, piqueur du duc,	RAFFILE.
LE CAPITAINE DES GARDES,	MARTIN.
UN PAYSAN.	
TROUPE DE VILLAGEOIS.	
FEMMES D'ADÉLAIDE.	
SOLDATS.	
PEUPLE.	

La scène est dans le palais du duc de Bavière.

Nota. Costumes du quinzième siècle.

ADÉLAIDE DE BAVIÈRE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le château de Frédéric, vu du côté des jardins. A la gauche des spectateurs est un trône champêtre.

SCENE PREMIERE.

OLIVIER, EDMONT.

OLIVIER, *se frottant les mains d'un air bien satisfait.*

Nous allons donc revoir notre bon maitre!

EDMONT.

Oui, mon cher Olivier; un courrier arrivé hier a apporté la nouvelle d'une pleine victoire remportée sur les saxons. Une grande partie de la Germanie est en notre pouvoir. La guerre est finie; Frédéric ramène son armée triomphante, et il sera ici dans deux jours.

OLIVIER.

Quelle vie joyeuse on va mener présentement!

EDMONT.

Je l'espère.

OLIVIER.

Jeux, festins, grandes chasses, fêtes de toute espèce, ça ne finira point! Nous en avions besoin; oui, ma foi, nous en avions besoin! car, entre nous, M. Edmont, on est dans ce palais d'un ennui, d'une tristesse!

EDMONT.

Oui, depuis le départ du duc, tous les plaisirs y sont suspendus.

OLIVIER.

Un comte Adolphe toujours soucieux et sombre ; un Rambaut au regard faux, et semant la défiance partout où il passe ; la duchesse bien belle, bien bonne. bien aimée et bien digne de l'être, j'en conviens, mais toujours chagrine, depuis l'absence de son époux ; la jeune Hildegarde, sœur du duc, également chérie, mais également mélancolique ; des courtisans tristes par imitation, des femmes qui s'ennuient, des valets qui baillent, voilà le tableau de la cour de Bavière en ce moment. Il n'y a que vous, M. Edmont, qui êtes toujours gai, toujours de bonne humeur, et pourtant vous aimez monseigneur autant et plus peut-être que tout ce monde-là !...

EDMONT.

Qui n'aimerait un prince si juste et si débonnaire !

OLIVIER.

Il vous le rend bien, je sais ça, moi ; il n'a rien de caché pour vous, il vous appelle son ami ; il a raison car, en vérité, vous le méritez, oui, M. Edmont, vous le méritez. J'aperçois Adélaïde avec Hildegarde... elles ont l'air contentes aujourd'hui.

EDMONT.

C'est bien naturel ; l'une va revoir un époux ; l'autre un frère. Va, mon ami, va où le devoir t'appelle, et tâche par ta conduite de te rendre digne de la place que je t'ai obtenue.

OLIVIER.

Je n'oublie point, M. Edmont, que vous m'avez tiré de mon village, et que c'est à vous que je dois l'honneur d'être l'un des piqueurs de monseigneur le duc : aussi ne doutez pas..... soyer sûr que... Adieu, M. Edmont... *(En s'en allant :)* Le brave homme !

SCENE II.

ADÉLAIDE, EDMONT, HILDEGARDE,

FEMMES DE LA DUCHESSE.

(Musique.)

ADELAIDE.

Edmont, que rien ne soit épargné pour célébrer dignement le retour du vainqueur des saxons ; je veux que cette fête soit marquée par une pompe et par un éclat extraordinaires.

EDMONT.

Madame, depuis hier on s'en occupe ; dans toute la ville

c'est un mouvement, une activité dont vous seriez ravie ! tous les citoyens indistinctement veulent y prendre part. Toute la nuit déjà s'est passée en superbes apprêts. Occupées du soin de leur parure, les femmes, surtout, s'épuisent en recherches ingénieuses pour ce grand jour : l'une imagine une élégante simplicité ; l'autre ne croit être bien que sous de riches brocarts; celle-là prépare ses pierreries, ses colliers, ses chaines. Enfin, tous les sexes, tous les états semblent disputer de soins et de luxe pour rendre cette fête aussi brillante que magnifique.

ADELAIDE.

Je suis sensible à ces marques de zèle et de dévouement. Allez, fidèle Edmont, entretenir cette ardeur par votre présence, et, s'il se peut, faire accélérer les préparatifs.

(Edmont sort.)

SCENE III.

ADELAIDE, HILDEGARDE, FEMMES DE LA DUCHESSE.

ADELAIDE, *se tournant vers ses femmes.*

Jeunes beautés qui ornez ce séjour, voici le moment de faire briller vos talens aimables ; tressez des guirlandes, disputez de goût et d'adresse, et que toutes les fleurs prennent sous vos doigts mille formes agréables.

(Les femmes sortent.) (Musique.)

SCENE IV.

ADELAIDE, HILDEGARDE.

ADELAIDE.

Mon ame contient à peine la foule des sentimens dont elle est agitée ! nous allons revoir ce héros, cet époux adoré !

HILDEGARDE.

Ce frère chéri !

ADELAIDE.

Il revient chargé des dépouilles de l'ennemi,

HILDEGARDE.

Au milieu de tout l'éclat de sa grande renommée ;

ADELAIDE.

Toujours aimable,

HILDEGARDE.

Toujours épris de sa belle Adélaïde.

ADELAIDE.

J'aime à me le persuader. Chère Hildegarde, vous faites-vous une idée de mes transports!

HILDEGARDE.

L'ame d'une sœur sent moins vivement peut-être que le cœur d'une épouse; mais croyez, madame, que je partage votre bonheur.

ADELAIDE.

Ah! il est encore imparfait; ce n'est que dans deux jours que Frédéric fait son entrée dans cette capitale; et deux jours pour une épouse passionnée...

HILDEGARDE.

Sont bien longs, je le conçois: mais l'attente ne fera que prêter plus de charme à cette douce réunion.

ADELAIDE.

Je ne sais pourquoi, mais de noirs pressentimens m'obsèdent depuis quelques jours.

HILDEGARDE.

Loin de vous ces vains fantômes de l'imagination! il ne faut pas que le plus léger nuage obscurcisse ce front qui ne doit plus être que le siège de la joie et du plaisir.

ADELAIDE.

Je songe à la lettre d'Adolphe, à l'insolence de ce courtisan que Frédéric regarde comme un autre lui-même, et qui ose.... Cette idée, que je ne puis écarter, m'inquiète et m'afflige.

HILDEGARDE.

Laissez dans l'oubli son nom et son crime: votre mépris suffit à son châtiment. Puissent ses remords justifier le mystère dont votre bonté généreuse croit devoir couvrir son attentat!

ADELAIDE.

Avant de rentrer au palais, allons visiter ce parterre où les lettres d'un nom chéri sont tracées avec des fleurs,

HILDEGARDE.

Que vous avez plantées et cultivées vous-même ?

ADELAIDE.

C'était pour mon époux ; quel soin plus cher pouvait occuper mes loisirs !

(Elles entrent dans les bosquets.)

SCENE V.

ADOLPHE, *seul.*

Quel est donc le changement étrange de ma destinée ? Avant l'hymen de Frédéric, j'étais heureux de son bonheur, je n'usais de ma faveur que pour conseiller le bien qu'il se plaisait à faire. Il part, il me laisse auprès d'Adélaide. Je ne songe d'abord qu'à la distraire de ses ennuis ; mais l'habitude de la voir, l'accueil plein de bonté qu'elle me fait chaque jour, tout me séduit et m'entraine. Le trait le plus perçant que l'amour ait jamais lancé pénètre mon cœur, s'y enfonce de plus en plus, et je conçois le dessein coupable de rendre sensible l'épouse de mon maitre. Je fais parler mes soupirs : leur langage n'est point entendu. J'ose écrire, et déclarer ma passion.... Que dois-je espérer de cette démarche hardie ? La crainte, l'espérance.... j'éprouve tous les tourmens de l'incertitude..... C'est le fidele Rambaut que j'ai chargé de ce message dépositaire de ma destinée.... Il tarde bien à revenir .. qui peut l'arrêter ?.... *(Il se promene agité. Après un silence :)* O Frédéric ! pardonne à mon triste égarement : tu connais l'amour et son funeste empire ; tu ne peux ignorer que toutes les considérations se taisent devant ce cruel tyran des ames, et que la vertu elle-même, quand elle traverse ses desseins, n'est plus pour lui qu'une faible barriere qu'il renverse sans regrets comme sans remords. On vient... c'est Rambaut ! Que va-t-il m'annoncer ?...

SCENE VI.

ADOLPHE, RAMBAUT.

ADOLPHE.

M'apportes-tu la vie ou la mort ? ton air consterné m'en dit assez. Parle, cependant, et apprends-moi toute l'étendue de mon malheur. Adelaide a-t-elle reçu ma lettre ?

RAMBAUT.

Oui, seigneur, je la lui ai remise moi-même.

ADOLPHE.

Qu'a-t-elle dit ?

RAMBAUT.

Sa réponse détruit toutes vos espérances. Après avoir parcouru les premières lignes, elle m'a lancé un regard indigné, et a remis votre lettre toute ouverte à Hildegarde qui entrait en ce moment. Celle-ci, après l'avoir lue à son tour, l'a déchirée, jetée au feu en ma présence, et, par un mouvement interprète de sa colère, m'a signifié l'ordre de me retirer.

ADOLPHE.

Tu me livres au désespoir.

RAMBAUT.

Je ne puis vous dissimuler la triste vérité : Adélaïde outragée va tout révéler. Vous connaissez le caractère jaloux et emporté de Frédéric; il est juste et bon, mais terrible dans ses vengeances. Nous avons tout à redouter l'un et l'autre, car on n'oubliera point que c'est moi qui ai fait votre message.

ADOLPHE.

La générosité de la duchesse l'engagera peut-être à cacher ce fatal secret.

RAMBAUT.

Ne l'espérez pas. Vous savez comment ici se punissent les offenses dirigées contre la personne du souverain : traîné devant un brasier ardent, battu avec des verges de fer rougi, livré ensuite au plus affreux supplice, tel est le sort qui vous attend.

ADOLPHE.

Que Frédéric m'accable de tout son courroux, qu'il m'offre le fer, le feu, toutes les tortures, je les brave d'avance, et je mourrai avec mon amour pour Adélaïde,

RAMBAUT.

Qui se fera un jeu et de votre amour et de votre supplice dans les bras de son époux.

ADOLPHE.

Dans les bras de son époux !

RAMBAUT.

Ne préparez point un tel triomphe à une princesse irritée qui médite votre ruine.

ADOLPHE.

Sa haine contre moi est donc bien implacable! La vie ne m'en est que plus odieuse.

RAMBAUT.

Si vous méprisez la vie, prévenez au moins une mort infamante.

ADOLPHE.

Que faire ?

RAMBAUT.

Il est un moyen extrême, j'en conviens, qui vous répugnera peut-être, mais c'est le seul qui peut vous sauver.

ADOLPHE.

Explique-toi.

RAMBAUT.

Il ne vous reste que la triste alternative de périr ou de vous venger. Votre lettre brûlée par Hildegarde a été sous mes yeux la proie des flammes. La preuve de votre amour étant détruite, prévenez votre ennemie auprès de son époux; et au lieu de vous laisser accuser vous-même, prenez contre elle l'attitude d'accusateur.

ADOLPHE.

Me rendre coupable d'une action si lâche!

RAMBAUT.

Il est des situations qui légitiment tout.

ADOLPHE.

Si je n'ai pu en faire ma complice, faut-il que j'en fasse ma victime?

RAMBAUT.

En attendant le retour du duc, souffrez donc tranquillement ses superbes dédains,

ADOLPHE.

Ils me sont insupportables.

RAMBAUT.

Ces regards mêlés de haine et de colère qui vous attendent partout sur son passage.

ADOLPHE.

Tant d'amour a-t-il pu produire tant d'aversion!

RAMBAUT.

Apprêtez-vous à mourir en contemplant ces deux époux

ivres d'amour, dont le bonheur insultera à vos derniers instans.

ADOLPHE.

Le tableau de leur félicité suffit à mon supplice. L'enfer est dans mon cœur, mille vautours s'y attachent pour le déchirer, et mon amour se transforme en rage. Oui, je dois punir ses mépris et sa haine. Rambaut, je m'abandonne à tes conseils.

RAMBAUT.

Un seul parti voús reste, je vous l'ai dit, seigneur.

ADOLPHE.

Mais le duc condamnera-t-il une épouse qu'il aime, sans des preuves évidentes ?

RAMBAUT.

Vous connaissez ma prévoyance, à qui rien n'échappe. Effrayé du mauvais succès de votre démarche auprès d'Adélaïde, et bien sûr qu'il faudrait recourir à des mesures extraordinaires pour détourner l'orage qui nous menace l'un et l'autre, je me suis déjà occupé du plan que je vous propose.

ADOLPHE.

Qu'as-tu fait ?

RAMBAUT.

Vous connaissez ma liaison avec Eglantine ; fille d'honneur de la duchesse, et sa déférence aveugle à toutes mes volontés.

ADOLPHE.

Eh bien ?

RAMBAUT.

Aimée de son maître avant qu'il vît Adélaïde, et jalouse de cette princesse qui lui enleva le cœur de son amant, cette fille passionnée et vindicative fera tout contre sa rivale qu'au fond elle déteste. En sortant de chez la duchesse, je me suis rendu près d'elle, et lui ai fait part de mes desseins ; elle les approuve, et déjà nous sommes convenus des moyens de les faire réussir.

ADOLPHE.

Quelqu'un s'avance.

RAMBAUT. *(Il regarde dans la coulisse.)*

C'est Adélaïde.

ADOLPHE.

Adélaïde ! A son approche ma fureur et mes projets s'évanouissent. Est-elle seule ?

RAMBAUT.

Oui, seigneur.

ADOLPHE.

Laisse-moi. Je veux m'offrir à ses regards, lui parler, l'attendrir, ou entendre de sa bouche l'arrêt de mon infortune.

RAMBAUT.

Je sais d'avance l'accueil qu'elle va vous faire. (*Adolphe lui fait signe de sortir.*)

RAMBAUT.

Vous le voulez, seigneur? parlez-lui; je me retire. (*A part*) Allons trouver Eglantine, et, de concert avec elle, disposer toutes choses pour conduire à fin mon projet, auquel bientôt il sera forcé de revenir.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ADOLPHE, ADÉLAIDE. (*Adélaïde marche d'un air rêveur.*)

ADOLPHE.

Ayons le courage de l'aborder... madame.

ADELAIDE, *étonnée.*

Dieux! il ose reparaître à mes yeux!

ADOLPHE.

Madame, je connais toute l'étendue de ma faute.

ADELAIDE.

Dites de votre crime! Serviteur déloyal, comblé de biens et d'honneurs par votre maître, admis dans sa confiance la plus intime, vous en abusez pour élever l'audace de vos vues jusqu'à son épouse, et pour lui faire la plus grave des offenses, en la jugeant capable de partager votre flamme criminelle.

ADOLPHE.

Le ciel m'est témoin que je n'ai pu m'en défendre. Renfermé long-tems dans un silence respectueux, j'ai invoqué la raison, j'ai appelé à mon secours l'honneur et le courage, j'ai fait pour me vaincre des efforts plus qu'humains, mais inutilement: je n'ai plus vu que vos attraits, que votre bonté indulgente; mon ardeur s'est changée en idolâtrie, et j'ai osé vous en faire l'aveu.

ADELAIDE.

Quel étrange égarement !

ADOLPHE.

Quel mortel sur la terre résisterait à tant de charmes ?

ADELAIDE.

Ta présence et tes discours sont pour moi une double insulte : fuis loin de mes yeux.

ADOLPHE.

Je ne puis souscrire à cet ordre cruel.

ADELAIDE.

Tant d'audace me confond !

ADOLPHE.

Je lis dans vos regards le mépris et la haine. Votre image a triomphe de ma raison : prenez garde, madame, elle pourrait encore, pour votre perte, triompher de ma vertu.

ADELAIDE.

Son ame se dévoile !

ADOLPHE.

Vous ignorez jusqu'à quel point peut me porter le désespoir. J'avais reçu de la nature une ame douce, vous l'avez aigrie, dénaturée. O madame! vous me voyez suppliant à vos genoux : permettez-moi d'embrasser la trace de vos pas, d'y attacher mes lèvres brûlantes Soyez sensible à mon tourment, épargnez-moi des remords et des regrets éternels.

ADELAIDE.

Tremble, malheureux ! tremble ! *(En sortant elle rencontre Hildegarde, qui la cherche avec inquiétude. Scène muette dans le fond du théâtre.*

(Musique.)

SCENE VIII.

ADOLPHE, *seul.*

Destin horrible ! je chercherai du moins à t'adoucir : amans, époux fortunés, vous devenez tous mes ennemis ; ma jouissance à présent sera de vous tourmenter, de vous abreuver de poisons et de larmes ; c'est parmi vous que je veux trouver des victimes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La décoration comme au premier acte.

SCENE PREMIERE.

ADOLPHE, *seul, se promène d'un air agité.*

SCENE II.

ADOLPHE, RAMBAUT.

ADOLPHE.

Je t'attends avec une vive impatience. Je lui ai parlé, son orgueil a renversé tout mon espoir, elle m'a quitté la fureur dans les yeux, et la menace à la bouche.

RAMBAUT.

Vous n'avez plus rien à ménager.

ADOLPHE.

Non; vengeons mon humiliation, mon injure, et que tout le mal qu'elle veut me faire retombe sur elle-même.

RAMBAUT.

J'ai revu Eglantine, et toutes les mesures sont prises pour rendre infaillible le succès de notre projet : afin de mener cette trame avec plus d'adresse, le duc à son arrivée recevra un billet anonyme. Il vous interrogera, et sans que vous ayez besoin de faire volontairement le rôle toujours odieux de délateur, il vous arrachera, comme malgré vous, cette accusation sur laquelle notre salut repose. Ce coffret que je vous remets viendra achever la conviction.

ADOLPHE.

Que vois-je? *(Il lit la suscription :)* « *Au comte Adolphe.* » Mon nom de la main d'Adélaide!

RAMBAUT.

On s'y méprendrait, n'est-ce pas, seigneur ? Eglantine a ses

entrées libres chez la duchesse : je lui dois la possession de ce petit coffre contenant divers témoignages de la tendresse d'Adélaïde. Il était adressé à Frédéric, j'ai effacé son nom, et j'y ai substitué le vôtre. Dans ses heures de loisir, Adélaïde s'amuse à traduire des romans français. Eglantine s'est emparée secrètement de son cahier écrit de la main même de cette princesse, j'en ai détaché quelques feuilles contenant des phrases propres à tromper un époux jaloux, et j'ai mis ces papiers dans le coffret, à la place d'un billet bien tendre que j'ai eu soin de soustraire, et qui s'adressait trop clairement à Frédéric.

ADOLPHE.

La calomnie a des ressources bien terribles !

RAMBAUT.

Vous frémissez, seigneur ?

ADOLPHE.

Je ne suis pas encore assez affermi dans le crime pour envisager de sang froid tant de perfidie.

RAMBAUT.

Les scrupules ne sont plus de saison : je vous le répète, voulez-vous attendre qu'Adélaïde, fière de sa beauté et de l'outrage qu'elle vous fait, se rassasie du plaisir de voir tomber sous le glaive une grande victime du pouvoir de ses charmes ?

ADOLPHE.

Elle n'en jouira pas de cet affreux plaisir ! Le sort en est jeté, je ferai tout pour consommer sa ruine. *(Lui remettant le coffret.)* Charge-toi de ce titre de conviction que je ne puis garder moi-même ; observe l'instant où j'aurai avec le duc un entretien particulier ; tiens-toi à quelque distance, et sois prêt à te montrer quand il en sera tems.

SCENE III.

ADOLPHE, RAMBAUT, EDMONT.

EDMONT, *d'un air empressé.*

Seigneur, Frédéric, qui n'avait annoncé son arrivée que dans quelques jours, a voulu sans doute nous ménager une surprise agréable : vous allez le voir dans un moment.

ADOLPHE, *avec trouble.*

Qu'entends-je ?

EDMONT.

Il s'avance à la tête de ses vaillantes cohortes et au milieu de tout un peuple accouru sur son passage. Sa marche a été si rapide, qu'il est déjà aux portes de la ville.

ADOLPHE.

O Edmont! quelle heureuse nouvelle vous venez m'annoncer!

EDMONT.

Adélaïde, déjà prévenue, court embellir l'entrée triomphale de son époux. Venez, seigneur, venez partager l'allegresse générale.

ADOLPHE.

Oui, je vole avec respect baiser la main victorieuse du sauveur de la Bavière et du héros de la Germanie. (*Fausse sortie. Edmont sort du côté opposé*)

ADOLPHE.

Il va paraître! comment soutiendrai-je sa présence?

RAMBAUT.

En homme ferme et résolu.

ADOLPHE.

O funestes effets d'une passion coupable! Seul et malheureux au milieu du bonheur commun, me voilà donc réduit à nourrir mon ame de noirceurs et d'affreuses machinations.

RAMBAUT.

Plus le moment est critique, plus vous avez besoin de tout votre courage.

ADOLPHE.

Ma résolution est inébranlable; mais il me vient une pensée qui m'inquiète : si Adélaide allait me prévenir, et parler avant moi à Frédéric...

RAMBAUT.

Elle se gardera bien de troubler la douceur de leur première entrevue par une telle confidence. D'ailleurs, ce n'est pas dans le tumulte d'une fête qu'elle ira révéler un secret de cette importance.

SCENE IV.

ADOLPHE, RAMBAUT, OLIVIER.

OLIVIER, *accourant.*

Je l'ai vu! je l'ai vu!

RAMBAUT.

Qui? qu'as-tu vu?

OLIVIER.

Qui? Eh parbleu notre bon maître! Il traverse la ville en ce moment. J'ai fendu la foule empressée autour de lui, il m'a remarqué. *(A Rambaut qui sourit avec dédain.)* Vous riez? oui, il m'a remarqué, il m'a même fait un petit signe gracieux comme ça; *(Il fait le geste de la tête.)* Il avait l'air de me dire: « Bonjour, Olivier, bonjour, mon enfant; je suis « bien aise de te voir. » J'étais si touché de cette marque de bonté, que, si j'avais été près de lui, j'aurais eu, je crois, la hardiesse de l'embrasser.

ADOLPHE, *parlant à Rambaut.*

Allons joindre le cortège.

(Ils sortent.)

SCENE V.

OLIVIER, *seul.*

Ils n'ont pas l'air contens. Être tristes quand tout le monde est joyeux, ça veut dire, selon moi, qu'on est fâché de ce qui réjouit tout le monde. Partant, ces deux hommes-là sont contrariés par l'arrivée de monseigneur. Je ne dois pas m'en étonner; les courtisans, ça craint toujours l'œil du maître.

SCENE VI.

OLIVIER, FEMMES DE LA DUCHESSE, *portant des fleurs et des guirlandes.*

OLIVIER, *à part.*

O les jolis minois!

(Les femmes placent des guirlandes autour du trône champêtre. On voit pendre des festons, dans lesquels se voient les chiffres et les noms de Frédéric et d'Adélaïde. (Musique.)

OLIVIER.

Que ces femmes-là ont d'adresse et de légèreté! parlez-moi du sexe pour faire tout avec grace! Il me prend envie de partager leurs occupations. (*S'approchant avec une grande révérence.*) Mesdames, excusez ma hardiesse; mais je suis serviable de mon naturel, surtout envers le beau sexe. — Si je puis vous aider en quelque chose, disposez sans façon de votre serviteur. (*Pour se montrer galant et officieux, il prend une guirlande, et veut aussi la placer autour du trone. Il le fait de la maniere la plus gauche: les femmes impatientées le chassent. Il veut revenir à la charge, on le chasse de nouveau.*)

OLIVIER.

Ces dames-là ne sont pas sensibles à un procédé honnête: c'est dommage, car elles sont jolies.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

(*Les femmes achèvent d'orner le trône. Le son d'instrumens guerriers se fait entendre dans le lointain. Elles prêtent l'oreille, s'avancent vers la coulisse, et vont rejoindre le cortége.*) (Musique.)

SCENE VIII.

(*Entrée triomphale. Frédéric, Adélaïde, Rambaut, Edmont, Olivier, pages, gardes, soldats chargés de trophées, femmes portant des corbeilles, et semant des fleurs sur le passage du duc. Des danseuses s'avancent avec un air d'abandon, et, dans leurs pas lents et voluptueux, semblent décrire sur la terre des lacs d'amour, des chaînes, des losanges ingénieuses, etc. L'une d'elles présente à la duchesse une branche de laurier.*) (Musique.)

ADELAIDE, *la présentant à Frédéric.*

Il m'est doux, seigneur, de vous offrir les palmes de la gloire: elles sont immortelles comme votre nom, (*baissant la voix tendrement*) et comme l'amour que je porte à mon époux.

FREDERIC, *replaçant la couronne sur le front d'Adélaïde.*)

C'est à vous, madame, qu'appartient cet hommage: je vous dois le succès de mes armes. Dans les plus grands dan-

gers, j'invoquais le nom d'Adélaïde, et alors seulement j'étais sûr de la victoire.

(Ils vont s'asseoir sur le trône champêtre. Les trophées et les riches dépouilles de l'ennemi sont déposés, et forment tableau autour du trône. On exécute ensuite une fête militaire. Jeux, danse, combats, etc.)

(A la fin des jeux, arrive un officier du palais, qui s'avance avec audace. On s'écarte pour le laisser passer. Il remet une lettre à Edmont, et sort à l'instant. Edmont regarde la suscription, et présente la lettre au duc. Frédéric, après avoir lu, prend un visage sérieux. Il congédie la fête, et fait signe au seul Adolphe de demeurer près de lui. Adélaïde veut aussi rester. Le duc, par un geste un peu sévère, l'invite à sortir. Elle s'éloigne en montrant beaucoup d'inquiétude. Rambaut, resté le dernier, fait à Adolphe des signes d'intelligence. Il va se mettre à l'écart, et reparaît de tems en tems dans le fond du théâtre.)

SCENE IX.

FREDERIC, ADOLPHE.

FREDERIC.

Comte Adolphe, lisez cet écrit; *(Adolphe prend la lettre.)* lisez haut.

ADOLPHE.

« Frédéric, ton génie a su commander au sort et enchaîner « les évènemens; mais la fortune épuise sur toi ses faveurs, « et le terme de ses biens est le commencement des maux: « Adélaïde, au mépris de ses liens sacrés, entretient dans son « cœur des feux illégitimes; elle aime Adolphe, et lui en a « fait le terrible aveu. » *(Il paraît déconcerté.)*

FREDERIC.

Poursuivez.

ADOLPHE.

« Mais la seule idée d'offenser l'honneur de son maître a « révolté ce courtisan fidèle, et sa vertueuse résistance fait en « ce moment le supplice de cette épouse parjure. Reçois cet « avis d'un serviteur obscur, mais trop jaloux de la gloire de « son souverain pour lui taire ce qu'il a vu et entendu. » *(Rendant la lettre :)* Seigneur, c'est une calomnie.

FREDERIC.

Je le crois ainsi que vous. Cependant quelque chose peut

y avoir donné lieu. Avez-vous eu des entretiens secrets avec la duchesse ?

ADOLPHE.

Seigneur, ne cherchez point des éclaircissemens trop indignes de vous et de l'objet que l'hymen unit à vos nobles destinées.

FREDERIC.

Répondez à ma question.

ADOLPHE.

En partant, seigneur, vous me chargeâtes du soin glorieux d'écarter l'ennui de la princesse, et vous lui prescrivites de m'admettre souvent en sa présence.

FREDERIC.

Quel était le sujet de vos conversations ?

ADOLPHE.

Il n'est pas présent à mon esprit en ce moment.

FREDERIC.

Il faut vous le rappeler. Que vous disait-elle ?

ADOLPHE.

Seigneur, dispensez-moi....

FREDERIC.

Vous vous troublez! Vous savez à quel point la dissimulation m'offense; parlez, et craignez toute ma colère s'il vous échappe une circonstance de ce que je veux savoir.

ADOLPHE.

Vous connaissez ma soumission entière à vos volontés, seigneur.

FREDERIC.

C'est parce qu'elle m'est connue que j'attends de vous toute la vérité. Parlez, parlez, je vous l'ordonne.

ADOLPHE.

Pour la première fois de ma vie il m'est douloureux de vous obéir; mais vous l'exigez, seigneur, le fatal secret sortira de mes lèvres. Il n'est que trop vrai, cette lettre dont l'auteur m'est inconnu, renferme un avis certain.

FREDERIC, *avec étonnement.*

Adélaïde vous aime ?

ADOLPHE.

Sa bouche n'a pas rougi de m'en faire l'aveu.

FREDERIC, *avec plus de surprise encore.*

Elle vous l'a dit elle-même ?

ADOLPHE.

Oui, seigneur; et ma réponse, vous devez le croire, a été pour elle un sujet de honte et de remords.

FREDERIC.

En quels termes vous a-t-elle déclaré son coupable égarement ?

ADOLPHE.

Elle m'a dit que son inclination pour vous ne fut qu'un goût vague, premier besoin d'une ame sensible ; qu'elle n'avait cru vous aimer que par une méprise de son cœur ; que. . . . .

FREDERIC, *l'interrompant vivement.*

Je ne puis croire à tant de perfidie.

ADOLPHE.

Souffrez, seigneur, que je vous épargne ces cruels détails. Pourquoi me forcer à déchirer le cœur de mon maître ?

FREDERIC.

La duchesse vous a-t-elle écrit ?

ADOLPHE.

Non, seigneur. Ce matin seulement j'ai reçu d'elle une boîte.

FREDERIC.

Contenant ?

ADOLPHE.

Je l'ignore.

FREDERIC.

Je veux la voir.

ADOLPHE.

Elle n'est plus entre mes mains : je l'ai renvoyée sans l'ouvrir.

FREDERIC.

Par qui ?

ADOLPHE.

Par Rambaut. *(En ce moment Rambaut traverse le fond du théâtre.)*

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, RAMBAUT.

FREDERIC.

Faites-le venir.

ADOLPHE.

Je le vois qui dirige ses pas vers le palais. *(Il l'appelle :)* Rambaut.

RAMBAUT.

Seigneur ?

ADOLPHE.

As-tu rempli mon message auprès d'Adélaïde ? *(Rambaut affecte un air troublé.)* Parle, le duc l'ordonne.

RAMBAUT.

J'y allais, seigneur, quand vous m'avez apelé.

ADOLPHE.

Tu as donc encore l'objet que je t'ai confié pour le remettre à cette princesse ?

RAMBAUT.

Le voilà.

(Le duc s'en empare brusquement. Adolphe fait signe à Rambaut de s'éloigner.)

(Il sort.)

SCENE XI.

ADOLPHE, FREDERIC.

FREDERIC, *lisant l'adresse :*

« *Au comte Adolphe.* » C'est son écriture. *(Il ouvre la boîte, et en tire différens objets.)* Ses chiffres entrelacés avec le mot amour... une boucle de ses cheveux... *(Il tire un portrait.)* son portrait.... une devise au bas. *(Il lit :)* « Puisse - t - il prendre place et rester sur ton « cœur !.. » C'est encore son écriture... *(Il tire un papier avec déchirement.)* Toujours, toujours sa main ! *(Il lit :)* « Journal de mon cœur.... qu'ai-je fait au tems ? il arrête « l'instant où l'insensible doit s'offrir à ma vue... Si, dans cette « foule au moins, je voyais quelques-uns de ses traits ! mais per-

« sonne ne lui ressemble... Ingrat! tous les cœurs me seraient « soumis ; je ne veux que le tien, et tu feins une rigueur ou- « trageante. Reçois pourtant ces divers témoignages de mon « ardent amour. . Tremble de me braver plus long-tems... « L'amour dédaigné appelle la vengeance... » *(Il remet le coffret à Adolphe, et lui fait signe de s'éloigner.)*

ADOLPHE, *hésitant avec inquiétude.*

Seigneur...

FREDERIC, *d'une voix sombre et concentrée.*

J'ai besoin d'être seul ; retirez-vous.

(Adolphe sort.)

SCENE XII.

FREDERIC, *seul.*

Il me semble que je fais un rêve épouvantable!

SCENE XIII.

FREDERIC, EDMONT.

EDMONT.

Seigneur, le peuple veut jouir encore de votre présence. Les maisons déjà sont tendues de riches tapis, les rues jonchées de fleurs, et partout les airs retentissent des noms chéris de Frédéric et d'Adélaide.

FREDERIC.

Adélaïde! Périsse ce nom exécrable! Edmont, tu sais que la violation de la foi conjugale est ici un crime capital ; qu'un mari, sans le secours des lois, peut punir lui-même son épouse convaincue de ce forfait. Va, cours à l'appartement de la duchesse, prends un poignard, et plonge-le dans son sein.

EDMONT.

Qu'entends-je! est-ce vous, seigneur, qui prononcez un tel arrêt?

FREDERIC.

Obéis.

EDMONT.

Quoi! mon maître voudrait tremper ses mains dans le sang de son épouse !

FREDERIC.

Mon épouse! elle n'est plus que l'opprobre de son sexe. L'infame méditait ma honte.. .. elle aime Adolphe: elle cherchait en lui un complice adultère de sa lâche infidélité.

EDMONT.

Quel témoignage en avez-vous, seigneur?

FREDERIC.

J'en ai vu la preuve écrite de sa main.

EDMONT.

O mon maître! je vous en conjure, ne précipitez rien; craignez des regrets éternels.

FREDERIC.

Ma fureur ne peut s'éteindre que dans le sang de la parjure. Va, qu'elle n'ait pas un jour, pas une heure à respirer.

EDMONT.

Oh! pourquoi me chargez-vous de ce cruel ministère?

FREDERIC.

Malheur à toi si tu me forces de recourir à un bras plus docile!

EDMONT.

J'obéirai, seigneur. Mais vous voulez que, dans le palais même, au milieu de ses femmes éplorées...

FREDERIC.

Non. Prends des hommes affidés. Conduis-la dans la forêt prochaine; qu'elle reçoive la mort près de l'antique chapelle témoin de nos sermens, et que la cloche de ce lieu, dont j'entends le son des fenêtres de mon palais, m'annonce par trois coups funèbres l'instant de ma vengeance et de son trépas.

EDMONT.

(Fausse sortie.) Seigneur, je vois la duchesse elle-même qui s'avance vers ce lieu.

FREDERIC.

Eh bien! avant d'immoler la perfide, j'aurai le plaisir de la confondre.

SCENE XIV.

FREDERIC, ADELAIDE, EDMONT.

ADELAIDE.

L'inquiétude me ramène près de vous, seigneur : quelle est donc cette lettre qui a paru vous causer tant d'agitation ?

FREDERIC.

Madame, répondez-moi : une femme qui, adorée de son maître, et comblée de ses bienfaits, qui, admise à partager son lit et son trône, abuse de tant de faveurs pour le déshonorer, quel châtiment mérite-t-elle ?

ADELAIDE, *avec fermeté.*

La mort.

FREDERIC, *d'une voix foudroyante.*

Tu as prononcé ta propre sentence.

ADELAIDE, *effrayée.*

O ciel ! qu'avez-vous, seigneur ? Cet air, ce regard terrible ! . . . . .

FREDERIC.

Son trouble est l'aveu de son forfait. *(Dans l'égarement de la fureur :)* Edmont, qu'à l'instant même mes ordres soient exécutés, et vois la foudre sur ta tête si tu te laisses alarmer par la crainte, ou désarmer par la pitié.

(Il sort.)

SCENE XV.

EDMONT, ADELAIDE.

(La duchesse se trouve mal ; elle reprend un peu ses sens : Edmont la soutient et l'entraîne.) (Musique.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt et des bancs de gazon.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, EDMONT, *quatre* GARDES.

(*Adélaïde est vêtue d'une robe blanche ; elle a les cheveux épars, la démarche chancelante Edmont la conduit et la regarde avec les marques du respect le plus profond, et de l'intérêt le plus touchant. Les gardes restent dans le fond du théâtre.*) (Musique.)

ADELAIDE.

Je suis prête à succomber. (*Elle se laisse aller sur un siége de gazon.*) Une soif ardente me dévore.

EDMONT.

Ce lieu est-il assez isolé ? Commençons par écarter les témoins importuns qui pourraient y être, et traverser mon dessein. (*Il sort faisant signe aux gardes d'avoir l'œil sur Adélaïde.*)

SCENE II.

ADELAIDE, *seule.*

Quel sort m'est donc réservé ? On m'arrache de mon palais ; je demande en sanglotant la cause de cette violence, et l'on ne me répond que par ces mots : *Le duc l'ordonne* Tout ce que j'ai pu apprendre avant de m'éloigner, c'est qu'Edmont a reçu l'ordre de me conduire dans cette forêt O Frédéric ! de quoi me punis-tu ? de t'aimer plus que ma vie : ah ! si c'est là mon crime, je suis bien coupable ! (*Après un silence.*) Qui a pu lui conseiller cet acte barbare ? est-ce quelque rivale jalouse de ma félicité ?.... serait-ce.... Mon esprit se confond dans ces affreuses conjectures J'ai chargé secrètement une de mes femmes d'instruire Hildegarde de mon étrange situation et du lieu où l'on m'entraîne ; mais, hélas !

cet avis ne lui sera point parvenu : on tremble de servir l'infortune.... Tout me fuit et m'abandonne !

SCENE III.

EDMONT, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Edmont, rompez enfin un silence qui me désespère : se peut-il que ce soit mon époux lui-même qui ait ordonné le traitement que j'éprouve ?

EDMONT.

Oui, madame.

ADELAIDE.

Et c'est encore par son ordre que je parcours les sentiers de cette forêt ?

EDMONT.

Oui, madame.

ADELAIDE.

Où me conduisez-vous ?

EDMONT.

Non loin d'ici, près de cette chapelle que vous connaissez, et dont la flèche gothique se distingue à travers ces arbres.

ADELAIDE.

Au nom de l'intérêt que doit vous inspirer une infortunée qui n'usa jamais de son pouvoir que pour faire le bien, au nom de tous les sentimens chers aux cœurs honnêtes, expliquez-moi cet affreux mystère.

EDMONT, *montrant la chapelle bien tristement.*

Là, madame, là uniquement, je dois vous faire connaître les ordres de mon maître.

ADELAIDE.

Allons-y donc sans différer; c'est trop souffrir, il faut que mon sort soit éclairci. *(Edmont l'emmène.)* (Musique.)

SCENE IV.

OLIVIER, *seul.*

Je ne sais que penser : on m'ordonne d'accompagner un char qui mène la duchesse, et qui s'arrête à quelques pas. M. Edmont me recommande le secret sous peine de la vie, m'enjoint d'attendre ici de nouveaux ordres, et s'enfonce dans le bois avec la princesse! Qu'est-ce que tout ça signifie? On s'attendait à de grandes réjouissances ; d'avance je m'enivrais de bonne chère, de vin et de plaisir : point du tout, la fête est contremandée, le deuil remplace la joie, et Frédéric, retiré dans le fond de son palais, en interdit l'entrée à tout le monde. D'où peut provenir ce changement subit? Ma foi, s'il n'est rien de plus stable que ça à la cour, on y sera bientôt privé de l'avantage de me posséder. J'irai rendre le repos aux filles de mon village, qui languissent de mon absence. *(Il se promène)* M Edmont va-t-il me laisser ici long-tems encore? Ça ne m'amuserait guère, en vérité ; je n'ai rien pris de la journée, j'ai appétit et surtout bien soif. *(Regardant dans le fond.)* Ils sont allés par-là, autant que je puis croire.... Je ne sais pourquoi j'éprouve une émotion, une sorte de frayeur...

SCENE V.

OLIVIER, HILDEGARDE, *deux* PAGES.

(Les deux pages se tiennent dans le fond du théâtre.)

HILDEGARDE.

M'a-t-on fait un rapport fidèle? est-ce ici que je dois la trouver? O Adélaide! ô ma sœur! où êtes-vous? *(Apercevant Olivier:)* Cet homme porte la livrée du prince : il est instruit peut-être... Mon ami, vous appartenez à Frédéric?

OLIVIER.

Oui, madame. Ma fonction est d'avoir soin des équipages de chasse, et de suivre la meute des chiens courans de monseigneur.

HILDEGARDE.

Comment vous trouvez-vous ici?

OLIVIER.

J'ai reçu l'ordre d'y venir.

HILDEGARDE.

Pourquoi ?

OLIVIER.

Je l'ignore.

HILDEGARDE.

La duchesse a disparu secrètement, sans qu'on en sache le motif; elle a dû prendre le chemin de cette forêt : en avez-vous connaissance ?

OLIVIER, *à part.*

Il y va de ma vie; dissimulons.

HILDEGARDE.

Répondez-moi : savez-vous quelque chose de l'arrivée d'Adélaide en ce lieu ?

OLIVIER.

Non, madame.

HILDEGARDE.

Vous n'avez vu personne qui vous ait parlé de sa fuite étrange, et de la route qu'elle a prise ?

OLIVIER.

Non, madame.

HILDEGARDE.

Cruelle incertitude ! il me vient des idées, des soupçons !... Courons prendre d'autres informations : malgré la défense d'arriver jusqu'à lui, je veux voir Frédéric, le forcer de m'éclaicir ce ténébreux mystère, et donner à sa vertueuse épouse un témoignage d'attachement dont en ce moment peut-être elle a grand besoin. *(Fausse sortie.)* Cependant, si, selon l'avis qu'elle m'en donne elle-même, on l'avait conduite en ce lieu ! si quelque noir complot... Continuons de visiter cette forêt. *(Elle sort suivie de ses deux pages, et pénètre dans le bois du côté de la chapelle.)*

SCENE VI.

OLIVIER, *seul.*

Elle va les rencontrer, et moi je passerai dans son esprit pour un menteur. C'est avec peine que je lui ai déguisé la vérité ; mais, ma foi, quand la vie en dépend, il faut se taire malgré toute l'envie qu'on aurait de jaser.

SCENE VII.

OLIVIER, TROUPE DE VILLAGEOIS.

(Une troupe villageoise, parée de gros bouquets, vient en dansant au son de la musette : les uns tiennent des tasses et de gros brocs de vin ; d'autres portent le buste de Frédéric, et vont le poser sur un tronc d'arbre.) (Musique)

OLIVIER.

Ces gens-là prennent bien leur tems pour se réjouir ! *(Il leur fait signe de cesser leur danse : les villageois, sans prendre garde à lui, continuent de sauter et de danser. Il crie :* Bonnes gens ! bonnes gens ! *Ils ne l'écoutent pas. Ils se fâche et crie plus fort :)* Danseurs impertinens ! m'entendez-vous ?

(La danse cesse, et les villageois restent stupéfaits.)

OLIVIER.

Etes-vous insensés ? Pourquoi cette joie déplacée ?

UN PAYSAN.

Je venons ici fêter l'image de notre bon maître, je voulons aussi célébrer ses grandes victoires et son heureux retour.

OLIVIER.

Notre bon maître est revenu sans doute glorieux et triomphant ; mais il ne veut pas qu'on se réjouisse : il a du chagrin.

LE PAYSAN, *bien étonné.*

Pas possible !

OLIVIER.

Oui, il a du chagrin, et il ne vous convient pas d'être gais quand nous sommes tristes à la cour.

LE PAYSAN.

Vous êtes de la cour, vous ?

OLIVIER.

Oui, je suis de la cour ; on me fait la cour, et je fais ma cour à de charmantes femmes de la cour, entendez-vous ? Retournez à vos travaux.

LE PAYSAN.

Sans avoir dansé tant seulement un petit rigodon ?

OLIVIER.

Ce n'est pas le moment de se divertir; retirez-vous. — C'est moi, Olivier, piqueur de la vénerie de monseigneur, qui vous le signifie. Allez-vous-en.

(Le paysan lui présente un verre, et lui offre à boire.)

OLIVIER, *tendant le verre.*

Pourtant, si ça vous fait plaisir, restez; vous en êtes les maîtres. *(Il boit et tend son verre de nouveau.)* En effet, il est tard pour aller reprendre vos travaux, et je crois que vous ferez mieux de rester. *(Il boit.)* Buvez, à la bonne heure, c'est une occupation paisible; buvez, mais ne dansez pas. *(Il tend son verre.)*

LE PAYSAN.

Le tems se noircit, j'allons avoir de l'orage : allons-nous-en.

OLIVIER.

Ce n'est qu'une nuée qui passe; asseyons-nous et causons. *(Il s'assied près du paysan, et tend son verre.)*

LE PAYSAN, *sans lui donner à boire.*

Allons-nous-en. *(Il se sauve avec les autres villageois, et emporte le buste de Frédéric.)*

OLIVIER, *toujours tendant son verre.*

Restez donc, restez encore. Ils emportent leur vin : *(Il se lève.)* j'en suis fâché. Il est bon pour du vin de paysan, et je suis aujourd'hui si enclin à la tristesse, que j'ai grand besoin d'un peu de jus de la treille pour empêcher l'humeur noire de me gagner tout à fait... Comme le ciel devient obscur! *(On entend un tonnerre lointain.)* Cet homme avait raison, tout annonce un furieux orage. J'aperçois un gros arbre, allons-nous mettre à l'abri sous son feuillage; de là, j'aurai l'œil sur le char qui attend Adélaïde et M. Edmont.

(Il sort.)

SCENE VIII.

(*Le tonnerre approche. Un orage, mêlé d'éclairs, de pluie et de tonnerre, éclate tout à coup. Frédéric paraît au milieu de l'orage, et tous ses mouvemens peignent la grande agitation de son ame. L'orage cesse.*) (Musique.)

FREDERIC.

Pour échapper à l'horreur qui me poursuit, je suis sorti de mon palais, sous prétexte de prendre le plaisir de la chasse; mais le trait qui me déchire a pénétré trop avant dans ma blessure, rien ne peut l'en arracher. J'ai échappé à ma suite importune, et une force inconnue m'entraine comme malgré moi vers ce lieu terrible. (*Regardant dans le fond du théâtre.*) C'est là... j'entrevois la chapelle... je desire, je tremble.. Mais pourquoi ces terreurs d'une ame pusillanime? sa trahison fut évidente, je dois sourire à son châtiment.. Grand Dieu! quand aux pieds des autels elle me jurait amour et fidélité, j'étais loin de penser que les furies éclairaient cet hymen de leurs torches infernales! (*Dans la vivacité de ses mouvemens, un portrait, suspendu à une chaîne d'or, sort de son sein.*) Son portrait! comment ai-je conservé cette image? (*Il le regarde.*) Beauté, fausseté, pourquoi le ciel fait-il de tels présens à la terre? et pourquoi l'art sait-il si bien les retracer sur le vélin perfide? Quoi! cet objet charmant, en qui j'admirais tous les dons de la nature, n'aurait été qu'une femme méprisable! Ces traits touchans, ces yeux si doux peuvent-ils cacher un cœur déloyal? ai-je pu le croire? O Adélaide! non, tu ne fus point parjure: reviens à ton époux, ses bras te sont ouverts... (*Sortant de son délire.*) O incroyable lâcheté! (*Il arrache le portrait et le jette loin de lui. Il marche après un silence.*) Cependant elle va périr: ai-je dû ordonner son trépas? (*Vivement.*) Le fatal signal n'a point encore frappé mon oreille, courons, il en est tems encore, courons sauver la perfide... (*Une cloche sonne trois coups funèbres. Avec une force concentrée :*) Elle est morte! (*Scène muette de désespoir.*)

(Musique.)

SCENE IX.

FREDERIC, EDMONT.

FREDERIC, *apercevant Edmont.*

Il est donc consommé le plus horrible forfait!

EDMONT.

J'ai dû obéir à mon maître.

FREDERIC, *avec fureur*.

Lâche assassin! tu suivras ta victime.

EDMONT.

Ma vie est à vous, seigneur ; frappez.

FREDERIC.

Elle était le chef-d'œuvre de la nature, et ta main forcenée n'a pas frémi!...Ote-toi de mes yeux, ton aspect m'épouvante. (*Edmont s'éloigne.*) Où vas-tu ? malheureux ! Demeure. J'ai ordonné ton crime. Ton crime! que dis-je? tu as fait un acte de justice.... ses bras ne m'entouraient que pour me déchirer .. elle méritait la mort... (*Reprenant un air de tranquillité*) Dis-moi, j'aurai le courage de les entendre, dis-moi toutes les circonstances de sa fin tragique.

EDMONT, *troublé*.

Seigneur...

FREDERIC.

Ne crains pas d'irriter mes regrets : c'est comme son juge que je vais t'écouter. En recevant l'ordre qui te rendait maître de sa vie, qu'a-t-elle dit?

EDMONT.

Frappée comme d'un coup de foudre, elle m'a demandé la cause de cet arrêt cruel. Un gémissement que je n'ai pu retenir a été ma seule réponse, et je lui ai montré le fer destiné à lui percer le sein : soudain je l'ai vue défaillir, et s'incliner comme une fleur mourante. Revenue de son évanouissement, elle a tourné vers moi un regard si plein de bonté, si attendrissant, que, malgré moi, le glaive est tombé de ma main... Je vous afflige, seigneur?

FREDERIC.

Poursuis.

EDMONT.

« Quelque soit le crime qu'on me suppose, dites à mon époux « que je meurs innocente et victime de la plus odieuse calom-« nie »Telles ont été ses dernières paroles. J'ai retrouvé un reste de courage, ce fer a de nouveau armé ma main tremblante;

mais au moment qu'elle recevait le coup mortel... Je ne puis continuer ce cruel récit.

FREDERIC.

Achève : un malheureux veut connaître toutes les circonstances de son infortune.

EDMONT.

Au moment que ses vêtemens légers se teignaient d'un sang vermeil, la nature, oui, seigneur, la nature elle-même a paru prendre part à ce triste évènement. L'orage, devenu plus furieux, a éclaté d'une manière extraordinaire. La chapelle, les rochers se sont ébranlés, et leurs cailloux m'ont paru dégoutter de sang. J'ai entendu des murmures sourds, qui se prolongeaient en échos lamentables. Les vents arrachaient les arbres avec des sifflemens terribles, et la terre me semblait parsemée de flammes livides, qui éclairaient tout l'horison d'une effrayante clarté.

FREDERIC.

Quel tableau !

EDMONT.

Effrayé moi-même d'un si funeste augure, je me disposais à quitter ce théâtre sanglant, lorsque, pâle échevelée, la princesse Hildegarde s'est offerte à ma vue.

FREDERIC.

Ma sœur a été témoin de cette effroyable scène ?

EDMONT.

Oui, seigneur : jeter un cri, m'accabler d'imprécations trop méritées, peut-être, se précipiter sur le corps d'Adélaïde, tout cela n'a été pour elle que l'action d'un moment : mais voyant qu'elle ne pressait qu'un corps insensible, elle a fui ce lieu d'horreur. Recueillis par mes soins, les déplorables restes de cette princesse ont été placés sur un pavois que je précède, et qui s'avance lentement, porté par les soldats qui m'ont accompagné : ils vont les déposer dans un char qui attend à quelque distance. *(Il montre le côté par où Olivier est sorti.)*

FREDERIC.

Où suis-je !... *(Après un moment d'égarement, avec effroi :)* Edmont, n'as-tu rien entendu ?

EDMONT, *tristement.*

Seigneur, éloignez-vous; sortez! sortez de ce lieu funeste!

(Une musique lugubre annonce le pavois qui traverse lentement le fond du théâtre ; il est porté sur les épaules par deux soldats, et suivi de deux autres qui marchent l'air consterné. Ce pavois, très-grand, est couvert de cyprès et autres feuillages qui tombent en festons. Adélaïde, ou son effigie, cachée par un voile, est couchée sur le côté.)

FREDERIC, *tendant les bras.*

Adélaïde!...

(Il s'élance, il recule épouvanté, et vient tomber, éperdu de douleur, sur le banc de gazon.)

EDMONT, *se jetant aux pieds de Frédéric.)*

Mon cher maître! reprenez vos sens; espérez en la bonté du ciel; il vous voit malheureux, digne de son appui, croyez qu'il adoucira l'amertume de vos regrets.

FREDERIC, *d'une voix faible et douloureuse.*

Va faire rendre à cette infortunée les tristes honneurs de la sépulture. *(Il le rappelle:)* Edmont?

EDMONT.

Seigneur.

FREDERIC.

Elle ne peut être déposée dans le caveau de mes ancêtres; leurs ombres vertueuses repousseraient la sienne : place-la dans ce cénotaphe élevé au fond de mes jardins, sous ces sombres bosquets qu'habitent le deuil et le silence.

SCENE X.

FREDERIC, LE CAPITAINE DE SES GARDES, SUITE DU DUC.

LE CAPITAINE.

Seigneur, vous vous êtes écarté de la chasse, et seul

dans cette forêt, vous exposez vos jours précieux. Pourquoi causer de telles alarmes à vos fidèles serviteurs ?

FREDERIC, *d'une voix sombre.*

Retournons au palais.

MARCHE.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un sombre bosquet, faisant partie des jardins de Frédéric. Au milieu s'élève un tombeau, où se lit l'inscription suivante :

CETTE BELLE FLEUR N'EUT QU'UN JOUR;
HÉLAS! CE FUT UN JOUR D'ORAGE.

SCENE PREMIERE.

(Des femmes de la duchese, vêtues de deuil, sont groupées autour du tombeau. Leurs attitudes différentes peignent l'affliction. Une musique tendre et lugubre se fait entendre. On voit paraître d'autres femmes en longues simarres blanches, les cheveux épars, le sein découvert, et sans autre coiffure qu'une couronne de cyprès. Quelques-unes portent des cassolettes pleines d'encens et de parfums qu'elles placent et font brûler près du monument. D'autres tenant des guirlandes vont les suspendre autour du tombeau. Cette pompe funèbre est ouverte et fermée par des gardes tenant leurs carabines renversées. Après la cérémonie, le cortège sort.)

SCENE II.

FREDERIC, *seul.*

C'est donc là qu'elle repose! *(Après un silence :)* Femme sans honneur et sans foi! où t'ont conduite tes desirs effrénés, et l'oubli de ta gloire! Hier tu brûlais d'un feu sacrilège; aujourd'hui, froide et immobile, tu dors sous ce marbre glacé; tu dors pour ne t'éveiller jamais. Douleur, plaisir; toutes ces fatigues du cœur et des sens qui composent la vie

humaine, c'est là qu'ils finissent ; voilà où s'éteignent tous les feux et tous les transports d'un coupable amour....

SCENE III.

EDMONT, FREDERIC.

FREDERIC.

Que viens-tu m'annoncer ? A-t-on connaissance du trépas de la duchesse ?

EDMONT.

Oui, seigneur ; des hérauts d'armes on proclamé sa mort

FREDERIC.

Qu'a dit le peuple à ce cri terrible ?

EDMONT.

Un deuil universel s'est répandu dans toute la ville.

FREDERIC.

Hélas ! tous les cœurs lui étaient soumis.... Soupçonne-t-on le genre de son trépas ?

EDMONT.

On croit généralement qu'une mort inopinée l'a enlevée à votre amour : mais vous le savez, seigneur, rien ne demeure caché dans les cours. Quelques mécontens déjà circulent, murmurent, et répandent des bruits séditieux.

FREDERIC.

Et Hildegarde, que fait-elle en ce moment ?

EDMONT.

Elle court éperdue dans le palais, redemandant Adélaïde, vous cherchant, vous appelant à grands cris.

EREDERIC.

Elle fut son amie ; sa douleur est légitime. Hélas ! elle retrouvera le calme de l'ame ; et moi, jamais.... Edmont, écoute moi : trahi par l'objet de mes plus chères affections, je deviens comme un être dépouillé de tout ; chef de toute une nation, je me vois sans rapport, sans liaisons dans ma

propre cour. Mes courtisans, les honneurs n'ont plus pour moi qu'une existence importune Depuis que j'exerce l'autorité suprême, j'ai gouverné avec équité, j'ose le dire; j'ai adouci les mœurs d'un peuple encore barbare, j'ai ramené l'abondance et la prospérité dans mes états : mais le désespoir a brisé le ressort de mon ame, et je ne me sens plus capable de porter le fardeau de la souveraineté. Je veux donc abdiquer le pouvoir dont je suis revêtu.

EDMONT.

Q'entends-je !...

FREDERIC.

Prête-moi une oreille attentive : Adélaïde fut coupable sans doute; mais au lieu de l'immoler moi-même, j'aurais dû laisser au ciel le soin de me venger. Une voix intérieure m'accuse de barbarie, et semble déjà m'assigner une place parmi ces tyrans farouches dont le nom seul épouvante le monde... Tu n'es pas un méchant, je le sais; mais tu fus le ministre trop complaisant de mon aveugle fureur. Notre crime est commun, il faut l'expier ensemble : allons dans quelque asile ignoré de toute la terre attendre dans les remords que le ciel nous punisse, ou qu'il daigne manifester sa clémence.

EDMONT.

La destinée de mon maître sera toujours la mienne : qu'il parle, je suis prêt à le suivre au bout de l'univers.

SCENE IV.

FREDERIC, EDMONT; ADOLPHE *dans le fond du théâtre.*

FREDERIC.

Va porter mes ordres; fais convoquer à l'instant les grands de l'état, et qu'ils se rendent ici. C'est en leur présence, c'est aux pieds de ce mausolée que je veux déposer ma puissance.

EDMONT.

Quoi ! seigneur...

FREDERIC.

Ma résolution est irrévocable... Quelqu'un s'avance précipitamment...

EDMONT, *après avoir regardé dans la coulisse.*

C'est la princesse Hildegarde.

FREDERIC, *avec une sorte de frémissement.*

Ma sœur! *(Il lui fait signe de sortir.)*

SCENE V.

HILDEGARDE, FREDERIC; ADOLPHE *toujours dans le fond.*

HILDEGARDE, *accourant une lettre à la main, sans voir Adolple.*

Prince crédule et barbare! lisez, et voyez sur quelle accusation vous avez condamné la plus vertueuse des femmes!

FREDERIC, *lisant.*

Que vois-je!

HILDEGARDE.

Cette lettre du traître Adolphe, et qui contient l'aveu de son amour, cette lettre que j'ai eu l'air de jeter au feu en présence de Rambaut, et à laquelle j'ai substitué un autre écrit... *(Adolphe s'avance jusqu'auprès du duc, toujours sans être vu)* cette lettre, enfin, que j'ai conservée pour l'opposer aux trahisons que je craignais, n'a été reçue d'Adélaide qu'avec indignation; et pour se venger de la vertu de cette princesse, le lâche s'est porté son accusateur.

FREDERIC *s'écrie :*

Dieu tout puissant! elle était innocente!

ADOLPHE, *se montrant tout à coup; avec force :*

Oui, elle fut innocente. Frédéric, connais tout mon crime, et apprends-le de ma propre bouche : c'est à toi que la boîte était adressée. Tout ce que tu as lu, tout ce que je t'ai dit n'était qu'imposture : moi seul je brûlais d'une flamme insensée. Par les conseils du perfide Rambaut, j'ai flétri l'innocence, j'ai causé la mort d'un ange, d'une créature céleste qui ne respirait que pour toi...

FREDÈRIC.

O monstre!

ADOLPHE.

Suppose-moi plus criminel encore : imagine des forfaits inconnus, et crois que je les commettrais tous s'ils étaient utiles à mon amour. Apprends, enfin, que j'aime mieux ton épouse dans ce tombeau qu'entre tes bras.

FREDERIC.

O comble d'atrocité ! Gardes, *(Des gardes paraissent.)* saisissez ce grand coupable ; cherchez son complice, et que leur punition, aussi nouvelle qu'éclatante, soit par toute la terre l'effroi des scélérats qui seraient tentés de leur ressembler.

ADOLPHE.

Va, tu préviens mes vœux. Invente des tortures, je les bénis, et je souris d'avance à l'horreur de mon supplice. *(On l'entraîne.)*

SCENE VI.

FREDERIC, HILDEGARDE.

FREDERIC.

Elle était innocente ! et j'ai pu soupçonner sa foi ! (*S'approchant du tombeau, il s'écrie :*) Adelaïde ! Adélaïde ! réveille-toi de ton sommeil de mort.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, EDMONT.

EDMONT, *accourant.*

Seigneur, le peuple, égaré par des avis perfides, se répand tumultueusement dans le palais, dans les jardins, et redemande Adélaïde à grands cris. On parle de meurtre, on dévoue à la mort tous les ennemis de cette princesse, on vient vous demander compte du sang innocent. Vos gardes eux-mêmes sont à la tête de la sédition. (*On entend un grand tumulte.*) Entendez-vous ces cris confus ?... On approche, on accourt ; ce lieu même ne sera pas respecté.

FREDERIC, *avec fermeté.*

Je les attends.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS ET PEUPLE.

(*Des soldats furieux et armés, suivis de quelques personnes du peuple, se précipitent sur le théâtre.*)

HILDEGARDE, *s'élançant et écartant la foule.*

Peuple, pourquoi ce mouvement séditieux ?

LE CHEF DE L'ÉMEUTE, *tournant le dos au duc.*

Frédéric ?

FREDERIC, *du ton le plus imposant.*

Le voilà. Que voulez-vous ? ma tête ? (*Tirant son sabre.*) Je demande que le plus hardi s'avance pour la lui donner (*Tous laissent tomber leurs armes, et prennent l'attitude la plus humble et la plus soumise. Promenant autour de lui son œil irrité :*) Vous restez immobiles ? En recevant le dépôt des lois, j'ai juré de les faire respecter. Peuple rebelle ! tremblez ! (*Après un silence :*) Je renonce à l'autorité, mais volontairement. C'est en l'exerçant que je veux la rendre, et c'est comme votre duc que j'annonce ma volonté de cesser de l'être. Depuis que je tiens les rênes de l'état, jamais un acte arbitraire n'a pesé sur vos têtes ; j'ai respecté vos droits, je n'ai respiré que pour votre bien ; mais hélas ! ce bonheur que j'appelais sur vos demeures a fui loin de moi! Plus à plaindre que le plus malheureux d'entre vous, privé pour jamais d'Adélaïde... Vous pleurez à ce nom révéré.

LE CHEF DE L'ÉMEUTE.

Oui, nous la pleurons tous. Qui a pu faire périr une princesse si bonne et si vertueuse !

HILDEGARDE.

Les criminels sont connus.

LE CHEF DE L'ÉMEUTE, *avec force.*

Où sont-ils ?

FREDERIC.

Ecoutez et frémissez : ce modèle d'innocence et de vertu, cette femme adorable est tombée sous un fer homicide; et son meurtrier, son exécrable assassin, c'est moi ! c'est son époux ! mais c'est lui qui va la venger. (*Il s'elance sur le tombeau : il en sort un son lugubre.*) Qu'entends-je ! c'est son ombre indignée qui m'appelle sous cette tombe. Mânes sacrés d'Adélaide ! appaisez vous ; mon ame va vous suivre dans l'abîme de l'éternité. (*Il veut s'immoler ; Hildegarde retient son bras.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ADELAIDE, EDMONT.

(*Le devant du tombeau s'ouvre ou s'enfonce tout à coup : Adélaïde paraît sur un lieu élevé, entre deux de ses femmes, et dans tout l'éclat de la plus riche parure.*)

FREDERIC, *émerveillé.*

Que vois-je ? Adélaïde !

ADELAIDE.

Oui, c'est ton Adélaïde qui te plaint, qui te pardonne, et qui jamais ne fut sensible que pour son époux.

FREDERIC.

Grand Dieu ! si c'est un songe, fais-moi mourir au réveil. (*Elle se jette dans ses bras.*) Non, ce n'est point un songe ! c'est toi, te voilà, je te presse sur mon cœur !... Mais quel prodige te rend à la vie et à mon amour ?

HILDEGARDE.

C'est mon ouvrage. Accourue dans la forêt sur les traces d'Adélaide, j'ai trouvé ce bon serviteur qui fondait en larmes aux pieds de cette princesse, et qui, loin de souscrire à l'ordre sanguinaire qu'il avait reçu, jurait de mourir plutôt lui-même que de verser un sang si précieux. Instruite plus particulièrement alors des détails de cet affreux complot,

j'ai dit à Edmont : Retourne vers cet époux barbare, dis-lui que l'ordre est exécuté, et, par un récit imaginaire, livre son ame à la terreur et aux remords. Les gardes nous étaient dévoués, Adélaïde a été ramenée secrètement dans le palais, j'ai fait exécuter la scène du tombeau ; enfin, seigneur, j'ai voulu vous punir d'avoir condamné l'innocence. Puisse cette leçon terrible vous apprendre que la précipitation dans les jugemens qui décident de l'honneur ou de la vie des hommes peut devenir un acte d'iniquité, et une source de larmes éternelles !

FREDERIC

O ma sœur ! ô Edmont ! ma voix est trop faible pour ma reconnaissance, et je n'ai rien qui puisse payer de tels services.

HILDEGARDE.

Vous retrouvez le bonheur, c'est là notre récompense.

OLIVIER.

On ne m'avait pas mis dans le secret tout de suite, mais j'ai fini par y être comme les autres.

FREDERIC, *parlant à sa femme et à sa sœur.*

Objets qui m'êtes si chers ! et vous bon peuple ! partagez ma félicité, et que ce lieu témoin de la plus douce réunion le soit aussi de l'allégresse générale.

(*DIVERTISSEMENT.*)

FIN.

LA FORÊT PÉRILLEUSE,

OU

LES BRIGANDS DE LA CALABRE,

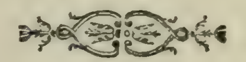
DRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR J. M. LOAISEL-TRÉOGATE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 18 Floréal, an V (17 Mai 1797); et repris sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 Pluviôse an IX (23 Janvier 1800.)

Nouvelle Edition, revue et corrigée par l'Auteur.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES. | ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COLISAN, jeune Officier, au service du roi de Naples.	*Vicherat.*
CAMILLE, amante de Colisan.	*Mlle. Lévêque.*
FRESCO, valet de Colisan.	*Corsse.*
LE CAPITAINE DES VOLEURS.	*Tantin.*
MORGAN, } Voleurs.	*Boicheresse.*
BRISEMONT, } Voleurs.	*Dumont.*
L'ARDENT, } Voleurs.	*Martin.*
BANDE DE VOLEURS.	

La Scène se passe dans une forêt de la Calabre.

PROPRIETÉ.

JE, soussigné, reconnois avoir cédé et vendu, au cit. FAGES, le droit exclusif d'imprimer et vendre le Drame de *la Forêt périlleuse*, dont je suis l'Auteur, avec les changemens et corrections, tel qu'on le représente au Théâtre de l'Ambigu-Comique.

Paris, ce premier Nivôse, an X de la République Française.

Signé LOAISEL-TRÉOGATE.



LA FORÊT PÉRILLEUSE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une antique Forêt : d'un côté, un énorme rocher ; de l'autre, des buissons, des feuillages, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLISAN, FRESCO.

FRESCO, *un panier sous le bras.*

JE vous disois bien, monsieur, que nous finirions par nous égarer. Nous voici au beau milieu d'une forêt, tellement embarrassée de ronces et d'épines, qu'on a de la peine à s'y faire un passage.

COLISAN.

Prenons patience, nous en sortirons.

FRESCO.

Pour surcroit de malheur, le jour baisse, la nuit va nous surprendre, et vous tombez de lassitude.

COLISAN.

Il est vrai que nous avons beaucoup marché. Reposons-nous ici, un moment.

FRESCO.

Volontiers, car je me meurs d'inanition. (*ils s'asseyent.*) Heureusement, nos petites provisions ne sont pas toutes consommées. Allons, monsieur, mangeons un morceau.

COLISAN.

Mange, mange, mon cher Fresco ; pour moi, je n'ai besoin de rien.

FRESCO, *tirant du vin et des mets de son panier.*

Depuis ce matin, que vous n'avez rien pris, au moins buvez un coup.

COLISAN.

Je n'ai ni faim, ni soif.

FRESCO.

Tant pis, monsieur ; vous perdez un grand plaisir. Quand après une marche pénible, on éprouve, à la fois, un appétit violent et une soif ardente, manger et boire alors, est un délice, une jouissance !.. (*il mange et boit avidement.*) Pardon, monsieur ; c'est mal à moi, peut-être, d'avoir des plaisirs, que je me reproche, puisque vous ne les partagez pas : (*tenant d'une main un morceau de volaille froide, de l'autre un verre de vin.*) mais comment résister à l'odeur de ces mets, au parfum, au frémissement si doux de cette liqueur vermeille. (*il boit et il mange.*) Mon cher maître, j'ai partagé vos peines, je les partage encore bien sincérement, mais il faut y mettre un terme ; la vie est trop courte pour en user autrement.

COLISAN.

Pour oublier mes peines, il faudroit en oublier l'objet ; et tu voudrois que, perdant le souvenir de Camille !...

FRESCO.

Camille étoit une personne accomplie, j'en conviens, pétrie d'agrémens, brillante d'esprit, enivrée pour vous du plus ardent amour, prête à combler votre bonheur par le don de sa main ; tout en elle justifioit votre idolâtrie. lorsque elle vous fut enlevée tout-à-coup, par l'événement le plus extraordinaire : mais hélas ! monsieur, voilà quatre jours que vous envoyez des messages sur toutes les routes, que nous-mêmes nous parcourons tous les pays d'alentour ; voilà quatre jours entiers que vos gémissemens redemandent votre amante à toute la nature, et nul indice encore n'a pu vous rien apprendre de sa destinée.

COLISAN.

O, Camille ! Camille ! un destin cruel nous a-t-il séparés pour jamais ?

FRESCO.

Franchement, monsieur, j'en ai peur.

COLISAN.

Lorsque tous deux, portés sur les ailes de l'amour, nous allions dans ce château où devoit se conclure notre hymen, j'étois loin de penser que ce jour, le plus beau de ma vie, se transformeroit pour moi en un jour de deuil !

FRESCO.

Mais, redites-moi donc, encore, les circonstances de cette séparation ; car elle me paroit toujours inconcevable.

COLISAN.

Après trois heures de marche, nous touchions au terme de notre voyage : le jour étoit sur son déclin, la campa-

gne paisible ; nous goûtions, dans une conversation tendre et animée, les prémices de notre bonheur ; nous nous arrangions pour mener une vie délicieuse, lorsque soudain Camille s'apperçoit qu'un bracelet, formé de mes cheveux et de mon portrait, s'est échappé de son bras. Cette perte paroit l'affliger vivement ; je lui dis de m'attendre au pied d'un arbre ; je m'empresse de retourner sur mes pas. Le bracelet se retrouve ; je revole, transporté de joie, près de l'objet de ma tendresse : mais, ô ! souvenir affreux !.. plus d'amante, plus d'épouse : Camille avoit disparu.

FRESCO.

Si j'avois été là, cela ne fût point arrivé.

COLISAN.

Et-ce un ravisseur ? est-ce quelque bête cruelle ? toutes mes conjectures sont horribles !

FRESCO.

Votre malheur est bien grand, sans doute ; mais, je vous le répète, monsieur, il faut en détourner votre esprit ; la raison le conseille, l'exige.

COLISAN.

La raison ! tu me proposes d'écouter la raison ?

FRESCO.

Oui, monsieur.

COLISAN.

Ah ! tu n'as point connu l'amour.

FRESCO.

Pardonnez-moi, je l'ai connu, dont bien me fâche ; l'amour, ainsi qu'à vous, m'a causé des peines assez cuisantes ; mais, bien convaincu présentement que le chagrin opère les plus tristes métamorphoses ; qu'il fait un ours d'un homme aimable, et une bête d'un homme d'esprit ; quand il veut s'emparer de moi, monsieur, je lui résiste, je le combats, et je finis toujours par en triompher.

COLISAN. *avec un leger sourire.*

Et quels sont tes moyens pour cela ?

FRESCO.

Un seul, immanquable, et à la portée de tout le monde ; c'est le vin.

COLISAN.

Fi !

FRESCO.

Oui, monsieur, le vin ; buvez, croyez-moi, buvez fort, et vous serez consolé. Mais, enfin, que résolvons-nous ?

COLISAN.

Je ne sais.

FRESCO.

Le soleil se couche, vous ne prétendez pas que, cette nuit, nous ayons pour ciel de lit, la voûte du firmament?

COLISAN.

Prenons un sentier, le premier venu.

FRESCO.

Je n'en vois point.

COLISAN.

Eh bien, marchons tout droit devant nous.

FRESCO.

Sans savoir où?

COLISAN.

Sans savoir où : nous arriverons toujours quelque part.

FRESCO.

Allons donc sur la foi du hasard, puisse-t-il nous conduire dans quelque bon gîte, sans accident et sans mésaventure! (*Ils font quelques pas pour sortir; Fresco s'arrête effrayé.*) Monsieur, j'apperçois plusieurs hommes.

COLISAN.

De quel côté?

FRESCO.

Tout là-bas, à travers ces arbres. Les distinguez-vous?

COLISAN.

Oui, je les apperçois.

FRESCO.

Ils sont armés!

COLISAN.

Par précaution, apparemment. Ce sont des voyageurs.

FRESCO.

Des voyageurs ne vont pas ainsi par bande. Regardez, ils sont en grand nombre. Monsieur, évitons leur rencontre.

COLISAN.

Tu seras donc toujours poltron?

FRESCO.

Ce n'est point poltronnerie, c'est prudence. Il arrive d'étranges choses dans les forêts, quand on voyage : celle-ci, sur-tout, on y court mille dangers, mille hasards; vous le savez, on nous en a prévenus sur toute la route... Cachons-nous.

COLISAN.

Il a raison, ces gens peuvent bien être dés malfaiteurs.

FRESCO.

Ils approchent; monsieur, ne nous exposons pas!

COLISAN.

Eh bien, mettons-nous quelque part.

FRESCO.

Derrière ce feuillage?

COLISAN.

Effectivement, de-là nous pourrons voir sans être vus : viens.

(Ils se cachent du côté opposé au rocher.)

SCÈNE II.

BRISEMONT, L'ARDENT, TROUPE DE VOLEURS.

BRISEMONT.

OU est le Capitaine ?

L'ARDENT.

Il nous suit.

BRISEMONT.

Vous n'avez rencontré personne ?

L'ARDENT.

Pas même un piéton ; jamais les chemins ne furent si déserts.

BRISEMONT.

Messieurs les gens de bien deviennent paresseux.

L'ARDENT.

Oui, depuis quelque tems, ils ont de la peine à se mettre en voyage.

BRISEMONT.

Cependant, par nos fréquentes apparitions sur les chemins, et par le soin que nous prenons d'y exécuter, de tems en tems, des scènes variées et originales ; nous épargnons, aux voyageurs, la monotonie et les ennuis de la route.

L'ARDENT.

Assurément.

BRISEMONT.

Au reste, c'est notre première sortie ; la seconde peut-être sera plus heureuse. Voici le Capitaine.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE DES VOLEURS.

LE CAPITAINE.

A-T-ON des nouvelles de notre camarade, qui fit la sottise de se laisser prendre l'autre jour ?

BRISEMONT.

Oui, Capitaine, il est jugé, condamné.

L'ARDENT.

Et il a subi son jugement.

LE CAPITAINE.

Dis qu'il a fini sa carrière : mourir les armes à la main, dans un lit, ou sur l'échaffaud, peu importe ! grands et petits, fous et sages, et ceux qu'on nomme des brigands, finissent par une destinée commune. Tous, les uns plutôt, les autres plus tard, s'envont également nourrir la terre, ou servir de pâture aux bêtes carnassières; mais laissons ce discours : où est Morgan ?

BRISEMONT.

Il nous a quitté pour une entreprise particulière.

LE CAPITAINE.

Je le sais; mais il devroit être revenu. Camarades, il y a, cette nuit, un beau coup à faire, à deux lieues de chemin de cet endroit. Nous allons repartir. Sommes-nous tous ici?

BRISEMONT.

Oui, Capitaine, voici tout notre monde, excepté Morgan et les deux hommes restés dans le souterrain, pour préparer le souper.

LE CAPITAINE.

Fais-les venir : ce n'est pas trop de la troupe toute entière, pour le coup hardi que nous allons tenter. (*il fait le tour du théâtre, en observant.*)

(*Brisemont s'approche du rocher, tire à lui un quartier de roc, qui tourne avec effort sur un pivot, et laisse voir une ouverture, fermée par une porte ; il met la clef dans la serrure, qui ferme à trois tours. La porte s'ouvre ; il descend dans le souterrain.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* BRISEMONT.

LE CAPITAINE, *après avoir fait le tour du théâtre.*

J'ENTENDS remuer le feuillage; écoutons. (*ils écoutent ; vivement.*) Quelqu'un s'achemine vers nous. (*ils mettent tous le sabre à la main. Après un silence.*) Ah ! c'est Morgan.

SCÈNE V.

Pendant cette Scène, la nuit vient par degrés. A la fin de la Scène, il fait tout-à-fait nuit.

MORGAN, LE CAPITAINE, LES VOLEURS.

LE CAPITAINE.

Qu'apportes-tu là ?

MORGAN, *déposant quelque chose qui ressemble à la dépouille d'un voyageur.*

Oh ! ceci est de peu de valeur ; mais j'ai avec moi quelque chose de plus précieux.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que c'est ?

MORGAN.

Une recrue de gens courageux et adroits, que je veux te présenter.

LE CAPITAINE.

Où sont-ils ?

MORGAN, *allant vers la coulisse.*

Avancez, mes amis. (*on voit paroître six hommes pendables sur leur mise, et sur leur figure.*)

LE CAPITAINE.

Ils ont des figures qui promettent.

MORGAN.

Et qui tiennent.

LE CAPITAINE.

Sont-ils initiés dans les mystères de notre profession ?

MORGAN.

Il y a quinze ans qu'ils exercent.

LE CAPITAINE.

C'est quelque chose. Ils sont braves ?

MORGAN.

Ils ne craignent ni le danger ni la mort ; je réponds d'eux comme de moi-même.

LE CAPITAINE.

Ton discernement et ta fidélité me sont connus, je les reçois sur ta parole. Ce petit renfort nous vient à propos ; mais, le tems presse, Brisemont n'arrive pas. (*s'avançant vers la porte du souterrain.*) Brisemont ! Brisemont !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BRISEMONT, *deux autres Voleurs.*

BRISEMONT, *sortant du souterrain avec les deux hommes qu'il a été chercher.*

Nous voici, Capitaine. (*il oublie de fermer la porte ; il referme seulement le rocher.*)

LE CAPITAINE, *après un silence.*

Camarades, je vous mène à une entreprise qui demande des hommes déterminés, je serai toujours à votre tête ; mais s'il est parmi vous des cœurs lâches, qui tremblent ou qui hésitent de me seconder, je jure par toutes les puissances de l'enfer, qu'ils seront mes premières victimes. Marchons. (*ils défilent au son de l'orchestre, qui exécute une marche de nuit.*)

SCÈNE VII.

COLISAN, FRESCO.

FRESCO.

Ouf !... Monsieur, n'est-ce pas trop tôt quitter notre poste ?... Juste ciel ! qu'est-ce que nous venons de voir ?

COLISAN.

Une bande de voleurs.

FRESCO.

S'ils nous avoient apperçus, ce seroit fait de nous.

COLISAN.

Il y a tout lieu de le penser.

FRESCO.

Quels épouvantables coquins !

COLISAN.

La nuit devient noire, tu as ta lanterne sourde !

FRESCO.

Oui, monsieur.

COLISAN.

Fais du feu.

FRESCO.

Vous avez raison. Tâchons de nous reconnoître dans ce lieu dangereux. (*il prend dans ses poches un briquet et une lanterne sourde ; il allume une bougie qu'il met dans sa lanterne.*) Quand on fait comme nous des courses nocturnes, au milieu des bois, ce petit meuble est d'une grande utilité.

Partons, monsieur. Les voleurs sont allés par-là, prenons le côté opposé.

COLISAN.

Un moment. Donne-moi ta lumière. (*s'approchant du rocher.*) Il y a sous nos pieds une caverne qui sert de retraite à ces brigands.

FRESCO.

Cela n'est pas douteux.

COLISAN.

C'est-là qu'en est l'ouverture.

FRESCO.

Eh! oui, monsieur; mais éloignons-nous: on respire ici un air homicide.

COLISAN, *sans prendre garde à ce que dit Fresco.*

Qui diroit que ce rocher tourne sur un pivot. (*il ébranle le rocher, et le fait tourner comme il a vu faire à Brisemont.*) Fresco! Fresco! ils ont laissé la porte ouverte.

FRESCO.

Que nous importe, c'est trop long-tems rester dans ce coupe-gorge. Allons nous-en.

COLISAN.

Non, il faut pénétrer dans ce repaire, observer par nos yeux ce qu'il renferme; et après avoir laissé ici quelque marque qui puisse le faire reconnoître: voler demain chez le magistrat, lui déclarer ce que nous aurons vu, et contribuer, s'il se peut, à purger le pays d'un rassemblement qui ne peut que lui être funeste.

FRESCO, *avec beaucoup d'étonnement.*

Y pensez-vous, monsieur? vous voulez entrer dans cette caverne?

COLISAN.

Oui, sans doute.

FRESCO.

Ce dessein est plus que téméraire.

COLISAN.

Quand il se présente une occasion de rendre service à la société, un honnête homme seroit coupable de la laisser échapper.

FRESCO.

Mais ces bandits ne peuvent-ils pas revenir, nous surprendre!

COLISAN.

Rassure-toi: je n'ai rien perdu de leur conversation; ils vont à deux lieues de cet endroit. Personne n'est resté dans le souterrain, entrons-y tout de suite.

FRESCO, *du ton le plus suppliant.*

Mon cher maître! abandonnez un dessein si funeste.

COLISAN.
Si tu crains de me suivre, demeure.

FRESCO, *très-effrayé.*
Rester seul en ce lieu!

COLISAN.
Tu en est le maître.

FRESCO.
Dieu m'en garde. Je suis à vous; je vous aime. J'irois avec vous dans les entrailles de la terre.

COLISAN.
Viens donc sans délibérer. Prends ta lanterne, et marche devant moi.

FRESCO, *avec beaucoup d'effroi.*
Monsieur!

COLISAN.
Entre donc.

FRESCO.
Non, monsieur, je sais trop ce que je vous dois, passez le premier. (*Colisan entre. Fresco, avant de suivre son maître.*) Allons, puisque c'est-là notre tombeau, tâchons d'y descendre avec résignation.

(*Ils entrent et ils referment le rocher sur eux.*)

SCÈNE VIII.

BRISEMONT, *seul.*

QUELLE étourderie! J'ai oublié de fermer la porte; mais aussi, c'est la faute du Capitaine; il nous a emmenés si brusquement. Heureusement je m'en suis ressouvenu avant que nous fussions bien loin, et j'accours réparer cet oubli. Il est vrai qu'à moins que nous ne soyons vendus, on n'ira jamais trouver une porte derrière ce rocher; mais la chose est possible, et dans notre métier il n'est pas de petites imprudences. (*Il ouvre le rocher, ferme la porte à triple tour, et remet le rocher dans son premier état.*) Bon, tout est en ordre. A présent, courons rejoindre la troupe; car si je manquois à l'expédition, le Capitaine, qui n'entend pas raillerie, ne répondroit à mes excuses, que par un coup de son sabre tranchant, avec lequel il vous fait sauter une tête d'homme aussi lestement qu'avec le mien, moi, je ferois voler une tête de pavot.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Le théâtre représente l'intérieur d'une caverne, creusée » en voûte fort elevée ; elle est éclairée par une grosse » lampe suspendue au milieu. On y voit des siéges, quel- » ques meubles, et une guitare. A droite et à gauche » sont des rochers. Dans le fond est une espèce de ca- » chot assez spacieux, creusé dans le roc ; et de plein- » pied à la caverne. L'ouverture en est assez grande » pour faire tableau ; elle est fermée par une grille de » fer. Un grand rideau, tenu par une tringle, cache la » grille et l'ouverture. On voit une clef, pendue au » rocher voisin. Dans les côtés et dans les angles du » fond, sont différentes issues. «

SCÈNE PREMIERE.

COLISAN, FRESCO.

FRESCO.

Avois-je raison, monsieur, de vous dire que nous courions à notre perte ? Après avoir visité cette caverne d'une si vaste étendue, qu'elle en renferme plus de dix autres, peut-être ; après avoir vu avec étonnement les grandes richesses de ces brigands, nous songeons à la retraite ; mais hélas ! inutilement. La porte, fermée à triple verroux, ne cède plus à nos efforts redoubles...

COLISAN.

Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux. Cependant ne perdons pas tout espoir : le ciel a réglé la vie des hommes, de manière qu'un malheur extrême est voisin, fort souvent, d'une grande félicité.

FRESCO.

Ah, monsieur ! pourquoi vous flatter d'une fausse espérance. Nous ne pouvons échapper que par un miracle, et Dieu, sûrement, ne le fera point en notre faveur.

COLISAN.

Ce n'est que pour toi, mon cher Fresco, que je frémis du sort qui nous menace ; car, que m'importe, à moi, que ce soit ma douleur, ou le fer d'un brigand, qui achève ma destinée.

FRESCO.

Il me semble déjà voir ces hommes farouches, tomber

sur nous comme des tygres en furie, nous déchirer, nous dévorer, peut-être; oui, monsieur, nous dévorer. Beaucoup de ces brigands se nourrissent de chair humaine, on me l'a dit cent fois. J'ai vu là-dedans de grandes broches, de grandes chaudières bouillantes. Nous avons tous deux assez d'embonpoint. S'il leur prenoit fantaisie de nous faire rôtir, ou de nous mettre au bleu comme des brochets.

COLISAN.

Calme tes frayeurs.

FRESCO.

Je ne le puis.

COLISAN.

Si tu avois du courage.

FRESCO.

A quoi nous serviroit-il ?

COLISAN.

A vendre chèrement notre vie. Si tu avois au moins le courage du désespoir, nous aurions, en mourant, le plaisir de faire mordre la poussière à plusieurs de ces brigands.

FRESCO.

Belle consolation! Gardons-nous bien d'irriter leur fureur par une vaine résistance. Croyez-moi, subissons tranquillement le sort que nous ne pouvons éviter. (*Camille, qui est renfermée dans le cachot, fait entendre des plaintes et des mots inarticulés. – Avec effroi.*) Monsieur, nous ne sommes pas seuls ici ! (*Colisan prête l'oreille.*) Entendez-vous, monsieur ?

COLISAN.

J'entends des soupirs.

FRESCO.

Nous sommes perdus.

COLISAN.

Tais-toi, écoutons... Ce sont des sanglots, des cris étouffés, quelque victime, sans doute?

FRESCO, *tremblant.*

C'est un malheureux que l'on expédie.

COLISAN.

Tâchons de découvrir.

FRESCO, *éperdu de frayeur.*

Où allez-vous, monsieur ?

COLISAN.

(*Il cherche, il écoute.*) C'est de-là que partent les gémissemens. (*Il tire avec force le rideau qui cache la grille.*)

SCÈNE II.

On apperçoit l'intérieur du cachot. Camille, la tête nue, les cheveux épars, est assise et appuyée, dans l'attitude du désespoir, sur une espèce de chaise longue. Une lampe brûle devant elle.

COLISAN, FRESCO, CAMILLE.

COLISAN.

O CIEL! une femme!

CAMILLE, *levant la tête.*

Quel son de voix!

COLISAN.

Madame, ne craignez rien, celui qui s'offre à vos regards... Dieu tout puissant! c'est Camille. (*Il crie.*) Camille!

CAMILLE, *avec un cri.*

Colisan? (*Elle s'élance à la grille.*)

COLISAN.

Chère amante! (*Il prend ses mains et les couvre de baisers, à travers la grille.*)

FRESCO.

Camille ici!

COLISAN.

(*Il ébranle la grille d'un bras vigoureux. Vivement.*) Ces barreaux de fer... Ne peut-on?

FRESCO.

Vous voyez bien, monsieur, que cette grille est fermée à la clef.

COLISAN, *avec force.*

Il faut l'enfoncer, la briser. N'y a-t-il pas ici quelque instrument?

FRESCO, *cherchant des yeux; il apperçoit la clef pendue au rocher. Vivement.*

Monsieur, cette clef, peut-être.

COLISAN, *vivement.*

Donne! (*Il met la clef dans la serrure. La grille s'ouvre.*)

FESCO, *avec joie.*

Justement, c'est la clef. Quel bonheur!

(*Colisan ouvre la grille : les deux amans tombent et demeurent un moment dans les bras l'un de l'autre; ils viennent ensuite sur le devant de la scène.*)

CAMILLE.

O, Colisan!.. Quoi! c'est vous?

COLISAN.

Oui. O, ma bien-aimée! toute mon âme est pénétrée de l'inexprimable joie de vous revoir.

CAMILLE.

O enchaînement des évènemens de la vie... Et toi aussi, Fresco, te voilà.

FRESCO.

Oui, madame, me voilà, et j'en suis inconsolable, je ne vous le cache pas.

CAMILLE.

Par quel hasard !... Je tremble... Les brigands.

COLISAN.

Sont partis.

CAMILLE.

Je le sais ; mais, voici l'heure.

COLISAN.

Ils sont à une expédition éloignée, j'en ai la certitude.

CAMILLE.

Qui vous a conduit dans cette affreuse demeure?

COLISAN.

Une inspiration de l'amour.

FRESCO.

Dites plutôt, monsieur, votre fatale curiosité. Nous sommes bien parvenus jusqu'ici ; mais, hélas ! plus d'espoir d'en sortir. Je ne sais quel démon jaloux de notre ruine, est venu refermer sur nous la porte.

CAMILLE.

Il me fait frisonner.

FRESCO.

Le ciel nous rassemble pour nous procurer la triste douceur de mourir tous les trois de compagnie.

CAMILLE.

Il n'est que trop vrai, vous n'échapperez point à la barbarie de mes ravisseurs.

COLISAN.

Je crains peu le trépas, des alarmes plus cruelles troublent mon cœur, en ce triste moment. Camille, depuis quand êtes-vous au pouvoir de ces brigands?

CAMILLE.

Depuis le jour de notre séparation.

COLISAN.

Depuis quatre jours ! Vous me faites frémir... Mais, comment êtes-vous tombée dans leurs mains ? Par quelle faveur du ciel ont-ils conservé vos jours, respecté votre innocence ? Daignez m'éclaircir, je veux tout savoir, satisfaites à ma vive impatience?

CAMILLE.

A peine m'eûtes-vous quitté pour courir à la recherche de mon bracelet, que plusieurs hommes sortis d'un bois voisin, s'élancent sur moi, et m'environnent. L'un d'eux me prend rudement par la main, et m'ordonne de le

suivre. Un cri m'échappe, ils me saisissent, m'entraînent malgré ma résistance, et me jettent dans un chariot couvert. Eperdue, hors de moi-même, privée de l'usage de mes sens, je ne sais ni par quel chemin ils me conduisirent, ni combien de tems dura mon évanouissement. Revenue à moi-même, je porte autour de moi des regards effrayés, et je me vois renfermée dans ce cachot. Un bruit frappe mon oreille: le chef des brigands (car c'étoit lui qui m'avoit forcée de le suivre à l'entrée du bois,) reparoit à ma vue. A son aspect mon sang se glace dans mes veines; il tâche d'adoucir le son de sa voix, et de m'offrir un visage moins farouche; mais il me déclare que je lui plais, et qu'il faut que je réponde à son ardeur exécrable. Je prie la terre de m'engloutir. Calmez-vous, a-t-il ajouté, tout brigand que je suis, je sais vivre avec les femmes. Vous êtes ma prisonniere; mais je ne veux point user brusquement de mes droits sur vous: je vous laisse quelque tems pour réfléchir à ce que j'attends de votre complaisance. Penses-tu, lui ai-je dit, que le tems puisse diminuer l'horreur que tu m'inspires? Oui, je le crois, m'a-t-il répliqué. Je lui ai parlé de mes engagemens avec vous, de l'hymen qui alloit nous unir. Il faut y renoncer, m'a-t-il dit; cet amant, le monde, la lumière du jour, tout cela est perdu pour vous: vous ne sortirez plus de cette retraite, conformez vos sentimens à votre nouvelle destinée. Je lui ai demandé la mort. Vous vivrez, m'a-t-il répondu, et vous vivrez pour moi: je vous donne quatre jours pour vous décider. Qu'ajouterai-je à cet affreux récit? C'est aujourd'hui que le terme fatal expire; mais je crains peu les fureurs d'un tel monstre. La mort, que je n'implorerai pas inutilement..

COLISAN.

La mort!

CAMILLE.

Elle eût déjà terminé mon sort, si une voix consolante, pénétrant au fond de mon cachot, ne fut venue frapper doucement mon oreille. Ce fut la nuit même de mon entrée dans ce lieu. J'entendis ces mots, prononcés distinctement, à travers ces barreaux: « Fille aimable, espé- » rez; Dieu vous regarde; il protège l'innocence. » L'impression que me firent ces paroles, a calmé jusqu'ici l'excès de mon désespoir; mais hélas! ce ne fut sans doute qu'une illusion. Je n'ai prolongé ma vie que pour emporter au tombeau, la douleur de vous y entraîner avec moi.

COLISAN.

Camille, ne désespérons point de la bonté du ciel; il ne dispose pas des évènemens pour qu'ils soient long-tems favorables au crime. Cherchons des moyens de sortir de ces lieux.

FRESCO.

Des moyens, en est-il un seul? C'est bien là ce repaître de chimères.

COLISAN.

A quoi ces brigands s'occupent-ils, dans cette caverne?

CAMILLE.

Figurez-vous tout ce que la perversité peut offrir de plus effrayant, et vous n'aurez encore qu'une très-foible idée de ce que j'ai entrevu des mœurs de cette troupe de scélérats. La débauche et le meurtre font ici leurs plus doux amusemens. Quand les monstres manquent de victimes étrangères, c'est les uns contre les autres qu'ils dirigent leur fureur.

COLISAN.

Et leur chef?

CAMILLE.

Il est le seul qui soit à l'abri de leur rage sanguinaire; ils le craignent, ils le respectent.

COLISAN.

Savez-vous où ils mettent les clefs de leur retraite?

CAMILLE.

Le chef, qui ne s'en rapporte qu'à lui de la sûreté de ces lieux, pendant la nuit, les a toujours à sa ceinture; il m'en a prévenue lui-même.

COLISAN.

C'est ce qu'il est bon de savoir. N'y a-t-il pas ici quelque endroit où nous puissions nous tenir cachés, pour cette nuit seulement?

CAMILLE.

Je ne vois que ces rochers : ne soupçonnant point qu'on ait pu s'introduire ici, ils ne feront sûrement nulle recherche.

COLISAN.

Le chef des voleurs viendra vous visiter à son retour?

CAMILLE.

Toujours, en arrivant de ses courses nocturnes, il me fait supporter son horrible vue.

COLISAN.

C'est cette nuit qu'il exige que vous répondiez à sa passion?

CAMILLE.

Cette nuit même.

COLISAN.

Pardon, si je vous fais toutes ces questions; elles sont nécessaires. Dites-moi encore, je vous prie: est-ce ici que ces brigands prennent leurs repas?

CAMILLE.

Non, c'est dans une autre caverne que je n'ai pas vue; mais qui communique à celle-ci par une de ces issues.

COLISAN.

Je conçois un dessein. Camille, il faut dissimuler, feindre de voir cet homme avec des yeux moins prévenus. Vous frémissez, je le conçois, l'horreur qu'inspire un scélérat, est difficile à surmonter; mais quelle résolution ne peut-on prendre contre un cruel ennemi? Faites-vous violence, vous ne pouvez lui échapper qu'en le trompant.

CAMILLE, *alarmée.*

Expliquez-vous.

COLISAN.

Quand le chef des brigands reparoîtra, faites-lui un accueil plus flatteur, sans affectation, sans contrainte. Donnez-lui à connoitre adroitement que, cédant enfin à votre destinée, vous serez sensible à sa passion; et afin de le mieux persuader que vous êtes sincère, demandez-lui à souper ici tête-à-tête. Ecoutez bien, ma chère Camille: depuis votre perte, j'avois mon existence en exécration. (*tirant une petite boîte de sa poche.*) La poudre que contient cette boite, est un poison très-actif, que je portois sur moi, dans le dessein de me donner la mort, si mes recherches ne vous eussent point rendue à mon amour. Lorsque vous serez à table, et que le vin aura mis en belle humeur votre affreux convive, saisissez l'instant où il ne pourra vous appercevoir, et jettez cette poudre dans son verre; à peine aura-t-il bu, que vous le verrez perdre le sentiment, et tomber à la renverse. Ne craignez rien, l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le tems d'arrêter sur vous quelque soupçon. Le chef mort, et pendant que sa troupe ne songera qu'à s'enivrer dans le fond de la caverne, nous prendrons les clefs, et sortirons de ce gouffre d'iniquités.

CAMILLE.

Vous m'effrayez! Puis-je me résoudre à causer la mort d'un homme?

COLISAN.

Eh! cet homme est un monstre souillé de meurtres, dont la tête est mise à prix; en purger la terre, c'est remplir le vœu de la justice, et celui de l'humanité.

CAMILLE.

Mais, la foiblesse de mon sexe.

COLISAN, *vivement.*

Il faut la surmonter. Le péril est extrême, votre honneur, ma vie, la vôtre, celle de mille autres, peut-être, dépendent de votre résolution. Prenez cette boite.

CAMILLE.

Donnez. Puisse le ciel vaincre ma timidité, et affermir mon bras. J'entends un bruit sourd... Juste ciel ! ce sont les brigands.

FRESCO.

Allons, notre heure est venue.

COLISAN, *vivement à Camille.*

Rentrez dans ce cachot. (*Camille rentre ; il referme la grille sur elle, à la clef, tire le rideau, et va remettre la clef à sa place.*) Viens, Fresco, mettons-nous derrière ces rochers.

FRESCO.

Allez, monsieur, puisque c'est nécessaire à vos desseins ; mais en parcourant cette caverne, j'ai remarqué une cachette plus sûre que celle-là, trouvez bon que je la préfère.

COLISAN.

Tu en ès le maître, va. (*Il court se placer derrière les rochers. Fresco sort par une issue du fond, du côté opposé à celui par où entrent les Voleurs.*)

SCENE III.

LE CAPITAINE, MORGAN, BRISEMONT, TOUS LES VOLEURS.

(*Brisemont remet au Capitaine une grosse clef, qui est celle de l'entrée de la caverne. Le Capitaine l'attache à sa ceinture.*)

LE CAPITAINE.

L'EXPÉDITION est manquée.

BRISEMONT.

C'est grand dommage. Un si riche convoi !

LE CAPITAINE.

Le détachement de cavalerie qui lui servoit d'escorte, étoit tellement sur ses gardes, s'est défendu avec tant de succès, quand nous l'avons attaqué, que, si je n'étois sûr de la fidélité de toute ma troupe, je croirois qu'il est parmi nous quelque traître.

BRISEMONT.

Il a fallu toute ta présence d'esprit, pour nous tirer de ce mauvais pas.

LE CAPITAINE.

Il est vrai que si je n'eusse opposé à leur mouvement une manœuvre plus prompte et plus habile, nous étions enveloppés.

MORGAN.

Ma foi oui : pas un seul n'eût échappé.

LE CAPITAINE.

Enfin, ils ont perdu la trace de nos pas. Nous voici ; le péril est passé : n'y pensons plus. Maintenant, mes amis, ne songeons qu'à nous reposer.

MORGAN.

Nous en avons besoin.

LE CAPITAINE.

Et ces six inconnus que tu m'as amenés, comment se sont-ils conduits dans l'action ?

MORGAN.

A eux seuls ils ont soutenu le choc de quinze cavaliers.

LE CAPITAINE.

Il suffit. Qu'avons nous pour souper ?

BRISEMONT.

Un mouton, trois chevreaux, et deux hures de sanglier.

LE CAPITAINE.

Qu'on les mette à la broche. Il y a du vin ?

BRISEMONT.

Six tonnes pleines.

LE CAPITAINE.

Bon.

BRISEMONT.

Et ce tonneau de rhum, saisi ce matin dans la forêt, et qu'on vient d'amener.

LE CAPITAINE.

Allez, mes amis, fêter sa bienvenue ; moi, en attendant le souper, je vais entretenir ma belle affligée.

(*Les voleurs sortent.*)

SCENE IV.

LE CAPITAINE, CAMILLE.

Il va prendre la clef pendue au rocher, tire le rideau, ouvre la grille, et amène Camille sur le devant de la scène.

LE CAPITAINE.

EH bien, la belle, vos réflexions ont-elles ramené votre cœur indocile à des sentimens plus raisonnables ? Répondez.

CAMILLE.

Monsieur !

LE CAPITAINE.

C'est aujourd'hui le terme de ma patience, vous vous en souvenez ?

CAMILLE.

Je l'ai cent fois rappelé dans ma mémoire.

LE CAPITAINE.

Il faut vous décider.

CAMILLE.

Sans délai?

LE CAPITAINE.

Sans nul délai.

CAMILLE.

Ne pouvez-vous donc comprendre que la violence ne peut rien sur la volonté d'une femme?

LE CAPITAINE.

Que m'importe sa volonté, pourvu qu'elle fasse la mienne? Allons, prenez votre parti.

CAMILLE.

Vous êtes pressant.

LE CAPITAINE.

Pas trop. Depuis quatre jours que je donne ici un exemple de modération, dont je m'étonne moi-même, vous eussiez déjà payé de la vie les témoignages d'aversion que vous m'avez prodigués, si les attraits dont vous êtes pourvue, n'avoient fait sur moi une impression singulière. Que ce soit goût, caprice ou passion : ce sentiment, tout nouveau dans mon âme, a retenu ma juste vengeance ; mais songez qu'elle n'est que suspendue.

CAMILLE.

Si vous pouviez lire dans mon cœur, vous n'auriez point à me punir de cette haine que vous me supposez.

LE CAPITAINE, *surpris.*

Vous ne me haissez pas?

CAMILLE.

J'ai été indignée, je l'avoue, de la violence qui m'entraîna dans cette demeure ; mais, quelque défavorable que vous soit ce sentiment, il s'en faut bien qu'il aille jusqu'à la haine.

LE CAPITAINE, *vivement.*

Seroit-il vrai?

CAMILLE.

Non, je ne vous hais point. Il ne m'appartient pas de juger des motifs qui vous ont fait embrasser le métier périlleux que vous exercez; mais votre existence extraordinaire, vous devez le sentir vous-même, a dû surprendre, effrayer même, d'abord, une jeune personne élevée dans des principes d'innocence et de vertu.

LE CAPITAINE, *l'imterrompant.*

Oh! laissons la vertu, ce mot-là n'entre point dans le vocabulaire d'un chef de brigands. Il est vrai que nous avons nos mœurs, nos coutumes particulières ; qu'elles vous aient étonnée, je le conçois ; mais avant peu vous en jugerez plus favorablement.

CAMILLE.

Je commence à le désirer.

LE CAPITAINE.

Ici j'exerce un pouvoir absolu ; avec le titre de ma compagne, vous l'exercerez avec moi. Les richesses, la parure, le bon vin, la bonne chère, des plaisirs sans illusions, mais des plaisirs solides. Tout ici vous composera un bonheur d'autant plus réel, que rien ne vous obligeant de contraindre vos désirs, vous pourrez vous y livrer, franchement, librement, et avec toute l'ardeur dont vous êtes capable. Choisissez donc, de commencer une vie vraiment fortunée, en comblant mes vœux sur-le-champ ; ou, par un refus obstiné, de faire tomber sur vous le plus cruel châtiment.

CAMILLE.

Puisque ma destinée m'invite à bannir toute dissimulation, sachez donc qu'en levant les yeux sur vous, je n'ai remarqué dans votre personne, rien qui dût m'affermir dans mes regrets et mon desespoir. Croyez, même, qu'en observant mieux les traits de votre visage, il m'a été impossible de repousser une prévention... favorable.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure, voilà un langage qui nous réconcilie.

CAMILLE.

Il m'est échappé, je ne m'en repends pas.

LE CAPITAINE.

J'avoue même que cet entretien ajoute à tout ce que vous m'avez inspiré. Je vous aime, foi de brigand.

CAMILLE.

Cette assurance est flatteuse ; mais comment y croire, en songeant au traitement rigoureux que vous me faites éprouver ?

LE CAPITAINE.

De quoi vous plaignez-vous ?

CAMILLE.

Depuis mon entrée dans cette demeure, j'habite ce cachot, où vous ne venez qu'une fois par jour, le reste du tems, je suis seule, livrée à mes ennuis; avez vous daigné une seule fois m'admettre à votre table ?

LE CAPITAINE.

Je mérite ce reproche, j'en demeure d'accord. Cependant, n'attribuez ma rigueur qu'à vous-même. Vous devenez raisonnable : eh bien ! ma belle, dès ce moment vous êtes libre en ce lieu, et nous allons souper tête-à-tête. (*S'approchant de Camille.*) Ah çà, mais plus de résistance.

CAMILLE.

Ne me suis-je pas expliquée assez clairement ?

LE CAPITAINE.

Dites-moi, je veux l'entendre de votre bouche, que mon bonheur ne sera point différé.

CAMILLE.

Est-ce par des paroles, qu'une femme laisse pénétrer ses sentimens ? Soupons, d'abord, et ma conduite, je vous prie de le croire, vous fera connoître si j'ai d'autre volonté que celle qu'il vous plaira de m'inspirer.

LE CAPITAINE, *avec transport.*

Vous m'enchantez, par de si douces paroles. J'y consens, commençons par souper. La fripponne n'ignore pas que le vin développe les caractères, et que la gaité de la table encourage un amour timide.

SCENE V.

LE CAPITAINE, CAMILLE, BRISEMONT, FRESCO, L'ARDENT, DEUX AUTRES VOLEURS.

BRISEMONT, *tenant Fresco par le collet.*

Capitaine, voici un homme que nous venons de trouver caché dans un coin de la caverne.

LE CAPITAINE.

Un homme !

FRESCO, *tombant à genoux.*

Grace, grace, monsieur le Capitaine.

LE CAPITAINE.

Qui ès-tu ?

FRESCO.

Un pauvre diable, sans argent, sans crédit.

LE CAPITAINE.

Qui t'amène parmi nous?

FRESCO.

Le hasard, monsieur le Capitaine.

LE CAPITAINE.

Le hasard ?

FRESCO.

Oui : Egaré dans la forêt, je cherchois un asile pour cette nuit, une porte ouverte parmi des rochers. s'offre à ma vue ; jugeant que c'est la retraite de quelques bonnes gens, humains et charitables comme vous, j'entre avec confiance pour demander l'hospitalité. Ne trouvant personne, je me suis jeté dans un coin, là derrière, sans autre dessein, je vous le jure, que de prendre un peu de repos, en attendant le jour.

LE CAPITAINE.

Dis-tu la vérité ?

FRESCO.

Est-ce d'honnêtes gens comme vous, monsieur, que je voudrois tromper ?

LE CAPITAINE.

Je sais qu'en effet on a eu l'imprudence de laisser la porte ouverte : mais je ne te connois pas. Tout inconnu pour moi, n'est qu'un animal dangereux, et pour m'en délivrer je lui donne la mort. (*Il tire son sabre.*)

CAMILLE, *à part.*

Je frémis.

FRESCO, *saisi d'effoi.*

Un moment ! un moment ! monsieur le Capitaine, la pitié, l'humanité !

LE CAPITAINE.

La pitié, on ne connoît point cela parmi nous.

FRESCO.

Je sais bien que vous êtes au-dessus de ces petites considérations. Vous voulez m'ôter la vie, rien de plus juste assurément : le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, c'est ainsi qu'on en use par toute la terre ; mais messieurs, voudriez-vous sacrifier votre ami, verser le sang de votre frère ?

LE CAPITAINE.

Notre ami, toi ?

FRESCO.

Personne au monde ne vous considère, ne vous respecte davantage.

LE CAPITAINE.

Tu sais donc qui nous sommes ?

FRESCO.

Des braves tels que vous, messieurs, ne se connoissent-ils pas à la mine ? Quand je pense au grand nombre de vos ennemis, à toutes les ruses, à tout le courage qu'il vous faut déployer pour leur échapper, je demeure convaincu que vous êtes de grands hommes ; je dis qu'on a tort, très-grand tort de vous troubler dans l'exercice d'une profession que vous faites si glorieusement, et vous connoissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois, pour ne pas faire grace...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tu nous flattes pour nous fléchir, mais c'est en vain. (*il lève son sabre.*)

CAMILLE, *d'un ton suppliant.*

Monsieur !

FRESCO.

Ne me tuez pas, je vous conjure, monsieur le Capitaine, ne tuez pas le plus ardent de vos admirateurs.

LE CAPITAINE, *baissant le sabre.*

Tu tiens donc furieusement à la vie?

FRESCO.

Je le confesse, ce que je crains le plus au monde, c'est de mourir.

BRISEMONT.

Ce faquin est pourvu d'une assez ample dose de lâcheté.

FRESCO.

Oui, monsieur le voleur, c'est mon caractère.

LE CAPITAINE.

Il ne mérite guères de tomber sous nos coups.

FRESCO.

Non, messieurs, ce seroit vous déshonorer que de répandre un sang aussi abject que celui de votre serviteur.

CAMILLE.

Cet homme n'est pas dangereux.

LE CAPITAINE.

Je le pense de même.

CAMILLE.

Laissez-le vivre : je vous demande sa grace.

LE CAPITAINE.

J'y consens : en votre faveur, je lui accorde la vie. Lève-toi. (*Fresco se lève.*) Mais, qu'en ferons-nous?

BRISEMONT.

Si nous le mettons en liberté, il peut indiquer notre retraite.

FRESCO.

Moi, trahir des hommes qui daignent me permettre de goûter encore le plaisir de l'existence, avec une générosité qui sera louée dans tous les siècles. Ah! messieurs, vous me faites injure!

BRISEMONT.

Pour nous assurer de sa discrétion, gardons-le parmi nous; il est jeune, vigoureux. Capitaine, exige de lui quelque service.

LE CAPITAINE.

Tu as raison. Quel est ton métier? Sais-tu faire la cuisine?

FRESCO.

Vous me parlez de mon élément. C'est-là que je suis un héros.

LE CAPITAINE.

Eh bien, je te garde à mon service, tu feras la cuisine, et tu nous serviras. Comment te nommes-tu?

FRESCO.

Je m'appelle la Valeur.

BRISEMONT, *riant.*

Son nom ne le fera pas reconnoitre.

LE CAPITAINE.

Brisemont, tu auras soin d'installer cet homme dans ses nouvelles fonctions : je veux que, dès cette nuit, il nous serve à table.

FRESCO.

Ah ! Capitaine, que d'obligations !

LE CAPITAINE.

Songe à bien faire ton devoir; car, à la moindre faute, nous t'enverrions chercher condition dans l'autre monde. Brisemont, fais mettre ici une table, deux couverts ; grande chère, et sur-tout des vins de toute espèce. Va-t-on nous faire souper ?

BRISEMONT.

Je pense que dans une heure, au plus tard ; mais je cours faire dépêcher nos gens. (*à Fresco.*) Suis-moi, la Valeur, je vais te mettre en possession de ton nouveau grade.

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CAMILLE.

LE CAPITAINE.

EH bien ! ma charmante, que dites-vous de ma modération ? Cet homme vous doit la vie ; vous voyez quel est déjà votre empire ; il ne tiendra qu'à vous d'en user longtems ; mais j'ignore encore votre nom. Comment vous appelez-vous ?

CAMILLE.

Camille.

LE CAPITAINE.

Allons, belle Camille, achevez d'éclaircir ce front qui offre encore quelques petits nuages. Peut-être vous croyez-vous ici dans une demeure étroite, ténébreuse, détrompez-vous : ce souterrain est vaste, divisé en plusieurs pièces. Dans le fond, est une grande salle, où se tient ordinairement toute ma troupe. Plus loin, d'autres pièces nous servent de magasin ; car nos trésors sont immenses. Vous allez en juger par vous-même : je veux, avant le souper, vous faire voir notre habitation. Allons, donnez-moi la main. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

COLISAN, *se montrant sur la pointe du rocher.*

TOUT se dispose au gré de mes vœux. Dieu de bonté, fais éclater ta justice ! (*Il rentre dans le rocher.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

La décoration comme au second acte. – Pendant l'entracte, on illumine la caverne ; on apporte une table à deux couverts, richement servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

Brisemont apporte un panier plein de bouteilles, Fresco apporte des plats.

BRISEMONT, FRESCO.

BRISEMONT, *après avoir déposé son panier dans un coin, parlant à Fresco.*

METS-ÇA là. (*Fresco pose les plats sur la table.*) Bon. Donne-moi ce vin ; non, je l'irai prendre moi-même. (*il va prendre des bouteilles dans le panier, et les met sur la table.*) Je te recommande, sur toutes choses, d'être expéditif; car, la lenteur est un défaut grave parmi nous. Ah ! voici le Capitaine.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE, CAMILLE.

LE CAPITAINE, *à part, à Brisemont.*

LA troupe est-elle prête ?

BRISEMONT.

Oui, elle n'attend que le signal.

LE CAPITAINE.

Bon. (*à Camille.*) Belle Camille, vous venez de parcourir notre habitation ; elle n'est pas, vous le voyez, aussi affreuse que vous pouviez vous le persuader. Je vous ai montré nos richesses ; maintenant, je veux vous donner une idée de mon pouvoir. (*Il sonne du cor. Les brigands viennent au bruit d'une musique terrible.*)

SCENE III.

Les précédens, tous les Voleurs.

Le Capitaine.

Braves compagnons, vous m'avez dignement secondé dans tous mes travaux; mais sans moi, j'ose le dire, votre destinée seroit peu digne de votre courage. Vous me devez vos talens, votre opulence, et la joyeuse vie que vous menez dans cet asile ignoré de toute la terre. Le commandement que vous m'avez déféré est donc la juste récompense de mes bienfaits. J'attends de vous, un nouveau témoignage de votre soumission, ou plutôt de votre reconnoissance. Jusqu'ici, vous m'avez vu un grand nombre de femmes : les unes m'ont appartenu par la force, les autres m'ont prodigué leurs attraits. Ne trouvant en elles que préjugés stupides, ou la plus dégoûtante bassesse de caractère, je les ai toutes méprisées et sacrifiées ensuite à ma tranquillité : ce jeune objet, qui fixe vos regards ; m'inspire des sentimens plus élevés, et plus dignes de votre chef. Je l'attache à mon sort par des nœuds éternels ; mais en lui donnant solemnellement le titre de ma compagne, je prétends, j'exige qu'elle partage avec moi le pouvoir dont vous m'avez revêtu. Jurez donc, non-seulement de la respecter à l'égal de moi-même, mais de lui obéir en toutes choses comme à votre chef.

Tous les Voleurs.

Nous le jurons.

Brisemont.

Allons, camarades, imitez-moi : vive l'épouse de notre Capitaine!

Tous les Voleurs.

Vive l'épouse de notre Capitaine!

(*Une musique plus terrible encore que la première, se fait entendre. La musique cesse.*)

Le Capitaine.

Camarades, je suis satisfait de cette nouvelle preuve de votre dévouement. J'ai besoin d'être seul. Allez, braves amis, que le reste de la nuit, que le jour de demain soient consacrés au repos et à la joie. Grand festin, grande orgie, débauche toute entière.

(*Les brigands défilent au son de l'orchestre. Fresco les suit.*)

SCENE IV.

LE CAPITAINE, CAMILLE.

LE CAPITAINE.

Vous voyez, belle Camille, que rien ici ne borne mon autorité. L'ascendant de mon caractère, la terreur que mon courage inspire, me donnent le droit de vie et de mort sur tous les hommes qui composent ma troupe. Mes vœux sont des ordres, et mes vœux à peine connus sont déjà satisfaits. Telle sera votre destinée. Asseyons-nous. (*ils se mettent à table.*) Prenons d'abord un coup de ce vin. (*il lui verse à boire.*) Buvez. (*elle boit.*) Comment le trouvez-vous ?

CAMILLE.

Parfait.

LE CAPITAINE.

C'est du vin des Pyrénées ; il me vient de chez un commandeur établi dans ce canton. Toutes les abbayes, tous les châteaux circonvoisins relèvent de moi ; tous les riches de plus de vingt lieues à la ronde, sont mes vassaux et mes tributaires ; ils le sont, j'en conviens, par le droit de la force ; mais n'est-ce pas la loi du plus fort qui gouverne les trois quarts du monde ?

CAMILLE.

Vous avez raison.

LE CAPITAINE.

Prenez donc quelque chose. (*il lui sert à manger.*) Nous ne buvons pas. Goûtez de ce flacon, c'est du vin de Lacryma-christi. (*elle boit.*) Qu'en dites-vous ?

CAMILLE.

C'est du nectar.

LE CAPITAINE.

Il acquiert une perfection nouvelle par l'approbation que vous lui donnez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FRESCO, *apportant le dessert.*

LE CAPITAINE.

Ce garçon s'acquitte assez bien de son emploi. (*Parlant à Fresco.*) Pas mal, mons la Valeur ; je crois que nous serons contens de ton service. Que font nos gens ?

FRESCO.

Ils boivent à la santé de madame, et à celle de leur brave Capitaine. Le tonneau de rhum est déjà aux trois quarts expedié.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaisir; mais il faut que nous en goûtions aussi (*à Fresco.*) Va dire à Brisemont qu'il m'en apporte deux bouteilles.

FRESCO, *avec surprise.*

Deux bouteilles de rhum!

LE CAPITAINE.

Cela t'étonne.

FRESCO.

Non, Capitaine! rien ne m'étonne de votre part. Deux bouteilles de rhum! chacun la vôtre, c'est raisonnable. (*Il sort*)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CAMILLE.

LE CAPITAINE.

MANGEZ donc, vous ne mangez pas.

CAMILLE.

Pardonnez-moi.

LE CAPITAINE.

Un second verre.

CAMILLE.

Volontiers.

LE CAPITAINE.

Je vois que nos gouts sympatiseront ensemble. (*il remplit les deux verres.*) Chantez-vous?

CAMILLE.

Jamais.

LE CAPITAINE.

Tant pis, j'aime le chant, moi. Vous jouez au moins de quelque instrument?

CAMILLE.

De la guitare, quelquefois.

LE CAPITAINE.

Oh bien! régalez-moi d'un petit air de guitare: j'en ai une ici justement. (*Il se lève pour l'aller chercher.*)

CAMILLE.

Dispensez-moi.

LE CAPITAINE.

Point de contradiction, je ne les aime pas. (*Il va prendre la guitare, pendue dans un coin. Camille saisit ce

moment pour mettre la poudre dans le gobelet du Capitaine ; celui-ci, qui l'observe du coin de l'œil, s'en apperçoit. Revenant avec la guitare, à part.) Elle a jeté quelque chose dans mon verre ; d'étranges soupçons !.. (*Il lui donne la guitare, et se remet à table. A part.*) Elle a un dessein perfide ! dissimulons.

CAMILLE, *après avoir accordé l'instrument.*

Avant que je commence, souffrez que je vous fasse un reproche.

LE CAPITAINE, *froidement.*

Quel reproche avez-vous à me faire ?

CAMILLE.

Depuis que nous sommes à table, vous n'avez pas encore bu à ma santé.

LE CAPITAINE, *sèchement.*

Vous avez raison, je vais réparer ma faute ; mais il me vient une pensée, qui ne peut manquer de vous être agréable, si vos sentimens pour moi sont tels que vous le témoignez. J'ai ouï dire que pour deux amans qui soupent ensemble, c'est un très-grand plaisir de changer de verre, et de boire ainsi à la santé l'un de l'autre : j'en veux faire l'expérience. (*Mettant son gobelet devant Camille.*) Voilà le mien, donnez-moi le vôtre. (*Il le prend rudement. Avec une ironie cruelle.*) A votre santé, Camille. (*Durement.*) Prenez donc ce verre. Hésitez-vous de boire après moi ? Vous pâlissez, vos mains tremblent ; qu'avez-vous ?

CAMILLE, *éperdue.*

Pardon : une indisposition soudaine...

(*Colisan paroît sur la pointe du rocher.*)

LE CAPITAINE.

Je suis méfiant, je vous le déclare !

CAMILLE, *à part.*

Je vais succomber.

LE CAPITAINE, *d'une voix terrible.*

Buvez, buvez ce verre de vin, je vous l'ordonne ; mais non : réservons-nous le plaisir de la confondre. Faisons, sur quelqu'autre, l'essai de ce breuvage : cet inconnu que je viens de garder parmi nous... Oui. (*appelant.*) La Valeur, la Valeur !

SCÈNE VII.

Les précédens, LA VALEUR, BRISEMONT.

Le Capitaine.

Tiens, mon ami, comme je n'ai qu'à me louer de ton zele à me servir, je veux que tu boive ce verre de vin à la santé de madame et à la mienne.

Fresco.

Bien obligé, Capitaine.

Brisemont, *à part.*

Quelle prévenance !

Fresco.

A votre santé, Capitaine : à la vôtre, madame. (*Camille lui fait signe de ne pas boire : il se déconcerte, il se trouble.*)

Le Capitaine.

Eh bien !

Fresco.

C'est que... Foi d'homme d'honneur, Capitaine, je n'ai pas du tout soif en ce moment.

(*Le Capitaine regarde Camille.*)

Brisemont.

Il fait bien des façons pour boire un verre de vin.

(*Il lui arrache le verre des mains, et le boit tout d'un trait; à peine a-t-il bu qu'il tombe à la renverse, et meurt dans des mouvemens convulsifs. Il va tomber dans la coulisse.*)

Le Capitaine.

Voilà donc mes soupçons changés en certitude. Perfide ! qu'as-tu mis dans ce vin ? Réponds-moi.

Camille.

Je me meurs.

(*Fresco se sauve.*)

Le Capitaine.

C'étoit donc là le prix que tu réservois à mes bontés. (*Il tire son sabre, la prend rudement par le bras, et la tient renversée.*) Tu vas expier ta trahison.

(*Colisan s'élance, l'épée à la main, se précipite entre Camille et le Capitaine, qu'il écarte d'un bras vigoureux.*)

Le Capitaine.

Que vois-je !

(*Il revient furieux sur Colisan, qui le reçoit avec la même fureur ; ils se battent : le cliquetis des épées attire les Brigands.*)

SCÈNE VIII.

COLISAN, LE CAPITAINE, MORGAN, ses nouveaux Compagnons et quelques autres Voleurs. Ces derniers sont en petit nombre; ce qu'il faut bien observer.

(*Ils enveloppent Colisan, et le saisissent.*)

LE CAPITAINE.

CAMARADES, cette femme a voulu attenter à la vie de votre Capitaine.

MORGAN.

Qu'entends-je !

LE CAPITAINE.

Cet homme qui s'est introduit ici, je ne sais comment, me paroît être son complice, qu'on le mène dans le caveau de mes vengeances, et qu'il y reçoive le juste châtiment de son imprudence et de sa témérité.

CAMILLE, *se jettant aux pieds du capitaine.*

Plongez mille fois ce fer dans mon sein; mais épargnez la vie de cet infortuné qui n'a d'autre tort que d'avoir voulu défendre la mienne.

COLISAN, *avec force.*

Camille, lève-toi, ne dégrade pas ton innocence jusqu'à implorer la clémence de ce brigand. Te flatterois-tu d'attendrir un tigre ?

LE CAPITAINE.

Ah, ah! ils se connoissent.

COLISAN.

Oui, c'est-là mon amante, mon épouse : à quoi serviroit de feindre, quand rien ne peut nous sauver de ta barbare fureur. Tu voulois unir son sort à ton affreux destin, associer l'innocence au crime : va, monstre farouche, va dans les forêts, chercher une compagne parmi les bêtes féroces, tes semblables, en attendant que la vengeance des loix, qui tôt ou tard atteint les scélérats, vienne enfin t'arracher le jour dont tu souilles la pureté par ta vie exécrable.

LE CAPITAINE.

Qu'on l'entraîne, et qu'il meure. Morgan, je vous charge de l'exécution, toi et les six hommes enrôlés d'hier dans ma compagnie? ce coup d'essai nous mettra à portée de juger de leur capacité. Moi, pour bannir l'inquiétude que me causent l'apparition et les desseins de cet homme, je vais observer les dehors du souterrain. Qu'on laisse ici cette femme jusqu'à mon retour : je veux même qu'on lui rende son amant, qu'on le rapporte en ce lieu. (*Avec*

une ironie féroce.) Oui, beauté fidelle, vous allez revoir l'objet de votre flamme, après, toutefois, qu'il aura reçu le prix de son audace. (*Parlant aux voleurs.*) Vous m'entendez. (*Fausse sortie.*) Ah! cet homme, que j'ai retenu ici pour nous servir, me devient aussi fort suspect.

MORGAN.

C'étoit ma pensée.

LE CAPITAINE.

Il est prudent de s'en défaire; mais auparavant je veux l'interroger. Tu me l'amèneras après l'exécution.

MORGAN.

Il suffit, Capitaine; tes ordres seront exécutés.

(*Le Capitaine sort.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE CAPITAINE.

CAMILLE, *tendant les bras à Colisan, qu'on emmène.*

CHER époux!

COLISAN.

Camille, imite mon courage : sachons mourir.

(*Elle s'élance dans ses bras : on les sépare. Morgan et les six nouveaux Voleurs défilent d'un côté, avec Colisan, qu'ils emmènent. Les autres Voleurs sortent par le côté opposé.*)

SCÈNE X.

CAMILLE, *seule.*

ILS l'entrainent... De quelles horreurs suis-je environnée! Le crime triomphant, ses mains fumantes du sang de l'homme de bien, du sang de mon époux!... O Dieu! par quelle action de ma vie ai-je mérité d'être plongée dans cet horrible abime de l'infortune! Colisan! tu vas mourir, mourir sans moi! (*Avec une force concentrée.*) Non! je cours partager ton supplice... (*Elle court éperdue dans le fond du théâtre.*) Son supplice! déjà, peut-être... Une sueur froide... (*On entend une fusillade dans le fond de la caverne. Avec un cri concentré.*) Il est mort!..

(*Elle tombe évanouie.*)

SCÈNE XI.

(*Les six nouveaux Brigands apportent Colisan, étendu sur un brancard; il est couvert d'une draperie couleur pourpre. Ils le déposent dans le fond, sur une estrade, et sortent.*)

SCENE XII.

(*Camille revient à elle, se lève, et marche sur la scène.*)

CAMILLE, *seule.*

Mon esprit et mes yeux sont couverts d'un nuage... Où suis-je? (*avec effroi.*) encore dans ce repaire du crime!.. Quel spectacle!.. (*Elle approche, écarte la draperie d'une main tremblante, et recule en jetant un cri d'horreur et d'effroi. Colisan, qui dans ce moment doit être vu de tous les spectateurs, présente la pâleur de la mort. Ses cheveux épars, tombent sur son visage; ils sont surmontés d'un linge ensanglanté. Camille revient près de son amant. — Avec fermeté.*) Prenons le courage de ma situation: ayons la force de contempler cette image, d'en repaître mes yeux!

(*Elle tombe sur Colisan, qu'elle embrasse avec force. Colisan se relève vivement, et la presse amoureusement dans ses bras.*)

CAMILLE.

O prodige!...

COLISAN.

Camille, reprenez vos sens.

CAMILLE.

Sommes-nous réunis dans le séjour des morts? ou par un miracle de l'amour, mon âme a-t-elle rappelé la tienne?

COLISAN, *s'élance à terre, ôte son bandeau, et après avoir regardé si personne ne vient.*

Calme tes esprits, ô ma bien aimée! et écoute-moi: Conduit dans une autre caverne moins spacieuse que celle-ci, on me fait mettre à genoux. L'un des brigands destinés à me faire périr, s'approche de moi, et en ceignant mon front de ce bandeau sanglant, il me dit, bas à l'oreille: » Nous allons feindre de tirer sur toi, au bruit des coups » de fusil, tombe soudain sur la terre, et garde l'attitude » immobile d'un homme expiré, jusqu'à ce qu'une voix » vienne te dire: lève-toi, et sors de ces lieux. » A ces mots il a rejoint sa troupe rangée derrière moi pour l'exécution. Le plomb meurtrier a sifflé sur ma tête, sans me faire de mal: j'ai fait ce que cet homme m'a prescrit;

soudain l'on m'a enlevé, mis sur ce brancard, et apporté dans ce lieu.

CAMILLE.

Cet avis mystérieux me persuade que cette voix est la même qui, dans le cachot, m'invitoit à l'espérance. Quelques-uns de ces brigands seroient-ils touchés de notre sort? On vient.

(*Colisan s'élance sur le brancard, et reprend sa première attitude. Camille remet sur lui la draperie.*)

SCÈNE XIII.

LE CAPITAINE, CAMILLE, COLISAN *sur le brancard.*

LE CAPITAINE, *mettant ses deux pistolets sur la table.*

TOUT est calme autour de notre retraite, et rien ne me fait présumer que nous soyons découverts, bannissons toutes allarmes. (*Appercevant le brancard. Avec joie.*) Ah, mes ordres sont exécutés! (*Parlant à Camille.*) Eh bien, beauté sensible, vous gardez le silence, vous ne me remerciez pas de mes soins généreux, moi qui ai la bonté de vous faire jouir encore de la présence de votre amant, de vous ménager la douceur d'être seule avec lui. Le voilà, cet objet si cher! Allez donc lui parler de votre tendresse; lui prodiguer vos embrassemens, vos transports.

CAMILLE.

Va, meurtrier farouche, laisse-moi mourir.

LE CAPITAINE, *avec fureur.*

Tu mourras, sans doute, c'est bien mon intention; mais avant, je veux jouir de tes tourmens, les prolonger par ma présence; je prétends même... (*Il la prend rudement par le bras.*) Allons, suis-moi.

CAMILLE, *se défendant.*

Monstre exécrable!

LE CAPITAINE, *d'une voix terrible.*

Suis-moi, te dis-je.

(*Colisan s'élance legérement, saute sur les pistolets que le capitaine a mis sur la table, et lui brûle la cervelle. Si les pistolets ratent, il le tue d'un coup de sabre, pour ne pas marquer l'effet de cette scène. – Camille, effrayée, jette un cri.*)

COLISAN.

Rassurez-vous, ma chère Camille, ce brigand a fait beaucoup de mal, mais il n'est plus en état d'en faire à personne.

CAMILLE.

Et ses compagnons!... (*Un grand tumulte se fait entendre dans la coulisse.*) Je les entends; ils accourent... Il faut donc subir notre affreuse destinée.

(*Colisan les attend dans l'attitude la plus intrépide, tenant d'une main Camille, et de l'autre son épée.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MORGAN.

MORGAN, *accourant, le sabre à la main.*

OU est le Capitaine?

COLISAN, *tranquillement.*

Le voilà.

MORGAN.

Il est mort!

COLISAN.

Oui.

MORGAN.

Qui l'a tué?

COLISAN.

Moi.

MORGAN, *lui tendant les bras.*

Viens, brave jeune homme! que je t'embrasse.

COLISAN, *reculant.*

Que vois-je!

MORGAN.

Vous êtes étonné, je le conçois. (*Allant vers la coulisse du fond.*) Venez, mes amis.

(*Les six hommes amenés par Morgan, paroissent, tenant deux Brigands enchaînés. Fresco les suit, le sabre à la main.*)

SCENE XV ET DERNIERE.

COLISAN, CAMILLE, MORGAN, *les six hommes, deux Brigands enchaînés*, FRESCO.

MORGAN, *parlant à ses gens.*

VOUS avez délivré le monde de ce ramas de scélérats, qui en infestoient la surface; mais c'est à cet intrépide jeune homme qu'étoit réservé l'honneur d'abattre leur chef. (*Montrant le Capitaine mort.*) Le voilà. (*A Colisan.*) Votre surprise augmente : sachez donc que ni moi, ni ces

six hommes, nous ne sommes point des brigands. Révoltés des vols, des meurtres nombreux, commis par cette troupe d'assassins, dont on n'avoit pu saisir la trace, j'ai résolu, moi, d'en purger le pays. C'est de l'aveu des magistrats, que j'ai tenté l'entreprise; autorisé par eux à user, pour les détruire, de tous les moyens que me suggéreroit mon zèle, je suis parvenu, sous ce déguisement, à les joindre, à m'introduire parmi eux, et sur-tout à gagner la confiance de leur chef. Avant de rien entreprendre, j'ai voulu tirer de lui le secret de ses nombreux complices; car il en avoit par-tout. Je les connois: demain, ils seront tous sous la puissance de la loi. Hier, j'ai amené, comme une recrue de scélérats dignes de la roue, ces six braves, d'une probité et d'une intrépidité à toute épreuve. Notre dessein étoit d'attendre l'occasion de frapper ces brigands, et de les immoler avec sécurité: aujourd'hui elle s'est présentée: tombés ivres morts, à la suite d'une orgie, et par la violence du rhum qu'ils ont bu avec une avidité qui tenoit de la fureur, nous n'avons pas eu de peine à les faire passer de l'ivresse au trépas.

COLISAN.

Ils sont morts!

FRESCO.

Tous!

MORGAN.

Tous, excepté ces deux chefs, qui résistoient encore à la force des liqueurs qu'ils ont bu, et que nous emmenons, pour que leur supplice serve d'exemple à leurs pareils.

CAMILLE.

O providence!

MORGAN.

Ces brigands ont tenté cette nuit d'enlever un riche convoi destiné pour l'armée; c'est moi qui ai fait manquer l'expédition; c'est moi, madame, dont la voix, interrompant le silence lugubre de votre prison, vous offroit l'espérance d'une meilleure destinée: c'est moi, enfin, brave jeune homme, qui vous ai parlé dans le caveau où vous attendiez le trépas.

COLISAN, *l'embrassant.*

O mon libérateur!

CAMILLE.

Ah! monsieur, comment nous acquitter jamais d'un tel service?

MORGAN.

Vous ne me devez rien, madame, j'ai fait mon devoir; j'ai vengé la société.

COLISAN.

Et toi, Fresco, que faisois-tu pendant l'action? A ton air martial, je juge que tu as bien secondé ces braves gens.

FRESCO.

Je vous en réponds, monsieur. De la pointe d'un rocher, où je m'étois posté, je les encourageois.

COLISAN.

De la voix?

FRESCO.

Non : des yeux et du geste.

COLISAN, *riant.*

Cet exploit est digne de ton courage. Venez chère Camille, et vous, mes dignes amis, sortons de cet horrible lieu, et allons remercier le ciel d'avoir puni le crime et sauvé l'innocence.

FIN.

LE CHATEAU DU DIABLE,

COMÉDIE HÉROÏQUE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

Par J. M. LOAISEL TRÉOGATE.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Molière, le 5 décembre 1792.

Nouvelle Edition, revue et corrigée.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.

Costume de Chevalerie du quinzième siècle.

RAOUL.
ADÉLAIDE, épouse de Raoul.
ROBERT, valet de Raoul.
MONGRIGNY.
UN ÉCUYER.
UN CHEF DE SATELLITES.
UN ESCLAVE.
UNE AMAZONE.
FEMMES DE SA SUITE.
L'HOTESSE.
UN PAYSAN.
Valets de Raoul.
Troupe de Satellites.
Suite de Mongrigny.
Villageois et Villageoises.

LE CHATEAU DU DIABLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge de village du quinzième siècle.

SCENE PREMIERE.

L'HOTESSE, *seule, tenant des pièces d'argent dans sa main.*

VOYONS les profits de cette journée. (*Elle compte.*) Bien! de mieux en mieux! Quoique située dans un mauvais petit village, à l'entrée d'un bois écarté, mon auberge ne désemplit pas. (*L'on heurte à la porte.*) On frappe! Bon. Ce que c'est que le bonheur! les uns partent, eh bien d'autres arrivent presque au même instant. (*Les coups redoublent à la porte.*) On y va, on y va.

SCENE II.

L'HOTESSE, ROBERT, un autre VALET.

ROBERT

Y a-t-il place dans cette hôtellerie pour des voyageurs qui désirent y passer la nuit?

L'HÔTESSE.

Assurément; êtes-vous beaucoup de monde?

ROBERT.

Mon maître, son épouse, quelques gens de sa suite, et votre serviteur?

L'HÔTESSE.

Fort bien.

ROBERT.

Je les précède dans ce village, où la nuit et le mauvais tems les obligent de chercher un gîte.

L'HÔTESSE.

Sans me vanter, mon auberge est la plus renommée de tout le canton.

ROBERT, *parlant au valet.*

S'il est ainsi, cours au-devant de nos maîtres, et amène-les dans ce logis où je les attends.

(Le valet sort.)

SCENE III.

ROBERT, L'HOTESSE.

ROBERT.

Vous avez de bon vin?

L'HÔTESSE.

Le meilleur du pays. Voulez-vous le goûter ?

ROBERT.

Oh ! très-volontiers.

L'HÔTESSE, *elle court prendre du vin dans un buffet, et en apporte sur la table.*

Ah ! j'ai oublié un verre. (*elle veut l'aller chercher.*)

ROBERT.

Ne vous donnez pas la peine, voici ma tasse (*il se verse à boire. Tenant sa tasse pleine.*) Mauvais tems, chemins du diable, fatigue et périls de toute espèce ! Un voyageur oublie tout, du moment qu'il porte à ses lèvres un verre de bon vin. (*il boit.*)

L'HÔTESSE.

Vous avez raison. Comment le trouvez-vous?

ROBERT.

Bon, fort bon. Il est, ma foi, très-bon ! (*il redouble.*)

L'HÔTESSE.

Vous serez content chez moi, et vos maîtres aussi, j'ose m'en flatter. Qui sont-ils vos maîtres?

ROBERT.

C'est Raoul, comte de Salandrie, et Adélaïde de Fervaques, sa jeune épouse.

L'HÔTESSE, *étonnée.*

Adélaïde de Fervaques ?

ROBERT.

Adélaïde de Fervaques.

L'HÔTESSE.

Nièce et pupille du baron de Mongrigny ?

ROBERT.

Justement. Vous les connaissez ?

L'HÔTESSE.

Je ne les ai jamais vus, mais il n'y a guères de jour que je n'entende parler d'eux à mon époux, qui a servi comme aide-de-cuisine chez le baron de Mongrigny.

ROBERT, *étonné.*

Ha, ha !

L'HÔTESSE.

Je sais comme quoi votre maître et Adélaïde se prirent d'amour l'un pour l'autre; comme quoi elle fut se jetter dans ses bras pour éviter de passer dans ceux d'un vieux courtisan, que son oncle lui ordonnait d'épouser.

ROBERT.

C'est cela.

L'HÔTESSE.

Je sais comment elle fit dire au baron de Mongrigny, par un message, le motif de sa fuite, et sa résolution de n'épouser que Raoul, comte de Salandrie.

ROBERT.

Vous êtes bien instruite !

L'HÔTESSE.

Tout cela s'est passé sous les yeux de mon mari : il fut témoin de la colère du baron à cette nouvelle.

ROBERT.

Elle fut grande, puisqu'il fit dire à sa nièce de ne jamais reparaître à ses yeux, et de ne plus compter sur sa succession.

L'HÔTESSE.

Ce qui ne dut pas être un petit malheur pour Adélaïde ! car vous n'ignorez sûrement pas qu'elle était seule héritière de son oncle, l'un des plus riches et des plus puissans seigneurs du royaume.

ROBERT.

Je sais tout cela. Y a-t-il long-tems que votre mari à quitté le service du baron de Mongrigny ?

L'ÔTESSE.

Il suivit son maître dans ce pays, et a fini par s'y établir.

ROBERT.

Est-ce que le baron de Mongrigny est venu dans ce pays ?

L'HÔTESSE.

Il y est venu, et il y demeure.

ROBERT, *étonné*.

Il y demeure !

L'HÔTESSE.

Depuis la disparition d'Adélaïde.

ROBERT.

Depuis deux ans, par conséquent ?

L'HÔTESSE.

Mon dieu, oui. Deux mois après le départ de sa nièce, il quitta ses terres de Champagne, et vint s'établir dans un très-beau château de ce canton, qu'il avait fait acheter.

ROBERT.

Quel singulierh a ard !

L'HÔTESSE.

Il est seigneur de ce village. Elle sera bien étonnée, votre maîtresse, quand elle saura qu'elle est ici sur les terres de son oncle !

ROBERT, *vivement et d'un ton alarmé.*

Il ne faut pas qu'elle le sache, ni mon maître non plus; ils ne seraient pas tranquilles, cette nuit, dans votre maison; peût-être même n'y voudraient-ils pas rester.

L'HÔTESSE.

Ça ne ferait pas mon affaire. Oh bien, je me tairai !

ROBERT.

Vous sentez vous capable de cet effort-là.

L'HÔTESSE.

Quoi que femme, je sais garder un secret.

ROBERT.

Tout de bon ?

L'HÔTESSE

Je me tairai, je vous le promets, je me tairai.

ROBERT.

Vous me ferez plaisir. Ils sont si bons, mes braves maîtres ! Il faut leur épargner tout ce qui serait capable de leur rappeler des souvenirs fâcheux.

L'HÔTESSE.

Vous me paraissez un bon serviteur. Dites-moi un peu : depuis deux ans que tout cela s'est passé, quel pays habitait Adélaïde ? On n'avait point eu de ses nouvelles.

ROBERT.

Après leur mariage, Raoul conduisit sa jeune épouse chez une parente, en Bourgogne ; étant obligé de partir pour l'armée où il a fait des prodiges de valeur.

L'HÔTESSE.

J'ai ouï parler de son courage.

ROBERT.

S'il a un défaut, mon maître, c'est d'être trop valeureux : il se plaît dans les dangers. Après avoir battu les ennemis, il est venu déposer ses lauriers aux pieds de son épouse.

L'HÔTESSE.

Qui soupiroit après son retour ? Dame ! c'est bien naturel.

ROBERT.

Je vous en réponds. Jamais entrevue ne fut si touchante. Il y a trois mois que nous sommes revenus de la guerre ; ces trois mois n'ont été qu'un jour pour ces deux époux.

L'HÔTESSE.

On avait raison de dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre ! Mais par quel hasard se trouvent-ils dans ce village écarté ? Où allez-vous !

ROBERT.

A une journée de chemin de cet endroit, dans un petit manoir appartenant à mon maître, et qui sera désormais son unique retraite. Hélas ! c'est le seul bien qui lui soit resté de l'opulence de ces ancêtres.

L'HÔTESSE.

Il n'est pas riche !

ROBERT.

La fortune est rarement le partage de ceux à qui la nature a prodigué ses dons. Voici notre monde... Tenez-moi parole, soyez discrète, je vous en prie...

SCENE IV.

RAOUL, ADÉLAIDE, ROBERT, L'HOTESSE, deux valets de la suite de Raoul.

RAOUL.

Eh bien, Robert, nous serons logés dans cette auberge?

L'HÔTESSE.

Oui, seigneur, vous trouverez ici, bon gîte, bonne table.

ROBERT.

Et bon vin.

L'HÔTESSE.

Je vais donner mes ordres pour le souper : j'espère, seigneur, vous traiter de manière à vous faire promettre de revenir loger chez moi. (*elle sort avec les valets de la suite de Raoul, excepté Robert.*)

SCÈNE V.

RAOUL, ADÉLAIDE, ROBERT.

RAOUL, *après avoir remis ses armes à Robert, qui les dépose dans un coin.*

Encore un jour, chère Adélaïde, et nous serons dans la demeure de mes pères. Vous n'y verrez rien de la magnificence des palais qui vous ont vu naître; mais vous y trouverez la paix.

ADÉLAÏDE.

Et le bonheur.

RAOUL.

Il y sera, sans doute, du moment qu'Adélaïde y aura fixé son séjour; puisse-t-il n'être point troublé par le souvenir de tant de sacrifices qu'elle m'a faits?

ADÉLAÏDE.

Toujours ce langage qui m'afflige!

RAOUL.

Puis-je oublier que, pour moi, vous vous êtes séparée d'un oncle qui vous tenait lieu de pere depuis votre naissance? Puis-je oublier que son immeuse fortune ne sera point transmise à l'héritière de son sang, et que Raoul en est la cause?

ADÉLAÏDE.

N'ai-je pas le seul bien qui puisse assurer la douceur de ma vie, le cœur de mon époux? Il m'est douloureux, je ne m'en défends pas, d'avoir perdu la tendresse de mon oncle; mais ai-je mérité ce malheur pour m'être soustraite à l'empire tyrannique qu'il voulait exercer sur mes sentimens? Ai-je mérité son courroux pour avoir fait un choix approuvé de l'amour, de la vertu, de la France entière? N'ai-je pas tout fait, n'avez-vous pas tout tenté vous-même, pour détruire ses injustes préventions? Rien n'a pu vaincre sa rigueur inflexible : qu'avons-nous à nous reprocher?

RAOUL.

Chère épouse!

SCENE VI.

RAOUL, ADÉLAIDE, ROBERT, L'HOTESSE.

RAOUL.

Mais j'oublie que vous avez besoin de repos. (*parlant à l'hôtesse.*) Conduisez Madame dans l'appartement qui lui est destiné.

L'HÔTESSE.

Très-volontiers.

RAOUL.

Moi, je reste ici pour donner quelques ordres.

L'HÔTESSE.

Si Madame veut venir... par ici.

SCENE VII.

RAOUL, ROBERT.

ROBERT.

e crois, seigneur, que nous ne serons point mal dans

cette auberge. L'hôtesse a d'excellent vin! si la bonne chère est à l'avenant...

SCENE VIII.

RAOUL, ROBERT, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, *entrant brusquement, d'un air un peu effaré.*

Excusez ; c'est ici, dit-on, qu'est venu descendre un chevalier de haute apparence que j'ons vu traverser le village sur un grand palefroi? N'est-ce-ti point vous, seigneur ?

RAOUL.

Il est vrai que j'arrive, et que j'ai passé par le village. Que voulez-vous ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'HOTESSE, *venant de conduire Adélaïde.*

LE PAYSAN.

Je venons, seigneur, vous demander un sarvice au nom de tous les habitans.

RAOUL.

A quoi puis-je vous être utile, mon ami, parlez ?

LE PAYSAN.

Y a ici, tout près de c't'aubarge, un vieux châtiau abandonné, qu'on appelle le châtiau du diable.

RAOUL.

J'en ai ouï parler sur la route. On en dit beaucoup de merveilles.

LE PAYSAN.

On ne sait pas si ce sont des revenans, des magiciens ou des diables qui s'y rassemblont ; mais il n'est sorte de choses qu'on n'y ait vu et entendu, sur-tout depuis deux mois. Outre qu'ils font un sabbat d'enfer, ils maltraitont, ils assommont les passans.

ROBERT.

Ho ! ho !

LE PAYSAN.

Tout-à-l'heure encore, Gilles, notre ménestrier, vient d'être roué de coups par un esprit sous la grande tour de ce manoir maudit.

L'HÔTESSE.

O mon dieu !

RAOUL.

Où est-il, ce malheureux ?

LE PAYSAN.

Je n'en savons rien. Après l'avoir ben battu, les esprits l'ont emporté, peut-être pour toujours.

RAOUL.

Il faut qu'il se retrouve.

LE PAYSAN.

C'est ce que je disions ; car si je n'avons plus de ménestrier, qui est-ce qui fera danser nos filles, le dimanche ? Beaucoup de gens ont quitté le pays à cause d'un tel voisinage. Chaque nuit, je sommes dans les transes. On dit comme ça qu'il n'y a qu'un chevalier ben brave qui puisse donner la chasse à ces maudits lutins. J'ons jugé à votre meine, seigneur, que vous étiez capable de ce grand exploit, et je v'nons vous prier de l'entreprendre.

L'HÔTESSE.

Y a-t-il homme sur terre qui puisse se jouer à des esprits ? Déjà plusieurs vaillans chevaliers ont voulu tenter l'aventure : les uns sont revenus à demi-morts de frayeur, les autres n'ont jamais reparu.

RAOUL.

Est-il facile de pénétrer dans ce château ?

L'HÔTESSE.

Beaucoup plus que d'en sortir. Il tombe en ruines, la plupart des chambres sont sans portes, et celles qui restent n'ont point de serrures.

RAOUL.

Vous faut-il beaucoup de tems pour nous apprêter à souper ?

L'HÔTESSE.

J'ai envoyé chercher des provisions au-dehors ; mais dans deux heures, au plus tard, vous serez servi.

RAOUL.

S'il est ainsi, j'aurai le tems de visiter le château.

LE PAYSAN.

Vous y allez, seigneur ?

RAOUL.

Oui, mon ami, et j'espère que ce ne sera pas sans fruit pour la tranquillité des habitans de ce village.

LE PAYSAN.

Je courons leux porter c'te bonne nouvelle.

SCENE X.

RAOUL, ROBERT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Vous me faites trembler, seigneur : n'allez pas, croyez-moi, dans un lieu si dangereux pour votre vie ou votre liberté.

RAOUL.

Ne craignez rien : les histoires de revenans sont des fables. Il y a là-dessous quelque fripponnerie que je saurai découvrir. Robert, donne-moi mes armes ?

ROBERT.

Je suis comme vous, seigneur, je ne crois point aux contes de vieilles femmes ; mais nous devons repartir à la pointe du jour. Ne ferions-nous pas mieux de nous reposer, que d'aller à cette heure, et par le tems qu'il fait, visiter un château ruiné, dont les revenans prétendus ne peuvent être que des hiboux ou des chouettes qui sûrement y font leur nid.

RAOUL.

Je refuserais le secours de mon bras à d'honnêtes villageois qui me le demandent ! Donne-moi mes armes.

ROBERT.

Les voilà.

L'HÔTESSE.

Seigneur...

RAOUL, *parlant à Robert.*

Prends un flambeau, et marche devant moi.

L'HÔTESSE.

Mais, seigneur, madame la comtesse ?

RAOUL.

Je vous recommande de lui taire le motif de mon absence.

L'HÔTESSE.

Que lui dirai-je ?

RAOUL.

Ce que vous voudrez. Dites. . . . dites-lui, que venant d'apprendre qu'un châtelain de mes amis demeurait dans le voisinage, j'ai été lui faire une visite en attendant le souper.

ROBERT, *après avoir été prendre un flambeau.*

On ne sait ce qui peut arriver. Avant de partir, souffrez, seigneur, que je me précautionne d'un flacon de certain vin dont l'hôtesse m'a mis à portée de connaître l'exellence.

RAOUL.

Il ne songe qu'à boire ! Allons, prends du vin ; si tu crois ne pouvoir t'en passer.

L'HÔTESSE.

Justement, j'en ai ici quelques bouteilles.

ROBERT.

Du bon ?

L'HÔTESSE.

De celui que vous avez bu.

ROBERT, *prenant une bouteille d'osier, et la mettant dans sa poche.*

Donnez. Le vin fortifie contre les périls.

RAOUL.

Partons.

L'HÔTESSE.

Moi, je vais m'acquitter de votre commission auprès de madame la comtesse.

RAOUL.

Gardez-vous bien de lui parler du château !

L'HÔTESSE.

Soyez tranquille, seigneur, je sais garder un secret; pourtant, ne soyez pas long-tems ; car si elle étoit inquiète, madame la comtesse, je serais obligée de dire la vérité.

RAOUL.

Quelle heure est-il ?

L'HÔTESSE.

Sept heures.

RAOUL.

Dans deux heures, au plus tard, je serai de retour. (*Ils sortent.*)

L'HÔTESSE, *en s'en allant.*

Ces chevaliers ne connoissent point le péril. Il va chercher le sort de tant d'autres victimes de leur témérité; et comme elles, sans doute, éprouver quelque terrible mésaventure. J'en serais au désespoir. Son courage, sa bonne mine, l'amour qu'il porte à sa jeune épouse, tout en lui m'inspire le plus vif intéret.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la salle basse d'un vieux château ; les murs, sans tapisseries, sont seulement couverts de quelques grands tableaux, troués et presque effacés par le tems. Des branches d'arbre percent à travers les fenêtres, qui n'ont plus ni volets, ni vitrages ; la toile du fond représente une porte gothique pratiquée dans un mur qui menace ruine.

SCENE PREMIERE.

RAOUL, ROBERT.

RAOUL.

Eh bien! ces revenans, où sont ils !

ROBERT.

Nous avons tout visité dans le château.

RAOUL.

Nul phantôme, nul prodige ne nous est apparu.

ROBERT.

Je vous l'ai bien dit, seigneur, que cela ne valait pas la peine de se déranger ! Chaque village a comme ça ses sorciers, ses sorcières ; c'est à qui a vu le diable, ou à qui le verra ; et tout ce merveilleux se réduit toujours à rien.

RAOUL.

Quand ce n'est pas le manége adroit de quelques fripon qui donne lieu à ces contes populaires. Je ne crois pas aux revenans ; mais je crois aux fripons.

ROBERT.

Je suis d'avis, seigneur, que nous allions souper.

RAOUL.

C'est bien mon intention ; mais il n'y a qu'une heure, au plus, que nous sommes dans le château ; restons encore un moment.

ROBERT.

En ce cas, asseyons-nous, car j'ai pris goût au vin de l'hôtesse, et je me sens fort altéré. (*Il s'assied par terre, tire une tasse de sa poche et boit un coup.*) Voilà, ma foi, de fameux vin ! il a un petit goût de canarie.

RAOUL, *se promenant autour de la salle.*

Ces portraits paraissent bien antiques.

ROBERT.

Comme le château. Il doit avoir au moins sept à huit cents ans sur le corps. Buvons à la santé, je veux dire à la mémoire de celui qui en posa la première pierre. (*Il boit... Il verse un autre verre de vin, et met sa bouteille à terre. En riant.*) A votre santé aussi, messieurs les esprits.

RAOUL.

Ils ne se pressent guères de paraître !

ROBERT.

C'est qu'ils sont plus rares qu'on ne le croit. Si la plupart des gens que je connais s'avisaient de mourir, je défierais l'enfer, le ciel même, de jamais faire revenir leurs esprits.

RAOUL, *dans le fond du théâtre.*

Quelque chose m'est échappé dans cette galerie.

ROBERT.

Vous me laissez seul ?

RAOUL.

Tu as peur ? (*Il sort.*)

ROBERT.

Non, mais j'aime la compagnie. Oh ! il va revenir !...

SCENE II.

ROBERT, *seul.*

Comme on est crédule ! comme on est imbécille dans ces petits villages ! Croire à des sorciers, à des revenans ! Si un revenant paroissait devant moi, je vous lui asseinerais le meilleur coup de poing ! (*Au moment qu'il allonge la main d'un air menaçant un bras colossal, couvert d'une peau blanche, sort de dessons le théâtre, et l'empoigne vigou-*

reusement. Robert est saisi de frayeur. Il laisse tomber sa tasse qu'il tient de l'autre main, et détourne la tête.)

ROBERT.

Ha, ha ! (*la main se retire.*)

SCENE III.

RAOUL, ROBERT.

RAOUL, *revenant.*

Eh bien ?

ROBERT.

O mon Dieu! seigneur ! à mon secours !

RAOUL.

Qu'est-ce que c'est ?

ROBERT, *laissant son bras et sa tête dans la même attitude.*

Seigneur, vous ne le voyez pas ?

RAOUL.

Quoi ?

ROBERT.

L'esprit.

RAOUL.

Est-ce de ton esprit que tu me parles ? Il n'est pas là certainement, car je m'apperçois qu'il bat la campagne.

ROBERT.

Parbleu, seigneur, je l'ai vue, qui plus est, sentie, bien sentie !

RAOUL.

Qu'as-tu vu ?

ROBERT.

Une grande main toute blanche qui me serrait d'une force... l'impression en est encore là.

RAOUL.

Est-ce que le vin te met en délire ?

ROBERT.

Il y a ici des choses surnaturelles... Comme ils ont la poigne forte, ces revenans !... Retirons nous, seigneur, retirons nous. (*avec effroi*) J'entends du bruit !

RAOUL.

J'entends comme toi le mouvement de ces croisées ouvertes à tous les vents.

ROBERT.

Le plancher tremble sous nos pieds; vous ne le sentez pas ?

RAOUL.

Cela vient de sa vétusté.

(*Une musique lugubre et éloignée se fait entendre.*)

ROBERT.

Ce n'est point un badinage ! écoutons... (*La musique approche. Les musiciens doivent être sous le théâtre ou dans les coulisses.*) Entendez-vous, seigneur ? entendez-vous ?

RAOUL.

J'entends des sons.

ROBERT.

Bien lugubres. Ils m'effraient, et pourtant je ne suis pas peureux.

RAOUL.

Je m'en apperçois. !

ROBERT.

Cette musique n'est pas naturelle à cette heure, et dans un lieu comme celui ci.

SCENE IV.

RAOUL, ROBERT, Les Personnages Suivans.

(*La toile du fond se lève et laisse voir l'intérieur d'un temple antique. Au milieu est un tombeau surmonté d'une urne cinéraire. Quatre guerriers couverts d'armes noires sont couchés aux quatre coins du tombeau. Leurs attitudes différentes sont celles d'une douleur profonde. Ils doivent paraître immobiles comme ces figures de marbre ou d'airain qu'on voit autour des mausolées. Deux statues également armées de toutes pièces, et portées, chacune sur un piedestal, sont en avant, à quelque distance du tombeau. Elles ont l'épée au côté, le bouclier au bras, et tiennent à la main une lance fort longue qui leur sert d'appui.*)

ROBERT, *appercevant le changement de décoration.*

Seigneur ! seigneur !

RAOUL.

Qu'y a-t-il encore ?

ROBERT.

Vous ne voyez pas derrière vous ?

RAOUL.

Ah ! ah ! ce changement prouve qu'il y a ici des gens fort habiles ! Voici le moment de se mettre en défense. (*il tire son épée.*)

ROBERT.

Où sommes-nous ?... seigneur, n'avancez pas.

(*On voit se déployer tout-à-coup au-dessus du tombeau, ou sur une de ses faces, un rouleau sur lequel sont tracés de gros caractères.*)

RAOUL.

Une inscription ! lisons. (*il lit tout haut les paroles suivantes*)

TÉMÉRAIRE, QUI OSES PORTER TES PAS DANS L'EMPIRE DE LA MORT, FUIS, SI TU VEUX REVOIR LA LUMIÈRE DES CIEUX.

ROBERT.

Ils ne nous prennent pas en traîtres ; vous le voyez, nous sommes avertis ; allons-nous-en, mon cher maître, allons-nous-en.

RAOUL, *avec indignation.*

C'est bien le moment de s'en aller !

ROBERT.

N'est-il pas visible qu'il n'y a que des morts en ce lieu ?

RAOUL.

Les morts ne font de mal à personne.

ROBERT.

Mais cette inscription doit vous faire trembler.

RAOUL.

Ce sont les vivans qui font parler les morts.

ROBERT.

Et ce tombeau ?

RAOUL.

Eh bien, c'est un tombeau aux pieds duquel je vois quatre figures en bronze ou en marbre ; je vais m'en assurer.

ROBERT, *avec beaucoup d'effroi.*

Seigneur !

RAOUL.

Voyons d'abord ces deux statues. (*il s'approche de l'une des figures qui sont en avant du tombeau : il l'examine, la touche ; il lève avec son épée la visière du casque.*) C'est un mannequin que l'on a affublé d'une armure. (*il le renverse avec son épée.*)

ROBERT.

Oh ! si ce ne sont que des mannequins, nous en viendrons facilement à bout.

RAOUL.

(*Il va à l'autre statue, la regarde avec la même attention, et veut aussi lever la visière du casque de celle-là, comme il a fait à l'autre. La statue laisse tomber sa lance, saute en bas de son piedestal, recule quelques pas, tire son gantelet, et le jette aux pieds de Raoul.*)

Voilà un spectre qui connaît les lois de la chevalerie. (*ramassant le gantelet.*) J'accepte le défi.

(*la statue met l'épée à la main.*)

ROBERT, *au premier mouvement de la statue, s'est précipité dans un coin, sur le devant de la scène ; de-là il observe en tremblant.*)

Il va se battre contre des esprits ; nous sommes perdus !

(*Le combat s'engage, les deux champions se portent des coups vigoureux. Raoul renverse son adversaire qui se débat.*)

ROBERT.

L'esprit n'est pas le plus fort... Je sens renaître mon courage. (*il s'approche de son maître.*)

(*Dans ce moment, les quatre guerriers couchés aux pieds du tombeau, se lèvent tous ensemble, et comme la foudre : ils tirent leurs épées. Robert, saisi de frayeur, revient en courant sur ses pas, se fourre dans un angle, sur le devant de la scène, et se rapetisse pour n'être pas apperçu.*)

RAOUL, *sans voir le mouvement des quatre guerriers qui sont derrière lui, et tenant la pointe de son épée sur le cœur de son adversaire.*

Qui es-tu ? parle, parle, ou je te perce le sein.

(*Les quatre guerriers s'élancent. Au bruit de leur course, Raoul se retourne. L'homme-statue se relève. Ils entourent Raoul et le saisissent; celui-ci se dégage de leurs bras, et les écarte vigoureusement. Ils se rallient, veulent revenir à la charge.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UNE AMAZONE.

(*L'amazone, couverte d'armes noires parsemées de lames d'or, paraît tout-à-coup. Elle fait un signe aux guerriers qui suspendent leur attaque, et vont se ranger dans le fond du théâtre. Raoul baisse son épée devant cette inconnue.*)

ROBERT, *à part.*

Mon maître en impose par sa valeur. Plaçons-nous derrière lui ; son bouclier nous couvrira tous les deux. (*il va derrière son maître.*)

(*L'amazonne considère Raoul d'un air de bienveillance.*)

ROBERT, *bas à l'oreille de son maître.*

Défiez-vous de ce nouveau personnage, seigneur !

RAOUL.

C'est une femme.

ROBERT, *toujours bas.*

Si c'était une femme, elle parlerait.

(*L'amazone passe et repasse devant Raoul, le regardant toujours avec plus de complaisance. Elle déploie des graces, et prend des airs séducteurs.*)

ROBERT, *bas.*

Comme elle vous regarde ! Ses yeux brillent d'un feu... Seigneur, elle veut vous séduire.

RAOUL.

Tant pis pour elle.

ROBERT, *haut.*

Madame, vous êtes fort aimable ; mais si vous avez des prétentions sur le cœur de mon maître, vous perdez votre tems, je vous en avertis.

(Raoul, par un geste gracieux, mais significatif, à l'air d'approuver ce que son valet vient de dire. L'amazone le regarde avec indignation. D'un geste elle rappelle ses gens et leur commande de s'emparer de Raoul. Ils se mettent en devoir d'obéir. L'attitude menaçante que celui-ci prend soudain, les empêche d'approcher. Ils menaçent de leurs épées Raoul, qui leur fait face et les attend avec intrépidité. Robert est derrière lui. Dans ce moment, une pyramide longue et triangulaire s'élève et se fixe derrière Raoul, sans qu'il s'en apperçoive (1). *A cet aspect, Robert se sauve dans son angle. A la pyramide sont ajustés des cercles ou bras de fer qui tout-à-coup se croisent et embrassent Raoul fortement. Il ne peut se mouvoir. Les guerriers accourent et forment un cercle autour de lui)*

ROBERT, *avec un accent profond et douloureux.*
Mon dieu !

(Les guerriers dansent autour de Raoul, au son de l'orchestre, une ronde courte et rapide, pour le braver. L'amazone fait un signe. Ils s'arrêtent. La colonne s'enfonce et Raoul avec elle. Robert tombe la face contre terre. L'ouverture se referme. L'amazone fait un autre signe. Les guerriers courent prendre différentes attitudes aux quatre coins du tombeau. Ensuite elle s'élance légèrement sur le tombeau, levant celle de ses mains qui tient son arc, et s'abîme avec les guerriers et le tombeau. La toile du milieu tombe avec fracas ; le théâtre est comme au commencement de l'Acte, et dans une grande obscurité.)

---

(1) A la pyramide, on peut substituer une cage de fer qui sort de dessous le théâtre et enveloppe Raoul; ou, si l'on veut, une figure colossalle qui embrasse le héros et s'enfonce avec lui.

SCENE VI.

ROBET, *seul.*

(*Après un moment de silence, il se met sur son séant.*)

Qu'ai-je vu ? Dieu tout puissant ! qu'ai-je vu ?... (*Il se lève.*) Mon maître ! Répondez à la voix de votre serviteur fidele, mon cher maître !... Il ne m'entend plus !... Où est-il à présent ?... Dans quelque abime sans doute, où des spectres, des démons peut-être le font griller à petit feu... Et vous, sa tendre épouse, qu'allez-vous devenir à cette affreuse nouvelle ?.. Les esprits sont donc plus méchans que les plus méchans hommes... Taisons-nous. Ils m'entendent... Suis-je encore dans le château ?... Comment se reconnoître dans une nuit si épaisse ? Si je pouvois sortir de ce lieu funeste.. Essayons. (*Il fait le tour du théâtre en tâtonnant.*) Je ne trouve point d'issue : ils ont muré toutes les portes. Hélas ! je ne l'échaperai pas. Il me gardent pour la bonne bouche. (*vivement.*) J'entends des cris, des hurlemens... Pour le coup c'est fait de moi... (*Il écoute.*) Je me suis trompé : tout est dans le silence. (*En marchant il heurte du pied sa bouteille, et fait un mouvement de frayeur.*) On m'a pris la jambe... Mon dieu ! mon dieu ! qu'on est malheureux de manquer de courage ! Allons, Robert, sois homme une fois en ta vie. Voyons ce qu'il y a la par terre. (*Il se baisse, cherche et touche la bouteille.*) Ma bouteille !... C'est le ciel qui me l'envoie. J'ai mon pauvre cœur si serré, si malade... un verre de vin le ranimera. (*Il porte la bouteille à sa bouche : il la retire.*) Mais si un esprit s'étoit mis dans ce vase à la place du vin : les esprits se fourrent par-tout... Ne buvons pas ; j'avalerais peut-être un démon ; et j'aurois le diable dans le corps. (*Il jette la bouteille.*) J'apperçois de la clarté, c'est encore un revenant ou un diable. Tâchons de le fléchir. (*Il tombe à genoux, les mains croisées sur sa poitrine, la tête et les yeux baissés vers la terre.*)

SCENE VII.

ROBERT, ADÉLAIDE, Un valet. *portant un flambeau.*

(*Le valet, qui a l'air très-effrayé, pose le flambeau près d'un fauteuil et s'enfuit. Le théâtre s'éclaire.*)

ADÉLAÏDE, *d'un air très-inquiet.*

Il ne s'offre point à ma vue. (*Elle avance.*)

ROBERT, *prenant Adélaïde pour un revenant.*

Seigneur, monseigneur le revenant...

ADÉLAÏDE, *apercevant Robert.*

Robert !

ROBERT.

Je ne suis qu'un misérable valet indigne de votre colère. Monseigneur l'esprit, ne me tuez pas ! je vous en aurai obligation toute ma vie. De grace, ne me tuez pas !

ADÉLAÏDE.

Quel air égaré ! Me vois-tu ? me reconnois-tu ? Où est ton maître ?

ROBERT, *revenant un peu de sa frayeur. Avec beaucoup d'étonnement.*

Quoi ! c'est vous, Madame ? (*il se lève.*)

ADÉLAÏDE, *vivement.*

Parle, parle : où est mon époux ?

ROBERT.

(*A part.*) L'hôtesse aura jasé ! (*haut.*) Je vous dirai tout, madame ; mais ce n'est pas le moment. Fuyons, je vous en conjure, fuyons cette demeure infernale.

ADÉLAÏDE.

Il me fait frémir... Je veux tout savoir, à l'heure même. Réponds-moi, je te l'ordonne ; où est ton maître ?

ROBERT.

Madame... il est...

ADÉLAÏDE, *d'un ton mêlé de douleur et de colère.*

Te fais-tu un jeu de mon tourment ?

ROBERT.

Mon maître, hélas ! il est... dans le château.

ADÉLAÏDE.

Eh ! en quel lieu du château ? l'aurait-on conduit dans un piège funeste?

ROBERT, *à part, avec amertume.*

Elle me perce le cœur !

ADÉLAÏDE.

Prends ce flambeau ; parcourons tous les appartemens.

ROBERT.

Madame, où voulez-vous aller ?

(*Six démons ou mauvais génies s'élancent sur la scène entourent Adélaïde et lui bouchent le passage. Elle veut franchir cet obstacle et poursuivre son dessein. Les génies l'arrêtent, la tourmentent, la jettent rudement sur la terre et disparaissent.*

ROBERT.

Où sommes nous, grand dieu !

ADÉLAÏDE, *se levant courageusement.*

Suis-moi.

ROBERT, *se mettant au-devant d'elle.*

Madame, je vous en conjure...

ADÉLAÏDE, *avec force.*

Suis-moi, te dis-je, je veux pénétrer cet affreux mystère; je veux revoir mon époux, l'arracher de ces lieux, où périr avec lui !

(*Robert prend le flambeau, et en sortant se heurte contre le mur, ou contre une colonne et recule épouvanté. Jeu de théâtre.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une caverne vaste et profonde, d'un aspect horrible. On y voit des rochers, des tronçons de colonnes, des troncs d'arbres sans verdure; etc. Dans le fond du théâtre est un rocher beaucoup plus gros et beaucoup plus élevé que les autres. Raoul est assis, la tête appuyée sur un quartier de roc auquel il est enchaîné. Une lampe suspendue éclaire tristement ce lieu lugubre.

SCENE PREMIÈRE.

RAOUL, *seul.*

Je suis tombé dans un espace vaste et souterrain, au milieu d'une troupe armée. Ils m'ont mis un bandeau sur les yeux, m'ont fait descendre plusieurs degrés sous la terre, m'ont conduit ici, m'ont enchaîné à ce roc, et ont disparu sans prononcer une parole. Cette caverne est-elle sous les fondemens où hors de l'enceinte du château? Et ces êtres singuliers, qui sont-ils? pourquoi paraissent-ils demeurer dans les entrailles de la terre?... Sont-ce des voleurs de nuit? sont-ce des hommes qui, sachant contrefaire le coin des monnaies, ou en altérer le titre, ont fait de ce château le théâtre de leurs opérations; et qui, pour forcer à la retraite les curieux et les incrédules, y déploient, chaque nuit, un appareil effrayant?... Plus j'y pense, plus je soupçonne que cette bande nocturne s'occupe ici de quelque chose de criminel. Ils sont en grand nombre, et je suis en leur puissance, désarmé, enchaîné... Je frissonne malgré moi... La nuit est avancée... mon épouse s'inquiète, se désole peut-être... O ma chère Adélaïde! (*Il retombe sur le roc.*

SCENE II.

RAOUL, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER. *Il est mis richement. Costume de fantaisie, mais bisarre.*

Voilà donc ce guerrier présomptueux, qui pense que tout doit céder aux efforts de son bras ?

RAOUL.

Leurs langues se délient, enfin.

L'ECUYER.

Eh bien, crois-tu maintenant qu'il est des circonstances périlleuses où la valeur la plus intrépide n'est que témérité ?

RAOUL.

Je sais que l'homme le plus courageux ne résiste pas au nombre et à la force.

L'ECUYER.

Tu penses donc que nous sommes des hommes ?

RAOUL.

Ma contenance avec tes gens à dû t'apprendre que, loin d'imaginer combattre des spectres, j'ai vu bien clairement à quelle espèce d'hommes j'avais affaire.

L'ECUYER.

Si tu étais persuadé d'avance, en venant dans ce château, que les prétendues apparitions dont il est le théâtre, sont l'ouvrage de plusieurs hommes rassemblés pour quelque dessein ; ne devais-tu pas comprendre qu'ils avaient de puissantes raisons pour semer l'épouvante autour de leur retraite ?

RAOUL.

C'est ce que j'ai conçu sur-le-champ.

L'ECUYER.

Ne devais-tu donc pas sentir le danger de vouloir pénétrer dans leurs mystères ?

RAOUL.

Les dangers n'existent que pour le lâche qui aime mieux souffrir les abus de la puissance et de la force, que de ris-

quer de les combattre. Je suis chevalier ; ce titre glorieux m'impose la loi de secourir les opprimés par-tout où je les trouve. Le bruit horrible que vous faites, presque toutes les nuits, désole les crédules habitans de ces campagnes, les force même d'abandonner leurs foyers. Il était de mon devoir, en apprennant ces scènes extraordinaires, d'en rechercher la cause, de tenter de la détruire, en la faisant connaître ; enfin de purger le pays, d'un rassemblement ténébreux, qui trouble son repos et ne peut avoir qu'un objet condamnable.

L'ECUYER, *avec dérision.*

Tu vois comme le succès à couronné ta noble entreprise ! Je te laisse réfléchir aux suites de ton zèle imprudent. Le conseil assemblé délibère sur le genre de châtiment dû à ton audace. Il n'attend que ma voix pour prononcer ; j'y cours ; dans un momeut, tu sauras ta destinée.

SCENE III.

RAOUL, *seul.*

Un conseil assemblé dans un souterrain ! Le châtiment dû à mon audace ! Tout redouble mon inquiétude. O Adélaïde mes alarmes ne sont que pour toi. Privée d'un époux, quel serait ton sort ? Aurais-tu la force de supporter la vie ?

SCENE IV.

RRAOUL, L'AMAZONE, DEUX SUIVANTES.

(*L'amazone, dans un costume riche et voluptueux, s'avance mollement à travers les rochers. Elle est accompagnée de nymphes, dont l'une porte une lyre ou un systre. Elle fait le tour du théâtre, s'arrête devant Raoul, le considère encore avec toutes les marques de l'intérêt le plus vif, et va s'asseoir sur un siège naturel, que présente l'un des rochers placés sur le devant de la scène. Ses femmes se tiennent debout à ses côtés. L'une d'elles chante les paroles suivantes:*)

Que d'heureuses métamorphoses
Sont l'ouvrage de l'amour !

Sur les cyprès, il fait naître les roses ;
Dans la nuit sombre il fait briller le jour.

Par lui renaît à l'espérance,
Le mortel gémissant dans la captivité.
Lorsqu'il reconnaît sa présence,
Et rend hommage à sa puissance,
A l'aspect de la beauté.

Ce dieu punit l'indifférence.
Malheur au captif enchaîné,
Dont le cœur infortuné
Rejette l'espérance
Et la felicité,
Que font naître la présence
Et les regards de la beaute !

(*Raoul*, *sans paraître touché de la présence et du chant de ces femmes*, *sans sortir de son accablement*, *a la tête baissée et les yeux fixés vers la terre. L'amazone se lève, s'éloigne, regarde Raoul avec indignation en passant devant lui. La chanteuse reprend* : Malheur au captif enchaîné, etc. *et pendant cette reprise*, *qu'elle chante en s'éloignant*, *elle a l'air de partager l'indignation de sa maîtresse. Elles sortent.*)

SCENE V.

RAOUL, *seul.*

Tout ce que je vois est extraordinaire. Qu'elles sont ces femmes ? que me veulent-elles ? insulter à ma situation, sans doute, pendant que peut-être se font les apprêts de mon trépas. La mort n'est rien par elle-même : je l'ai bravée mille fois dans les combats ; mais périr obscurément et sans utilité pour personne ! mourir quand les vrais biens de la vie se rassemblaient pour moi dans le sein d'une épouse ! par mon trépas, causer sa mort, la mort de l'objet le plus aimable dont la nature ait embelli la terre !.... Cette idée me désespérée

SCENE VI.

RAOUL, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *accourant et s'approchant de Raoul, à voix basse.*

Seigneur ! (*il regarde autour de lui d'un air inquiet.*)

RAOUL.

Que vient-on m'annoncer ?

L'ESCLAVE.

Parlez bas, seigneur ; c'est l'humanité qui m'amène auprès de vous.

RAOUL.

L'humanité !

L'ESCLAVE.

Parlez plus bas ; ici les murs ont des oreilles. Détenu depuis deux mois dans ces lieux, je n'y conserve la vie que parce que j'ai consenti d'y faire le métier d'esclave. Condamné aux travaux les plus durs, j'y aurais déjà succombé, si l'espoir de recouvrer la liberté ne m'avait soutenu jusqu'à cette heure. Enfin j'ai trouvé une issue, et les moyens de m'évader avec plusieurs captifs enfermés comme moi dans cet horrible séjour. C'est dans la nuit de demain que notre complot s'exécute. Je suis témoin de tout ce qui se passe à votre égard ; vous m'inspirez l'intérêt le plus vif, et je viens vous offrir de vous sauver avec nous.

RAOUL.

Ah ! mon ami, que ne vous devrai-je pas, si vous me rendez à une épouse trop tendre, qu'en ce moment, peut-être, mon absence désespère.

L'ESCLAVE.

En fuyant, nous mettrons le feu par-tout, et ferons sauter cette demeure infernale. Un homme de votre valeur sera bien propre a nous seconder.

RAOUL.

Mais dites-moi donc quelle espèce d'hommes habite ce repaire ?

L'ESCLAVE.

Ce n'est pas le moment de vous le dire. Je ne vous cache

pas que votre mort est certaine. Plus vous avez montré de courage, plus le sacrifice de votre vie leur paraît nécessaire. S'ils se décident à vous faire périr cette nuit, je ne peux vous soustraire à leur vengeance, car nous ne serons prêts que demain; mais si votre trépas est différé de deux jours seulement, je promets de venir, la nuit suivante, vous ôter vos fers et vous tirer de ces lieux... On vient... Je tremble...

SCENE VII.

L'ÉCUYER, RAOUL, L'ESCLAVE.

L'ÉCUYER, *parlant à l'esclave, d'un ton courroucé.*

Qui t'amene en ce lieu?

L'ESCLAVE, *d'un air tremblant et embarrassé.*

Seigneur, je venais voir...

L'ÉCUYER.

Quoi? par quel ordre! oublie-tu qu'un esclave curieux ne l'est pas long-tems parmi nous? (*l'esclave veut s'en aller.*) Où vas-tu? demeure.

L'ESCLAVE.

Qu'avez-vous à m'ordonner, seigneur?

L'ÉCUYER.

Tu le sauras quand il en sera tems. (*parlant à Raoul.*) Quant à toi, je viens t'apprendre que tu n'as qu'un instant pour te recueillir; je te conseille de le mettre à profit.

RAOUL.

Je vais donc mourir?

L'ÉCUYER.

Oui, ton arrêt de mort est porté. On va venir le mettre à exécution.

RAOUL.

O ciel! (*d'une voix concentrée.*) à quel supplice me destine-t-on?

L'ÉCUYER, *montrant le gros rocher qui est au fond de la caverne.*

Tu vois cette roche élevée; elle domine sur un abîme. Nos lois te condamnent à t'y précipiter.

RAOUL.

Les scélérats ont donc aussi des lois ?

L'ÉCUYER.

Qui t'a dit que nous sommes des scélérats ?

RAOUL.

Tout ce que je vois ; la violence exercée contre ma personne ; la mort injuste et barbare qu'on s'apprête à me faire subir.

L'ÉCUYER, *ironiquement.*

La mort fait peur à un héros tel que toi ?

RAOUL.

Bien loin d'effrayer un cœur magnanime, la mort est l'objet de ses vœux, quand elle peut servir au bien de son pays; mais elle lui paraît affreuse, je l'avoue, lorsqu'elle assure l'impunité, ou retarde le châtiment d'une troupe d'assassins.

L'ÉCUYER.

Ne fatigue point les restes de ta vie par des transpors inutiles. Tes jours sont comptés.

RAOUL.

Le ciel t'a-t-il donné l'emploi d'en fixer le terme ?

L'ÉCUYER.

Pourquoi non ? sais-tu quel est l'ordre du destin ? Apprends, car tu m'as l'air de l'ignorer, que tout est nécessaire ici-bas.

RAOUL.

Il est donc nécessaire qu'il y ait des monstres comme vous, et des infortunés comme moi, qui soient forcés d'être leurs victimes ?

L'ÉCUYER.

Tout ce qui cause ici ton étonnement ou ton indignation, devait être dans son tems fixe, selon les lois immuables qui régissent le monde. Faible mortel, cesse de murmurer contre ce que tu ne peux empêcher ; prends un esprit conforme à ta situation, et résigne-toi. On vient, ta carrière est finie ; je te laisse... Adieu. (*parlant à l'esclave.*) Toi, ne sors point d'ici sans mon ordre. (*il sort.*)

SCENE VIII.

RAOUL, LE CHEF DES SATELLITES, L'ESCLAVE, Une Troupe de Satellites.

(*Ces derniers sont armés de coutelas et de poignards ; ils ont d'épaisses barbes noires ; leur costume est épouvantable. Ils arrivent au son d'une musique lente et terrible, et se rangent autour de Raoul.*)

RAOUL.

Adélaïde ! chère Adélaïde ! (*s'adressant aux satellites qui l'entourent.*) Puisque ma mort est résolue parmi vous, je n'appelle point de cet arrêt cruel ; mais si vos cœurs ne sont pas inaccessible à toute pitié, j'attends de vous une grace avant de mourir.

LE CHEF DES SATELLITES, *d'un ton farouche.*

Explique-toi.

RAOUL.

Un nœud sacré m'unit à une femme que j'adore, et dont je suis aimé passionément.

LE CHEF.

Nous le savons.

RAOUL.

Je l'ai laissée dans l'auberge voisine, sans la prévenir du motif de mon absence ; mais elle ne peut tarder d'en être instruite. Ne voyant point reparaître son époux, le désespoir s'emparera de son ame trop tendre pour en soutenir l'excès ; elle succombera.

LE CHEF, *brusquement.*

Que nous importe ?

RAOUL.

Elle mérite une autre destinée. Souffrez que je lui écrive deux mots, qui, la trompant sur mon sort, et lui laissant l'illusion de l'espérance, prolonge au moins sa vie, par la certitude que je lui donnerai de la revoir un jour.

LE CHEF.

Ton vœu ne peut être rempli.

RAOUL.

Qui que vous soyez, c'est Raoul ; comte de Salandrie,

qui vous demande cette grace ! Il vous conjure, il tombe à vos pieds, lui qui jamais n'a fléchi le genou devant personne. Ne portez point l'horreur de ses derniers momens; jusqu'a lui refuser la douceur de faire tenir à son épouse quelques lignes consolantes, où vous ne lirez aucun détail qui puisse trahir le mystère étrange de vos occupations.

LE CHEF.

Il faut que tu meures à l'heure même.

RAOUL.

Ce sont des tigres.

LE CHEF.

Qu'on lui ôte ses fers, et qu'on le mène sur le rocher. (*On entoure Raoul, on le détache, on se dispose à le conduire.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER, *suivi d'un cortège composé de deux pages et de quelques nymphes. Ces personnages doivent avoir un costume riche, mais bisarre.*

L'ÉCUYER, *il crie du fond du théâtre.*

Gardes, suspendez le supplice.

(*Les gardes qui entourent Raoul s'écartent pour faire place au cortège.*)

L'ECUYER, *s'adressant à Raoul.*

La mort, tu le vois, est le prix des audacieux qui veulent obstinément pénétrer les ecret de notre existence. Cependant, tu es le maître de conserver tes jours. Ecoute : nous vivons ici sous les loix d'une jeune beauté, fille d'un héros qui est mort notre chef. C'est la même qui a daigné s'offrir, deux fois, à tes regards. Par des raisons que tu ne peux connaître, elle habite ces demeures souterraines. Plusieurs guerriers comme nous, y reconnaissent son empire. Touchée de ton air noble et de ton courage, tu es le seul homme encore qu'elle ait distingué. Elle te fait grace de la vie, elle est même disposée à t'accorder toutes sa bienveillance; mais elle veut une reconnoissance sans bornes. Voici les conditions qu'elle met à sa clémence : promets de renoncer sans regret à tout ce qui t'intéresse sur la terre.

RAOUL.

Qu'entends-je !

L'ÉCUYER.

Nous savons que tu es engagé par un de ces liens qu'une loi bisarre rend indissolubles parmi vous. Nos loix à nous ne connoissent point de nœuds que le cœur ne puisse rompre quand il lui plait. Tu ne peux sortir de ces lieux, dont toutes les issues sont fermées par des portes d'airain. Jure donc, de bonne grace, et foi de chevalier, d'oublier cette épouse que tu ne verras plus.

RAOUL.

Où suis-je, grand dieu !

L'ÉCUYER.

Jure que tu es heureux d'avoir été remarqué de l'héroïne qui nous commande, que tu es impatient de lui faire à elle-même le serment de souscrire avec transport à tout ce qu'elle exigera de toi. J'ose t'assurer d'avance que l'honneur d'être notre chef suivra de près les marques de ton dévouement. J'attends ta réponse ; si elle est digne de celle qui nous envoie, nous allons te conduire en triomphe à ses pieds.

RAOUL, *à part.*

Ils me font horreur ; mais dissimulons.

L'ÉCUYER.

Tu hésites ?

RAOUL.

N...on. Cependant... il me semble qu'avant de répondre..

L'ÉCUYER.

Choisis sur-le-champ entre le sort le plus doux et la mort la plus affreuse.

RAOUL, *à part.*

Feignons d'entrer dans leurs vues, puisque demain le ciel doit venir à mon secours.

L'ÉCUYER.

Eh bien ?

RAOUL, *froidement.*

Celle qui vous charge de m'exprimer ses sentimens, et que j'ai vue en effet dans ces lieux, est belle, je l'avoue. Son air est noble, majestueux ; et elle doit assez connaître ses avantages pour être sûre que quiconque l'aura vue, n'aura pas de

peine à se conduire au gré de ses desirs. (*Il doit dire ce couplet péniblement et avec une sorte de répugnance.*)

L'ÉCUYER.

Tu promets donc de lui consacrer toute ton existence ?

RAOUL.

Ce que je viens de dire n'est pas équivoque.

L'ÉCUYER.

C'est fort bien ! mais des paroles ne suffisent pas. Il faut des preuves. Qu'on fasse approcher cet esclave... (*On fait place à l'esclave.*) Avance... (*Il le place devant Raoul.*) Nous savons que ce misérable nous trahit; nous savons qu'il est le chef d'un affreux complot tramé contre nous et la guerrière que nous honorons. Pour lui prouver ton dévouement, prends ce fer; (*il tire un large coutelas.*) immole ce traître qui conspire notre perte, et que ton premier hommage à la beauté soit la tête de son ennemi. (*Raoul fait un mouvement d'horreur.*) A ce trait, nous jugerons de ta sincérité. Tiens.

RAOUL, *prenant le fer avec fureur.*

Oui, tu me vois prêt d'abattre la tête, non à ce malheureux dont je respecte l'infortune, mais au premier de vous dont la bouche infâme s'ouvrirait encore pour me proposer un assassinat.

L'ÉCUYER.

C'est ainsi que tu réponds aux bontés de notre souveraine ?

RAOUL, *toujours furieux.*

Ses bontés feraient l'opprobre de ma vie. As-tu pu croire, as-tu pu soupçonner que Raoul oublierait la plus vertueuse des épouses, pour la fille peut-être d'un chef de brigands ?

L'ECUYER.

Quel outrage ! Gardes, qu'on le saisisse.

(*Les satellites entourent Raoul. Il s'élance sur une roche applatie et élevée de deux ou trois pieds de terre. Une nouvelle troupe armée, plus nombreuse et plus formidable débusque des deux côtés du théâtre, et se poste sur les rochers, qui, tout d'un coup, paraisseut hérissés d'armes meurtrières. Toutes les armes se tournent contre Raoul.*)

L'ECUYER.

Insensé ! que prétends-tu contre tant de bras armés pour punir ta résistance ?

RAOUL.

Il faut donc périr !

L'ECUYER.

Qu'on le désarme.

(Les satellites font un mouvement pour obéir. Raoul les prévient, jetant loin de lui le sabre qu'il tient à la main.)

L'ECUYER, *d'une voix forte.*

Qu'on lui remette ses fers, et qu'on le porte toute enchaîné au lieu de son supplice.

(On saisit Raoul, on veut lui remettre des fers. Il se dégage des mains des satellites et les écarte avec un mouvement terrible.)

RAOUL.

Scélérats ! vous n'aurez pas le plaisir atroce de voir vos mains et vos chaînes se rougir de mon sang ; je mourrai, mais ce sera sans vous. (*Il court, s'élance au sommet du rocher désigné pour le lieu de sa mort, lève les mains au ciel et s'écrie :*) Dieu, protecteur de la vertu, console Adélaïde ! (*il se jette lui même dans le précipice, d'ou l'on voit sortir des flammes. La toile tombe.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le lieu de la scène comme au commencement du second Acte.

SCENE PREMIERE.

ROBERT, ADÉLAIDE.

(*Adélaïde est assise dans un fauteuil et plongée dans l'accablement.*)

ROBERT, *sur le devant de la scène.*

Je n'ai pu lui épargner ce cruel récit, dont chaque circonstance portait la mort dans son ame. Avec quelle ardeur intrépide elle a parcouru l'intérieur du château ! Mais, hélas ! des barrières invisibles cachent le lieu où mon pauvre maître est descendu... Vainement j'ai demandé des secours dans le village. La peur y enchaîne tous les bras... Epouse infortunée !... Elle est tombée de douleur et de lassitude.

DELAÏDE, *sortant de son accablement.*

J'ai donc perdu mon espérance, ma vie ! O Raoul ! c'est pour servir les habitans de ce village, que tu t'engages dans une entreprise fatale... Et voilà le prix de ton noble courage !

ROBERT.

S'il m'avait écouté, il aurait senti que la valeur ne peut rien contre les puissances de l'enfer.

ADELAÏDE, *avec désespoir.*

Quoi ! je ne peux trouver aucun indice, aucune trace de cet horrible évènement.

ROBERT.

Je suis confondu.

ADÉLAÏDE.

Et c'est ici que tu as vu disparaître mon époux ?

ROBERT.

Hélas ! oui, c'est là, si je ne me trompe, que j'ai vu mon malheureux maître descendre tout vif dans la basse région des lutins.

ADÉLAÏDE.

La peur t'aura fait prendre pour des spectres une troupe de brigands.

ROBERT.

Des brigands n'ont pas ainsi le pouvoir d'opérer des prodiges.

ADÉLAÏDE.

Ils auront assassiné mon époux !...

ROBERT.

Madame, il vivait encore...

ADÉLAÏDE, *vivement.*

Les brigands ne lâchent point leur victime qu'ils ne l'ayent immolée... Ainsi donc aura péri d'une mort barbare ce jeune héros dont le sang tant de fois à coulé pour sa patrie, tandis que d'inutiles fardeaux de la terre traînent jusqu'à la plus extrème vieillesse leur existence nulle et souvens déshonorée !

ROBERT.

Je ne peux, non, madame, je ne peux rejeter le rayon d'espérance qui me fait croire que nous reverrons mon cher maître.

ADÉLAÏDE, *avec une sorte de fureur.*

Et tout le monde, tout le monde dans ce village a refusé de me prêter main-forte !

ROBERT.

O mon dieu, oui ! tout le monde : au seul nom de ce château, qu'ils appellent le *Château du Diable*, vous les voyez courir comme si tout l'enfer était à leurs trousses.

ADELAÏDE, *elle écoute.*

Qu'entends-je ? (*vivement.*) Robert ?

ROBERT.

Madame ?

ADÉLAÏDE.

Ton maître !

ROBERT, *vivement.*

Eh bien, madame, mon maître ?...

ADELAÏDE.

N'est-ce point sa voix qui frappe mon oreille ?

ROBERT, *tristement.*

Je n'entends rien.

ADÉLAÏDE.

Illusion trompeuse !... (*à Robert, avec beaucoup d'attendrissement.*) Oh ! rends-moi, rends-moi mon époux !

ROBERT.

Je le voudrais au prix de mon sang.

(*Un trophée d'armes s'élève au milieu du théâtre. Ce trophée est surmonté d'une inscription transparente.*)

ADÉLAÏDE.

Que vois-je ! (*Elle lit tout haut l'inscription conçue en ces termes :*)

LES ARMES DE RAOUL, COMTE DE SALANDRIE. (*avec le sombre accent du désespoir.*) Je ne peux donc plus douter de mon malheur !

ROBERT, *il s'approche et regarde les pièces de l'armure.*

(*Douloureusement.*) Hélas ! oui, ce sont bien les armes de mon maître. C'est son bouclier, ce sont ses gantelets, sa cotte-d'armes.

ADÉLAÏDE.

Son épée !

ROBERT.

Il n'est que trop vrai ; la voilà, cette épée terrible qui a purgé la terre de tant d'oppresseurs ! la voilà toute cette armure dont le seul aspect inspirait l'effroi sur les champs de bataille !

ADÉLAÏDE.

C'est donc tout ce qu'ils me rendent de mon époux ! (*étouffant dans ses larmes.*) Que je suis malheureuse ! (*le trophée disparaît.*)

ROBERT, *après un silence.*

(*A part.*) Comme ses traits sont altérés ! (*haut.*) Madame, vos pleurs vous suffoquent.

ADÉLAÏDE, *à part, d'une voix concentrée.*

Bientôt je ne pleurerai plus. (*haut.*) Robert ?

ROBERT.

Madame !

ADÉLAÏDE.

Laisse-moi seule en ce lieu.

ROBERT.

Vous laisser !

ADÉLAÏDE.

Oui, laisse-moi ; je sais quel fut ton attachement pour mon époux. Cette bourse contient une somme suffisante pour mettre le reste de tes jours à l'abri du besoin ; tiens, mon cher Robert, prends cette faible marque de ma reconnaissance.

ROBERT.

J'irais m'enrichir du bien de mes malheureux maîtres !

ADÉLAÏDE.

Prends cela, te dis-je ; retourne dans ta patrie, et puisse ce bonheur, que j'ai perdu pour toujours, être le prix de ton zèle et de tes services !

ROBERT, *avec beaucoup d'émotion.*

Ah ! madame, me méprisez-vous assez pour me croire capable de vous quitter dans un moment et dans un lieu comme celui-ci ? Ma patrie était par-tout où j'étais avec mon maître. Je ne voyais d'asyle à mes vieux jours que la retraite où vous eussiez vécu tous les deux. Sans lui, sans vous, que ferais-je désormais sur la terre ? (*en sanglottant.*) Je vous le déclare, ma chère maîtresse, je vivrai ou je mourrai à votre service.

ADÉLAIDE.

Tant de vertu dans un serviteur qu'il me faut abandonner ajoute encore au tourment que j'éprouve.

ROBERT, *vivement.*

Madame, sortons, (*très-vivement.*) sortons de ce lieu maudit du ciel et des hommes... Je vois une porte, elle doit s'ouvrir sans peine.

(*Il court vers cette porte pratiquée dans le vieux mur du fond, et la pousse rudement, à dessein de l'ouvrir. La porte se renverse, le mur s'écroule et laisse voir, dans le fond, une terrasse de plein-pied à la salle du château* (1). *Un bûcher est dressé sur cette terrasse. Deux hommes, tenant un poignard d'une main et un flambeau*

(1) Cela s'exécute au moyen d'une toile qui se brise et s'enfonce.

de l'autre, sont auprès du bûcher. L'écuyer est là, et a l'air de leur donner des ordres. Derrière le bûcher est une balustrade gothique et adossée contre un vieux arbre noueux et branchu jusqu'au bas de sa tige. Plus loin, dans l'enfoncement, sont les arbres d'un parc qu'on ne fait qu'entrevoir dans l''obscurité. A ce nouveau spectacle, Robert court auprès d'Adélaïde, que le bruit de la chûte du mur fait sortir de son accablement. L'ecuyer s'avance et s'approche d'Adélaïde.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE, *se levant brusquement.*

Voilà sûrement les assassins de Raoul. Venez, bourreaux de mon époux, je vous attends! venez joindre ma destinée à la sienne!

ROBERT, *se jettant à genoux.*

Tuez-nous tous deux ensemble. Madame, souffrez que votre fidèle serviteur partage avec vous le sort de mon cher maître.

ADÉLAÏDE.

Barbares! qu'avez-vous fait de mon époux!

L'ÉCUYER, *sèchement.*

Il n'est plus, madame.

ADÉLAÏDE.

Monstres féroces! qui a pu vous porter à cet acte de barbarie?

L'ÉCUYER.

C'est notre secret.

ADÉLAÏDE.

O crime! en faisant périr le plus brave des hommes, tu n'as pas immolé toute ta proie. Ce cœur déchiré est une partie souffrante de mon époux qui lui survit encore; et pour que tu sois sûr qu'il ne reste plus rien de ton illustre victime, tu dois immoler son épouse.

L'ÉCUYER.

Il importe à nos intérêts et à notre gloire que la comtesse de Salandrie subisse le sort de son époux.

ADÉLAÏDE, *offrant son sein.*

Frappez donc, meurtriers farouches, frappez.

L'ÉCUYER.

Ce bûcher attend une victime, et c'est vous, madame, qu'il nous est ordonné d'y conduire.

ADÉLAÏDE.

Ombre de Raoul ! je vole m'unir à toi pour jamais.

(Elle court vers le bûcher.)

ROBERT, *se mettant au devant d'elle.*

Vous n'irez pas, ma chère maîtresse !

(L'écuyer le repousse rudement jusqu'auprès de la coulisse. Adélaïde court et monte courageusement sur le bûcher.)

ROBERT, *se couvrant les yeux de ses mains, et s'appuyant contre le mur.*

Miséricorde !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, RAOUL.

(On met le feu au bûcher. Le tonnerre gronde. Raoul paraît escorté de quelques gardes. Il a un bandeau sur les yeux ; on le lui arrache. Ses cheveux sont hérissés, son air pâle et défait. Il reconnaît son épouse au milieu du bûcher, vole à son secours. On veut le retenir, il renverse tout ce qui s'oppose à son passage. L'écuyer et les satellites rentrent dans les coulisses. Raoul monte sur le bûcher qui s'allume, enlève sa femme, l'emporte dans ses bras. Il veut fuir par la coulisse de droite ; des feux l'arrêtent. Il veut fuir par la coulisse à gauche de nouveaux feux le repoussent. Le terrain sur lequel il marche recèle une mine qui éclate à quelques pas devant lui. Il rétrograde et saute sur la balustrade avec son fardeau précieux. Le feu gagne de tous côtés, la balustrade s'enflamme. Il s'accroche à l'arbre, monte quelques rameaux, l'arbre qui renferme un feu d'artifice, bientôt ne présente que des branches embrasées. Raoul gagne la cîme ; mais l'arbre coupé dans sa racine par les feux qui le dévorent, se renverse ; de sorte qu'on voit Raoul et Adélaïde tomber de fort haut, derrière la balustrade, dans un lieu qui est

censé un lieu bas (1). *Le bûcher déjà tout embrasé, se consume. Une pluie de feu se mêle aux coups redoublés du tonnerre qui tombe en éclats, et achève de réduire en cendres et l'arbre et la balustrade. A cette pluie, succède une grande obscurité. Les ténèbres se dissipent. La scène change, et on ne voit plus qu'un beau jardin. A la place du bûcher, paraît un lit de roses, surmonté de guirlandes. On y voit Adélaïde évanouie, et Raoul cherchant à rappeler ses esprits.*)

ROBERT. *Il se précipite et embrasse les pieds de Raoul*
Mon maître ?

RAOUL, *après avoir relevé Robert avec bonté.*
Adélaïde, réponds à la voix de Raoul.

ADELAÏDE.

Où suis-je ?

RAOUL.

Dans les bras de ton époux.

ADELAÏDE.

Est-ce un songe ? (*Dans l'ivresse de la joie.*) Non, oh non, te voilà ! c'est toi, mais comment se peut-il ?...

RAOUL.

Je l'ignore. Conduit dans une caverne affreuse, on m'est venu dire qu'il fallait que je me jetasse de la pointe d'un rocher ; mais au lieu de tomber dans un précipice, je me suis trouvé sur un tas de feuillage, dans une grotte décorée richement. Une femme qui m'avait offert la vie aux dépens de l'honneur reparaît à ma vue. « J'ai voulu m'a- » t-elle dit, que l'exécution de ta sentence de mort » ne fût qu'une épreuve ; mais ce sera la seule. J'oublie » tes outrages ; réponds à ma tendresse, tes fers tombent, et » ton bonheur commence. » Un regard d'indignation, a été » ma seule réponse à ce discours. » Eh bien, a-t-elle ajou- » té, tu périras ; mais avant, tu seras témoin de la mort » de celle que tu me préfères ». A ces mots, elle rapelle ses satellites. » Conduisez, leur à-t-elle dit, cet audacieux » dans le lieu où s'apprête le bûcher de son épouse ; qu'il

(1) Pour rendre plus frappant ce coup de théâtre, l'arbre doit tomber au moins de vingt pieds de hauteur.

» soit témoin de son supplice, et qu'ensuite il tombe sous » vos coups. » On m'a remis un bandeau sur les yeux ; on m'a reconduit ici, où le plus horrible spectacle... Mais les flammes qui ont paru menacer notre vie, ne nous ont point atteint ; c'est un lit de roses qui nous a reçu dans notre chûte, et tout prouve que ceci n'est qu'un jeu.

(*Une musique brillante se fait entendre.*)

ROBERT.

Encore de la musique !

RAOUL.

Elle n'a rien de triste ; c'est de bon augure.

(*Des Ecuyers, des Pages, des femmes parées, toute la suite d'un Chevalier de haut parage s'avancent sur deux colonnes, et se rangent des deux côtés du théâtre. Mongrigny entouré de nymphes descend dans une gloire.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Le Baron de MONGRIGNY.

(*Ce dernier est couvert d'armes étincelantes.*

ADÉLAÏDE.

Ciel ! me trompé-je ? Les gens, toute la cour du baron de Mongrigny !

MONGRIGNY.

Oui, chère Adélaïde, c'est Mongrigny c'est votre oncle lui-même qui vous rend toute sa tendresse. (*Elle tombe à ses pieds. Il la relève, et lui tend les bras.*

ADÉLAÏDE, *sejetant dans les bras de son oncle.*

Ah ! seigneur ?

MONGRIGNY.

J'ai fait votre malheur : j'emploierai le reste de ma vie à le réparer.

ADÉLAÏDE.

Mais comment vous trouvez-vous dans ce lieu ?

MONGRIGNY.

Je suis chez moi.

ADÉLAÏDE.

Chez vous ?

MONGRIGNY.

Oui, ce château m'appartient. Tout ce que vous avez vu n'est autre cl ose qu'une comédie exécutée par mes hommes-d'armes, par des femmes et autres gens de ma maison.

RAOUL.

Quel étoit votre dessein, seigneur?

MONGRIGNY.

De vous éprouver, et en même tems, je l'avoue, de me venger dê vous et de ma nièce. Votre hymen détruisait le plan que j'avois formé pour son bonheur. Vous m'étiez odieux. Cependant le bruit de vos belles actions est venu j'usqu'a moi. J'ai voulu voir par moi-même, si ma haine contre vous n'étoit point injuste, et si votre valeur et votre loyauté vous rendaient vraiment digne du choix d'Adélaïde. Ce vieux château abandonné depuis un demi-siècle, parce qu'on le disait habité par des lutins, m'ayant paru propre à l'exécution de mon projet, je l'ai fait acheter sous un nom inconnu. Cette salle est un grand théâtre que j'ai fait construire dans le plus grand mystère; et par le moyen de machines fort peu connues en France, j'y opère réellement et naturellement une foule de prodiges. Des braves de toute espèce s'y sont présentés: je l'avais prévu. J'ai mis leur courage à de grandes épreuves, afin que le récit des merveilles de ce château vous y attirât quelque jour. Mes émissaires, j'en ai partout, m'ont instruit de votre retour dans la province, et même de votre arrivée dans le village. Le paysan qui vous a fait venir ici était envoyé, sans qu'il s'en doutât, par des gens qui me sont affidés. Averti, par ce moyen, que vous alliez tenter l'aventure du château, j'ai fait disposer les différentes scènes qui ont frappés vos regards.

ROBERT.

Qui est-ce qui eût dit cela, bon dieu!

MONGRIGNY.

La statue que vous avez vaincue avec tant de bravoure, et le porteur des ordres de la prétendue souveraine de ces lieux, sont deux de mes officiers que voilà. Quand à l'héroïne qui voulait partager avec vous un empire souterrain, vous la voyez se cacher en riant derrière ses compagnes: c'est tout

bonnement la femme d'un de mes écuyers. Le feu du bûcher, comme vous avez dû le remarquer, n'était qu'un feu artificiel; et dans les rudes épreuves où j'ai mis votre courage, toute sles précautions étaient prises pour qu'il ne pût vous arriver aucun mal.

RAOUL.

Et l'esclave ?

MONGRIGNY.

C'est mon concierge, il a fort bien joué son rôle.

RAOUL, *riant.*

Je vous en réponds !

L'ESCLAVE.

Et s'il m'avait coupé la tête ?

MONGRIGNY.

Mes gens l'observaient. On eût arrêté son bras. Si la peur de mourir vous eût porté à cette action barbare, ou à d'autres démarches indignes d'un chevalier, Adélaïde était perdue pour vous. Mais je reconnais avec une joie bien vive, que vous êtes au-dessus de votre renommée. Cher Raoul, votre alliance ne peut qu'honorer ma famille : j'approuve votre hymen, et je vous rends toute mon amitié.

RAOUL.

Ah, seigneur !

MONGRIGNY.

Le jour paraît : j'ai fait prévenir les habitans du village, que les enchantemens de ce château étaient détruits, et qu'ils eussent à s'y rendre sur-le-champ. Ils viennent, célébrons par une fête le triomphe de la valeur et le retour d'Adélaïde.

DIVERTISSEMENT.

FIN.

ROBERT, CHEF DE BRIGANDS;

DRAME

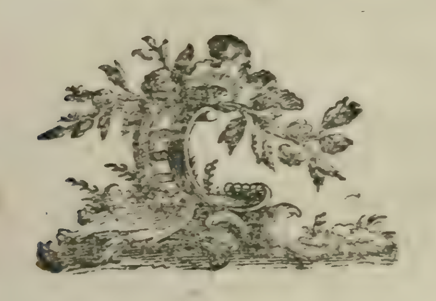
EN CINQ ACTES, EN PROSE,

IMITÉ DE L'ALLEMAND,

REMIS AU THÉATRE FRANÇAIS, L'AN VII,

Conforme à la Repréſentation ;

Par le Citoyen LAMARTELLIERE.



A PARIS,

Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

AN HUITIEME.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MOLDAR, pere.

ROBERT DE MOLDAR, ſon fils aîné, amant de Sophie, Chef de Brigands.

MAURICE DE MOLDAR, ſon ſecond fils, auſſi amant de Sophie.

SOPHIE DE NORTHAL, niece du Comte de Moldar.

ROSINSKY, fils du Comte de Berthold, cru Brigand.

FORBAN,
WOLBAC,
ROLLER,
RAZMANN, } Brigands.

UN AUMONIER.

RAIMOND, confident de Maurice.

BERTRAND, un des Officiers de juſtice du Comte de Moldar.

GUILLAUME, payſan du canton, & ſon fils, âgé de huit à neuf ans.

Pluſieurs Domeſtiques à la livrée du château.

Pluſieurs Gardes-chaſſe du Comte de Moldar.

Grand nombre de Brigands.

La Scene ſe paſſe au château de Moldar, en partie dans une forêt qui en eſt éloignée à un quart de lieue, dans un canton de la Franconie.

ROBERT, CHEF DE BRIGANDS, *DRAME.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un appartement du château de Moldar, en Franconie.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE & MAURICE.

SOPHIE.

LAiſſez-moi ſeule, vous dis-je ; votre préſence m'afflige, votre tendreſſe m'offenſe, & vos offres me ſont horreur. J'aimais votre frere lorſqu'il étoit l'eſpoir de ſa famille ; je l'adore depuis qu'il en eſt banni. Hélas ! déshérité par ſon pere, trahi par ſes amis, perſécuté par ſon frere, ſans ſecours, ſans aſile, ſeul, abandonné de la nature entiere, il n'a pour ſupporter ſes malheurs, que la force de ſon courage & les larmes de Sophie... & vous eſpérez le remplacer, lui ravir le ſeul bien qui lui reſte ! Cruel ! jouiſſez en paix, ſi la paix peut entrer dans votre ame, d'un héritage ſurpris à la crédulité de votre pere ; mais reſpectez ma tendreſſe, reſpectez la femme que ce même pere lui avoit deſtinée, & ceſſez de m'outrager en m'offrant une fortune groſſie par ſes dépouilles.

MAURICE.

Les dernieres volontés de mon pere ſuffiſent pour me juſtifier. N'eſt-ce pas lui qui de ſa voix mourante a prononcé la malédiction qui ſemble s'attacher à ſes pas ?

SOPHIE.

La malédiction ! eh ! l'a-t-il méritée ? Ah ! peut-être la force de l'exemple, ſon goût pour la dépenſe, & la fougue d'une jeuneſſe impétueuſe ont-ils pu l'égarer ; mais que de vertus rachetoient ces défauts ! que peut-on reprocher à ſon ame ! elle eſt belle, élevée, ſenſible ; j'en atteſte tout le canton, toutes les chaumieres qui environnent ce château ; elles ne couvrent pas une famille qu'il n'ait ſecourue, pas un malheureux dont il n'ait adouci l'infortune.

MAURICE.

Que n'a-t-il toujours marché dans ces principes ! Mais ses actions... ses actions...

SOPHIE.

Comment les connoissez-vous ? par des lettres... exagérées... fausses, peut-être même supposées. L'envie & l'imposture enflent les torts, enveniment les pensées & attachent leur rouille à toutes les actions d'un malheureux. En un mot, vous profitez de son infortune, c'est vous que j'en accuse. Vous vous êtes emparé des derniers momens de votre pere, vous lui avez arraché sans doute la malédiction qui poursuit votre frere, votre main l'a tracée, vous avez goûté vous-même le plaisir barbare de lui annoncer cet arrêt qui a porté le désespoir dans son ame. Voilà votre conduite, la pouvez-vous justifier ?

MAURICE.

C'est à mon frere seul à se justifier, à lui qui a empoisonné la vieillesse de son pere, & perdu dans la débauche & la dissipation un tems qu'il devoit consacrer aux études, & qu'il n'a employé qu'à ruiner sa famille.

SOPHIE.

Ne parlez plus de ses dettes, mes pierreries ont servi à les payer. C'étoit un devoir pour vous, ce fut un plaisir pour moi.

MAURICE.

Si ses torts se bornoient encore là, il seroit peut-être excusable ; mais ne respecter ni les sermens qu'il vous fit, ni l'amour que vous avez pour lui... quel seroit donc votre étonnement, si vous le voyiez vous-même, l'œil have, le teint livide, le corps miné par le poison de la débauche ? Tel étoit sa position, dit une lettre de mon correspondant de Léipsic, lorsqu'il fut obligé de quitter cette ville pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Son inconduite ne lui laissa pour ressources que le cachot ou la fuite. Il choisit la derniere en s'associant une troupe de libertins dès long-tems épiés par l'œil de la police, & réservés sans doute à périr un jour par le supplice des scélérats.

SOPHIE *pleure.*

Malheureuse !... comme il jouit de tes larmes.

MAURICE.

Combien n'en ai-je pas versé moi-même ! le sang, l'éducation, la conformité de nos goûts, de nos sentimens, tout sembloit nous unir, nous enchaîner l'un à l'autre par les nœuds d'une éternelle amitié.

SOPHIE.

Que de chagrins vous eussiez épargnés à toute la famille si cette amitié avoit toujours subsisté entre vous !

MAURICE *d'une douceur affectée.*

Mon cœur n'eût point changé si le sien fût resté le même. Oui, mon ame se déchire au seul souvenir de la derniere soirée que nous passâmes ensemble ; tout étoit calme, le ciel serein, la lune argentoit les prairies des environs... mon cher Maurice, me dit-

il, en m'entraînant dans le plus sombre de nos bosquets: « Cher » frere, mon départ est fixé à demain, je vais quitter Sophie, » je vais quitter tout ce que j'ai de plus cher au monde. — Je » ne sais, mais qui peut lire dans le livre des destinées? Ah! si » jamais ce pressentiment devoit s'accomplir, sois son conseil... » son ami... son époux; fais le bonheur de Sophie. » (*Il veut lui baiser la main.*)

SOPHIE *recule d'horreur.*

Perfide! je reconnois ta fourbe. C'est dans ce même bosquet qu'il me conjura de ne jamais aimer que lui: — toi, mon époux... toi!

MAURICE *interdit.*

Quoi! vous douteriez...

SOPHIE.

Laissez-moi seule, vous dis-je.

MAURICE.

Vous me haïssez?

SOPHIE.

Non... je vous méprise. (*Elle sort indignée.*)

SCENE II.

MAURICE *seul.*

Quel orgueil! il sera dompté; ce Robert que tu regrettes est à jamais perdu pour toi... Quoi! j'aurai appellé sur sa tête la malédiction d'un pere, je l'aurai banni du sein de sa famille, entouré de pieges, environné d'abîmes pour jouir du rang & de la fortune que lui assuroit son droit d'aînesse; j'en aurai fait un aventurier, un vagabon, & je ne pourrai lui ravir le cœur de sa maîtresse! il est malheureux, on l'aime, & moi l'on me méprise. — Mais Raimond ne vient pas... ce retard m'inquiete... m'offense... m'irrite... Patience... j'ai besoin de lui, & mon intérêt exige que j'épargne l'instrument qui doit servir à mes desseins.

SCENE III.

MAURICE, UN LAQUAIS, RAIMOND.

LE LAQUAIS.

Quelqu'un demande à vous parler en secret.

MAURICE.

Que veut-il! (*A part.*) C'est lui sans doute. Fais entrer. (*Raimond entre.*) Ah! te voilà, Raimond; tu m'as bien fait attendre.

RAIMOND.

Pardonnez... une maladie survenue à mon oncle.

MAURICE.

Et dont il faut acheter l'héritage par quelques complaisances; — j'entends.

RAIMOND.

Non. Le deſtin ne me promet rien de ce côté-là.

MAURICE.

Eh bien ! je veux t'employer plus utilement. Mais avant tout, réponds-moi : — Connois-tu une jeune perſonne appellée Sophie de Northal qui demeure dans ce pavillon, & que Robert devoit épouſer un jour ?

RAIMOND.

J'ai beaucoup entendu vanter ſa beauté, ſa bienfaiſance ; mais étranger dans ce château, où je ne l'ai vue qu'un moment quand vous me fîtes appeller pour garder votre pere pendant la léthargie que vous ſavez... je ne l'ai pas vue depuis.

MAURICE *avec confiance.*

A merville ! — Ecoute, toi ſeul tu ſais ce qu'il m'en a coûté pour devenir l'héritier de mon pere. Ton zele m'y aida, & ma reconnoiſſance ne ſe bornera pas aux petits ſervices que je t'ai rendus juſqu'ici. Mais tout le fruit de nos ſoins eſt perdu ſi je ne poſſede Sophie. L'image de Robert eſt ſans ceſſe préſente à ſes yeux, elle ne voit, n'entend que lui, & ſon cœur m'eſt fermé tant qu'elle conſervera quelque eſpérance de le revoir. C'eſt à toi, Raimond, à lever cet obſtacle, & ta fortune eſt faite. Je me charge dès ce moment de la réuſſite de ton procès. Puiſque tu n'es pas connu, voici le rôle que tu dois jouer près d'elle. Un vieux habit de ſoldat, une large mouſtache, le havreſac au dos, c'eſt ton accoutrement. Tu reviens des campagnes de la Turquie d'Europe où le hazard te fit connoître un compatriote nommé Robert. Ce jeune homme, conſumé par un chagrin ſecret qui lui faiſoit haïr la vie, ſe trouve avoir été bleſſé à la bataille livrée par l'Empereur Frédéric à Mahomet ſecond. A l'approche de la mort, Robert te fait appeller, te charge d'un paquet qu'il te prie de remettre à ſon adreſſe, quand un congé t'aura permis de retourner dans ta patrie. Ce temps eſt arrivé, & l'amitié te fait un devoir de t'acquitter de ta commiſſion. Voilà le précis de la fable, je laiſſe à ton jugement le ſoin de l'embellir de faits qui pourront ajouter à ſa vraiſemblance.

RAIMOND.

Comptez ſur mon exactitude... Et ce paquet ?

MAURICE.

Il eſt tout prêt, je vais le chercher. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

RAIMOND *ſeul.*

QUel homme ! il entaſſe crimes ſur crimes, & pourtant tout lui réuſſit ! il commande, il boit dans des vaſes d'or, il ſommeille ſur le duvet de l'opulence, & ſon pere victime de ſa ſcélérateſſe, accablé de malheurs, de vieilleſſe & d'infirmités, n'a au fond d'un cachot qu'une pierre où repoſer ſa tête, pour nourriture qu'un

pain noir détrempé de ses larmes, & que je lui porte en secret; encore fus-je forcé d'annoncer à ce monstre que son pere étoit mort pour l'empêcher de consommer un parricide. O justice éternelle! — Non, j'ai trop prêté mon ministere à ses atrocités... Je me lasse d'être coupable... Mais ma famille, mes enfans, que deviendront-ils? Un procès fait toutes mes espérances, & quel en sera le résultat, si je n'oppose aux intrigues de mon adversaire le grand pouvoir du scélérat que je sers? Hélas! le sort du foible est donc d'être sans cesse le complice ou l'esclave du puissant.

SCENE V.

MAURICE *un paquet à la main*, RAIMOND.

MAURICE.

Le voilà. Il renferme deux objets; l'un est la lettre supposée, l'autre un porte-feuille brodé que mon frere reçut des mains de Sophie, & que j'eus l'adresse de lui dérober au moment de son départ. Quant à tes vêtemens, tu les trouveras au fond du parc sous une des voûtes de la vieille tour.... (*Raimond fait ici un mouvement de frayeur & de surprise. Maurice continue.*) Pourquoi cet étonnement? tu parois effrayé.

RAIMOND *embarrassé.*

Vous commandez, je ne puis qu'obéir; mais mon respect pour la mémoire de votre pere, son âge, ses malheurs... son désespoir quand seul avec vous, par votre ordre, je le descendis dans ce noir souterrain; — ces paroles déchirantes qu'il prononça d'une voix éteinte & en s'arrachant les cheveux blancs qui couvroient son front respectable: « Et toi aussi, Raimond, tu m'abandon» nes! » Cette image, & l'idée des tourmens qui auront précédé ses derniers soupirs, ont chassé la paix de mon ame...

MAURICE.

Est-ce un sermon que tu prétends me faire?

RAIMOND.

Pardon, si ma sensibilité vous offense.

MAURICE.

Elle me fait pitié. Que peut-on me reprocher? Plongé pendant plusieurs heures dans un sommeil léthargique, tu sais que nous le crûmes mort; cette nouvelle se répandit dans mes domaines, je l'annonçai même aux Princes mes voisins. Tout-à-coup mon malheur le rend à la vie... Comment revenir sur mes pas? Nous l'avons tous deux transportés dans cette tour, où il est mort depuis. Quel est mon crime? & que crains-tu, honnête Raimond?

RAIMOND.

Mais ce frémissement involontaire... cette horreur secrete qui me saisit à la vue de cette tour... ces ossemens blanchis qui semblent se réunir, se ranimer & s'élever de la nuit du tombeau contre la barbarie de ses assassins...

MAURICE *d'un ton ſec.*

Raimond... ta morale commence à me laſſer... Ecoute, ton ſort, celui de ta famille, tout eſt dans ma dépendance; je puis t'élever au rang de Magiſtrat, placer tes enfans dans mes régimens, aſſurer leur fortune, & changer en palais la cabane où le deſtin te condamne à végéter: mets d'un côté ces avantages, de l'autre mon inimitié: ſonge à ta famille, & prononce ſur le parti qu'il t'importe de prendre.

RAIMOND.

Mon choix eſt fait, j'obéirai.

MAURICE.

Tu verras ſi je ſais reconnoître un ſervice. Sors & prends garde qu'on ne te voie ici; mes ordres ſont donnés, mon Aumônier prévenu: demain avant la fin du jour, Sophie ſera ma femme ou ma victime.

RAIMOND.

Demain, à ſon lever, je parois devant elle, & vous ſerez auſſi-tôt inſtruit du ſuccès de mon meſſage.

MAURICE.

N'oublie pas d'ajouter qu'il eſt mort dans tes bras... S'il lui reſte un rayon d'eſpoir, tout ce que j'ai fait eſt perdu.

RAIMOND.

Il ſuffit. (*A part.*) Ah, le ſcélérat! (*Il ſort.*)

SCENE VI.

MAURICE *ſeul.*

JE n'aurai donc plus de rival à craindre... Mais d'où vient que Raimond balance à me ſervir? Cette irréſolution... ces remords... malheur à lui, s'il oſoit me trahir!... Pourquoi le ſoupçonner, quand ſon intérêt m'en répond? Eſt-ce ſa faute ſi la nature lui a donné un eſprit foible, un cœur puſillanime? Moi-même n'ai-je pas éprouvé mille fois ces frayeurs ſecretes, ces friſſons d'inquiétude qu'on prend vulgairement pour les ſecouſſes d'une conſcience timorée? Ne vois-je pas le ſommeil, ou me fuir ou me retracer dans un repos peſant des images capables d'épouvanter; ſi le réveil ne venoit détruire ces fantômes?... Eſt-ce toi, Bertrand? Que me veux-tu?

SCENE VII.

MAURICE & BERTRAND.

BERTRAND.

JE viens vous avertir qu'il eſt temps de mettre le château en état de défenſe. Une troupe de Brigands qui infectent les environs, vient de ſe retirer ſur vos terres.

MAURICE.

MAURICE.

Qu'on faſſe armer tous mes vaſſaux.

BERTRAND.

Ce ſecours eſt inſuffiſant.

MAURICE.

Contre une horde de vagabonds ?

BERTRAND.

Ne vous y trompez pas ; leur nombre eſt conſidérable & leur hardieſſe ſans exemple. Ils reſpectent la propriété du malheureux, mais rien ne leur réſiſte dès qu'ils ont juré la perte d'un Magiſtrat injuſte, d'un homme inique en place, ou d'un Prince oppreſſeur. La mort du Comte de Marbourg en eſt une preuve. Ce Seigneur, prévenu de leur arrivée, fait aſſembler ſes gardes, hauſſer les ponts, & renforcer les poſtes, rien ne peut le ſauver. Dans un clin-d'œil le foſſé eſt franchi, le château environné, ils entrent : leur chef s'élance ſur le Comte, & lui plongeant un poignard dans le ſein : « Bourreau de ton peuple, dit-il, voilà le fruit de tes oppreſſions. » Puis s'adreſſant à ſes camarades : « J'ai fait ce que j'ai dû, le reſte vous regarde. » Auſſi-tôt les appartemens ſont inondés de Brigands, les portes enfoncées, les coffres forcés, & tout le château abandonné au pillage.

MAURICE *effrayé.*

Le Comte de Marbourg aſſaſſiné !

BERTRAND.

Au poignard enfoncé dans ſon ſein, étoit attaché un papier où on liſoit ces mots terribles : *Arrêt de mort contre Adolphe, Comte de Marbourg, pour cauſe d'oppreſſion, par le Tribunal ſanguinaire.*

MAURICE.

Poignardé dans ſa Cour ?...

BERTRAND.

Au milieu de ſon Conſeil.

MAURICE.

Ses gardes, ſes vaſſaux l'ont ſouffert ?

BERTRAND.

Sa garde fut repouſſée. Quant à ſes vaſſaux, ils ne voyoient en lui qu'un oppreſſeur ; & la mort d'un tyran eſt un bienfait pour ſes ſujets.

MAURICE.

Et ſes courtiſans ?...

BERTRAND.

Les courtiſans ſont des lâches.

MAURICE.

Mais ſes amis, Bertrand ; ſes amis...

BERTRAND.

Les méchans n'en ont pas.

MAURICE.

Quel eſt donc le parti qu'il me convient de prendre ? parle, faut-il raſſembler mes payſans ?

BERTRAND.

Ils ſont ſi malheureux !

MAURICE.

Crois-tu qu'ils m'abandonneroient ?

BERTRAND.

Ils n'ont que leurs foyers, ils voudront les défendre ; dans un danger commun chacun tremble pour ſoi. Je vous l'ai dit cent fois, & le répete encore : tout eſt à craindre pour qui n'a jamais inſpiré que la crainte.

MAURICE *inquiet.*

Ils ſont en grand nombre, dis-tu... commandés par un chef ?

BERTRAND.

Qu'on dit même être d'une naiſſance illuſtre.

MAURICE *profondément frappé.*

Holà ! Henri, Julien.... que dans une heure tous mes gens ſoient ſous les armes.... que mes gardes-chaſſe, mes piqueurs & tous les officiers de ma maiſon ſe réuniſſent ſur la place. (*A l'un d'eux.*) Vous, montez à cheval, courez dire à mon régiment de ſe rapprocher du château. Vous, inſtruiſez mes payſans que je ſuis entouré de Brigands, qu'on en veut à mes jours... Flattez, promettez, menacez... Malheur à qui n'obéira pas à mes ordres. (*Les domeſtiques ſortent.*) Et toi, mon cher Bertrand, toi depuis vingt ans attaché à ma famille, chéri, eſtimé de tout le canton, tu as ſans doute beaucoup d'amis ?

BERTRAND.

Oui, tous les malheureux, & il n'en manque pas dans vos domaines.

MAURICE.

Puis-je compter ſur eux ? Faut-il diminuer les impôts, abolir les corvées ? Je promets tout, tout, tout.

BERTRAND.

Ce bienfait eſt tardif & le danger preſſant. Vous pouvez cependant eſpérer tous les ſecours qui dépendront de moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre représente une forêt épaisse dans le fond ; d'un côté une plaine, des chaumieres dans l'éloignement ; de l'autre des collines : les Brigands sont tous couchés & endormis sous les arbres, plusieurs d'entr'eux sont blessés, l'un porte le bras en écharpe. Les trois premieres scenes se passent pendant la nuit & aux premiers rayons du jour.

SCENE PREMIERE.

ROBERT *seul, assis au pied d'un arbre avec une profonde sensibilité.*

ILs dorment... & le repos me fuit. Le sommeil n'ose approcher de mes paupieres, mon corps est abattu, mon cœur oppressé, & pour comble de maux, je suis forcé de dévorer mes larmes, d'étouffer mes sanglots ! Ah ! Robert, Robert ! non, il n'est plus pour toi de bonheur sur la terre. Entouré de Brigands que pour mon malheur je commande, l'épouvante me précede, la destruction marche à ma suite. (*Avec émotion.*) J'etois né pour faire des heureux, & je porte la terreur dans la société ; mais j'ai fait parvenir mes plaintes, mon repentir, mes remords, aux pieds du Souverain ; j'ai envoyé le tout au Comte de Berthold, mon parent & son favori. J'ai dévoilé les persécutions qui m'ont poussé dans cet abîme, je ne lui ai demandé qu'un coin de terre inhabitée... ou quelque antre sauvage... Sans doute on me le refuse. — Je m'y devois attendre. — Ah ! si jamais le sang de mes coupables victimes s'éleve contre moi, (*Il tire une lettre de sa poitrine & avec force.*) voilà, dirai-je, voilà mon excuse : la malédiction d'un pere, l'inimitié d'un frere, la haine de Sophie ont produit tous les maux de Robert ; (*Avec douleur.*) les cruels ont porté le désespoir dans mon ame, ils m'ont fait haïr les hommes, (*Avec sensibilité.*) & pourtant jamais... non jamais, je n'ai fait couler les larmes d'un innocent infortuné. (*Il pleure amerement.*)

SCENE II.

ROBERT & FORBAN.

FORBAN *s'éveillant.*

BOnjour, Capitaine. Ma foi, nous avions besoin de repos. Après une marche de seize heures, toujours dans les forêts, au risque de nous enterrer dans des fondrieres, ou de nous briser la tête contre les arbres, & par-dessus tout cela un déluge d'eau ; — vraiment tu nous a mené un train d'enfer ! — Mais que vois-je ? encore cette maudite lettre ? Puissé-je exterminer le malheureux !...

ROBERT.

Arrête. C'eſt mon pere.

FORBAN.

Pardon, Capitaine. Mais pourquoi toujours la porter dans ton ſein ? Gageons que tu n'as point goûté un inſtant de repos ?

ROBERT *avec un ſoupir.*

En eſt-il encore pour moi ? — Ami, j'attends des nouvelles importantes, peut-être ſont-elles arrivées... Tu m'avois promis d'envoyer un de nos camarades à Francfort...

FORBAN.

Il en eſt déjà de retour ; mais ſon voyage a été inutile, il n'y avoit pas de lettre pour toi.

ROBERT *triſtement.*

(*A part.*) Miſérable Berthold ! & voilà les parens, l'appui qu'on obtient d'eux ! (*A Forban*) Ami, laiſſe-moi ſeul.

FORBAN.

Quoi ! tu pleures, & ton ami n'oſeroit eſſuyer tes larmes ? (*Le jour commence à paroître.*) Mais comment, ſi ſenſible aux beautés de la nature, peux-tu t'attriſter à la vue des objets qui t'environnent ? Regarde cette plaine... ces côteaux... quelle abondance !...

ROBERT *triſtement.*

C'eſt le fruit d'une année de ſueurs & de travail, la ſeule richeſſe, le ſeul eſpoir du laboureur, &... un inſtant peut tout détruire.

FORBAN.

Que cet air eſt pur !... Ce payſage charmant... Vois-tu là-bas ces chaumieres !

ROBERT.

C'eſt le ſéjour de l'innocence.

FORBAN.

Entends-tu le chant des oiſeaux ?

ROBERT *ému.*

Ah ! Forban, la joie les anime, & le bonheur les fuit ; — tout eſt heureux dans la nature... (*Avec douleur.*) Moi ſeul je ſouffre, moi ſeul je porte l'enfer dans mon ame. — Mais parlons d'autre choſe.

FORBAN.

Oui, du Comte de Marbourg : — nous avons fait là un chef-d'œuvre de juſtice, & le canton nous doit un obéliſque pour l'avoir purgé de ce ſcélérat.

ROBERT.

La punition eſt ſévere & terrible.

FORBAN.

Jamais arrêt ne fut plus juſte, ſa mort peut-elle payer le ſang de ſes peres de famille qu'il fit périr dans ſes priſons, pour avoir tué un cerf ou quelqu'autre gibier ? — Eſt-il de vexation qu'il n'ait commiſe, de propriété qu'il n'ait tenté d'envahir ? moi-même je l'ai vu, ſuivi de ſes piqueurs & de ſa meute, dévaſter de gaîté

de cœur, l'héritage du pauvre, & l'écraser ensuite lorsqu'il osoit s'en plaindre. Capitaine, je voudrois pour mille ducats qu'on m'attribuât l'honneur de cette action. Hercule lui-même, dont nous suivons l'exemple, n'a jamais rien fait de plus beau.

ROBERT.

A-t-on exécuté mes ordres ?

FORBAN.

J'ai fait d'abord d'une double haie environner le château ; puis suivi de Falker & Razmann, le pistolet d'une main & le sabre de l'autre, je me suis emparé des trois portes principales ; là finit ma mission. Wolbac & Roller étoient chargés du reste.

ROBERT.

Et l'on n'a maltraité personne ?

FORBAN.

Un vieillard & une femme ont été blessé dans la mêlée.

ROBERT *se leve furieux.*

Une femme, un vieillard !... les êtres les plus foibles ! quels sont les malheureux qui ont osé commettre cette atrocité ? quels sont-ils ? parle.

FORBAN.

Je l'ignore.

ROBERT *tire un coup de pistolet, les Brigands se réveillent & l'entourent.*

Ecoutez : notre expédition d'hier ne devoit être funeste qu'au Comte de Marbourg. Il étoit jugé, condamné, & la mort de ce tyran à satisfait notre justice. Mais on a excédé mes ordres. Une femme, un vieillard ont été blessés ; que les coupables se nomment, ou ils sont morts si je les découvre.

VOLBAC *après un silence.*

Capitaine, j'étois dans la seconde cour du château où la mort du Comte avoit déjà répandu l'épouvante. Un vieillard poussé par la frayeur se précipite à mes pieds pour demander la vie. Dans ce moment un coup de feu qui sans doute m'étoit destiné, le blesse au bras ; je le releve, le rassure, & lui mettant dix ducats dans la main, je le fis transporter dans une maison voisine. — Si le fait n'est pas tel, je t'abandonne ma tête..

ROBERT.

Ta générosité me charme, je te reconnois là, Volbac.

ROLLER *après un silence.*

J'avois, avec six de mes camarades, forcé l'entrée & pénétré jusqu'à l'escalier du château ; tout-à-coup nous sommes assaillis d'une grêle de pierres & de coups de fusils. Morgand tombe mort à mes pieds ; Friller est blessé à la tête, moi au bras ; cette réception me rend furieux. Je monte, j'enfonce la porte ; on nous résiste d'abord. Mais quelques coups de sabre écartent bientôt ces misérables, dont la fuite nous laisse appercevoir une femme que la frayeur & l'incertitude du combat avoit privée de l'usage des sens. Je la fis porter sur un lit par deux personnes que je payai pour en avoir soin. — Voilà le fait. Si j'ai failli, je mérite la mort.

ROBERT *à part.*

Graces au ciel ! je respire. On n'a point versé de sang innocent ! (*Haut.*) Camarades, souvenez-vous du jour où le destin me fit tomber entre vos mains dans les forêts de la Bohême ; attaqué, blessé, désarmé, au lieu de me donner la mort, vous me mîtes à votre tête, & jurâtes de m'obéir. C'est dans cet espoir que je rétablis parmi nous ce Tribunal connu de nos ancêtres, & fondé par le grand Charlemagne, ce Tribunal secret & terrible qui frappoit d'une mort certaine ceux qui, par leur crédit ou leur fortune, savoient détourner de dessus leurs têtes coupables le glaive des lois ordinaires. Nos droits sont fondés sur leurs crimes ; nous les maintenons par la force, sachons la rendre respectable par l'équité de nos jugemens. Que le scélérat, de quelque rang qu'il soit, tremble, en apprenant qu'il existe des juges incorruptibles qui pesent dans la même balance l'homme qui repose sous le chaume, & l'homme entouré du faste de l'opulence. Oui, camarades, secourir les opprimés, punir les oppresseurs, voilà le serment qui nous lie, le sentiment qui doit nous animer. — Toi, Razmann, on m'a vanté ta conduite, je veux la connoître.

RAZMANN *le bras en écharpe.*

Capitaine, je n'ai fait qu'obéir à tes ordres. Le peuple charmé de la mort du Comte, se portoit en foule au château pour . assouvir sa vengeance sur tous ceux qui avoient entouré ce tyran. Je veux m'y opposer ; on me soupçonne, on me presse, on m'environne : une troupe de furieux, armés de flambeaux, se disposoient à mettre le feu aux magasins. A cette vue, quoique affoibli par deux blessures, je rappelle ma vigueur, je fends la presse avec mon peloton, & opposant la force à la force, je parviens enfin à dissiper ces incendiaires.

FORBAN.

Capitaine, il ne dit pas tout. Je l'ai vu s'élancer dans la foule, & arracher lui-même le flambeau de la main d'un de ces furieux. L'incendie alloit commencer, & sans lui le château ne seroit plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

ROBERT.

Razmann, viens que je t'embrasse. — Camarades, en me choisissant pour votre chef, vous m'avez donné le droit de récompenser & de punir. Je punirai avec sévérité, mais je récompenserai avec magnificence. Cent ducats sont désormais le prix d'une belle action, & c'est par toi, Razmann, que je commence. (*A Forban.*) Forban, je te charge de les lui compter.

FORBAN.

Il suffit.

RAZMANN.

Ton approbation m'est plus chere que les cent ducats. Je les accepte pourtant, à condition que nul d'entre nous n'osera jamais les refuser. — Mais il me reste une autre faveur à solliciter.

ROBERT.

Quelle eſt-elle ? parle...

RAZMANN.

Un jeune homme, qui nous ſuit depuis pluſieurs jours, voudroit entrer dans ta compagnie. J'ai oſé lui promettre que tu l'entendrois.

ROBERT.

Voyons. Qu'il paroiſſe. Razmann, va le chercher. (*A part.*) Il court à ſa perte, il faut l'en empêcher.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROSINSKY.

ROSINSKY *à part.*

ENfin, je vais donc voir ce Robert, cet homme étonnant!

ROBERT.

Approche, mon ami. Que cherches-tu ?

ROSINSKY.

Je cherche des hommes ; — oui, des hommes ; car juſques ici je n'ai trouvé que des tigres.

ROBERT.

Et qui t'amene parmi nous ?

ROSINSKY.

La fatalité de mon étoile, & l'injuſtice de mes ſemblables.

ROBERT *à part.*

Encore des plaintes... toujours des malheureux !... & ſi jeune encore !...

ROSINSKY.

(*A part.*) Diſſimulons. (*Haut.*) Oui, je ſuis jeune ; mais les cheveux qui couvrent ta tête ſont moins nombreux que mes revers.

ROBERT.

Eh ! quel eſt ton deſſein ?

ROSINSKY.

D'obéir à tes ordres, de vous ſuivre, de protéger avec vous le foible contre la tyrannie des grands, ſi telle eſt votre inſtitution.

ROBERT.

Oui, ce ſont nos ſtatuts. Mais ta réſolution n'eſt-elle pas l'idée d'une tête exaltée ? (*Aux Brigands.*) Eloignez-vous tous, que je l'interroge. (*Les Brigands ſe retirent.*)

SCENE IV.

ROBERT, ROSINSKY.

ROBERT.

NOus voilà ſeuls. Bon jeune homme, as-tu bien réfléchi? connois-tu la profondeur de l'abîme où tu te précipites? Quoi !

il exiſte des lois, & tu fuis la ſociété pour t'attacher à ceux qu'on nomme des Brigands? Quel eſt ton nom?

ROSINSKY *à part.*

N'allons pas nous trahir! (*Haut.*) Je m'appelle Roſinsky.

ROBERT *avec confiance.*

Roſinsky, écoute; — l'attrait d'une vie indépendante a pu éblouir ta jeuneſſe. L'abus de tous les pouvoirs, l'impuiſſance des lois, l'injuſtice de leurs miniſtres ont dû frapper ton imagination & révolter ta ſenſibilité. Mais nous qui puniſſons les méchans, quel droit avons-nous de redreſſer leurs torts, de ſuppléer par la force à l'inſuffiſance des lois? — Nous n'en ſommes pas moins appellés des Brigands, nos jugemens des crimes, nos arrêts des aſſaſſinats. — Crois-moi ſi ton ame eſt flattée par l'eſpoir de quelque renommée, ah! fuis, jeune inſenſé! il ne croît pas de lauriers parmi nous. Les dangers, la mort, l'infamie, voilà notre partage. (*Il ſe retire a l'écart.*) Vois-tu ſur cette colline cet affreux monument de la juſtice?... c'eſt le tombeau qu'on garde à nos pareils.

ROSINSKY.

Qu'eſt-il encore à craindre pour qui ne craint pas la mort?

ROBERT *avec dédain.*

La mort! — la mort n'eſt rien; — mais ſi tes mains étoient ſouillées du ſang de ton ſemblable? ſi tu portois ſur ton ame le poids affreux d'un homicide?.. jeune homme, tu ne dormirois plus. — Mon enfant, je te parle en pere. (*Il lui prend la main confidemment.*) Tiens, je commande à trois cens hommes capables de tout entreprendre & déterminés à mourir à mon premier coup-d'œil; je puis diſpoſer de cent mille ducats qu'ils ont mis en réſerve comme la part de leur chef. (*Avec force.*) Eh bien! j'abandonnerois mon commandement, ces vils tréſors & dix années de ma vie, pour goûter un quart-d'heure le ſommeil de l'innocence. — (*Emu.*) Eloigne-toi, te dis-je; je ne veux pas avoir ton malheur à me reprocher.

ROSINSKY *à part.*

Quelle élévation d'ame! (*Haut.*) Non, je ne vous quitte plus.

ROBERT *le repouſſant.*

Tu te perds, malheureux...

SCENE V.

ROBERT, ROSINSKY, FORBAN.

FORBAN.

Capitaine, nous t'attendons pour la mot d'ordres des védettes.

ROBERT *à Roſinski en s'en allant.*

Je te laiſſe y rêver, & je reviens. (*Robert & Forban ſortent.*)

SCENE VI.

ROSINSKY *seul.*

FAisons tout pour qu'il me reçoive, & cachons-lui sur-tout que je suis le fils de ce même Comte de Berthold dont il a réclamé lui-même la protection auprès de l'Empereur. Puisse ma derniere dépêche avoir touché le cœur de ce Monarque pour un infortuné d'un mérite aussi si rare !

SCENE VII.

ROSINSKY, ROBERT *revenant.*

ROBERT *à Rosinski.*

EH bien, es-tu déterminé ?

ROSINSKY.

Déterminé comme à la mort.

ROBERT *après une réflexion.*

C'en est assez, Rosinski, je te reçois dans ma compagnie; mais apprends que tout Brigands que l'on nous nomme, le crime parmi nous est puni, & la vertu récompensée. Amis il est tems de relever les postes & de savoir où nous sommes.

WOLBAC *à Rosinski.*

Allons, camarade.

(*Volbac, Razmann, Roller & tous les Brigands, à l'exception de Forban, sortent avec Rosinsky. Celui-ci revient pour épier les actions de Robert, en se tenant dans l'éloignement.*)

FORBAN *à Robert.*

Notre marche nocturne a tellement brouillé ma géographie, que je ne sais pas même m'orienter.

ROBERT.

Je vois un laboureur qui pourra nous instruire; qu'on l'amene. (*Forban va le chercher.*) Quels monstres on rencontre dans la société ! c'est pourtant là que nous trouverons un jour nos juges, si je ne parviens à changer la face de cet empire.

SCENE VIII.

ROBERT, FORBAN, *des brigands dans le fonds*, UN PAYSAN *tenant par la main un enfant de sept à huit ans.*

LE PAYSAN *effrayé.*

AH ! Messieurs... Messieurs, épargnez un pauvre homme.

ROBERT *avec bonté.*

Rassurez-vous, mon pere; approchez, vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux que vous voyez autour de vous.

LE PAYSAN.

Pardon... On parle de Brigands qui ſont retirés dans cette forêt; mais, je vois bien que vous êtes d'honnêtes gens.

ROBERT.

Encore une fois, ne craignez rien, & dites-nous où nous ſommes.

LE PAYSAN.

Dans la Franconie.

ROBERT *étonné.*

Dans la Franconie?

LE PAYSAN.

Sur les terres du Comte de Moldar.

ROBERT *à part.*

Dieux! je ſuis dans l'héritage de mes peres. Je reſpire le même air que Sophie. (*Haut.*) Ah! mon ami, connoîtriez-vous le vieux Comte de Moldar?

LE PAYSAN.

Hélas! j'étois autrefois ſon premier Jardinier.

ROBERT.

Comment! vous auroit-il renvoyé, lui qui aimoit tant à faire des heureux!

LE PAYSAN.

Ah! je le ſerois ſans doute, s'il vivoit encore.

ROBERT *avec douleur.*

Il eſt mort. (*A part.*) O ciel!... & je n'ai pu fermer ſes yeux. (*Haut.*) Ah! mon ami, quel bon maître vous avez perdu!

LE PAYSAN.

Nous ne le ſavons que trop: auſſi, n'eſt-il pas un ſeul homme dans le canton qui n'eût donné ſa vie pour prolonger la ſienne... Quel convoi!... hommes, femmes, enfans, tout le monde y étoit & fondoit en larmes! — Tenez, depuis ſa mort, pas une bonne récolte, pas une bonne année. La grêle, les débordemens nous laiſſent à peine de quoi payer les impôts. — Quelle différence de lui à ſon fils!... Mais nous étions trop heureux, & les bons maîtres ne vivent jamais aſſez long-tems. Adieu, Monſieur. (*Il veut s'en aller.*)

ROBERT.

Reſtez, mon ami, reſtez: votre journée ne ſera pas perdue. (*En tremblant.*) Quel fut, dit-on, la cauſe de ſa mort? ſon âge n'étoit pas ſi avancé.

LE PAYSAN.

Le chagrin que ces enfans lui ont cauſé.

ROBERT *à part.*

Ah! malheureux! chaque mot eſt un coup de poignard. (*Haut.*) Quoi! ſes deux fils...

LE PAYSAN *attendri.*

Il ne lui en reſtoit plus qu'un pour ſon malheur & le nôtre; l'aîné, qui ſeul devoit conſoler ſa vieilleſſe & devenir Seigneur du canton, eſt ſans doute mort, puiſqu'on n'entend plus parler de lui.

ROBERT.

Vous pleurez bon vieillard ?...

LE PAYSAN *sanglotant.*

Je ne puis en parler sans en avoir le cœur suffoqué. Ah ! le bon Seigneur que celui-là auroit fait ! comme nous serions heureux!

ROBERT *à part.*

Ah ! Robert ! quels biens tu as perdus. (*Haut.*) Vous le connoissiez donc ?

LE PAYSAN *avec une explosion de larmes.*

Si je le connoissois ? moi... Tenez, voici son filleul. (*Il lui présente l'enfant.*)

ROBERT.

Du Comte de Moldar ?

LE PAYSAN.

Non. De son fils Robert avec Sophie de Northal.

ROBERT.

Avec Sophie!... (*Il le reconnoît.*) Ah ! c'est vous, mon cher Guillaume... & voici mon petit Robert !... (*Il l'embrasse avec violence.*)

L'ENFANT.

Mon pere, il me fait mal.

LE PAYSAN *le fixe.*

Vous m'effrayez, Monsieur... Seriez-vous ?...

ROBERT *à part.*

Mon émotion me trahit. (*Haut.*) Ne soyez pas étonné de me voir si bien instruit. J'ai connu Robert de Moldar à l'Université de Léipsic. Il étoit mon meilleur ami ; tous les secrets de son cœur m'étoient connus. Recevez ce présent de sa part ; je suis sûr qu'il m'en tiendra compte. (*Il lui donne une bourse.*)

LE PAYSAN.

C'est trop, Monsieur... c'est trop Ma femme ne croira jamais...

ROBERT.

Garde tout, mon ami, tout, tout. (*Avec un soupir.*) Et que fait-elle ? que fait la charmante Sophie ?

LE PAYSAN.

Ses jours se consument dans la tristesse ; son seul plaisir est de soulager les pauvres.

ROBERT.

Céleste créature !... & son époux ?

LE PAYSAN.

Son époux ?... elle n'est pas mariée!...

ROBERT *le prenant par la main.*

Que dites-vous ? (*Avec sensibilité.*) Elle n'est pas mariée !...

LE PAYSAN.

Non. Il s'est présenté bien des Comtes, des Barons, mais elle a refusé tous les partis ; ils ressembloient trop peu à l'époux qui lui étoit destiné, à Robert.

ROBERT *vivement.*

Elle ne l'a pas oublié ?

LE PAYSAN.

Oh ben oui, oublié ; on n'a pas plutôt prononcé ſon nom devant elle, que les larmes lui viennent aux yeux. Encore hier elle étoit venue apporter un habillement tout complet à ſon filleul : tiens, mon petit ami, a-t-elle dit en l'embraſſant, c'eſt peut-être le dernier préſent que je te fais, car je n'ai plus de bonheur ſur la terre depuis que tu as perdu ton parrain... Elle s'eſt miſe à pleurer, & nous auſſi. — Qu'avez-vous, Monſieur, vous vous trouvez mal !...

ROBERT *abattu.*

Elle l'aimeroit encore? lui... un malheureux... un brigand...

LE PAYSAN.

Quel nom lui donnez-vous ? Oh ! reprenez votre argent... Je ne veux rien devoir à l'ennemi de mon bienfaiteur. (*Il lui jette la bourſe & veut s'en aller.*)

ROBERT *la ramaſſe, & court à lui.*

Que faites-vous ? gardez-le, je vous en conjure. Sophie l'aimeroit ! — lui ſeroit reſtée fidelle ! (*Il tire ſa lettre.*) oh ! les cruels, comme ils m'ont trompé !...

LE PAYSAN.

Oui, l'on vous a trompé. — S'il eſt malheureux aujourd'hui, c'eſt pour avoir été trop bienfaiſant ; & moi je ſerois criminel de lui être encore à charge. — Reprenez votre argent.

ROBERT *le repouſſant.*

Moi, que je le reprenne ! que diroit l'amant de Sophie ?

LE PAYSAN.

Croyez donc qu'elle ne l'aimeroit pas, s'il étoit l'homme que vous dites.

ROBERT *après un ſilence.*

C'en eſt fait ; je n'y puis réſiſter... Il faut que je la voie, que je me jette à ſes pieds. (*Aux Brigands.*) Qu'on faſſe ſceller trois chevaux. Vous Wolbac & Roller, vous me ſuivrez. — Camarades, apprenez que ce territoire eſt ſacré ; le premier d'entre vous qui, pendant abſence, oſera toucher un fruit, attenter à la moindre propriété, foi de Capitaine, aura vu le ſoleil pour la derniere fois.

(*Ils ſortent tous, ainſi que Roſinsky, qui pendant cette ſcene, a fait connoître par ſes geſtes, ſa ſurpriſe & ſon admiration ſur le caractere de Robert.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente d'un côté le château de Moldar ; de l'autre ; un jardin magnifique avec des bosquets ; sur le devant, un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

ROBERT *seul, avec attendrissement, après avoir fixé tous les objets qui l'environnent.*

LEs voilà donc, les lieux de ma naissance !... Ce château d'où je devois un jour répandre mes bienfaits sur un peuple qui m'auroit adoré !... Ce bosquet où Sophie a reçu mes premiers sermens ! Ce gazon, où si souvent assis nous confondions nos ames dans les épanchemens d'une tendresse mutuelle !... Oh ! bien aimée maison de mon pere tu as vu le jeune Robert, & le jeune Robert étoit un enfant heureux ; aujourd'hui tu le revois homme, & il est dans le désespoir : il revient à toi, étranger, proscrit, chargé de malédictions... C jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ! ma Sophie ! je vais te revoir !... Je tremble !... mes genoux s'affaissent... Une sainte frayeur pénetre tous mes sens... (*Il tombe accablé sur un banc de gazon, puis se releve.*) O douleur ! O remords ! n'empoisonnez pas ce seul instant de joie, & j'abandonne à vos tourmens tout le reste affreux de ma vie. — Malheureux ! je n'ai point à craindre d'être reconnu. Ah ! ma voix est changée comme les traits de mon visage. (*Il écoute.*) Qu'entends-je ?... (*Il tremble.*) On vient ; c'est elle sans doute... (*Il s'encourage.*) Robert... Robert ! tu sais braver la mort, & tu ne peux supporter les regards d'une femme ! remettons-nous ; ah ! je ne puis. Fuyons... (*Il sort dans une agitation terrible, & d'un pas précipité.*)

SCENE II.

SOPHIE, RAIMOND *en soldat.*

SOPHIE, *un porte-feuille & une lettre à la main.*

AH ! malheureuse ! que vais-je devenir ? il est mort.

RAIMOND.

Pardonnez-moi les larmes que je vous fais répandre ; l'amitié l'ordonnoit...

SOPHIE.

Il est mort !

RAIMOND.

Oui, mais de la mort des héros. Le premier il arbora l'aigle Impériale au milieu du camp du Sultan ; déjà blessé trois fois, il combattoit encore, quand un coup de mousquet l'abattit à mes

pieds. C'eſt dans cet état que, tranſporté ſous une tente, il écrivit cette lettre d'une main défaillante... (*A part.*) Sa douleur me pénetre.

SOPHIE.

Il eſt mort, & avec lui tout le bonheur de Sophie !

RAIMOND.

Toute l'armée a regretté ſa perte, & rendu juſtice à ſa valeur.

SOPHIE.

Ah ! je ſais trop de quoi ſon cœur étoit capable. (*Avec réſignation.*) Mon ami, je vous remercie. (*A part.*) La vie depuis long-temps eſt un fardeau pour moi ; cette nouvelle pourra m'en délivrer. (*A Raymond qui s'en va.*) Ecoutez ; ſa fortune ſans doute ne lui a pas permis de reconnoître vos ſoins ; je dois m'en acquitter pour lui. Acceptez, je vous prie, ce diamant. (*Elle pleure amerement.*)

RAIMOND.

Ah ! Mademoiſelle, croyez... (*A part.*) Quel cœur j'afflige !... Je n'y puis plus tenir. — Sortons. Je découvrirois tout... (*Il ſort précipitamment.*)

SCENE III.

SOPHIE *ſeule & accablée.*

C'En eſt fait, il n'eſt plus. — Le ſeul eſpoir qui me reſte eſt de le ſuivre. Conſolons-nous ; mon cœur me dit que je ne ſouffrirai pas long-temps. O Robert ! — Robert !... pourquoi mourir le premier ? pourquoi me laiſſer ſeule dans un monde où je n'aimois que toi ? — Arbres... boſquets... gazons... il ne vous verra plus... plus jamais ; allons, il faut quitter ce château, on m'y parleroit encore d'amour, quand je ne deſire plus que la mort. — Il me vient une idée... je puis me retirer chez Guillaume, adopter ſes enfans, faire le bonheur de toute ſa famille... là, l'on ne m'entretiendra que de Robert, de lui ſeul ; ils reſpecteront ma douleur, ils pleureront avec moi. — Ah ! je ſens qu'on eſt moins malheureux quand on peut être encore bienfaiſant.

SCENE IV.

SOPHIE & MAURICE.

MAURICE *d'une feinte triſteſſe.*

JE vois trop, Mademoiſelle, que vous êtes inſtruite de la perte que nous venons de faire : — elle eſt commune à tous deux ; & notre devoir eſt de confondre nos larmes.

SOPHIE.

Ce ſoldat étoit donc auſſi chargé pour vous par votre frere ?... Ah ! nous ſommes affectés trop différemment pour pouvoir pleurer enſemble. — Moi, je perds tout, tout. — Et vous, vous triomphez.

MAURICE.

L'intérêt ne sauroit altérer mes sentimens. Je suis loin de blâmer votre douleur.

SOPHIE *avec un soupir.*

Ah! si vous l'approuvez, pourquoi donc l'interrompre?

MAURICE.

J'ai craint qu'on n'eût pas assez menagé votre sensibilité, & je venois raffermir votre ame contre le coup mortel que cette nouvelle a dû vous porter.

SOPHIE.

Mon cœur a besoin de solitude, & n'est en état ni de donner, ni de recevoir des consolations. (*Elle veut s'en aller.*)

MAURICE *la retient.*

Quoi! toujours me fuir, me reprocher jusqu'au sentiment qui m'attache à vos pas! j'ai dû vous pardonner un instant d'humeur que mon trop d'empressement a provoqué sans doute; mais le terme de mépris vous est échappé, & vous sentez combien ce mot est révoltant pour un cœur qui n'est ni moins noble ni moins élevé que celui de Robert.

SOPHIE.

Ah! jouissez des biens que sa mort vous laisse; mais, au nom du ciel & de mes larmes, n'insultez pas à sa cendre.

MAURICE.

Dites-moi au moins, belle Sophie, que vous ne me méprisez pas.

SOPHIE.

Je ne puis plus haïr ni mépriser. Hélas! tout dans l'univers m'est désormais indifférent.

MAURICE.

Ah! Sophie, si la mémoire de Robert vous est chere, que ne remplissez-vous ses dernieres volontés, en recevant de ma main le rang & la fortune qu'il vous destinoit? Votre sort est de régner sur les deux freres. Venez, tout est prêt, l'autel vous attend; soyez l'épouse de Maurice, & tout est à vos pieds.

SOPHIE *étonnée.*

Moi! votre épouse!

MAURICE.

Mon offre est-elle un déshonneur?

SOPHIE *montrant la lettre qu'elle croit de Robert.*

O mon Robert! auprès de ton cercueil, vois ce monstre outrager ta veuve!

MAURICE *d'une fureur étonnée.*

Vous osez refuser?

SOPHIE *fierement.*

Et toi, qu'oseras-tu?

MAURICE.

Vous êtes en ma puissance...

SOPHIE.

Les loix me protégeront.

MAURICE.

Songez qu'après avoir prié je pourrois vous parler en maître.

SOPHIE.

Ce dernier trait manquoit à toutes tes perfidies.

MAURICE *la prend par la main.*

Il faut donc vous prouver...

SOPHIE *se débat.*

Quoi! jusqu'à la violence.

MAURICE *l'entraîne.*

Oui, dussé-je vous traîner à l'autel... Je veux... j'exige...

SOPHIE *lui arrachant son poignard.*

Ah! scélérat! (*Il la quitte. Elle applique le poignard à son sein.*) Je ne te crains plus.

SCENE V.

MAURICE, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT *à Maurice.*

Que faites-vous, Monsieur? Qui que vous soyez, respectez une femme, cessez de l'outrager.

SOPHIE.

Aux dépens de ma vie j'allois prévenir son attentat. (*Elle jette le poignard, Maurice le ramasse.*

MAURICE.

Mais vous qui osez me donner des leçons, qui êtes-vous? De quel droit entrez-vous ici, & qu'y venez-vous faire?

ROBERT.

Je suis le Baron d'Albert. Je cherche une Demoiselle qui demeure dans un des pavillons de ce château.

MAURICE.

Son nom?

ROBERT.

Sophie de Northal.

SOPHIE.

Qui? moi! Hélas! qui peut encore s'intéresser à mon sort?

MAURICE.

De quelle part?

ROBERT.

C'est un secret que je ne suis point chargé de vous confier.

MAURICE.

Savez-vous qu'ici tout est soumis à mon autorité, & que je puis faire punir l'insolent qui oseroit y résister? Encore une fois, de quelle part, vous dis-je? répondez, votre vie en dépend.

SOPHIE *à Robert.*

Ah! parlez, je vous en conjure... que je ne sois pas la cause d'un malheur. Je n'ai rien dans mon ame qui ne puisse être connu.

ROBERT.

ROBERT.

Je méprise ses menaces ; mais vous le voulez, il suffit. Apprenez donc que c'est de la part de mon ami Robert, le Comte de Moldar.

SOPHIE *fait un cri.*

De Robert ?

MAURICE *étonné.*

(*A part.*) De mon frere ! Un frisson mortel m'a saisi. (*Il examine Robert.*)

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, je sais trop qu'il n'est plus de Robert pour moi !

ROBERT.

Que dites-vous ? plus de Robert ! (*A part.*) Malheureux !

SOPHIE.

Lisez vous-même. Voici la lettre qu'il m'a écrite avant sa mort, & qu'un soldat vient de me remettre.

ROBERT *étonné.*

Une lettre... avant sa mort... remise par un soldat... Permettez. (*Il lit.*)

MAURICE *inquiet, fixe Robert.*

Ses traits... sa taille... sa démarche...

ROBERT *lit.*

Cette lettre est une perfidie, & le soldat un imposteur. — Robert de Moldar est vivant.

MAURICE *effrayé à part.*

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Il vivroit ! dieux !

MAURICE *à part.*

Mon projet est détruit.

SOPHIE *avec sensibilité.*

Ah ! ne trompez pas ma douleur... Il vivroit !

ROBERT.

Je l'ai vu, je lui ai parlé.

MAURICE *à part.*

Seroit-ce lui-même ?

SOPHIE.

Où, dans quels lieux, dans quels pays ?

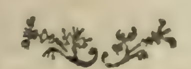
ROBERT.

Dans notre Franconie.

MAURICE *à part.*

Que ce soit un autre ou Robert, il faut d'abord m'en assurer.

(*Il sort.*)



SCENE VI.

SOPHIE & ROBERT.

SOPHIE *le mouchoir sur les yeux.*

AH! s'il savoit les pleurs que j'ai versés pour lui, il ne se pardonneroit pas de m'avoir abandonnée.

ROBERT *avec chaleur.*

Lui, vous abandonner! Mais quoi, banni de la maison paternelle, déshérité, proscrit, persécuté de toutes parts, que pourroit-il vous offrir?

SOPHIE

Une chaumiere & son cœur, je n'aurois rien à desirer.

ROBERT.

Malheureux comme il est...

SOPHIE *l'interrompant.*

Ah! quel que soit son sort, mon bonheur est de le partager.

ROBERT.

Son sort, il est affreux.

SOPHIE *le prenant doucemeut par la main.*

Parlez, est-il dans le besoin?... Il me reste encore des bijoux... je ne les eusse portés que pour lui plaire; il me sera doux d'en être privée pour lui: venez. — (*Elle le regarde.*) Que vois-je? vous pleurez.

ROBERT *à ses genoux.*

Ah, Sophie!

SOPHIE *égarée.*

Mon Robert!

ROBERT.

Bien indigne de vous.

SOPHIE *crie.*

C'est impossible... On vient, levez-vous & dissimulez, ou nous sommes perdus tous deux.

SCENE VII.

ROBERT, SOPHIE, MAURICE, & plusieurs Gardes.

MAURICE *aux Gardes.*

LE voilà. Courez tous, assurez-vous de lui & qu'on l'emmene à la tour. Vous m'en répondrez sur vos têtes (*Les Gardes veulent le saisir.*)

ROBERT *leur présente deux pistolets.*

Misérables! le premier qui s'avance est mort.

MAURICE *aux Gardes.*

Que tardez-vous?

SOPHIE *se jettant entre eux.*

(*A Maurice.*) Vous oseriez... Un étranger... l'ami de votre frere...

ROBERT *à Maurice.*

C'est toi que je devrois punir de violer en moi l'hospitalité, toi qui n'as de courage que pour outrager une femme.

MAURICE *aux Gardes.*

Vous l'entendez, & restez indécis ?...

SOPHIE *troublee.*

Quel est son crime ? Qu'a-t-il fait ?

MAURICE *aux Gardes.*

Ne voyez-vous pas que c'est un des Brigands qui infestent cette contrée & dont la tête est mise à prix ?

SOPHIE *plus troublée.*

Lui ! un Brigand ! Ah ! ne le croyez pas ; c'est l'ami de son frere, de Robert votre bienfaiteur.

MAURICE.

Si ses intentions sont pures, il n'a rien à craindre, je lui rendrai justice ; mais je veux avant tout qu'il dépose ses armes & se livre à ma discrétion.

ROBERT.

Monstre ! à ta discrétion ! apprends que je ne perdrai la liberté qu'avec la vie.

MAURICE.

Eh bien, Gardes, obéissez.

SOPHIE *tombant sur un banc.*

Ah ! dieux !

(*Les Gardes le couchent en joue, il les attend le pistolet à la main.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN, WOLBAÇ, ROLLER.

(*Ces trois derniers arrivent à grand bruit par différens côtés ; le sabre à la main, & suivis de plusieurs autres Brigands.*)

WOLBAC *derriere la scene.*

LE Capitaine... Mille tonneres ! où est le Capitaine ?

FORBAN *suivi des autres.*

Mort & condamnation ! où est-il ?

ROLLER.

Le voici. (*Aux Gardes.*) Arrêtez, malheureux !

FORBAN.

Bas les armes... Vous hésitez ?

WOLBAC *les menaçant.*

Bas les armes, vous dis-je, ou votre vie n'est qu'un rêve.

ROBERT.

Wolbac, point de violence.

ROLLER *a Robert.*

Que veux-tu que nous en faſſions ?

ROBERT.

Je veux qu'on les épargne ; ils ſont aſſez malheureux d'être les eſclaves d'un tyran (*A Forban d'un ton ſévere.*) Mais vous, Forban, que faites-vous ici ? Roller & Wolbac ſont les ſeuls qui devoient me ſuivre.

WOLBAC.

La vue des gens armés qui rempliſſent les cours du château m'avoit donné quelque inquiétude. Je me mêlai dans la foule, & j'appris que ce château devoit être attaqué par des Brigands dont le chef étoit venu lui-même reconnoître les lieux. J'ai craint pour tes jours, & crus devoir demander le renfort que Forban c'eſt chargé d'amener.

ROBERT.

Dieux ! elle ſe trouve mal. (*Il la ſoutient.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSINSKY *accourant.*

ROSINSKY *á Robert en ſecret.*

Un corps de troupes conſidérable ſe fait appercevoir du haut de cette colline, dans une demi-heure elles ſeront au pied de ce château ; je viens t'en prévenir & recevoir tes ordres.

ROBERT *en ſoutenant Sophie.*

Qu'on s'apprête à partir. (*Pluſieurs Brigands ſortent.*)

ROLLER *en montrant Maurice.*

Et qu'ordonnes-tu de ce malheureux ?

ROBERT.

Rien. (*A Sophie.*) Raſſurez-vous, Madame.

WOLBAC.

Il pourroit nous ſervir d'otage.

ROBERT *d'un ton ferme.*

Wolbac, treve de conſeil ! (*A Sophie reſpectueuſement.*) Reprenez vos eſprits, conſolez-vous, Madame ; Robert ne ſaura pas l'accueil que l'on a fait à ſon ami. — Vous le reverrez ſans doute, car ſon courage doit être au-deſſus de ſes malheurs, puiſqu'il eſt aimé de Sophie. (*A Maurice.*) Et vous, ſi vous aimez la vie, reſpectez cette perſonne ; malheur au miſérable qui oſeroit lui faire le moindre outrage. (*A Forban.*) Je te charge, Forban, de faire veiller ſur elle. (*A Sophie.*) Où voulez-vous qu'on vous conduiſe ?

SOPHIE.

Ah ! chez Guillaume le fermier.

ROBERT.

Forban, douze hommes à ſa porte.

FORBAN.

Comptez ſur moi, j'en réponds ſur ma tête.

(*Sophie eſt ſuivie de Forban & de pluſieurs Brigands ; Robert ſalue reſpectueuſement.*)

ROBERT.

Allons.

(*Il ſortent tous en ſe moquant de Maurice, devant lequel ils paſſent.*)

SCENE X.

MAURICE *furieux.*

JE l'ai donc enfin reconnu ! oui, c'eſt mon frere... mon rival... c'eſt Robert lui-même qui eſt à leur tête ! il venoit me braver, & les malheureux me laiſſent à la merci de ce Brigand.

(*Il ſe jette de dépit ſur un banc de gazon, & réfléchit.*)

SCENE XI.

MAURICE, BERTRAND.

BERTRAND.

JE viens vous rendre compte de la miſſion dont vous m'avez chargé.

MAURICE *effrayé.*

Je ſais tout, le Comte de Marbourg eſt mort aſſaſſiné Bertrand ; le même ſort peut-être me menace.

BERTRAND.

On vient à votre ſecours ; pluſieurs régimens paroiſſent dans la plaine.

MAURICE.

Eſt-il bien vrai, Bertrand, ne t'es-tu pas trompé ?

BERTRAND.

Ils ſeront tout-à-l'heure aux portes du château. La retraite des Brigands eſt découverte, & déjà l'on s'apprête à marcher ſur leurs traces.

MAURICE *avec tranſport.*

Qu'on s'attache ſur-tout à la perſonne de leur chef. Mort ou vif, qu'il me ſoit livré. A cette condition on peut offrir la vie aux autres. (*A part.*) Sophie, Robert... miſérables... tremblez, l'inſtant de ma vengeance approche.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une forêt sombre ; les Brigands sont dispersés par groupes ; les uns couchés à terre jouent aux dés, d'autres boivent, fument ou dorment. D'un côté, sur le devant, est Razmann, le bras en écharpe, examinant avec attention des papiers, & se servant de tems en tems d'un crayon qu'il tient dans la main. De l'autre côté, sur le devant, est un Brigand qui ferme un livre, & semble continuer une conversation avec deux de ses camarades. On voit à terre des cruches pleines de vin & des verres.

SCENE PREMIERE.

UN BRIGAND *fermant un livre.*

OUi, je le soutiens à la honte du siecle, notre race est abâtardie. L'homme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à l'homme d'autrefois, que la vie d'un bûcheron à celle d'un Sybarite, ou la tête d'un petit maître au buste de Marius. — Tenez, quand j'ai le cerveau farci de quelques pages de Plutarque, & que mes réflexions se tournent par hazard sur les petites intrigues & le caractere chétif de mes contemporains, je crois sortir d'un cercle de grands hommes pour m'amuser un instant à voir danser des marionnettes.

UN SECOND BRIGAND.

Bravo ! un verre de vin là-dessus, & ton raisonnement n'en vaudra que mieux. (*Il se verse à boire.*)

RAZMANN *examinant des papiers.*

Quelle abomination ! Voilà des preuves sans replique.

LE PREMIER BRIGAND *après avoir lu.*

N'es-tu pas de mon avis, Razmann ?

RAZMANN *en colere.*

Laissez-moi... je suis indigné contre tout ce qui porte le nom d'homme : ce Baron de Starfelds est un monstre.

LE PREMIER BRIGAND.

C'est pour le juger que le tribunal s'assemble demain. Le Capitaine m'a chargé de le défendre ; mais comment faire ? J'ai parcouru tout le canton pour recueillir un seul fait qui pût parler en sa faveur ; mais rien. Et j'aurois pu former un volume des vexations qu'il a commises.

RAZMANN *examinant les papiers.*

Tenir un vieillard dans les fers !... pendant quinze mois ! l'ôter à sa femme... à ses enfans... ruiner toute un famille ! — pour un coup de fusil tiré sur un chevreuil !... (*Pensif, il continue.*) Sur un chevreuil ! & de pareilles horreurs se commettent dans la Germanie !... & dans le quinzieme siecle encore, sur ce peuple

que César sut dompter sans jamais pouvoir le rendre esclave ! — Mort de mon ame ! camarades, croyons-en notre Capitaine. Ne bornons pas nos exploits à punir les oppresseurs de notre patrie ; rendons nos bienfaits universels. Analysons les droits que la nature a departis à notre espece, adressons ce manifeste à tous les peuples courbés sous le joug des tyrans, à tous les hommes encore capables de sentir la dignité de leur être. Réveillons nos compatriotes, qu'ils se réunissent à nous, & la Germanie deviendra un état livre, auprès duquel & Rome & Sparte n'auront été que des couvens de nones. A boire, camarade. (*On lui verse à boire.*) A la santé du Capitaine Robert.

LE PREMIER BRIGAND *se verse à boire.*

De notre Général Robert.

UN SECOND BRIGAND.

Du grand réformateur Robert.

UN TROISIEME BRIGAND *boit.*

Du premier des hommes, Robert.

RAZMANN *après avoir bu égoute son verre.*

Que n'est-ce là le sang du dernier des tyrans !

LE PREMIER BRIGAND.

Je donnerois le mien pour l'obtenir.

RAZMANN.

Patience, leur regne finira.— Rappelez-vous les paroles du Capitaine, quand apres l'avoir attaqué dans les forêts de la Bohême, nous tombâmes à ses pieds pour le prier d'être notre chef. — « Oui, je le serai nous dit-il, si vous me jurez d'être justes. Rome » fut fondée par des Brigands, & Rome n'en devint pas moins » la maîtresse du monde ; que cet exemple vous inspire, & faisons » pour la Germanie ce qu'ils firent pour l'univers. » Robert nous l'a promis ; camarades, il tiendra sa parole.

LE PREMIER BRIGAND.

Il n'est rien de si grand dont il ne soit capable ; mais son projet exige...

RAZMANN *l'interrompant.*

De la tête & du cœur, & des bras dévoués à Robert...

LE PREMIER BRIGAND.

Voici sans doute le Capitaine.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN.

FORBAN.

Robert est de retour. N'est-il rien arrivé depuis son départ ?

RAZMANN.

Rien ; mais chez vous y a-t-il eu quelque escarmouche ?

FORBAN.

Non, pas une chiquenaude. (*Il se verse à boire.*) On alloit faire

sauter la cervelle au Capitaine, nous sommes arrivés à temps, & tout s'est pacifié.

TOUS LES BRIGANDS *avec intérêt.*

Au Capitaine !

RAZMANN.

Et vous en êtes restés là ?

FORBAN.

Il nous a défendu d'agir. Le voici — S'il en est qui soient pris de vin, je leur conseille de se retirer, car il est d'une humeur de tigre.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, WOLBAC, ROLLER & autres.

(*Tous les Brigands qui sont couchés se levent à son arrivée.*)

ROBERT *voyant des bouteilles de vin.*

QUe s'est-il passé ici ?

RAZMANN.

Nous avons bu à ta santé, Capitaine, j'ai écorné le rouleau de ducats dont tu m'as gratifié.

ROBERT *froidement.*

Tu pouvois en faire un meilleur usage. — Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul (*Tous les Brigands sortent, à l'exception de Razmann, & Forban qui se tient dans l'éloignement, tant que Robert & Razmann parlent ensemble.*)

RAZMANN.

Voici le rapport dont tu m'as chargé, & que je viens d'achever.

ROBERT *regarde le papier, puis d'un ton sévere :*

Contre le Baron de Starfelds ! — Comment ! un travail de cette importance... fait dans une orgie... le verre à la main... le cerveau échauffé !... & tu oses me le présenter !

RAZMANN.

Capitaine, je me souviens de mes sermens, & connois mon devoir. Ma tête étoit saine & mon cœur juste quand je le fis. — Je provoque sur moi-même toute la sévérité du tribunal, si l'on peut me convaincre de la moindre exagération.

ROBERT.

Il suffit. Demain aux premiers rayons du jour le tribunal s'assemble, tu peux t'y préparer ; mais c'est des faits... des faits surtout qu'il nous faut. (*Il lui rend son rapport.*)

RAZMANN.

Vous n'en manquerez pas. (*Il sort.*)

SCENE IV.

ROBERT & FORBAN.

FORBAN.

Un mot, Capitaine.

ROBERT.

Parle.

FORBAN.

Nous avons parmi nous un traître, & c'eſt à toi qu'il en veut,

ROBERT.

Nomme-le.

FORBAN.

Roſinsky. — Tu nous quittois à peine, que me promenant à deux pas d'ici, j'entrevois un homme qui, à la faveur des brouſſailles, ſembloit épier nos démarches. Son air myſtérieux me frappe; je m'approche, il veut fuir, je l'arrête. Effrayé par mes menaces, il s'avoue chargé d'une lettre pour Roſinsky; ce nom redouble ma curioſité; je le queſtionne, il ſe trouble, il balbutie, je lui préſente un piſtolet; à cette vue, il ſe jette à mes pieds, & ajoute que le nom de Roſinsky lui paroît un nom ſuppoſé; que des dépèches importantes arrivées dans le jour exigent ſa préſence au village voiſin, où il eſt attendu par un courier. — Cette lettre au ſurplus pourra débrouiller l'énigme. (*Il lui donne la lettre.*)

ROBERT *la regardant.*

Elle eſt cachetée.

FORBAN.

Capitaine, ſonge que ta tête eſt miſe à prix; ce jeune homme veut la livrer; voilà mon avis.

ROBERT.

Il ſuffit. Qu'on m'envoie Roſinsky. (*Forban ſort. Robert met la lettre dans ſa poche, & ſe jette accablé au pied d'un arbre.*)

SCENE V.

ROBERT *ſeul.*

Quelle deſtinée! tout conſpire contre ma vie. — Un ſeul être dans le monde s'intéreſſe à moi, c'eſt Sophie... & il faut la fuir pour toujours! — Ah, Maurice! jamais, non, jamais je ne t'ai offenſé, & tu as empoiſonné le ſeul inſtant de joie que huit ans d'infortunes euſſent offert à ton frere. (*Avec réſignation il ſe leve.*) N'en doutons pas, il eſt des hommes faits pour éprouver tous les malheurs, des hommes que le deſtin s'acharne à pourſuivre ſans relâche, & ſur qui peſe invariablement la main de la fatalité. Il faut remplir mon ſort.

SCENE VI.

ROBERT, ROSINSKY, & *ſucceſſivement tous les autres.*

ROBERT *à Roſinsky.*

APproche. (*Il le fixe long-temps.*) Roſinsky, on te ſoupçonne d'une trahiſon.

ROSINSKY *étonné.*

Moi!

ROBERT.

Toi-même.

ROSINSKY.

J'en ſuis incapable: voilà toute ma réponſe.

ROBERT.

J'aime à le croire. — Ecoute, je ne crains rien d'un homme généreux, & j'eſtime trop peu ma vie pour la diſputer à un traître. Mais, malheur à qui oſeroit attenter à celle de mes camarades.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN *accourant.*

FORBAN.

CApitaine, nous ſommes découverts, pluſieurs régimens ſont à l'entrée de la forêt. — Qu'ordonnes-tu?

ROBERT *calme.*

De nous réunir & de les attendre. (*Il fixe Roſinsky.*) Eh bien, Roſinsky!... cette nouvelle... (*Il tire froidement la lettre & la lui donne.*) Voici la lettre qu'on t'écrit.

ROSINSKY *étonné.*

Une lettre... on m'a trahi. (*Il prend la lettre, rompt le cachet & la préſente à Robert.*) Tiens, lis & juge-moi.

ROBERT *la repouſſe.*

Tu l'offres, c'eſt aſſez.

ROSINSKY *allant au Capitaine.*

Capitaine, bientôt tu me connoîtras mieux. (*A part en s'en allant.*) Voyons par cette lettre ſi j'ai pu réuſſir à ſauver cet homme ſi rare. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE PRÉCÉDENS, ROLLER *ſuivi de pluſieurs autres Brigands.*

ROLLER.

AUx armes, aux armes; Capitaine; dans ſix minutes nous ſommes environnés.

RAZMANN *ſuivi d'autres.*

Capitaine, pluſieurs milliers de Dragons, de Chaſſeurs & de Huſſards parcourent la forêt, & forment un cordon autour de nous.

WALBAC *ſuivi d'autres.*

Mille tonnerres! nous allons leur donner de l'exercice; Capitaine, tu ſais ce qui ſe paſſe.

ROBERT *calme.*

Forban, ta troupe eſt-elle réunie? Combien ſommes-nous?

FORBAN.

Trois cens dix, dont quatre bleſſés, en comptant Razmann.

RAZMANN.

Je n'ai pas le temps de l'être aujourd'hui. (*A un Brigand.*) Ote-moi cette écharpe, je ſuis guéri.

ROBERT.

Avons-nous des munitions?

FORBAN.

En abondance.

RAZMANN *ſautant de joie.*

De la poudre & du plomb de quoi exterminer une armée.

ROBERT.

Vos armes ſont-elles en état?

TOUS LES BRIGANDS.

Oui, oui.

ROBERT.

Amis, préparez-vous, la journée ſera chaude. (*Aux Brigands.*) S'il en eſt parmi vous qui craignent le danger, il eſt encore temps, qu'ils se déshabillent & ſe retirent, je dirai que ce ſont des voyageurs que nous avons dépouillés.

FORBAN.

Je réponds des miens, nous tomberons ſur eux comme des lions affamés.

RAZMANN.

Le même courage nous anime tous: point de quartier ſur-tout.

WOLBAC.

Point de quartier, je le jure, foi de Brigand. Allons, Capitaine, commande, nous te ſuivrons dans les gouffres de l'enfer. (*Ils ſe rangent pour ſortir.*)

UN BRIGAND *arrive.*

Capitaine, un envoyé de nos ennemis, qui ſe dit chargé de paroles de paix, demande à nous parler.

ROBERT, *après un ſilence.*

Qu'il vienne... (*Le Brigand le fait approcher.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN AUMONIER.

L'AUMONIER.

MEssieurs, c'est un Ministre de la religion qui paroît devant vous. Je suis seul; mais derriere moi sont trois mille hommes qui veillent sur ma vie.

ROBERT.

Approchez & parlez sans crainte. Quelle est votre mission?

L'AUMONIER.

Le Magistrat souverain qui prononce sur la vie & la mort de vos pareils, me députe vers vous; (*A Robert.*) mais c'est à vous sur-tout qu'il m'adresse, à vous le chef de ceux qui vous entourent & marchent sous vos ordres, à vous dont l'existence n'est qu'un cercle de meurtres, & dont la main dégoute encore du sang du Comte de Marbourg. Comptez vos crimes, & jugez par leur nombre quel doit être votre supplice. Eh bien, si vous consentez à vous rendre, si vous vous remettez à la clémence du Magistrat, il va fermer les yeux sur la moitié de vos forfaits, & de mille morts qu'ils ont mérités, peut-être même la plus douce peut encore vous être sauvée. (*Les Brigands font tous un mouvement d'indignation.*)

WOLBAC *à Robert.*

Mort & malédiction! il me prend une envie de lui couper la parole à coups de sabre.

ROLLER *à Robert.*

A moi... à moi...

ROBERT *aux Brigands.*

Qu'aucun de vous n'ait la hardiesse de l'approcher. (*A l'Aumônier.*) Monsieur, vous nous voyez trois cens, accoutumés au feu, & incapables de fuir. Autour de nous sont, je le sais, trois mille hommes au moins, blanchis sous le mousquet. Eh bien! écoutez ma réponse: J'ai rompu, il est vrai, toute subordination, & par-tout j'ai porté l'épouvante aux méchans. Oui, le sang de l'oppresseur Marbourg teint encore les vêtemens qui me couvrent. Mais ce n'est pas assez; (*Il étend sa main & ôte un anneau de son doigt.*) j'arrachai ce rubis de la main d'un Ministre qui, pour satisfaire son luxe effréné, dilapidoit les trésors de l'état en prodigant aux courtisans la substance des peuples opprimés; je le rencontrai à la chasse, environné de flatteurs, un coup de poignard mit fin à ses oppressions, mon tribunal l'avoit jugé.

L'AUMONIER *sans chaleur & croisant les bras.*

Vous osez avouer un tel meurtre!

RAZMANN.

Hercule cachoit-il les siens?

ROBERT.

Ce diamant fut celui d'un lâche Magiſtrat qui trafiquoit de la juſtice, & faiſoit plier à ſon gré les lois dont il étoit l'organe. Il venoit de ruiner deux peres de famille, pour enrichir un des parens de ſa maîtreſſe; mon tribunal prononça ſon arrêt.

WOLBAC

Et moi, je l'exécutai.

ROBERT.

Ce ſaphir enfin me rappelle tous les vices des gens de votre ordre; il étoit au doigt d'un Prélat hypocrite, qui prêchoit le jeune & la continence, en paſſant ſa vie dans la débauche; l'inſolence de ſon faſte, le débordement de ſes mœurs ſcandaliſoient le peuple, dont il avoit eu l'art de faſciner les yeux pour être élu; les portes de ſon palais qui reſſembloient à la demeure d'un Sybarite, s'ouvroient avec fracas à l'approche d'un libertin titré, & une armée de valets en écartoit avec outrage l'aveugle octogénaire qui venoit implorer ſa pitié. Il s'échappoit des bras d'une femme impudique, pour aller à l'autel commettre un nouveau ſacrilege Je l'y ſurpris & lui perçai le cœur.

L'AUMONIER *furieux.*

Un Prélat! & l'enfer ne s'eſt point ouvert ſous tes pas?

ROBERT *d'un ton glacé.*

Non; il s'eſt fermé ſur les ſiens...

FORBAN *riant.*

Il lui faiſoit là un aſſez beau préſent...

L'AUMONIER *l'interrompant en colere.*

Qui t'a rendu ſon juge? Qui t'a donné le droit de le punir.

ROBERT *fierement.*

Qui!... l'injuſtice des tribunaux qui s'en laiſſoient corrompre, & l'impuiſſance des lois qui ne pouvoit plus les atteindre. Depuis trop de ſiecles le foible étoit impunément le jouet du puiſſant. Il vous manquoit un tribunal qui pût frapper les uns & protéger les autres; c'eſt ainſi qu'ont été jugés les ſcélérats que j'ai déſignés.— Gardez tous ces anneaux, cachets de leur réprobation. (*Il tire des papiers de ſon juſte-au-corps.*) Voici les preuves de leurs forfaits, & leurs arrêts de mort; portez-les à votre Sénat, qu'il les voie, & qu'il tremble de nous avoir forcés à être plus juſtes que lui.

L'AUMONIER.

C'eſt donc là ta réponſe? (*Aux Brigands.*) Eh bien, écoutez tous, vous autres, ce que le Magiſtrat me charge de vous notifier. — Si à l'inſtant vous lui livrez le ſcélérat qui ſe dit votre chef, non-ſeulement il vous fait grace de la vie, mais le ſouvenir même de vos forfaits eſt effacé. Vous rentrez dans la ſociété, des emplois vous attendent, le chemin des honneurs vous eſt ouvert. — Courage donc, aſſurez-vous de lui, & ſoyez libres.

ROBERT *aux Brigands, après un long ſilence.*

Entendez-vous, Meſſieurs, vous êtes environnés, captifs, on vous offre la liberté! vous êtes jugés, condamnés, pourtant on

vous laiſſe la vie. Héſitez-vous ? eſt-il ſi difficile de choiſir entre les fers & la liberté ?

L'AUMONIER *étonné.*

Cet homme eſt inſenſé ! (*Aux Brigands.*) Douteriez-vous de la bonne foi du Magiſtrat ? Voici votre pardon, ſcellé & ſigné de tous les membres. (*Il leur remet le papier.*)

ROBERT *aux Brigands, avec force.*

Vous ne répondez pas. — Penſez-vous renverſer cette haie de bayonnettes qui vous enveloppe ? ou mettez-vous la gloire à braver le danger, dans l'eſpérance de tomber avec moi, de mourir ainſi de la mort des héros ? (*Avec élevation d'ame.*) Ah ! déſabuſez-vous, ils ne vous en feront pas l'honneur, ils ne vous traiteront pas même comme moi, mais comme de vils brigands, de ſerviles inſtrumens dont je voulois uſer pour exécuter des deſſeins plus hardis, des entrepriſes plus élevées — Entendez-vous ces cris ? le cercle ſe reſſerre... Il ne vous reſte qu'un moment, on approche. (*Avec force.*) Je vous rends à tous vos ſermens. (*Tous les Brigands obſervent un morne ſilence.*)

L'AUMONIER *extrêmement étonné.*

Je reſte confondu.

ROBERT *aux Brigands.*

Avez-vous peur que je n'annulle par un ſuicide efféminé le traité qui m'attache à vous ? Non : voici toutes mes armes. (*Il les quitte, il jette tous ſes poignards, piſtolets.*) Livrez-moi, je renonce à tout, juſqu'à l'empire que j'ai ſur ma perſonne... Craignez-vous quelque réſiſtance ? J'attache ici mon bras à cette branche de chêne. — Regardez-moi, je ſuis ſans défenſe... un enfant pourroit m'accabler. (*Avec la plus grande exploſion.*) Voyons qui mettra le premier la main ſur ſon Capitaine, ſans armes.

FORBAN *avec un mouvement violent.*

Quand toutes les furies d'enfer nous entoureroient pour nous exterminer, quiconque n'eſt pas un traître, ſauve le Capitaine.

TOUS LES BRIGANDS *dans un excès de joie.*

Sauve, ſauve le Capitaine !

WOLBAC *à l'Aumônier.*

(*Il déchire le pardon & le lui jette au nez.*) Tiens, voilà ton pardon ; le nôtre eſt à la pointe de nos ſabres.

RAZMANN *à l'Aumônier.*

Sors d'ici, miſérable, & vas dire à ton Sénat qu'il n'eſt pas un ſeul traître dans la troupe de Robert.

ROBERT *à l'Aumônier avec froideur.*

Allez lui rendre compte de tout ce que vous avez vu ; des Brigands auſſi pleins d'honneur ſont par-tout des hommes invincibles. (*L'Aumônier ſe retire.*) Amis, ce n'étoit point ſur vous une épreuve que je faiſois, mais pour inſpirer la terreur à tous ceux qui vont nous combattre. Je n'ai jamais douté de vous. (*Aux Brigands.*) Camarades, nous ſommes libres, je me ſens

en état de résister à une armée. (*On entend battre la caisse, sonner l'attaque & tirer le canon.*) On sonne la charge, ne nous laissons pas surprendre. Allons, mes amis, suivez-moi; la liberté ou la mort, voilà notre cri du combat.

TOUS LES BRIGANDS *crient en s'en allant.*

La liberté ou la mort.

(*Les Brigands se mettent par pelotons commandés par les principaux, comme Forban, Wolbac, Roller & Razmann, & Robert à leur tête.*)

L'entr'acte représente les évolutions, & le feu du combat entre les deux Régimens & les Brigands, au bruit du tambour, de la mousqueterie & du canon. Les soldats sont mis en suite.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente la même forêt qu'au second & au quatrieme acte mais les aspects sont changés On voit dans l'enfoncement à gauche une vieille tour isolée On traverse la scene avec des blessés portés sur des branches d'arbres Les Brigands sont tous harassés & couverts de sang & de poussiere, leurs vêtemens dans le dernier désordre. Le jour commence à tomber.

SCENE PREMIERE.

ROBERT, FORBAN, WOLBAC *sur le devant, beaucoup de Brigands dans le fond.*

ROBERT *se laisse tomber au pied d'un arbre.*

AH! de l'eau, mes amis. Je n'en puis plus, un peu d'eau, si cela est possible. La riviere n'est pas loin, mais vous êtes tous excédés de fatigue...

WOLBAC.

J'y cours. (*Wolbac sort.*)

ROBERT.

Nous avons combattu comme des amis, des freres.

FORBAN.

Ah! ils se souviendront de la journée de l'Aumonier.

ROBERT.

Quelles sont les pertes de part & d'autre?

FORBAN.

Près de trois cens hommes de leur côté restés morts sur la place. Du nôtre dix-sept blessés, un seul tué; mais c'est le brave Roller... il a fait des prodiges...

ROBERT.

Sa mort me fait envie.

FORBAN.

Il sembloit la chercher ; je l'ai vu s'élancer au milieu d'eux, fendre les rangs, frapper, renverser tout ce qui l'approchoit. Le nombre enfin l'emporta ; mais si je n'ai pu le secourir, j'ai du moins su le venger.

ROBERT.

A la place où il est tombé on lui auroit élevé un mausolée, si au lieu de périr pour moi, il fût mort pour servir les passions de quelque Ministre ambitieux. Voilà comme dans la vie tout tient à la fatalité ! A-t-on pansé Razmann ?

FORBAN.

Son état est désespéré ; lui-même il m'a tantôt demandé la mort pour être délivré de ses douleurs : je sais mourir, a-t-il dit, mais je ne puis souffrir. — Je n'ai pas osé lui rendre ce triste service.

WOLBAC *arrive & présente à Robert son chapeau plein d'eau.*

Tiens, Capitaine, voilà de l'eau fraîche comme la glace.

ROBERT *boit & dit à Wolbac ;*

Comment, Wolbac ! quoique excédé de fatigue.

WOLBAC.

Non-seulement de l'eau, cher Capitaine, mais tout mon sang est à ton service. Tu m'as sauvé deux fois la vie, ou plutôt de la honte de tomber vivant dans leurs mains.— Ah, Robert, aie jamais besoin de mon bras, & tu verras si Wolbac sait reconnoître un bienfait.

ROBERT *à Wolbac.*

N'est-il donc plus de salut pour Razmann ?

WOLBAC.

Aucun... deux coups de feu dans la poitrine & treize coups de sabre sur le corps. Les malheureux alloient le mettre en pieces, si je n'étois venu diviser la curée ; mais je les ai fait danser de maniere à se souvenir de la noce. — A propos, qu'est devenu Rosinsky ? Je ne l'ai point vu dans l'action...

FORBAN.

Je l'ignore ; mais, je le répete, sa conduite est fort équivoque.

ROBERT.

Rassurez-vous, moi j'en réponds.

FORBAN *à part.*

Quel diable d'homme, il ne se méfie de personne.



SCENE

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, UN BRIGAND.

UN BRIGAND.

Capitaine, Razmann approche de son dernier moment, il veut encore te voir & te faire ses adieux.

ROBERT.

Allons. (*A part.*) C'est pour moi qu'il s'est sacrifié. (*Il sort.*)

WOLBAC.

Tant mieux, ses tourmens vont finir. (*A Forban.*) Mais nos provisions, camarades ? Mon estomac n'est pas ami de la diete.

FORBAN.

Elles sont en chemin.

WOLBAC.

Notre caisse est bien garnie, j'espere, & celle du Capitaine aussi ; car s'il dépense, ce n'est morbleu pas pour lui.

FORBAN.

La caisse du Capitaine ? Non. — Mais si tu savois l'usage qu'il en fait, ou tu n'aurois pas d'ame, ou des larmes d'admiration couleroient de tes yeux. (*Il lui donne un papier.*) Tiens, lis, voici le mémoire du dernier quartier ; mais prends-y garde, la moindre indiscrétion me perdroit dans son esprit...

WOLBAC *lit d'une voix qui s'altere à la fin de sensibilité.*

Pour deux orphelins élevés à l'Université de Leipsik, cinquante ducats.

Pour la liberté d'un pere de famille emprisonné pour dettes, quarante ducats.

Pour la pension d'une veuve chargée de sept enfans, cent ducats.

Pour un Laboureur ruiné par le débordement des eaux, soixante ducats.

Pour la dot d'une jeune fille. (*Il lui rend le papier d'une voix altérée.*) Tiens... tiens... je crains de m'enthousiasmer pour lui. (*Profondément pénétré.*) Je connoissois son courage, sa franchise, la noblesse de ses sentimens, l'élevation de son ame... mais je ne me doutois pas que ce fût d'un chef de Brigands qu'on dût prendre l'exemple des vertus.

FORBAN.

Si nous avons l'orgueil de nous croire des hommes, conviens, Wolbac, qu'il est digne aussi de nous commander

WOLBAC *appuie.*

Et glorieux pour nous de lui obéir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT *à pas lents, absorbé dans les réflexions.*

ROBERT *lentement.*

C'En est fait, camarades, nous avons perdu notre ami. — Razmann n'est plus : Roller, Razmann & tant d'autres ! Ah ! mon automne est arrivée ; les plus beaux fruits, les feuilles même commencent à tomber sur la terre. Allez vous reposer, je veillerai pour vous.

(*Forban se retire dans le fond, & va se jeter à terre ; Wolbac le suit après avoir examiné Robert un instant & marqué son admiration sur son caractere.*)

ROBERT, *après un long silence, continue.*

Je l'ai vue. C'est donc la mort, la dissolution de notre être... Cet espace effrayant, & pourtant imperceptible, qui sépare le temps de l'éternité. Quel contraste !... Un Brigand meurt l'œil calme. le front serein... L'expression de la douleur, de l'amitié, sont les seuls sentimens qui semblent l'animer ; & j'ai vu les convulsions du désespoir s'emparer des derniers soupirs de l'homme qu'on nommoit juste & bienfaisant !... Est-ce défaut de force... de caractere... foiblesse d'organe ?... ou cet instant seroit-il le terme de notre destination... notre entrée dans le néant ?... Mais ce desir de félicité... ces idées de perfection...— (*Avec force.*) ce charme qu'on éprouve à la suite d'une bonne œuvre... (*Il fixe le ciel.*) cette harmonie universelle, ce mouvement uniforme & pourtant si varié de ces milliers de mondes qui roulent dans l'immensité... Non, non... il est quelque chose après nous ; car je n'ai point encore goûté un seul instant de vrai bonheur. (*Il se promene en réfléchissant.*) J'ai cherché la mort, a-t-il dit, parce que j'étois las de vivre... (*Fortement.*) Moi aussi je suis las de vivre... moi aussi je voudrois déposer le fardeau de mon existence.— Eh ! qui peut m'arrêter ?... Pourquoi languir dans cette prison, accablé du présent, quand je tiens dans ma main (*Il saisit un pistolet*) la clef qui peut m'ouvrir les portes de l'avenir ?— Est-il quelque lueur d'espérance qui puisse encore flatter mon ame ? Les bienfaits même que je répands ont-ils quelque douceur pour moi ? On les rejeteroit avec horreur, si l'on pouvoit connoître celui qui les prodigue.— Mais si le ciel veut que je vive pour être long-temps malheureux, si la fatalité me lie au terrible métier où elle m'a conduit, est-ce à moi de m'y opposer ? Quand l'Éternel dit au soleil de dessécher nos plaines, aux torrens d'inonder les campagnes dévastées : quand il ordonne aux vents brûlans de porter la mort dans nos contrées ; — s'il fait naître un de ces tyrans qui se jouent de la vie des peuples, est-ce à nous de sonder la profondeur de ses décrets, de lui demander

compte des motifs de tant de désastres? nous, instrument passif qu'il emploie & brise à son gré!... Mais Sophie... ah, Sophie!... (*Fortement.*) eh! voudroit-elle recevoir la main d'un Brigand, associer son sort à celui d'un meurtrier; elle, la douceur, la vertu même! (*Déterminé.*) Non, cette idée me détermine... (*Il tire un pistolet de sa ceinture & regarde autour de lui.*) Ah, Sophie! seule tu m'attachois à la vie; ne pouvant être à toi, je dois y renoncer. (*Il se jette à genoux.*) Reçois donc mes adieux... (*Il pleure.*) Je ne demande à la nature entiere.... je ne veux emporter en mourant que l'espoir d'être regretté par toi... (*Il écoute.*) Tout est tranquille, tout dort; moi aussi je veux m'endormir pour ne jamais me réveiller. (*Il bande le pistolet & le porte à son front.*)

SCENE IV.

ROBERT *à genoux*, RAIMOND *dans le fond.*

RAIMOND *un vase à la main.*

Voilà minuit qui sonne dans le village voisin. Il m'attend sans doute. (*Il va frapper à la porte de la tour.*)

LE VIELLARD *dans la tour d'une voix cassée.*

Qui frappe? est-ce toi, cher Raimond, mon bienfaiteur compatissant?

RAIMOND.

Oui, c'est moi, bon vieillard; monte au guichet, je t'apporte ta nourriture.

ROBERT *à part.*

Qu'entends-je? approchons. (*Il s'avance doucement vers Raimond.*)

LE VIELLARD *dans la tour.*

Bientôt je n'en aurai plus besoin. Ah, Raimond! ne te lasse point, mes membres sont affaissés, ma force anéantie... Je sens que la mort ne tardera pas à finir ma misere.

ROBERT *à part.*

La mort!... Est-ce un victime des lois ou de quelque vengeance?

LE VIELLARD.

Que fait mon misérable fils?

RAIMOND.

Ton fils... Hélas! — Mais écoute... Il me semble entendre du bruit: — je me trompois. Ce désert est horrible! adieu, bon vieillard... Descends dans ta prison... Si l'on t'y soupçonnoit encore, ta vie s'éteindroit à l'instant; adieu!... Là haut est ton sauver... ton vengeur... O fils exécrable! (*Il veut s'enfuir.*)

ROBERT *d'une voix terrible.*

Arrête.

RAIMOND *effrayé.*

Ah! Dieux!

ROBERT.

Arrête : qui es-tu ? que fais-tu ? parle.

RAIMOND *plus troublé à part.*

Toutes les frayeurs à la fois !

ROBERT.

Réponds, te dis-je, ou tu es mort.

RAIMOND.

Ah ! je suis un pauvre habitant d'un village de ces montagnes.

ROBERT.

Quel est ce mystere d'iniquité ? je veux le connoître ; quelqu'un est au fond de cette tour...

RAIMOND.

Hélas ! un malheureux condamné à mourir de faim, & que je nourris par pitié dans le silence de la nuit.

ROBERT *avec transport.*

Tu le nourris ?... Un malheureux ! (*Il lui prend la main.*) Ah, mortel bienfaisant ! ne crains rien, tu n'as pas de meilleur ami que moi. — Mais il est captif, il faut briser ses fers. (*Il va prendre des instrumens.*) Instrumens de terreur, pour la premiere fois, venez à mon secours, je vous destine à un plus noble usage.

(*Il force la porte de la tour, & il sort un vieillard foible & décharné, que Raimond soutient.*

RAIMOND *à part.*

O crime de Maurice, tu vas donc être découvert !

LE VIEILLARD *d'une voix foible.*

Ah ! qui que vous soyez, ayez pitié d'un vieillard infortuné.]

ROBERT *recule d'épouvante.*

(*A part.*) Dieux !... la voix de mon pere !

(*Il le fixe, immobile d'étonnement, ensuite l'approche lentement.*)

LE VIELLARD *à genoux.*

Je te remercie, ô ciel ! il est donc arrivé l'instant de ma délivrance.

ROBERT *le fixant avec égarement.*

Ombre du vieux Moldar, quel pouvoir infernal t'arrache du sein des tombeaux ? (*Il l'approche.*) Reviens-tu du séjour des morts, pour dissiper mes doutes sur l'avenir, & me résoudre ici l'énigme de l'éternité ? — Parle, je suis au-dessus de la crainte.

LE VIEILLARD.

Je ne suis pas une ombre, je respire, je vis, mais d'une vie affreuse, tissue d'horreur & d'infortunes.

ROBERT.

Et tes funérailles publiques.

LE VIELLARD.

Une masse informe fut déposée au caveau de mes peres, tandis que dans ce souterrain, retranché du nombre, des vivans, je m'abreuvois de larmes, & me plaignois au ciel du malheur d'exister encore.

ROBERT *à part.*

Quoi donc ! il eſt un Dieu... & ſans ceſſe la vertu ſouffre !... ſans ceſſe le crime triomphe !

LE VIEILLARD.

Ah, que cet air eſt pur !... comme il rafraîchit mes ſens ! (*Il s'aſſied au pied d'un arbre.*) Voilà depuis cinq ans la premiere fois qu'il m'eſt permis de contempler le ciel.

ROBERT *le fixant toujours avec un morne étonnement.*

O cruauté ! ô barbarie !

LE VIEILLARD.

Ah ! ſi tu es homme, ſi tu portes un cœur humain, ne me demande par le récit de mes malheurs, il te feroit déteſter tes ſemblables....

ROBERT *avec effroi.*

Va, je la connois trop cette race de viperes.

LE VIEILLARD.

J'ai mérité mes maux... J'ai banni... déshérité... perſécuté le ſeul de mes fils qui devoit conſoler ma vieilleſſe. — O Robert ! Robert ! (*Il pleure.*)

ROBERT *à part.*

Et je n'oſe tomber à ſes pieds ! (*Haut.*) Mais quel eſt le monſtre qui t'a fait éprouver ce ſupplice ? Parle, je veux m'abreuver de ſon ſang.

LE VIEILLARD *pleurant.*

Ah ! ne le maudis pas, mais juge de mes tourmens !... Celui qui en eſt l'auteur... eſt mon fils, mon propre fils.

ROBERT *pétrifié d'étonnement.*

Ton fils ? — Ton autre fils. Eternelle juſtice ! — (*Furieux.*) C'en eſt aſſez, allons : (*Il tire un coup de piſtolet & dit aux Brigands.*) Réveillez-vous.

(*Au coup de piſtolet, le vieillard tombe en défaillance.*)

LES BRIGANDS *ſe réveillent tous & accourent.*

Eh !... holà !... holà !... Qu'eſt-il arrivé ?

ROBERT *dans une terrible agitation.*

Quoi ! ce récit horrible n'a point arrêté votre ſommeil & fait dreſſer vos cheveux ! — Venez tous, voyez ce vieillard, & frémiſſez. (*D'un ton de voix extatique.*) L'ordre éternel eſt interverti... l'humanité a perdu ſes droits... la nature a briſé ſes liens... Le fils a maſſacré ſon pere ?

LES BRIGANDS *avec ſurpriſe.*

Que dit le Capitaine ?

ROBERT *continuant.*

Maſſacré !... ce terme eſt trop doux. Dans ce déſert... au fond de cette tour... en proie à tous les tourmens de la vie... de la mort, un fils a fait enfermer ce vieillard ; &... que ſert-il de le cacher ?... amis, ce vieillard eſt mon pere. (*Il tombe épuiſé à ſes genoux.*)

LES BRIGANDS.

Son pere ! quoi ! ſon pere ?

RAIMOND *à part.*

O Dieu... C'eſt Robert : quelle nouvelle pour Sophie ; courons. (*Il ſort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* RAIMOND.

WOLBAC.

QU'il diſe un mot, & j'apporte à ſes pieds la tête de ſon perſécuteur.

FORBAN *approche du vieillard avec reſpect.*

Pere de mon Capitaine ; (*Il tire ſon poignard.*) ce poignard eſt deſormais conſacré à ta vengeance.

TOUS LES BRIGANDS.

Vengeance, vengeance !

ROBERT *ſe releve tout-à-coup, s'élance au milieu d'eux & d'une voix terrible.*

Oui, vengeance. — Ecoute-moi, Dieu terrible, Dieu vengeur des forfaits ! j'éleve ici vers toi cette main ſanguinaire ; je jure, par le ſilence & les ténebres qui nous environnent, par ces aſtres qui ſe balancent au-deſſus de nos têtes, de ne pas revoir le ſoleil, ſans avoir ravi la lumiere à l'exécrable parricide. (*Aux Brigands, d'un ſentiment élevé.*) Et vous, découvrez vos têtes, proſternez-vous dans la pouſſiere. (*Ils mettent un genoux en terre.*) Adorez la main indiviſible qui atteſte votre miſſion & ennoblit vos deſtinées. Non, vous n'êtes plus des Brigands. Vous portez dans vos mains le glaive des vengeances céleſtes, vous êtes devenus les anges de la mort, les terribles exécuteurs des hauts décrets de l'Eternel. Levez-vous tous, ce jour vous ſanctifie.

(*Les Brigands ſe levent.*)

WOLBAC.

Ordonne, que faut-il faire ?

ROBERT *à Wolbac.*

Approche, viens toucher les cheveux blancs qui couvrent ce front reſpectacle. (*Il le mene à ſon pere, & lui fait toucher ſes cheveux, puis avec force.*) Maintenant vas venger mon pere.

WOLBAC *vivement.*

Où ? quand ? comment ? parle. Je ſuis tout prêt.

ROBERT.

Prends vingt hommes & cours au château de Moldar... Qu'on arrête Maurice & qu'on le traîne ici. — C'eſt ſur cette place qu'il doit être jugé. Qu'il voie tous ſes forfaits ; (*en montrant le vieillard*) qu'il tremble & qu'il meure. Allez, courez, volez. Je compte les minutes.

(*Ils ſortent en grand nombre, précédés de Wolbac ; tous les autres ſe retirent dans le fond.*)

SCENE VI.

LE VIEILLARD *toujours assoupi*, ROBERT, BRIGANDS *au fond.*

ROBERT *attendri, les yeux fixés sur le vieillard, après un long silence.*

LE barbare !... Voyez ce corps épuisé... Un cannibale auroit respecté sa vieillesse, & son fils l'assassine ! quelle douceur dans ses traits à travers ce sommeil de mort ! (*Avec douleur à un Brigand.*) Il semble méditer des bienfaits ou compter les heureux qu'il a faits.

Ah ! pourquoi n'osé-je le nommer mon pere ! que du moins j'embrasse ses genoux ; (*A ses pieds*) que je goûte un moment le bonheur d'être son fils. — Je suis seul avec lui. (*Après une réflexion.*) Si je dérobois sa bénédiction... (*Attendri.*) La bénédiction d'un pere, dit-on, n'est jamais sans grande efficace. (*Il lui serre les genoux sans y songer.*)

LE VIEILLARD *réveillé avec effroi.*

Etranger... que fais-tu ? que veux-tu ?

ROBERT *toujours à ses pieds.*

J'ai brisé les verroux de ta prison, je t'ai donné la liberté ; ne me refuse pas une grace.

LE VIEILLARD.

Parle, que me demandes-tu ?

ROBERT.

Ta benédiction... mon pere...

LE VIEILLARD.

Et tu l'as méritée. (*Il lui pose la main sur la tête.*) Sois juste & bienfaisant, & tu seras heureux. — Que ne puis-je aussi bénir mes fils ! Ah, Maurice !... (*Il pleure.*)

ROBERT.

Quoi ! tu le pleures ? ton meurtrier ! au pied de cette tour.

LE VIEILLARD *avec douleur.*

J'ai persécuté son frere. — O pere infortuné ! je vis & mon Robert n'est plus.

ROBERT.

Ton Robert ? il respire, il vit.

LE VIEILLARD.

Comment ? que dis-tu ?



SCENE VII.

LE VIEILLARD, ROBERT, SOPHIE & RAIMOND; *dans le fond*, GUILLAUME, sa femme & son enfant, *portant une lanterne allumée devant eux. Des valets de ferme, armés de bâtons, d'autres avec des flambeaux.*

SOPHIE *s'avance sur le devant.*

C'Eſt bien ici, Raimond, que tu m'as dit de le chercher... Quoi! il vivroit! & c'eſt à mon Robert! (*Elle s'avance.*) Que vois-je!... Ah! mon oncle! Ah! Robert!... (*Elle se jette aux genoux du vieillard.*)

ROBERT.

Sophie.

LE VIEILLARD.

Ma fille! Sophie, que dis-tu? où donc eſt-il mon fils?

SOPHIE *criant.*

C'eſt lui... c'eſt Robert. Le voilà.

LE VIEILLARD.

Sophie... Robert... c'eſt vous?

ROBERT.

Tous les deux dans vos bras.

LE VIEILLARD.

Mes enfans!... mes enfans!...

SOPHIE.

Ah! mon oncle!... ah! Robert!... mon amant... mon époux. (*Elle veut l'embraſſer.*)

ROBERT *recule.*

Votre époux!... lui, Robert... — (*Les Brigands entrent.*) Dieux! les voici. (*Il détourne les yeux.*) Non, je ne me ſens pas le courage de verſer le ſang de mon frere. (*Il s'appuie accablé contre un arbre.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WOLBAC *à la tête des Brigands.*

WOLBAC.

CApitaine, nous avons ſuivi tes ordres; mais il n'étoit plus temps. Il s'eſt fait juſtice lui-même. A peine nous a-t-il apperçus, & appris de quelle part nous venions, que du haut d'une tour il s'eſt précipité dans le Mein. (*Tous les Brigands ſe rangent triſtement des deux côtés de la ſcene.*)

LE VIEILLARD *ſe lamentant.*

Qu'ai-je entendu? mon fils... mon fils eſt mort.

ROBERT *à part.*

Et, graces au ciel! mes mains ſont innocentes.

LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Maurice eſt mort, & je n'ai pu lui pardonner !

SOPHIE.

Robert vous eſt rendu, & votre Sophie avec lui.

LE VIEILLARD.

C'eſt donc à vous, mes enfans, à vous ſeuls à fermer mes yeux. Approche, mon fils... tiens, voilà Sophie... ton épouſe.

ROBERT.

Mon épouſe ! Ah ! ſi vous ſaviez !...

SOPHIE *l'interrompant.*

Oui, je la ſuis. Tu l'as promis à la face du ciel ; (*Elle s'avance vers Robert.*) rien ne peut plus briſer nos nœuds... Ton cœur eſt à moi... à moi ſeule...

ROBERT.

Quoi ! le cœur d'un Brigand ?

SOPHIE.

L'amour l'épurera.

ROBERT.

Vas, ma tête eſt proſcrite. Où fuir ? où me cacher ?

SOPHIE.

Dans le fond d'un déſert... avec moi.

GUILLAUME.

Avec nous.

ROBERT.

Ah! Sophie ? ſeroit-il poſſible ? (*Ils veulent ſe jeter dans les bras l'un de l'autre.*)

FORBAN.

(*Il ſort des rangs & met le ſabre entre Sophie & Robert.*)

Arrête, Capitaine ; n'as-tu pas juré cent fois de nous reſter fidele ? tes ſermens ſont-ils moins forts que les pleurs d'une femme ?

ROBERT.

Il a raiſon. Dieux ! dieux !

WOLBAC.

Ne te ſouvient-il plus des dangers que nous avons bravés, des maux que nous avons ſoufferts pour toi ? eſt-ce là le prix de notre attachement ?

ROBERT.

Ah ! Sophie ! ah ! mon pere !

FORBAN.

Que ſont devenus ces plans ſi hardis, ces deſſeins ſi élevés dont tu flattois notre ambition ? As-tu déjà oublié les ſervices de Roller, de Razmann & de tant d'autres qui ſe ſont ſacrifiés pour toi ? Leurs mânes doivent être indignés de ta foibleſſe. Nous étions tous libres tantôt, & loin de te livrer, nous avons affronté la mort pour te défendre. Maintenant tu veux nous abandonner pour aller ſoupirer aux pieds d'une femme.

ROBERT.

O tourmens de l'enfer ! (*Tous les Brigands murmurent ; plusieurs s'avancent, découvrent leur poitrine, & d'un ton ferme,*)

WOLBAC *dit.*

Vois ces blessures... regardes ces cicatrices...

FORBAN.

Ta vie, ta personne, ton être, tout est à nous, c'est notre sang qui nous acquit ces droits, & c'est le tien qui les fera valoir.

ROBERT *consterné.*

C'en est fait, c'en est fait. — Il n'y faut plus penser. J'ai voulu retourner à elle, à la paix, au bonheur, & le ciel s'y oppose.— Otez de mes yeux cette femme.

SOPHIE.

Et c'est toi qui l'ordonnes... Cruel ! arrache-moi donc la vie. (*Elle se jette à ses pieds.*) Frappe, je bénirai mon sort. Tu t'éloignes. (*Aux Brigands.*) Eh bien ! vous, accoutumés au meurtre, soyez tous plus humains que lui. Donnez-moi par pitié la mort que je demande. Vous vous taisez aussi, barbares ! vous ne laissez la vie qu'aux malheureux.

WOLBAC *tire un pistolet de sa ceinture.*

Robert, je vais t'en délivrer.

ROBERT *égaré, dans le dernier désespoir.*

Wolbac, arrête ; non, c'est moi qui me délivrerai du fardeau de cette existence que je ne puis plus supporter. O Sophie de Northal, je te legue à soigner la vieillesse de mon pere. Console-le de tant de pertes ; je te défends de les accumuler, en me suivant dans le tombeau. (*Il tire son poignard, & veut s'en frapper, Forban lui arrête le bras.*)

FORBAN *s'écrie.*

Toi, Robert, une lâcheté...

SOPHIE.

Juste ciel ! (*Elle se jette a lui.*)

LE VIEILLARD.

Ah ! mon fils !

GUILLAUME.

Mon maître ! (*L'enfant effrayé recule.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSINSKY *accourt.*

WOLBAC.

Capitaine.

ROBERT *le repousse désespéré.*

Je ne vous connois plus. Laissez-moi mettre un terme à mes malheurs. (*Il se débat entre leurs mains.*)

ROSINSKY.

Ils font finis. — Reconnois dans Rofinsky, ton parent, le fils du Comte de Berthold.

LE VIEILLARD.

Que dit-il de Berthold ?

ROBERT *avec trouble.*

Toi, le fils de Berthold !

ROSINSKY *très-vivement.*

Mon pere a remis à l'Empereur le mémoire adreffé par toi. Le récit de tes attentats avoit irrité fa juftice ; mais ton refpect pour le malheur, la générofité, la grandeur d'ame qui te font admirer jufques dans tes excès, ont ranimé l'efpoir de ta famille. Depuis un mois, témoin de toutes tes actions fublimes, j'ai écrit ; tes malheurs ont attendri le Souverain ; nos vœux font accomplis, & voici ton pardon. (*Il lui donne un papier.*)

ROBERT *avec tranfport, fe relevant.*

Mon pardon... Ah ! mon pere !... mon pardon : (*Triftement.*) & celui de mes camarades ?

ROSINSKY.

Eft auffi accordé, s'ils jurent de fervir fous toi l'Etat en corps franc de troupes légeres.

ROBERT.

Je réponds d'eux...

TOUS LES BRIGANDS.

Nous le jurons.

ROSINSKY.

O Robert ! l'Empereur touché de tes remords, veut réformer par fa juftice, tous les abus que tu puniffois par la force. (*Aux brigands.*) Il veut vous pardonner vos crimes, & s'éclairer par fes vertus.

ROBERT *exalté.*

Eh bien ! Forban, Wolbac, & vous tous, mes amis, qui avez partagé mes revers, venez partager ma fortune. Vouons déformais à la défenfe de la patrie & des lois qu'on va réformer, le courage que nous avons mis à les venger quand on les outrageoit ; & fi jamais... fi dans le rang où le deftin remet votre Robert, ou ma bouche ou ma main commandoit quelque acte oppreffeur, (*Il remet un poignard à Forban.*) prenez ce fer, frappez ; que mon arrêt de mort cloué fur ma poitrine, porte ces mots effrayans au parjure : *Robert qui puniffoit les crimes eft devenu lui-même un traître à fes fermens. Ce poignard a tranché fes jours.* (*A Rofinsky.*) Et toi, mon cher Berthold, parent noble & généreux, viens jouir avec nous du fruit de tes bienfaits.

F I N.

GUSTAVE EN DALÉCARLIE,

OU

LES MINEURS SUÉDOIS,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Pièces nouvelles.

Ma Tante Aurore, opéra, sifflé en trois actes, applaudi en deux, et malgré celà imprimé en trois. 1 l. 10 s.

Tableau des Sabines, en un acte. 1 l. 4 s.

La Prisonnière, en un acte. 1 l. 4 s.

Comment Faire, parodie de Misantropie et Repentir, en un acte. 1 l. 4 s.

Le Père d'Occasion, en un acte et en prose. 1 l. 4 s.

GUSTAVE EN DALÉCARLIE,

OU

LES MINEURS SUÉDOIS,

ANECDOTE HISTORIQUE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

PAR H. J. F. LAMARTELIÈRE,

Auteur de ROBERT, CHEF DE BRIGANDS, etc.

Prix, 1 liv. 10 sous.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. — 1803.

AVIS AUX DIRECTEURS.

Pour faciliter la mise de cet ouvrage dans les départemens, on a fait imprimer les positions de tous les personnages qui se trouvent placés sur le théâtre dans le même ordre qu'ils sont écrits en titre de chaque scène : celui dont le nom est écrit le premier, a son interlocuteur à sa gauche, ainsi des autres. Au moyen de ces indications et des tableaux qu'on y a figurés, la pièce peut être montée en peu de jours.

Nota. Pour des raisons qu'il est inutile de déduire, cette pièce n'a été représentée, à Paris, que sous le titre des *Mineurs Suédois*.

PERSONNAGES, COSTUMES ET EMPLOIS.

GUSTAVE. Au premier acte, habit de mineur dalécarlien, c'est-à-dire une veste et pantalon de serge ou drap commun, taillé à la hussarde, sans ornemens, bottines communes; au second acte et les autres, habit d'officier suédois, avec bottines à glands, à peu près la même mise que Lowinski dans Lodoïska.	*Premier rôle.*	M. Beaupré.
EDGARD, mineur, fils de Toberne et frère d'Alfred. Au premier acte, habit de mineur; au second acte et autres, manteau; au cinquième, pistolets et sabre.	*Fort, jeune prem.*	M. Masson.
OTHON, général de Christiern, homme loyal et galant, habit danois très-riche, même costume que Boleslas, cependant moins sérieux.	*Grand, 3e rôle.*	M. [illegible]villiers.
LE GOUVERNEUR des mines, même habit qu'Othon, un peu moins riche.	*Raisonn., 2e père.*	M. F[illegible]langes.
PETERS, ancien serviteur de Gustave, homme adroit, intrépide, intrigant pour délivrer Gustave, auquel il est très-attaché. Au premier acte, habit riche comme les précédens, mais d'une [illegible]leur; au second et autres, le costume d'Albert dans Lodoïska.	*Premier comique.*	M. Gabriel.
TOBERNE, vieillard respectable, franc et loyal, ancien militaire, père d'Alfred, costume de simple cultivateur suédois.	*Père noble.*	M. Dussaux.
ALFRED, fils de Toberne et frère d'Edgard, capitaine d'une compagnie de chasseurs danois, habit comme les précédens.	*Jeune 1er, 2e rôle.*	M. Sidonis.
SIGBALD, lieutenant d'Alfred, habit comme Alfred, couleur et galons de même.	*3e amoureux.*	M. Tollin.

MARKOF, inspecteur des mines, caractère brusque, souple devant ses supérieurs, et dur avec ceux qu'il mène, costume comme les autres, mais beaucoup plus sombre, grandes moustaches, un crochet à son habit pour un paquet de clefs, un bâton à la main, et un cornet à bouquin pendant à sa ceinture, duquel il se sert pour appeler les mineurs aux travaux. — *Manteau.* — M. CARTIGNY.

JAK, mineur. Au premier acte, habit de mineur; au cinquième, manteau, toque, sabre et pistolets. — *Accessoire.*

UN CHASSEUR suédois, pareil costume qu'Alfred, sans autres galons qu'en fil. — *Personnage muet.*

LÉONIE, épouse de Gustave, une tunique blanche, brodée en argent, garnie d'un velours noir par le bas, manches pareilles, une espèce de petit doliman ouvert par le bas, allant jusqu'à mi-jambe, fermé par une ceinture un peu riche; il doit être galonné en argent et bordé de fourrure noire, comme les manteaux des hommes, mais sans manches, petite toque sur la tête, de même couleur que le manteau, bordé de même. — *1er rôle jeune.* — M. PELLETIER.

UN ENFANT de quatre à cinq ans, petit costume suédois, sans manteau.

MINEURS.

CHASSEURS D'OTHON.

DALÉCARLIENS.

La scène se passe dans la Dalécarlie.

GUSTAVE EN DALÉCARLIE,

OU

LES MINEURS SUÉDOIS,

ANECDOTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur des mines de la Dalécarlie en Suède : on voit des échelles dressées contre des terrasses, des paniers suspendus en l'air, et tout ce qui concerne le travail des mines ; grand nombre de personnes y sont occupées ; escalier ou montagne dans le fond, d'où descendent les acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, GUSTAVE, JAK.

(Gustave sur le devant, travaillant par intervalle ; Edgard à quelque distance, travaillant de même ; Markof se promenant de côté et d'autre, surveillant les travailleurs.)

GUSTAVE.

Pas un mot de mon épouse... de mon enfant!... pas un mot de Péters, toujours si fidèle, si attaché à son maître ! Séparé de tout ce que j'ai de plus cher au monde, poursuivi, fugitif, sans secours, sans amis, condamné à ne voir que des malheureux, à travailler avec eux dans ces gouffres pour en extraire un métal qui ne sert qu'à acheter ou à payer le crime...

MARKOF, *d'une voix rude, et venant à sa gauche.*

Travaille... tu feras tes réflexions une autre fois.

GUSTAVE.

Dis-moi donc, barbare! pourquoi suis-je ici?

MARKOF.

Par ce qu'on t'y a mis.

GUSTAVE.

Pour quel crime?

MARKOF.

Est-ce que cela me regarde? Vous surveiller et vous bâtonner quand cela se trouve, voilà toute ma besogne. Je ne me mêle pas du reste.

GUSTAVE.

Tu as le cœur bien cruel, ou l'ame bien basse pour te charger du soin de tourmenter ainsi tes semblables!

MARKOF.

Mes semblables! N'êtes-vous pas Suédois?

GUSTAVE.

Suédois ou Danois, nous sommes des hommes... qui te valent.

MARKOF.

Je crois que tu raisonnes!

GUSTAVE.

Raisonner avec toi!

MARKOF, *le bâton levé.*

Ah! tu fais le mutin!

GUSTAVE, *en défense.*

Ne frappe pas, ou je t'extermine.

MARKOF *va pour le frapper.*

Misérable!

(*Pendant qu'ils se menacent, on entend le bruit d'une trompette. Edgard se jette entre Gustave et Markof.*)

EDGARD, *à Markof (Il passe entre Gustave et Markof.)*

Arrête! la trompette sonne : voici le signal du repos, tu n'as plus droit de le frapper.

JAK, *à la tête des mineurs qui sont accourus. (A Markof.)*

Tu n'as plus droit de le frapper.

MARKOF.

Soit : il n'aura rien perdu pour attendre.

EDGARD, *à Markof.*

Pourquoi donc, par ta brutalité, rendre plus odieux encore l'emploi déjà si méprisable que tu exerces ici ?

JAK.

Pourquoi ? parce que la bassesse et la méchanceté sont presque toujours de compagnie

MARKOF.

Courage : mon tour viendra.

EDGARD *(Il a passé naturellement à sa première place.)*

Il passera aussi. Patience, camarades ; le commissaire qui doit prononcer sur nos réclamations est en route, nous l'attendons aujourd'hui. (*A Markof.*) Toi, songe qu'il y a une justice pour tout le monde, quoiqu'elle ne vienne jamais assez tôt pour tes pareils.

(*Markof sort en lui faisant un geste de menace.*)

SCÈNE II.

EDGARD, GUSTAVE, *sur le devant.*

(*Les mineurs, groupés dans le fond, sont couchés ou s'entretiennent.*)

GUSTAVE.

Pourquoi t'exposer pour moi à la colère de ce barbare ?

EDGARD.

Je fais ma besogne. Puis, n'est-il pas juste que nous ayons au moins la consolation de leur dire de tems en tems quelque bonne vérité ? Ils n'en deviennent pas meilleurs ; mais cela soulage. (*Avec un regard observateur.*) Dis-moi donc, ce vêtement ne te sied pas.

GUSTAVE, *embarrassé.*

Que veux-tu dire ?

EDGARD, *vivement.*

Ne crains rien : depuis plusieurs jours je t'examine ; tes traits ne me sont pas inconnus, tu as occupé quelque poste à la cour.

GUSTAVE, *avec un trouble croissant.*

Serais-je reconnu ! (*Haut.*) Pourquoi cette question ?

EDGARD.

C'est que j'y ai trouvé un honnête homme, et cet homme te ressemblait... Ne te souvient-il plus d'un certain braconnier condamné à dix ans de fers, et dont tu obtins la grâce ?

GUSTAVE, *le considérant.*

La grâce d'un braconnier ! Hé bien ?

EDGARD.

Ce braconnier c'est moi, et toi le brave homme dont je parle. Je ne puis reconnaître ce bienfait ; mais je t'en offre le souvenir, parce qu'il est consolant dans le malheur de pouvoir se rappeler le bien qu'on a fait dans la prospérité.

GUSTAVE.

Et quel nouveau délit t'a conduit ici ?

EDGARD.

L'envie de servir Gustave. Le hasard m'avait rangé d'abord sous les drapeaux de Christiern : Gustave nous vainquit sous les murs de Stockholm : j'étais blessé, il me fit guérir ; j'étais prisonnier, il me rendit la liberté. Tant de bonté, de grandeur d'ame, me déterminèrent à le choisir pour mon héros Cependant le bruit se répand que ce même Gustave, échappé des prisons de Copenhague, où il était retenu comme ôtage, a pénétré dans les montagnes de la Dalécarlie, que sa tête est mise à prix. Je veux voir mon bienfaiteur, partager ses périls : j'arrive ; mais déjà les troupes danoises occupaient tous les passages. L'on m'arrête, et l'on m'entraîne ici. Tu sais le reste : ton délit est sans doute le même.

GUSTAVE.

A peu près.

EDGARD, *l'observant.*

Mais tu as vécu à la cour... tu as vu... tu connais ce Gustave... quel est-il ?

GUSTAVE, *froidement.*

C'est le fils d'un homme de bien ; et il cherche à ressembler à son père.

EDGARD.

Et son courage...

GUSTVE, *vivement.*

Est infatigable... il périra ou la Suède sera libre.

EDGARD.

C'est assez : voici ma main, tu peux compter sur moi.

GUSTAVE, *embarrassé.*

Moi ?

EDGARD.

Oui, si le sort nous sépare, si tu revois Gustave...

(On entend le bruit d'une trompette.)

GUSTAVE, *étonné, vivement.*

Quel est ce bruit ?

EDGARD.

Quelqu'un s'est évadé, ou bien l'on va nous passer en revue. Ce signal nous renvoie à notre poste. (*Il lui prend la main.*) Si tu revois Gustave, dis-lui que s'il veut sauver la Suède, il trouvera en moi son premier soldat.

(Chaque mineur se rend à son poste.)

SCÈNE III.

(Pendant ce dernier couplet du second acte, le gouverneur descend lentement avec Péters et Markof pour donner à Edgard le tems d'instruire Gustave : les mineurs sont dans le fond.)

EDGARD, GUSTAVE, JAK, *sur un plan au-dessous ;* MARKOF *est sur un plan plus bas ;* PETERS, LE GOUVERNEUR.

MARKOF, *aux mineurs qui se rangent des deux côtés de la scène*

Que chacun se rende à son poste, et se tienne prêt à paraître devant le commissaire.

LES MINEURS, *avec joie.*

Le commissaire ! le commissaire !

PETERS, *au gouverneur.*

Il paraît que les travaux sont en pleine activité ; la mine est-elle d'un grand rapport?

LE GOUVERNEUR.

Plus considérable qu'on osait l'espérer.

PETERS.

Etes-vous content des travailleurs ?

LE GOUVERNEUR.

La besogne se fait : cependant l'inspecteur que voici, se plaint de quelques-uns d'entr'eux; mais je le crois un peu sévère.

MARKOF.

Le service y gagne, monseigneur, et je cherche à mériter la confiance dont on m'honore.

PETERS.

Point d'indulgence ; justice ! justice rigoureuse ! voici les ordres de Christierne.

LE GOUVERNEUR.

Vous pouvez l'assurer qu'il sont exécutés à la lettre. Tous les jours une partie de la garnison fait une battue dans les environs ; tout ce qu'on rencontre de Suédois dans ces montagnes est conduit ici.

PETERS, *froidement.*

Sans résistance ?

LE GOUVERNEUR, *appuyant.*

Au contraire, à force ouverte. Le bruit de l'évasion de Gustave a ranimé le courage de tous les Dalécarliens ; ils se battraient comme des lions, si d'un jour à l'autre il parraissait à leur tête. Heureusement je ne leur donne pas le tems de se reconnaître : déjà plus de quatre cents sont enfermés dans ces souterrains ; c'est autant d'ennemis de moins, et la mine s'exploite sans qu'il en coûte une obole à l'état. Ils m'obsédaient de réclamations ; n'osant y faire droit moi-même, j'ai demandé un commissaire à la cour : je m'en félicite doublement, puisque son choix est tombé sur vous.

PETERS.

Je rendrai compte à Christierne du zèle que vous mettez à le servir. (*A Markof.*) Vous avez à vous plaindre de quelques-uns d'entre eux ; faites-les venir.

MARKOF, *avec joie.*

A mon tour. (*Il pousse Jak, Gustave et Edgard, et repasse, après avoir désigné Gustave, à la gauche du gouverneur.*) Monseigneur, voici les trois plus mutins, celui-ci surtout.

PETERS.

Il suffit : c'est par lui que je vais commencer. (*A Gustave.*) Approchez.

GUSTAVE, *à la droite de Péters, étonné en le reconnaissant.*

Dieu !

LE GOUVERNEUR.

Votre abord l'a frappé.

PETERS, *au Gouverneur.*

Preuve qu'il est coupable. (*A Gustave.*) Songez que c'est devant votre juge que vous paraissez : point de mensonge, point de détour ; répondez.

(*Péters fait des signes d'intelligence à Gustave, toutes les fois qu'ils ne peuvent être aperçus par le Gouverneur et Markof.*)

GUSTAVE.

Apprenez-moi d'abord de quel crime je suis accusé ?

LE GOUVERNEUR.

De quel crime ! ce n'est pas là notre affaire : adressez-vous à la cour ; c'est son secret.

PETERS.

Etes-vous Suédois ?

GUSTAVE.

Oui : quelque malheureuse qu'elle soit, je ne renie pas ma patrie.

LE GOUVERNEUR.

Votre nom ?

GUSTAVE.

Mon nom n'est pas un crime.

PETERS.

Votre état ?

GUSTAVE.

Militaire.

LE GOUVERNEUR.

Qui avez-vous servi ?

GUSTAVE.

Celui dont la cause m'a paru la plus juste.

PETERS.

Que cherchiez-vous dans ces montagnes ?

GUSTAVE.

Des amis.

LE GOUVERNEUR, *bas à Péters.*

Vous l'entendez.

PETERS.

Dans quel dessein ?

GUSTAVE.

Pour mettre un terme à nos malheurs, ou nous entr'aider à les supporter ensemble.

LE GOUVERNEUR, *bas à Péters.*

Ensemble ! Je vous l'ai dit, ils n'ont que leur Gustave en tête.

PETERS.

Vous voyez qu'on se plaint de vous : qu'avez-vous à répondre ?

GUSTAVE.

Vous êtes mon seul juge ; j'ai des aveux importans à faire, mais ce n'est qu'à vous que je puis les confier.

PETERS, *au gouverneur.*

Il demande qu'on se retire. (*Il fait signe à Markof.*)

MARKOF, *aux mineurs.*

Eloignez-vous.

LE GOUVERNEUR, *à Péters.*

Il vous en contera de belles.

PETERS, *bas au gouverneur.*

Il faut toujours avoir l'air de l'écouter ; il peut donner des renseignemens.

LE GOUVERNEUR.

En effet... je conçois..

PETERS.

Un mensonge conduit souvent à de grandes vérités. Pardon ; ce serait abuser de votre complaisance que de vous laisser plus long-tems exposé à l'air humide et malfaisant que l'on respire ici d'ailleurs, tout cela, comme vous savez, n'est que pour la forme.

LE GOUVERNEUR.

J'entends : vous le voulez, j'obéis. Aussi bien il me reste quelques ordres à donner.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

GUSTAVE, PETERS, MARKOF, *dans le fond, voulant écouter;* MINEURS *dans le fond.*

GUSTAVE, *bas.*

Quoi ! c'est toi, mon cher Péters ! comment as-tu pénétré dans ces abymes ?

PETERS, *bas.*

De la prudence ! (*Haut.*) Voici les griefs dont on vous accuse : écoutez, et préparez-vous à y répondre. (*Il tire un papier qu'il feint de lire.*) Instruit, par le bruit public, de votre évasion des prisons de Copenhague, et de votre arrivée dans ces montagnes, je m'empresse de vous y joindre ; mais déjà la garnison du fort vous avait surpris et entraîné dans ces mines. J'apprends au même instant que le comte de Trolle est en chemin pour s'y rendre en qualité de commissaire nommé par Christierne. Effrayé des dangers qui vous menacent, je retourne sur mes pas, je m'informe de la route qu'il a prise : on me l'indique ; je le rencontre, je l'attaque ; il succombe ; je m'empare de ses papiers, remonte à cheval, et viens me présenter à sa place. (*Haut.*) Voilà ce qu'on vous reproche.

GUSTAVE, *bas.*

Et s'il arrive lui-même ?

PETERS, *bas.*

Il ne tardera pas sans doute : mais nous avons quelques momens devant nous ; il faut en profiter, ou nous sommes perdus. (*Haut.*) Vous voyez que votre délit est prouvé.

GUSTAVE, *bas.*

Et mon épouse... et mon fils ?

PETERS, *bas.*

Possédez-vous ; on nous observe.

GUSTAVE, *bas.*

Où sont-ils ?

PETERS, *bas.*

Votre épouse a quitté Stockholm, soit pour vous joindre, soit pour se soustraire aux poursuites d'Othon.

GUSTAVE, *vivement.*

D'Othon! l'ami, le confident de Christierne!

PETERS, *bas.*

Modérez-vous.

GUSTAVE, *avec véhémence.*

J'en tirerai vengeance, ou cesserai de vivre.

MARKOF, *qui n'a cessé de les écouter.*

Vous le voyez; il ne respecte personne.

PETERS, *à Gustave.*

Vous oubliez que vous êtes devant votre juge.
(*Péters fait un signe impératif à Markof de s'éloigner.*)

GUSTAVT, *haut.*

Pardon. (*Bas.*) Que faire? qu'entreprendre?

PETERS, *bas.*

Concerter une évasion.

GUSTAVE, *bas.*

Par quels moyens?

MARKOF, *les épie.*

(*A part.*) Tâchons d'entendre.

PETERS, *bas.*

Ne peut-on forcer les passages? N'avez-vous point d'amis parmi vos compagnons d'infortune?

MARKOF, *écoutant.*

(*A part.*) Je soupçonne quelque intelligence.

PETERS, *bas.*

S'ils étaient capables d'une résolution courageuse.

GUSTAVE, *bas.*

N'en doutez-pas; ce sont des Suédois : mais quel est ton dessein?

PETERS, *bas.*

De me mettre à leur tête, d'attaquer vos geoliers, de vous sauver, ou de périr à côté de vous.

GUSTAVE, *veut se jeter à son cou.*

Ami rare! ami généreux!

PETERS, *se voyant épié, le repousse.*

Arrêtez; cette familiarité ne convient ni à l'un ni à l'autre. (*A Markof, qui s'était approché.*) Laissez-nous.

MARKOF, *d'un ton soupçonneux.*

Oui, monseigneur: aussi bien je vois que ma présence ici est... inutile. (*On entend le bruit d'une fanfare: tous les mineurs sont étonnés.*) Encore un appel? (*Il examine Gustave et Peters, à part.*) Ils sont interdits: il y a ici quelque fourberie en jeu.

PETERS, *bas à Gustave.*

Il n'en faut pas douter, c'est le commissaire Trolle qui vient d'arriver: il n'y a pas un instant à perdre, il faut éclater ou périr: y êtes-vous résolu?

GUSTAVE, *bas.*

A tout. Mais comment me sauver avec ces vêtemens?

PETERS, *bas.*

J'y ai pourvu.

MARKOF, *en ricanant.*

Monseigneur paraît inquiet.

JAK, *accourant.*

Le commissaire Trolle!

MARKOF.

Le commissaire Trolle! (*En s'en allant.*) Ha! ha! leur trouble ne m'étonne plus: courons. (*Il sort.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* MARKOF.

PÉTERS, *aux mineurs qui s'avancent et forment le cercle autour de lui.*

Mes amis! mes camarades! il n'est plus tems de feindre; je ne suis point le commissaire que vous attendez, un autre est chargé de cette mission: mais n'en espérez rien; c'est un Danois, le plus cruel, le plus implacable de vos ennemis; au lieu d'un juge, c'est un nouvel oppresseur qu'on vous envoie. Un seul moyen vous reste pour vous soustraire à sa

cruauté, et ce moyen je vous l'apporte. (*Il ouvre son doliman, en tire des armes et les distribue, et garde seulement deux pistolets.*) Voici quelques armes dont je me suis muni au hasard ; prenez-les : notre courage fera le reste... Paix ! voici le gouverneur. (*Ils cachent leurs armes.*)

SCÈNE VI.

EDGARD, GUSTAVE, JAK, *vers le plan de la première coulisse* ; PETERS, LE GOUVERNEUR, MARKOF,

LE GOUVERNEUR.

Je suis au désespoir, monsieur, d'être obligé d'employer des mesures de rigueur envers un homme dont j'ai cru devoir respecter le caractère. Le nouveau commissaire qu'on annonce prétend également se nommer le comte de Trolle : l'un de vous deux a donc trahi la vérité. Je ne préjuge rien ; mais mon devoir m'ordonne de punir l'imposteur, et le châtiment ne se fera pas attendre.

PETERS.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre... Avez-vous examiné ses papiers ? sont-ils en règle ? Voici les miens revêtus du grand sceau de Christierne.

(*Le gouverneur les prend et les parcourt.*)

MARKOF, *bas au gouverneur.*

Mon avis serait de s'assurer de l'un et de l'autre.

PETERS.

Point d'imprudence : il s'agit de votre place, peut-être de votre vie : vous connaissez Christierne ; c'est à lui-même que je rendrai compte de votre conduite.

LE GOUVERNEUR, *indécis.*

Je cours m'en informer : dans tous les cas, je me ferai un devoir de vous rendre justice. (*A Markof.*) Suivez-moi. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

GUSTAVE, PETERS.

PETERS, *au milieu des mineurs en cercle.*

Ne vous y trompez pas, mes amis, mon courage et le hasard m'ont en effet rendu maître de ces papiers pour m'introduire ici, et délivrer tant de braves gens. L'occasion est unique ; profitez-en, ou votre servitude est éternelle.

GUSTAVE.

De quel droit vous a-t-on chargés de ces travaux ? pour quel crime vous a-t-on plongés dans ces abymes ? êtes-vous des esclaves ou des malfaiteurs ? Si, comme moi, vous êtes indignez des outrages qu'on vous fait subir, des cruautés qu'on exerce sur nous, voici l'instant d'y mettre un terme : oserez-vous me suivre ?

LES MINEURS.

Oui ! oui ! oui !

GUSTAVE, *à demi-voix, en apercevant le gouverneur.*

Silence !

(*Il se fait un grand silence.*)

SCENE VIII.

LES MINEURS, *dans le fond des deux côtés ;* EDGARD, *sur un plan élevé ;* GUSTAVE, *qui s'avance pour écouter ;* PETERS, LE GOUVERNEUR, *sur un plan plus bas.*

LE GOUVERNEUR, *à Péters.*

Plusieurs officiers de la garnison viennent de reconnaître le comte de Trolle : ses papiers lui ont été volés en route, et c'est vous qu'il accuse.

PETERS.

L'insolent ! je demande qu'on s'assure de lui.

LE GOUVERNEUR.

L'ordre est donné.

PETERS.

Je me rendrai de mon côté dans les prisons du fort aussitôt que j'aurai entendu les réclamations des mineurs, et achevé le ministère qui m'a été confié.

LE GOUVERNEUR, *indécis.*

(*Bas.*) Ne précipitons rien. (*Haut.*) Vous sentez que mon devoir...

PETERS, *l'interrompt.*

Il suffit : la cour prononcera.

SCENE IX.

JAK, EDGARD, GUSTAVE, PETERS, LE GOUVERNEUR, MARKOF.

MARKOF *accourt suivi de quatre fusiliers. (A la gauche du gouverneur, un papier à la main.)*

Une dépêche de la cour. *(Il lui remet une lettre, puis à l'oreille.)* Bonne nouvelle, nous le tenons ; il est ici dans ces mines, on en est sûr.

LE GOUVERNEUR, *ouvrant la lettre.*

Qui dans ces mines ?

MARKOF.

Gustave. (*Il se fait un morne silence parmi les mineurs.*)

LE GOUVERNEUR, *avec joie.*

Gustave! serait-il possible ! Voyons. (*Il lit.*) J'apprends que Gustave, « l'ennemi juré de votre roi, après s'être évadé « des prisons de Copenhague, s'est enfin déguisé dans les « montagnes de la Dalécarlie, où il a été arrêté et conduit « dans les mines dont je vous ai confié le gouvernement. Je « vous ordonne, sous peine de ma disgrace, de le faire transférer sur-le-champ, et sous bonne garde, au château « d'Upsal, où le général Othon ira le recevoir. » *Signé* CHRISTIERN. (*A Markof.*) Que tous les mineurs se rassemblent ici.

(*Pendant que Markof va à droite, à gauche appeler les mineurs, et que le gouverneur est allé appeler quatre gardes qui sont au haut de la montagne. Edgard s'approche de Gustave, lui saisit la main, et dit tout bas.*)

EDGARD.

Ce Gustave qu'on cherche c'est toi : tu m'as sauvé des fers ; voici le moment de m'acquitter envers toi : je prends ta place.

GUSTAVE.

Il y va de ta vie.

EDGARD.

La mienne est peu de chose ; la tienne intéresse toute la Suède.

(*Il est sur l'avant-scène.*)

LE GOUVERNEUR, *aux mineurs.*

Ecoutez : Gustave est parmi vous ; celui qui me le fait connaître est dès ce moment libre, et peut s'attendre de plus à une récompense magnifique.

(*Tous les mineurs gardent un profond silence.*)

EDGARD.

Vos promesses sont inutiles ; des Suédois ne savent pas trahir : mais le nom de Gustave est trop beau (*Il traverse et se place entre Gustave et le gouverneur.*) pour être désavoué ; je mets ma gloire à le porter : le voici ; vous pouvez me livrer.

LE GOUVERNEUR.

Croyez que cette preuve de confiance ne manquera pas d'appaiser le ressentiment de Christierne.

EDGARD.

C'est assez : partons. (*Les quatre fusiliers, qui se tenaient au fond du théâtre, le prennent au milieu d'eux.*) Courage, Suédois ; un génie plus puissant veille sur vos destinées.

(*Il saisit en passant la main de Gustave, la serre avec expression, en lui disant adieu.*)

(*Il sort, entre les quatre fusiliers, précédés du gouverneur, et suivis de Markof. Les mineurs restent dans une sombre stupeur, Edgard sort en étendant ses bras en signe d'amitié à Gustave, qui lui rend ce signe avec reconnaissance.*)

SCENE X.

GUSTAVE, PETERS, JAK, LES MINEURS.

PETERS, *aux mineurs, et au milieu d'eux.*

Rassurez-vous, suédois; ils se sont trompés sur le choix de la victime : celui que l'on vient d'emmener s'est dévoué pour le salut de la Suède; mais son soutien, son libérateur, ce Gustave que vous regrettez, il est sous vos yeux : le voici.

LES MINEURS, *étonnés.*

Lui!

GUSTAVE, *de même que Péters.*

Moi-même : j'ai partagé vos infortunes; partagez avec moi la gloire de les terminer. Amis, laisserez-vous périr votre camarade? Suédois, abandonnerez-vous votre Gustave?

JAK.

Jamais. Ordonne; nos cœurs et nos bras sont à toi.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MARKOF.

MARKOF, *aux mineurs.*

A vos travaux. (*A Péters, à sa gauche.*) Vous, monsieur, en attendant de plus amples renseignemens, j'ai ordre de vous retenir prisonnier dans ces mines.

GUSTAVE.

Suédois, qu'on le désarme.

(*Jak et plusieurs autres l'entourent et le saisissent tout à coup : il cherche à donner du cor pour appeler du secours, mais il en est empéché.*)

MARKOF *se débat entre leurs mains.*

Quoi! vous osez...

JAK.

Point de résistance, ou c'est fait de ta vie. (*A Gustave en le tenant.*) Qu'en faut-il faire?

MARKOF.

Misérables !

GUSTAVE.

Le mettre dans l'impuissance de nous nuire.

(Les mineurs lui arrachent son cor, s'emparent des clefs qui sont attachées à sa ceinture, puis l'attachent à un espèce de poteau qui se trouve dans les mines pour la punition des mineurs.)

(Jak lui prend les clefs, et donne du cor pour assembler les mineurs.)

JAK, *remet les clefs à Gustave.*

Voici les clefs de la grille : quant à sa personne elle est en sûreté.

GUSTAVE.

Bravo ! camarades ! encore un effort et la victoire est à nous. Le Gouverneur est absent, la garnison faible, sans chefs et sans défense : attaquons-la à l'improviste, et, qu'arrachées à nos ennemis, leurs armes deviennent en nos mains les instrumens de notre délivrance.

(Ils sortent au pas de charge, précédés de Gustave, Péters et Jak, et remontent ainsi la montagne.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre rustique, mais propre, sans faste ni pauvreté.

(Au lever du rideau on aperçoit une femme mise simplement, mais avec goût, étendue dans un fauteuil et endormie.)

SCENE PREMIERE.

LEONIE, TOBERNE.

TOBERNE, *regardant Léonie avec intérêt.*

Elle dort..... la fatigue, le besoin l'accablent..... un peu de sommeil lui fera du bien.... Une jeune femme.... au milieu de ces montagnes !... Sans guides ni provisions, pendant le froid et la pluie !... elle a dû souffrir beaucoup.

(Il approche d'elle, et la pose dans une attitude plus commode : ce mouvement la réveille ; elle fait un cri d'effroi.)

Pardon, madame ; votre position était si gênée...

LEONIE, *voulant se jeter à ses pieds, il l'a retient.*

Ah! comment reconnaître...

TOBERNE.

Par votre confiance, madame. Vous êtes jeune et belle ; mais la beauté et l'innocence sont ici à l'abri de toute insulte : si quelque téméraire... Je suis vieux, mais, n'en doutez pas, le peu de sang qui me reste je le sacrifierais pour les faire respecter. Vous avez besoin de repos ; livrez-vous-y sans crainte.

LEONIE.

J'ai besoin de repos ! hélas ! je n'en goûterai de long-tems.

TOBERNE.

Prenez courage ; il est peu de malheurs que le tems n'efface à votre âge.

LEONIE.

Les miens sont affreux.

TOBERNE.

Votre sommeil a été agité ; vous avez prononcé les noms d'époux, de fils...

LEONIE.

Me serais-je trahie ?

TOBERNE.

Ah ! je vous plains ; mais si vous êtes épouse et mère, pourquoi vous exposer seule au milieu de ces montagnes ?

LEONIE.

J'étais accompagnée de deux guides : tout-à-coup plusieurs hommes armés se montrent à quelque distance ; ils s'approchent, nous attaquent ; le combat s'engage, la crainte et l'incertitude me font fuir à travers les rochers qui bordent votre demeure ; épuisée de besoin, de lassitude, j'allais succomber quand le hasard, ou plutôt la providence, vous envoya à mon secours.

TOBERNE

Cette contrée est si déserte, que l'objet de votre voyage doit être...

LEONIE, *l'interrompant.*

Ah ! bien intéressant ! Je me suis séparée de mon fils pour rejoindre mon époux : hélas ! j'ai quitté l'un, sans jamais peut-être retrouver l'autre.

TOBERNE.

Vous les reverrez, madame ; nos malheurs vont finir ; notre seul, notre plus dangereux ennemi, est à la veille d'être arrêté...

LEONIE.

De qui parlez-vous ?

TOBERNE.

De Gustave.

LEONIE, *à part.*

Ah, Dieu !

TOBERNE.

Sa tête est mise à prix, et ne tardera pas sans doute à être livrée.

LEONIE, *à part.*

Malheureuse !

TOBERNE.

Sans lui la Suède serait soumise et tranquille. Heureusement l'on sait qu'il est caché dans ces montagnes : des troupes danoises sont répandues partout ; il ne peut échapper.

LEONIE, *à part.*

O ciel! prends pitié de lui. *(Haut.)* Il fut sans doute votre ennemi ?

TOBERNE.

S'il le fut ! j'étais père de deux fils de la plus belle espérance ; l'un a péri sous ses coups. Mais il m'en reste un autre : il le cherche ; il le trouvera : malheurs à Gustave s'il tombe entre ses mains ! il a juré de venger son frère, et il tiendra parole.

LEONIE.

Vous êtes, je le vois, l'ami de Christierne.

TOBERNE.

Non, madame, mais celui de mon pays : il a besoin de la paix, et je hais tout ambitieux qui cherche à la troubler. Rassurez-vous cependant : quelle que soit votre patrie, vous jouirez ici de tous les droits de l'hospitalité ; nous avons éprouvé les mêmes revers, et les malheureux sont tous compatriotes. On vient ; c'est mon fils.

SCENE II.

LEONIE, ALFRED, TOBERNE.

ALFRED, *entrant par la gauche.*

Bonjour, mon père : il m'est permis de disposer de quelques heures, je viens les passer auprès de vous.

TOBERNE.

Soyez le bien venu, cher Alfred. (*Il le prend par la main*) Permettez-moi, madame, de vous présenter le fils dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Il est militaire, et en cette qualité il se fera gloire d'être un de vos plus zélés défenseurs.

ALFRED.

Vous n'en avez pas besoin, madame, dans la demeure de mon père ; mais croyez que, dans tous les cas, le devoir le plus doux de notre état c'est de protéger les dames.

TOBERNE.

Vous voyez qu'il pense comme moi.

LEONIE.

C'est faire son éloge en peu de mots.

TOBERNE, *à Alfred.*

Madame traversait ces montagnes, accompagnée de deux guides, lorsqu'ils furent attaqués par vos chasseurs : effrayée des apprêts d'un combat inattendu, elle avait pris la fuite, et était tombée à demi-morte à quelque distance de ma cabane, où j'ai eu le bonheur de la secourir.

ALFRED.

En effet, on m'a fait le rapport de cette affaire : vos guides, madame, ont été conduits au château d'Upsal ; dès qu'ils auront été interrogés, je m'empresserai de vous les faire rendre.

TOBERNE.

Vous m'obligerez, mon fils : madame en a besoin pour continuer son voyage.

ALFRED.

Je suis au désespoir d'apprendre que c'est à un évènement aussi désagréable que nous devons le plaisir d'exercer une aussi douce hospitalité : je vous demande pardon pour les braves gens que je commande ; mais nos ordres sont si sévères.... j'ai moi-même un intérêt si puissant... Celui que nous cherchons, madame, a ôté à mon père un fils qu'il chérissait, à moi un frère qui me servait de modèle. Ajoutez que sa tête est mise à prix, et que le soldat ne laisse pas échapper une occasion de gagner dix mille ducats.

TOBERNE.

En a-t-on des nouvelles ?

ALFRED.

On prétend qu'il a été surpris dans ces montagnes, déguisé en paysan, et conduit dans les mines du voisinage : j'ai de la peine à le croire ; mais si le fait est vrai, il doit être en ce moment au pouvoir de Christierne ; car le comte de Trolle y a été envoyé en qualité de commissaire, sous prétexte d'entendre les réclamations des mineurs, mais en effet pour s'asurer de la personne de Gustave.

TOBERNE.

La capture serait précieuse.

ALFRED.

D'autant plus intéressante, que sa présence suffirait pour porter à la révolte tous les habitans de cette contrée, et que nous ne serions pas en force de les contenir : le seul regret que j'éprouverais de cette aventure, ce serait d'avoir sollicité cette commission, sans avoir pu venger moi-même la mort de mon frère.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN CHASSEUR, *dans le fond.*

ALFRED, *apercevant le chasseur.*

Un chasseur ! Il y a sans doute quelque chose de nouveau. (*Le chasseur lui remet une lettre.*) Vous permettez, madame. (*Il l'ouvre et lit.*)

LEONIE, *à part.*

Ah, Dieu ! que vais-je apprendre !

ALFRED.

C'est un ordre d'amener, sur-le-champ, au quartier-général toutes les personnes indistinctement que nous rencontrerons dans ces montagues. (*A Toberne.*) Cet ordre va vous contrarier, mon père. (*A Léonie.*) Vous voyez, madame, que je ne puis me dispenser de vous y conduire.

LEONIE.

Votre devoir vous y oblige ; je dois me soumettre.

ALFRED.

L'ordre est positif ; mais le château est à peu de distance, le général un brave et digne militaire ; je suis persuadé qu'il se fera un plaisir de vous procurer les moyens d'achever commodément votre voyage.

TOBERNE.

Et rien de Gustave ?

ALFRED, *continuant la lecture de la lettre.*

Pas un mot jusqu'ici. (*Avec étonnement.*) Oh ! oh ! les mineurs se sont revoltés.... ont forcé les sentinelles.... désarmé la garnison du fort.... et se sont divisés par bande pour mieux échapper à notre surveillance. (*Au chasseur qui est resté dans le fond.*) Vîte, portez cet ordre à l'officier du poste voisin;

qu'on renforce les patrouilles, qu'on s'empare de tous les passages, qu'on redouble d'activité, de vigilance : dans une heure je serai à votre tête. Allez !

(*Le chasseur sort.*)

LEONIE, *à part.*

Que va-t-il devenir !

ALFRED.

L'affaire peut devenir sérieuse : ces gens-là n'ont rien à perdre, et si Gustave les commande... il est mon ennemi... mais je lui rends justice.... il est brave, il est à craindre.

TOBERNE.

S'il allait vous échapper.

ALFRED.

Impossible ; plusieurs régimens font le cordon sur les frontières de la province, d'autres sont dispersés dans l'intérieur ; les bords de la mer sont gardés avec la plus grande sévérité. On peut y arriver, le commerce l'exige ; mais il est difficile, presque impossible d'en sortir sans tomber entre nos mains.

LEONIE, *à part.*

Dieu tout-puissant ! veillez sur mon époux.

SCENE IV.

LEONIE, ALFRED, TOBERNE, GUSTAVE, PETERS.

PETERS, *entrant, se place à gauche.*

Surpris par l'orage, et poursuivis par des gens armés jusqu'à la porte de cette cabane, je viens, au nom de mon maître, vous demander pour un moment l'hospitalité.

LEONIE, *avec surprise et effroi.*

(*A part.*) C'est Péters !

TOBERNE.

Je ne l'ai jamais refusée à personne : votre maître sera le bien venu.

LEONIE, *inquiète.*

(*A part.*) Son maître !

ALFRED, *à Toberne.*

Mon père, vous connaissez mes ordres...

TOBERNE.

J'aurai fait mon devoir : vous ferez le vôtre.

PETERS *rentre, suivi de Gustave.*

Vous voyez deux voyageurs qu'un intérêt puissant appelle à Stockholm.

LEONIE, *chancelante.*

(*A part.*) Gustave !

GUSTAVE, *qui n'a point encore aperçu Léonie, qui se trouve derrière Alfred.*

Nous sommes Suédois... Peut-être ce titre...

TOBERNE.

Je ne vous demande pas quelle est votre patrie : vous êtes voyageurs et fatigués, prenez place parmi nous.

(*Pendant que Toberne leur offre des sièges, Alfred, tournant presque le dos à Léonie, examine Gustave avec la plus grande attention : celle-ci profite de cette position pour faire des signes à Péters et à Gustave, sans être aperçue de Toberne ni d'Alfred.*)

ALFRED, *examinant Gustave.*

(*A part.*) Je reconnais ses traits... Me trompé-je?... non; c'est lui.

LEONIE, *qui a entendu le nom d'Alfred.*

(*A part.*) Il est reconnu! (*Elle tombe de saisissement sur un siège*

ALFRED *se retourne, et voyant l'état de Léonie.*

Vous vous trouvez mal ! (*Toberne accourt auprès de Léonie ; Alfred laisse la place à son père, et passe à la droite.*)

GUSTAVE, *apercevant Léonie qu'Alfred lui cachait.*

(*A part.*) Dieu ! Léonie !

PETERS.

Dissimulez.

TOBERNE.

Madame, qu'avez-vous...

LEONIE.

Un saisissement... une faiblesse soudaine...

TOBERNE.

C'est l'effet de la fatigue que vous avez éprouvée.

LEONIE.

Apparemment.

TOBERNE.

Un peu de repos vous serait peut-être nécessaire.

LEONIE.

Je vous remercie... je me... sens mieux.

ALFRED, *regardant Gustave.*

(*A part.*) Je ne me trompe pas... c'est Gustave.

TOBERNE, *à Gustave et Péters.*

Peut-on vous offrir quelque chose ?

GUSTAVE.

Bien des grâces ; nous n'avions besoin que d'un abri et de quelques instans de repos pour reprendre nos forces.

TOBERNE.

Vous avez dû trouver les chemins bien difficiles.

GUSTAVE.

Très-difficiles. (*A Léonie.*) Madame a sans doute éprouvé les mêmes désagrémens.

LEONIE.

Oui, seigneur, on a de plus arrêté mes guides : la frayeur m'a fait fuir à travers ces rochers, et sans les secours généreux de cet homme respectable...

TOBERNE.

Tout autre, madame, eût fait la même chose à ma place : j'ai porté les armes, et arrosé jadis de mon sang cette terre que je cultive aujourd'hui ; mais je n'ai point oublié les égards qu'on doit à votre sexe.

ALFRED, *qui n'a cessé d'examiner Gustave.*

Vous vous étonnez peut-être de ce que mes regards s'arrêtent si souvent sur vous ? mais j'ai lieu de croire, seigneur, que nous nous connaissons.

GUSTAVE, *à qui Léonie fait signe de nier.*

Je ne me souviens pas...

ALFRED.

Nous nous sommes vus au siège de Stockholm.

GUSTAVE.

Cela est possible...

ALFRED.

Vous combattiez pour Stenon.

(*Léonie, pendant tout ce dialogue, ne cesse de faire des signes à Gustave de ne point se trahir. Il est inutile de dire qu'on doit remarquer dans ses traits l'empreinte de la plus affreuse anxiété. Péters est à peu près dans la même situation. Toberne seul est calme, et écoute froidement.*)

GUSTAVE.

En effet...

ALFRED.

Et moi pour Christierne.

GUSTAVE.

Je vous plains.

ALFRED, *d'un ton piqué.*

Vous me plaignez !

GUSTAVE.

Vous étiez digne de défendre une meilleure cause.

ALFRED.

Ce n'est pas à moi à la juger; je suis soldat, je fais mon devoir.

GUSTAVE.

Nous n'étions pas faits, je crois, pour être ennemis.

ALFRED, *avec expression.*

Et pourtant, je me trompe, ou nous avons de fortes raisons pour l'être.

TOBERNE.

Que voulez-vous dire, mon fils ? Un militaire ne connaît d'ennemis que sur le champ de bataille; celui qui a passé le seuil de ma cabane est sacré pour moi; il doit l'être pour vous.

ALFRED, *avec véhémence, et passant entre Léonie et Toberne.*

Sacré pour moi ! Hé bien, mon père, celui que nous cherchons, celui dont la tête est mise à prix, qui vous a ôté un fils, qui m'a ravi un frère...

TOBERNE.

Gustave !

ALFRED, *avec explosion.*

Le voici, c'est lui-même.

TOBERNE.

Notre ennemi.

ALFRED, *vivement.*

Le nôtre, celui de Christierne, celui de toute la Suède.

TOBERNE.

Ne vous trompez-vous pas ?

ALFRED.

Ses traits... sa voix... son maintien ; je le connais. (*A part.*) Mon frère sera vengé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SIGBALD, *venant par la gauche entre Toberne et Gustave.*

SIGBALD.

Bonjour, brave Toberne; bonjour, capitaine. Bonne nouvelle, mes amis ! nous allons quitter ces forêts ; il est pris.

ALFRED.

Qui pris ?

SIGBALD.

Gustave : on le conduit en ce moment chez le général.

ALFRED.

Gustave ?

SIGBALD.

Lui-même. Il était au nombre des mineurs.

ALFRED.

Ils se sont évadés.

SIGBALD.

Je le sais ; sans doute pour le délivrer : mais il était déjà en chemin vers le château, précédé du gouverneur, et escorté d'une partie de la garnison.

TOBERNE.

Hé bien, mon fils !

ALFRED, *avec expression.*

Tu en es sûr ?

SIGBALD, *appuyant.*

Pour l'avoir vu... de mes yeux... fier, intrépide, tel qu'il était devant Stockholm quand il enfonça notre cavalerie... Je le plains ; il méritait de mourir sur le champ d'honneur.

ALFRED.

Je demeure confondu.

TOBERNE.

Grâces au ciel, nous allons respirer !

SIGBALD, *à part.*

Et nous retourner à Stockholm ! déjà l'ordre est donné ; c'est notre régiment qui doit escorter le prisonnier. Ma foi, vivent les plaisirs de la capitale ! ces montagnes commençaient à me peser sur les épaules.

LEONIE, *à part.*

O providence ! je te remercie.

TOBERNE.

Pardon, messieurs, et vous, madame, si nous manifestons quelque joie au récit d'un évènement qui peut-être vous contrarie.

LEONIE.

Ah ! l'on ne pouvait m'annoncer une nouvelle plus agréable.

GUSTAVE.

J'ai combattu pour Stenon ; mais croyez que je n'en prends pas moins d'intérêt à tout ce qui peut contribuer au bonheur de la Suède.

SIGBALD.

Allons, mon ami, encore quelques courses dans ces forêts pour ramasser les mineurs qui se sont échappés, et qu'on dit être dispersés dans les environs ; ensuite...

TOBERNE.

Sont-ils en grand nombre ?

SIGBALD.

De quatre à cinq cents, mais vigoureux, déterminés et armés jusqu'aux dents : l'on craint surtout qu'il ne se trouve parmi eux quelques affidés de Gustave, chargés de soulever en sa faveur les habitans de ces montagnes.

TOBERNE.

Le nom de Gustave les rendrait capables de tout.

SIGBALD.

Aussi nos ordres portent-ils de faire conduire devant le général tous ceux qui voyagent dans ce canton sans un sauf conduit signé de sa main. Ajoutez qu'il ne reste plus ici que notre régiment : ma foi, cette corvée faite, adieu la Dalécarlie !

ALFRED, *embarrassé, à Gustave.* (*Il passe entre Sigbald et Gustave.*)

Monsieur... j'ai des excuses à vous demander ; je vois que je me suis trompé... trompé singulièrement. (*A Sigbald.*) Tiens, je prenais monsieur pour Gustave.

SIGBALD, *riant.*

La méprise eût été plaisante.

ALFRED.

Son silence semblait encore la justifier.

GUSTAVE, *avec sang froid.*

J'ai pour principe de ne jamais démentir un galant homme.

ALFRED.

Cette méprise, au surplus, ne pouvait vous être injurieuse : Gustave est notre ennemi ; mais si nous avons des raisons pour ne point l'aimer, nous n'en sommes pas moins forcés de l'estimer. (*A Sigbald*) Maintenant, mon ami, puisque le principal objet de nos recherches est rempli, hâtons-nous d'accompagner nos voyageurs chez le comte Othon.

LEONIE, *effrayée.*

Le comte d'Othon !

PETERS, *à part et effrayé.*

Mon ancien maître !

ALFRED, *à Léonie.*

Vous le connaissez ? c'est notre général, un franc et loyal militaire.

SIGBALD.

Surtout ami du beau sexe : je me trompe ou il s'empressera de vous dédommager des désagrémens que vous avez éprouvés dans votre voyage. Mes chasseurs sont à deux pas ; je cours les appeler. (*Il sort.*)

ALFRED, *à son père.*

Pardon si je vous prive aussi brusquement d'une si aimable société.

LEONIE, *à part.*

Encore des revers ! O Providence ! ne nous abandonne pas.

SIGBALD, *rentrant.*

Ils sont à la porte ; nous pouvons partir.

ALFRED.

Au revoir, mon père.

SIGBALD.

Adieu, respectable Toberne.

GUSTAVE *présente la main droite à Léonie, en passant sur le devant de la scène.*

Permettez, madame...

LEONIE, *à Toberne.*

Recevez mes sincères remercîmens.

TOBERNE.

C'est moi qui vous en dois : votre présence a, pour quelques instans, embelli ma solitude... Mon fils, je n'ai pas besoin de vous recommander mes hôtes ; vous savez que la franchise et la générosité sont les premières vertus d'un militaire.

(Il les accompagne jusqu'à la porte ; Toberne fait passer son fils devant lui, afin qu'il donne la main à Léonie qui sort avec Gustave à sa gauche, et Alfred à sa droite.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un salon vaste et orné : la porte du fond, ouverte tout l'acte, laisse voir deux factionnaires qui se croisent en se promenant dans l'extérieur. A la droite de l'acteur est une grande croisée, comme dans le Mariage de Figaro, à travers laquelle on aperçoit un bosquet de jardin. Il faut avoir soin que ce ne soit que par cette croisée que l'on voie le jardin, et non par la porte, et surtout éviter que les acteurs soient vus en entrant et en sortant par la croisée : ils doivent, à cet effet, passer derrière un bosquet qui sépare la croisée et la décoration du fond, et que l'espace de la croisée au jardin soit assez étendu pour pouvoir faire passer un panier avec un enfant dedans. A la gauche de l'acteur, vers le second plan, est une porte de cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Les acteurs entrent par la gauche.*)

LEONIE, *donnant la main à* ALFRED ; GUSTAVE, PETERS, *dans le fond.*

ALFRED, *présentant un siège à Léonie.*

Prenez place, madame : le général ne doit pas être loin ; je cours l'avertir. (*Il sort.*)

(*Sitôt qu'Alfred est parti, Gustave et Léonie se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

GUSTAVE.

Ah ! Léonie !

LEONIE.

Ah ! Gustave !

GUSTAVE.

Dans quel état je te retrouve ! Mais notre fils... notre Adolphe !...

LEONIE.

Je n'ai pu l'emmener pour te joindre ; je l'ai laissé à Stockholm.

GUSTAVE.

A Stockholm !

LEONIE.

Entre les mains de sa nourrice.

GUSTAVE, *inquiet.*

Mais si Christierne ou ses émissaires parviennent...

LEONIE.

Tu connais la bonne Brigitte : elle est sage, discrète, incorruptible ; son obscurité la sauvera.

PETERS, *les interrompant et venant au milieu d'eux.*

C'est assez ; point de larmes, point de vaines émotions, les momens sont chers : de l'adresse, de la prudence, ou c'est fait de nous.

LEONIE.

Eh ! comment nous sauver ? Le comte me connaît, il m'a vue à Stockholm ; sa passion pour moi est sans bornes. Apprenez que ce n'est que par un hasard qui tient du prodige que j'ai pu me soustraire à ses poursuites : s'il me revoit...

PETERS, *vivement.*

Vous connaît-il comme épouse de Gustave ?

LEONIE, *réfléchit.*

Non ; je ne me souviens pas que jamais...

PETERS, *vivement.*

Il suffit ; et vous, seigneur, vous connaît-il ?

GUSTAVE.

Nous ne nous sommes jamais vus.

PETERS, *vivement.*

Ecoutez : (*A Gustave.*) j'ai servi le comte pendant votre détention à Copenhague ; j'avais alors toute sa confiance.

GUSTAVE.

La confiance de mon ennemi !

PETERS.

Comment sans cela connaître le lieu de votre retraite, et trouver les moyens de vous rejoindre ?

GUSTAVE.

En effet... Brave ami !

PETERS, *à Léonie.*

Le comte a d'ailleurs des qualités : il vous aime ; feignez de l'écouter.

LEONIE, *vivement.*

Devant mon époux ?

PETERS.

Il y va de sa sûreté, de sa vie : faites plus, laissez-lui entrevoir que c'est moi qui vous ai amenée ici.

LEONIE.

Et qu'en résultera-t-il ?

PETERS.

Qu'il me rendra sa confiance.

GUSTAVE.

Ensuite ?...

PETERS.

L'amour qu'il a pour vous, madame, servira à vous sauver. La confiance qu'il a en moi, me servira à sauver votre époux.

GUSTAVE.

Mais si quelqu'un me reconnaît ?

PETERS.

Le hasard fera le reste.

(Ils se séparent soudain pour écarter tout soupçon d'intelligence.)

ALFRED, *au milieu.*

Le général ne peut vous entendre en ce moment ; il vous prie de l'excuser, et m'a ordonné de vous faire passer dans son cabinet.

(Il donne la main à Léonie, et ils sortent tous quatre par une porte latérale, et entrent dans le cabinet.)

SCENE II.

OTHON, LE GOUVERNEUR DES MINES.

(*Ils entrent par la porte principale ; un sergent de planton entre avec Othon, s'y tient pendant tout l'acte, pour recevoir les ordres du général.*

OTHON, *continuant la conversation.*

N'en doutez pas, monsieur le gouverneur, je ferai valoir auprès de Christierne le service signalé que vous venez de lui rendre, en livrant entre mes mains son plus mortel ennemi. Cependant gardons-nous d'une méprise : ce prisonnier est-il en effet Gustave ?

LE GOUVERNEUR.

Il l'a déclaré lui-même dans les mines. Son aveu, le respect des mineurs, leur évasion dans le dessein, sans doute, de le sauver, tout semble assurer...

OTHON.

C'est assez : j'ai donné ordre de l'amener, je suis bien aise de l'interroger en votre présence.

SCENE III.

EDGARD, *enchaîné entre quatre fusiliers ;* OTHON, LE GOUVERNEUR.

OTHON, *indiquant une chaise à Edgard qui reste debout.*

Approchez et répondez : quelle est votre patrie ?

EDGARD, *sans s'asseoir.*

La Suède.

OTHON.

Votre profession ?

EDGARD.

Les armes.

OTHON.

Votre nom ?

EDGARD.

C'est mon secret.

OTHON.

Vous avez avoué dans les mines que vous étiez Gustave.

EDGARD.

Pourquoi étais-je dans les mines? pourquoi suis-je chargé de fers? est-ce sur mon nom, ou sur des faits qu'on prétend me juger? Quand vous aurez répondu à ces questions je répondrai aux vôtres.

OTHON.

On n'a fait qu'exécuter les ordres de Christierne.

EDGARD.

Ce n'est donc qu'à Christierne que je dois répondre.

(Il veut sortir.)

OTHON.

Arrêtez. Vous demandez des faits; je vais vous en citer un: vous êtes l'auteur de la révolte des mineurs, du moins parait-il certain que ce n'est que pour vous enlever de nos mains qu'ils ont tenté et exécuté leur évasion. Qu'avez-vous à répondre?

EDGARD, *avec joie et surprise.*

Ils se sont évadés! *(A part.)* Gustave est sauvé, je puis parler. *(A Othon.)* Général, je n'ai aucune part à l'entreprise hardie, mais j'ose dire légitime, dont on m'accuse d'être le chef. Je n'ajoute plus qu'un mot, et ce mot vous regarde: *(Avec expression.)* si c'est Gustave que Christierne vous demande; craignez, en me livrant, de commettre une méprise, que, malgré toute son amitié pour vous, il ne vous pardonnerait pas. *(En disant ces dernières paroles il sort avec les quatre fusiliers.)*

SCENE IV.

OTHON, LE GOUVERNEUR.

OTHON, *indécis.*

Une méprise!... que veut-il dire?

LE GOUVERNEUR, *réfléchissant.*

En vérité, je ne sais...

OTHON.

Ce n'est pas Gustave... et pourtant cette fierté, ce ton d'assurance semblent prouver... *(Avec résolution.)* Ce qui est constant, c'est qu'il était parmi les mineurs : or, ils doivent encore être cachés dans les environs. *(Au gouverneur.)* Retournez au fort : qu'on fasse de nouvelles recherches, qu'on arrête, qu'on amène ici tous ceux qu'on rencontrera dans ces montagnes. Allez : je chercherai de mon côté à me procurer des renseignemens plus certains sur le compte de notre prisonnier.

LE GOUVERNEUR.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'abandonne le reste à votre prudence.

OTHON, *pensif.*

Il avouait d'abord, et maintenant .. *(Avec dépit.)* Pourquoi aussi me charger d'une semblable mission ! ce n'est pas là l'emploi d'un militaire.

SCENE V.

OTHON, ALFRED.

ALFRED.

Mon général, deux voyageurs et une dame que l'orage a surpris dans ces montagnes, et à qui mon père a accordé l'hospitalité, demandent à continuer leur voyage. Daprès vos ordres, je les ai fait conduire ici ; ils attendent dans votre cabinet.

OTHON.

Où allaient-ils ?

ALFRED.

A Stockholm.

OTHON.

Qui sont-ils ?

ALFRED.

L'un est Suédois et a combattu pour Sténon.

OTHON.

Et l'autre ?

ALFRED.

Un de vos anciens serviteurs : il demande avec empressement l'honneur de vous entretenir un moment.

OTHON.

Qu'il vienne. *(Alfred sort.)* Un Suédois qui a combattu pour Sténon... il doit connaître Gustave.

SCÈNE VI.

OTHON, PETERS, *introduits par Alfred qui se retire.*

OTHON.

Comment! c'est toi, Péters? en Dalécarlie!

PETERS.

Comme vous voyez, général.

OTHON.

Et qu'y viens-tu faire?

PETERS.

Reprendre mon service auprès de votre personne.

OTHON.

Auprès de ma personne! pourquoi m'as-tu quitté à Stockholm?

PETERS, *souriant.*

Pourquoi? si vous ne le savez pas, vous le devinez sans doute.

OTHON.

Point du tout.

PETERS.

Vous l'avez donc oublié?

OTHON.

Qui?

PETERS.

Cette jeune dame si jolie, mais si farouche, qui vous a fait passer tant de nuits blanches.

OTHON.

Léonie? je l'adore plus que jamais: mais je l'ai cherchée en vain; elle a quitté Stockholm.

PETERS.

Moi aussi, mais pour la suivre.

OTHON, *avec intérêt.*

Tu l'as suivie?

PETERS.

J'ai mieux fait, je l'ai rejointe.

OTHON, *vivement.*

Rejointe!

PETERS.

Et ramenée.

OTHON.

A Stockholm?

PETERS.

Plus près.

OTHON, *avec empressement.*

Où? parle.

PETERS.

Ici.

OTHON.

Dans ce château?

PETERS.

Dans la pièce voisine.

OTHON, *avec transport.*

Léonie ici! Ah, Péters! *(Il lui prend la main.)* ce service je ne l'oublierai jamais.

PETERS.

Modérez-vous. En guerre, comme en amour, il faut savoir temporiser.

OTHON.

Qu'elle vienne.

PETERS. *(Il fait quelques pas, et revient à sa droite.)*

A propos, ce jeune militaire qu'on a amené avec nous, paraît la trouver de son goût. Vous connaissez les femmes.. mon avis serait de lui expédier promptement son passeport, et de lui faire reprendre sa route.

(Il sort.)

OTHON.

Fort bien; j'entends.— Léonie dans ce château! à deux pas de moi!

SCENE VII.

LEONIE, *amenée par Alfred ;* OTHON, GUSTAVE, ALFRED, *sur un plan plus élevé, entre Gustave et Péters ;* PETERS.

OTHON, *allant au-devant de Léonie.*

Quoi! c'est vous, madame! vous dans ces montagnes! à quel hasard dois-je attribuer une rencontre si heureuse et si peu attendue?

LEONIE.

Aux troubles qui désolent ce pays, et à mes propres malheurs.

OTHON.

A vos malheurs! Ah, madame! que je serais heureux s'il était en mon pouvoir de les adoucir! Je suis maître de ce château; daignez au moins vous y délasser, pendant quelques jours, des fatigues de la route.

LEONIE.

Mille pardons, seigneur; mais l'intérêt qui me rappelle à Stockholm est si pressant, qu'il m'est impossible de différer mon départ.

OTHON.

J'y retournerai moi-même dans quelques jours: j'aurai, si vous le permettez, l'honneur de vous y conduire.

(Cette proposition embarrasse Léonie : Péters lui fait signe d'accepter.)

LEONIE.

J'ai encore une grâce à vous demander.

OTHON.

Une grâce! ordonnez.

LEONIE.

J'avais deux guides qui m'accompagnaient; ils ont été arrêtés et conduits ici : oserais-je vous prier...

OTHON

A l'instant. *(A Alfred.)* Allez prendre des informations sur les guides de madame, et venez m'en rendre compte,

(Alfred sort.) (A Gustave.) Vous êtes, m'a-t-on dit, Suédois et militaire.

GUSTAVE.

On vous a dit la vérité.

OTHON.

Vous avez combattu pour Sténon ?

GUSTAVE.

Non, seigneur... pour mon pays, mais sous les ordres de Sténon.

OTHON.

Vous connaissez Gustave ?

GUSTAVE.

Je le connais.

OTHON.

Et vous sans doute aussi, madame ?

LEONIE.

Oui, seigneur.

OTHON.

Et toi, Péters ?

PETERS.

Parfaitement.

OTHON, *avec joie, à part.*

Bon ! le mystère va s'éclaircir. *(Haut)* Vous allez le revoir.

LEONIE, *à part.*

Dieu ! *(Haut.)* Ah, seigneur ! épargnez..... *(Pendant qu'il va à la porte principale, pour donner l'ordre au sergent d'amener Gustave, Léonie, inquiète et effrayée, dit à Péters :)* Nous sommes perdus !

PETERS, *sans bouger.*

Ne nous trahissons pas.

OTHON, *revenant.*

J'ai besoin de votre témoignage pour m'assurer d'un fait qui est pour moi de la plus grande importance.

LEONIE.

Il est malheureux, seigneur... il mérite..

OTHON, *vivement.*

Quoique son ennemi, madame, je l'estime trop pour l'humilier.

SCENE VIII.

LEONIE, EDGARD, *enchaîné;* OTHON, GUSTAVE, PETERS, *quatre* GARDES *au fond qui ne passent pas la porte, le sergent seul reste en dedans, le plus éloigné possible.*

OTHON, *présentant Gustave.*

(*A Edgard.*) Puisque vous avez combattu devant Stockholm, voici un de vos officiers que je prends la liberté de vous présenter.

(*Othon, en disant ces paroles, examine attentivement Gustave et Edgard. Péters, placé derrière Othon, fait des signes à Edgard, puis dit à Othon.*)

PETERS, *à Othon, en passant à côté de lui.*

C'est lui.

GUSTAVE, *à Edgard.*

Seigneur, permettez à un de vos frères d'armes de vous témoigner ici sa reconnaissance. Le sentiment pénible que j'éprouve à l'aspect des chaines que vous portez...

EDGARD. *l'interrompant.*

Ne parlez point de ces chaînes; elles sont glorieuses pour moi. J'aime à croire qu'un jour les Suédois m'en sauront gré, et qu'ils apprendront de moi à n'être jamais ni braves ni généreux à demi. (*A Othon.*) Je vous remercie, général, de m'avoir mis en présence d'un des militaires qui ont versé leur sang pour la Suède. Vous vouliez me connaître; cette épreuve était inutile.

OTHON, *embarrassé.*

J'avoue que le langage mystérieux que vous teniez tantôt...

EDGARD.

Tout est changé depuis. Christierne vous demande Gustave: je suis prêt à lui porter ma tête.

OTHON.

La noblesse de cet aveu ne sert qu'à confirmer la haute opinion que j'avais de vous. Croyez, seigneur, qu'il m'en coûte d'obéir à des ordres... mais je puis du moins agir en militaire. (*Aux soldats.*) Qu'on lui ôte les fers. (*A Edgard.*) Votre parole me suffit.

LEONIE.

Des fers comme ceux-ci laissent des souvenirs bien doux!

GUSTAVE.

Et des cœurs bien reconnaissans!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALFRED *entre* EDGARD *qu'il ne voit pas*, *et* OTHON.

ALFRED, *à Othon.*

Les guides de madame sont de pauvres habitans de cette contrée, nullement dangereux : je les ai fait mettre en liberté.

OTHON, *expressément.*

Il suffit. Je vous ordonne d'avoir les plus grands égards pour ce prisonnier.

ALFRED, *apercevant Edgard, et étonné.*

Que vois-je ! Edgard ! mon frère !

OTHON, *étonné.*

Son frère !

ALFRED, *continuant.*

Tu respires ! Ah, mon frère ! (*Il veut se jeter dans ses bras. Léonie, Gustave et Péters demeurent immobiles d'effroi à ce nouvel incident.*)

EDGARD, *froidement.*

Pardon si je n'ai point l'honneur...

ALFRED.

Quoi ! tu ne reconnais pas ton frère ! tu ne reconnais pas Alfred qui a combattu à tes côtés sous les murs de Stockholm !

EDGARD, *froidement.*

Je me glorifie de vous avoir eu pour compagnon d'armes.

ALFRED.

Quelle froideur !... quelle indifférence ! N'es-tu pas Edgard, le fils du brave Toberne ?

EDGARD, *toujours froidement.*

Ce nom est venu jusqu'à moi : celui que je porte est peut-être plus grand, mais il est aussi plus malheureux.

ALFRED, *à Othon qui est resté immobile d'étonnement.*

Mon général, excusez le trouble, le désordre où vous me voyez... Il est cruel d'être méconnu par un frère !

OTHON.

Par un frère ! (*D'un ton défiant.*) En êtes-vous bien sûr ?

ALFRED.

Quand mon cœur ne me le dirait pas, sa taille, ses traits, ses...

OTHON, *l'interrompant, d'un ton menaçant.*

Alfred ! prenez-y garde, je connaîtrai vos intentions, je saurai la vérité : malheur à vous si quelque dessein caché...

ALFRED.

Général, je n'ai suivi que l'impulsion de mon cœur, si je me trompe.. Au surplus, mon père n'est pas loin ; j'en appelle à son témoignage.

OTHON.

De votre père ! c'est assez. (*Il sort en disant au sergent :*) Que personne ne sorte d'ici.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* OTHON.

(*Cette scène doit être dite à voix basse.*)

EDGARD, *à Alfred en se jetant à son cou.*

Maintenant, Alfred, embrasse ton frère. Ecoute : je dois tout à Gustave : j'étais blessé, il m'a fait guérir ; j'étais son prisonnier, il m'a rendu la liberté ; j'etais condamné à dix ans de fers, il a obtenu ma grâce : je lui dois la liberté, l'honneur, la vie. Ce héros, mon ami, mon bienfaiteur, Gustave, enfin, le voici. Christierne demande sa tête ; pour le sauver, j'ai pris son nom et sa place : tu devines le reste.

LEONIE, *aux genoux d'Alfred.*

Au nom du ciel sauvez mon époux.

PETERS.

Au nom de la Suède sauvez Gustave.

GUSTAVE.

Je ne tiens pas à la vie : mais vous êtes Suédois ; je suis Gustave : je n'ai rien de plus à vous dire.

LEONIE.

Il vous a rendu votre frère.

EDGARD.

Promets-moi de le sauver.

ALFRED, *attendri.*

Comment ? par quel moyen ? Mon père va venir...... il te reconnaîtra.

EDGARD.

Un mot suffira pour l'instruire de mon dessein : son cœur est noble, elevé, il sait apprecier une belle action ; promets-moi...

LEONIE, *avec effroi.*

Le comte vient !

ALFRED.

Je le promets. (*Tous à l'arrivée d'Othon restent immobiles, et forment tableau.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, OTHON *entre* ALFRED *et* GUSTATE.

OTHON, *à Alfred.*

Votre père va venir ; allez m'attendre dans mon cabinet : je vous défends de le voir avant qu'il m'ait parlé (*Alfred entre dans le cabinet.*) (*Aux soldats.*) Qu'on emmène monsieur. Tous les egards, mais la plus grande surveillance : vous m'en répondez. *(Le sergent et les soldats emmènent Edgard.)* Pardon, madame, si je ne suis pas tout entier à la joie que devrait m'inspirer votre présence. Vous avez vu mon prisonnier, vous l'avez reconnu : est-ce en effet Gustave ?

PETERS.

Lui-même.

GUSTAVE.

Oui, seigneur, Gustave est entre vos mains.

LEONIE.

Et avec lui le sort de la Suède.

OTHON, *intrigué.*

Mais cette reconnaissance de la part d'Alfred... Est-ce un jeu... une simple méprise ... ou bien un détour... une trahison concertée ?...

PETERS.

Le premier parait plus vraisemblable. (*Il passe à côté d'Othon et à sa gauche.*) Au surplus, si vous voulez me permettre, général, que j'entretienne un moment cet officier, j'ose me flatter que ses intentions les plus secrètes n'échapperont point à ma pénétration.

OTHON.

J'y consens.

PETERS, *avec un mouvement de joie.*

Je vous en rendrai bon compte!

(*Il entre par la porte où est passé Alfred.*)

SCENE XII.

LEONIE, OTHON, GUSTAVE.

LEONIE.

Je vous plains, général : je ne connais pas les lois de la guerre ; mais je sens qu'il doit en coûter à un cœur noble et généreux de livrer à un ennemi implacable un adversaire qui ne nous a donné que des preuves de courage et de loyauté.

OTHON.

Vous avez raison, madame : mais je suis Danois et Christierne demande un ôtage.

GUSTAVE.

Dites plutôt une victime.

OTHON.

J'aurai fait mon devoir. J'ai prié, pressé, insisté en vain pour le ramener à des sentimens plus modérés. Telle est malheureusement sa haine contre Gustave, qu'il le poursuit jusque dans l'être infortuné qui lui doit le jour.

LEONIE.

Quoi ! son enfant...

OTHON.

Est aussi en ma puissance.

LEONIE.

Le jeune Gustave?

OTHON.

Lui-même. Sa nourrice s'était sauvée avec lui dans ces mon-

tagnes : Christierne en fut instruit, et je reçus l'ordre de m'en assurer.

GUSTAVE, *à part.*

Malheureux père !

LEONIE, *à part.*

Dieu ! (*Haut.*) étendre sa vengeance sur un être innocent qui n'a pour toute défense que sa faiblesse et ses larmes ! (*Elle pleure.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PETERS *sortant de la pièce où est Alfred, vient entre Léonie et Othon.*

OTHON.

Hé bien, Péters ?

PETERS.

C'est une méprise occasionnée par une ressemblance, en effet, peu ordinaire. Je vous garantis que son dessein est loin d'être criminel. (*Il reste dans le fond, et fait signe à Gustave qu'il peut être tranquille.*

OTHON.

J'aime à le croire : au reste, son père devrait être ici ; il éclaircira le fait. (*A Léonie.*) Je vois, madame, que j'ai fait couler vos larmes.

LEONIE, *avec la plus grande sensibilité.*

Je ne le cache pas. Je me mets à la place de la mère du jeune Gustave : être exposée à perdre à la fois son époux et son fils est une situation si déchirante ! livrer à une mort presque certaine un guerrier dont la valeur commande l'estime, et un enfant dont la faiblesse inspire la pitié !... Cette action est si opposée à la noblesse de votre caractère !... Non, vous ne le livrerez pas.

OTHON.

Il le faut, je le dois, je l'ai promis : mais si Christierne s'oublie jusqu'à me rendre complice de quelque cruauté envers l'un ou l'autre, Othon, dès ce moment, n'est plus rien pour lui. Voici Toberne.

SCÈNE XIV.

LEONIE, OTHON, TOBERNE, GUSTAVE, PETERS, *au fond.*

TOBERNE, *entrant par la droite.*

Général, je me rends à vos ordres.

OTHON.

Bonjour, brave Toberne : je suis charmé de vous voir ; je vous desirais vivement pour m'aider à percer certain mystère... N'aviez-vous pas deux fils à l'armée ?

TOBERNE.

Oui, général ; Alfred et Edgard.

OTHON.

Le premier est un de mes meilleurs officiers, l'autre...

TOBERNE.

A été tué au siège de Stockholm.

OTHON.

Quelle certitude avez-vous de sa mort ?

TOBERNE.

D'abord son absence, ensuite le rapport de plusieurs de ses camarades qui l'ont vu couché parmi les morts et les mourans Le champ de bataille étant resté à nos ennemis, je n'ai pu me procurer des renseignemens plus positifs.

OTHON.

Si vous alliez le revoir...

TOBERNE.

Edgard ! serait-il possible !

OTHON.

Le prisonnier que je vais vous présenter pourra peut-être vous en donner des nouvelles. *(Il sort.)*

SCENE XV.

LEONIE, TOBERNE, GUSTAVE, PETERS.

PETERS, *vivement, passant auprès de Toberne, et se retirant de suite.*

Alfred m'a chargé de vous remettre ce billet ; hâtez-vous de le lire : vous n'avez qu'un moment.

TOBERNE, *étonné, prend et lit.*

« Mon frère, Edgard respire : vous allez le revoir ; mais, « au nom du ciel, étouffez pour un moment la voix de la na- « ture, feignez de le méconnaître, ou c'est fait de l'honneur « de votre fils et de la vie de son bienfaiteur. ALFRED. » Expliquez-moi...

LEONIE.

Ce bienfaiteur, celui à qui votre fils doit l'honneur et la vie, le voici : c'est Gustave !

TOBERNE, *étonné.*

Gustave ! (*A part.*) Alfred avait raison. (*A Gustave.*) Vous avez sauvé mon fils : je suis père, je dois vous sauver.

SCENE XVI.

LEONIE, TOBERNE, OTHON, EDGARD, GUSTAVE, PETERS *derrière Gustave.*

OTHON *entre avec Edgard, suivi du sergent et des gardes.*

Voici, brave Toberne, le prisonnier dont je vous ai parlé ; vous devez le connaître. (*Il les examine.*)

TOBERNE, *s'efforçant de réprimer le premier mouvement de tendresse.*

Pardon, général ; je ne me rappelle pas...

OTHON.

Alfred l'a reconnu pour Edgard.

TOBERNE.

Ce sont, en effet, ses traits... La ressemblance est frap-

pante; mais le cœur d'un père ne se trompe pas. (*A Edgard*) Ah! qui que vous soyez, oui, tenez-moi lieu d'un fils dont j'ai pleuré la mort. Mon âge a besoin d'illusions. (*Il l'embrasse.*) Que je goute un moment le plaisir de le presser sur mon cœur. (*Othon laisse passer devant lui Toberne qui va à Edgard, il se retourne également vers Léonie, pour donner le tems au père de s'épancher, et à l'instant où il se retourne Edgard dit :*)

EDGARD.

Respectable vieillard! qu'il me serait doux de pouvoir vous nommer mon père! Helas! vous le voyez, un nom illustre n'est quelquefois qu'un grand malheur: jouissez cependant de l'espoir que le géneral vous a donné. Gustave, quoique votre ennemi, ne fut ni cruel ni vindicatif; il a fait soigner ses blessés, il a rendu la liberté à ses prisonniers : peut-être le fils que vous pleurez est-il à la veille de se retrouver dans vos bras.

OTHON.

En attendant Alfred doit vous consoler.

(*Il va à la porte de l'appartement où est Alfred : dès qu'il a le dos tourné, Edgard saisit et baise avec transport la main de son père. Tous les autres expriment par leurs gestes le même sentiment.*)

SCENE XVII.

LEONIE, OTHON, ALFRED, TOBERNE, EDGARD, GUSTAVE, PETERS.

OTHON, *tenant Alfred par la main.*

Venez, brave jeune homme, et allez embrasser votre père. J'ai soupçonné un moment vos intentions; je m'empresse de réparer mes torts en vous confiant le commandement de l'escorte qui doit conduire a Stockholm notre illustre prisonnier. Vous connaissez les promesses de Christierne.

ALFRED.

Permettez-moi, général, de n'en pas profiter; combattre son ennemi, ou perir les armes à la main, c'est le devoir d'un soldat; c'est le mien : mais livrer un ennemi désarmé! recevoir le prix de son sang!...

OTHON.

Alfred, vous repoussez votre fortune.

ALFRED.

Il me restera l'estime de mon général.

TOBERNE.

Et la chaumière de ton père.

OTHON, *à Léonie.*

Avouez qu'il est glorieux de commander à de pareils hommes! Il suffit. Le comte de Trolle doit arriver d'un moment à l'autre ; il s'en chargera.

PETERS, *avec effroi, vivement et bas.*

Le comte de Trolle !

LEONIE, *vivement et bas.*

S'il nous voit, tout est perdu.

OTHON.

Quant à vous, jeune homme, ce refus vous honore. Vous perdez une récompense ; mais si, en revanche, vous avez un service à demander, une faveur à solliciter, parlez, je promets de vous l'accorder, ou je me fais fort de vous l'obtenir. (*Il s'adresse à tous indistinctement.*) Qu'il me soit permis maintenant de vous faire jouir des droits de l'hospitalité.

PETERS, *bas à Gustave.*

Demandez votre passeport.

GUSTAVE.

Je serais enchanté, seigneur, de pouvoir accepter votre offre ; mais l'objet de mon voyage est malheureusement si pressé...

OTHON.

Vous allez être satisfait. Venez, madame. (*Il donne la main à Léonie, puis s'adresse à Edgard.*) Et vous, seigneur, oubliez un instant que nous fûmes ennemis, et ne voyez plus dans Othon qu'un militaire qui, s'il n'était général de Christierne, voudrait être soldat sous Gustave.

(Othon conduit Léonie vers le cabinet, pendant lequel tems Gustave remonte la scène. Edgard le suit ; et lorsqu'Othon a le dos tourné pour faire entrer Léonie dans le cabinet, Gustave prend la main d'Edgard, la presse contre son cœur, et se retourne du côté d'Othon dans l'instant où celui-ci revient vers lui pour le faire passer le premier par politesse. Quand ils sont rentrés, le père et les deux fils s'embrassent tendrement. Edgard sort par la porte du fond avec les gardes, et Toberne et Alfred par la droite.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même salon qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONIE, PETERS, GUSTAVE, *entrant vivement ensemble.*

PETERS, *au milieu.*

Vite, pendant que le général est occupé à donner ses ordres pour le départ du pretendu Gustave, concertons-nous sur les moyens de sauver le véritable.

LEONIE.

Hé bien, son passeport ?

PETERS.

Est fait et signé : il ne tardera pas à vous l'apporter lui-même.

GUSTAVE.

A quoi me servira-t-il ? Abandonnerai-je mon épouse, mon fils ?...

PETERS.

L'essentiel, en ce moment, est d'éviter la présence du comte de Trolle. Il vient d'arriver au château : il est votre ennemi, il vous connait ; s'il vous aperçoit, tous nos projets sont détruits.

GUSTAVE.

Que faire ?

PETERS.

Recevoir votre passeport, quitter le château, vous cacher dans la proximité, et vous tenir prêt à me seconder quand j'aurai besoin de vous.

GUSTAVE.

Me séparer de Léonie !

PETERS.

Je réponds d'elle.

LEONIE.

Mais mon fils ?

PETERS.

Je viens vous en parler.

LEONIE.

Est-il dans ce château ?

PETERS.

Je le crois dans l'appartement au-dessus de ce salon.

LEONIE.

Si près de nous !

PETERS.

Ecoutez : vous étiez à table, je parcourais la maison pour examiner le local, et connaître les issues : tout à coup des cris d'enfant viennent frapper mes oreilles. Je m'oriente, je descends, je monte ; enfin je parviens à une chambre directement au-dessus de ce salon : la porte en est gardée par un homme à voix rauque, à figure enluminée ; c'est sans doute le concierge du château J'entre en conversation avec lui, je vante mon attachement pour le comte, sa générosité, en lui montrant une poignée de ducats dont il m'a gratifié. Mon or ne fait point d'effet sur lui. C'est un ivrogne, me dis-je alors ; il faut le prendre par-là. En effet, je ne me plains pas du comte, me dit-il ; mais passer jour et nuit à la porte d'une chambre pour garder un marmot, sans trouver un moment pour boire un coup avec des amis, cela est bien ennuyeux ! Qu'à cela ne tienne, repris-je aussitôt, je suis votre homme ; j'ai là-bas quelques flacons de vin que nous viderons ensemble pour faire connaissance et chasser l'ennui.

LEONIE.

Hé bien ?

PETERS.

Il a accepté : plusieurs bouteilles dans un panier fort et bien ficelé sont entre ses mains ; déjà la troisième est entamée.

LEONIE.

Mais cet enfant... est-ce bien notre Adolphe ?

PETERS.

Toutes mes instances pour le voir ont été inutiles.

GUSTAVE.

Et si c'est lui ?

PETERS, *vivement.*

Il est sauvé.

LEONIE.

Par quel moyen ?

PETERS, *vivement.*

Le voici. Le vin est bon, capiteux; dès qu'il aura fait son effet, je m'empare des clefs, j'entre, je le saisis...

LEONIE.

Et tu me l'apportes ?

PETERS.

Impossible : il faut traverser plusieurs appartemens; la rencontre d'un domestique.... les cris de l'enfant... les sentinelles placées çà et là...

LEONIE, *douloureusement.*

Je ne le verrai plus!

PETERS.

Ne désespérez point : les enfans ont, dit-on, leur providence; ce doit être aussi celle des mères. Je vous ai parlé d'une corbeille forte et bien ficelée..

LEONIE, *vivement.*

Ciel! prenez garde.

PETERS.

Tout est prévu, tout calculé. Cette croisée donne sur une terrasse qui aboutit à un bosquet voisin : là, caché, pour plus de sûreté, dans l'épaisseur du feuillage, et les yeux fixes sur la croisée au-dessus de nous, tenez-vous prêt à le recevoir. Dès qu'il sera dans vos bras, gagnez la forêt, et fuyez au château d'Olka; c'est le lieu de notre rendez-vous : tous les mineurs doivent s'y trouver vers la fin du jour.

LEONIE.

Hé bien ! que faut-il entreprendre ?

PETERS.

Vous assurer, avant tout, si c'est votre fils. Vous avez, plus que personne, le moyen de pénétrer ce secret : le comte est galant, il ne refusera pas à vos instances la vue d'un enfant qu'il vous croit étranger, et dont la présence peut un instant charmer votre solitude.

LEONIE.

Je le tenterai.

PETERS.

Un coup d'œil... et j'exécute mon projet. (*A Gustave.*) Vous aurez sauvé le fils, je me charge de sauver la mère. Voici le comte. Souvenez-vous du château d'Olka. (*Il passe derrière Gustave, et ils se séparent promptement.*)

SCÈNE II.

LEONIE, OTHON, GUSTAVE, PETERS,

OTHON, *un papier à la main, à Gustave.*

Puisque vous voulez partir, seigneur, quelque plaisir que j'eusse eu de vous retenir plus long-tems, voici votre passeport; je vous souhaite un heureux voyage.

GUSTAVE.

Recevez, général, le témoignage de ma reconnaissance pour l'accueil gracieux que j'ai reçu ici. Si Christierne vous ressemblait, il n'eût point trouvé un seul ennemi parmi mes compatriotes.

(*Il salue profondément Léonie, en la recommandant d'un coup d'œil à Péters, qui remonte la scène pour rassurer Gustave, tandis qu'Othon va à Léonie.*)

SCENE III.

LEONIE, OTHON, PETERS,

OTHON, *le suivant des yeux.*

Il est bon Suédois; je l'en estime davantage. (*A Léonie.*) Maintenant que je suis débarrassé de Gustave, et qu'il m'est permis de disposer de quelques momens, permettez-moi, madame, de vous renouveler l'aveu d'un sentiment que vous connaissez, sans doute, et que six mois d'absence n'ont fait que fortifier Je ne sais encore que votre nom : je n'avais pas même besoin de le connaître pour vous adorer; il suffit de vous voir. Je ne vous parlerai ni de mon crédit ni de ma fortune; l'un et l'autre sont l'ouvrage du hasard et bien au-dessous de vos charmes; mais, qui que vous soyez,

madame, j'ose vous offrir ma main, et l'on peut accepter sans rougir celle d'un militaire cher à sa patrie, et estimé même de ses ennemis.

LEONIE, *avec beaucoup de douceur.*

Je sais, n'en doutez point, apprécier votre offre. Cependant, je l'avouerai, j'avais une si haute opinion de votre délicatesse, que je ne m'attendais pas à un langage si contraire aux lois de l'hospitalité.

OTHON.

Pardon, madame... Je sens, en effet, que je me suis oublié... Seulement un mot encore... ne devrai-je rien au hasard qui nous a rapprochés si heureusement?

LEONIE.

Vous lui devez l'avantage d'être mieux connu.... et vous ne pouvez qu'y gagner; mais changeons de discours. (*Avec une indifférence affectée.*) J'ai entendu tout à l'heure un bruit... comme les cris d'un enfant... Vous m'avez parlé du jeune Gustave...

OTHON.

Il aurait pleuré!

LEONIE.

Il est donc dans ce château?

OTHON.

Dans l'appartement au-dessus de nous. Je n'ai point osé le confier à l'escorte qui vient de partir. Mon devoir m'ordonnait de livrer le père; mon cœur me commande de veiller moi-même sur le fils.

LEONIE.

Qu'il doit être intéressant!

OTHON.

L'innocence et le malheur sont des titres sacrés.

LEONIE.

Si jeune encore... et déjà livré à des mains étrangères!

OTHON.

Vous vous attendrissez?

LEONIE.

Je ne le dissimule pas.... son sort me touche infiniment: la sensibilité est la première vertu de mon sexe. (*Embarrassée.*) Pardonnez.... je vais vous faire une demande... peut-être indiscrète....

OTHON.

De grâce, parlez madame.

LEONIE, *avec instance.*

Permettez-moi de voir, d'embrasser cet enfant infortuné : vivant depuis si long-tems au milieu des hommes, il croira, à l'aspect d'une femme, se retrouver pour un moment dans les bras de sa mère... Ce sentiment...

OTHON.

Est si naturel, que je m'empresse de le satisfaire. (*Il va à la porte.*) Holà ! (*Au sergent.*) qu'on amène le jeune Gustave.

PETERS, *pendant qu'Othon est à la porte.*

(*Bas.*) Ne vous trahissez pas.

OTHON.

Péters, accompagnez cet officier. (*Péters sort avec lui.*)

LEONIE.

Ce desir vous paraît sans doute peu raisonnable ; mais il faut pardonner quelque chose aux femmes...

OTHON.

Il faut plus, madame, il faut leur obéir, surtout quand elles vous ressemblent... Je crois l'entendre...

(*Il fait quelques pas vers la porte pour aller au-devant de Gustave.*)

LEONIE, *bas.*

Dieu ! si c'est mon fils, donne-moi la force de contenir ma joie.

SCÈNE IV.

LEONIE, PETERS ET OTHON.

(*Péters et Othon tiennent le jeune Gustave par les mains. Le sergent reste en dehors de la porte.*)

ADOLPHE *s'échappe de leurs mains, et s'élance vers Léonie.*

Ma mère !

LEONIE, *le reçoit dans ses bras, et le met sur ses genoux.*

Mon fi... (*A Othon.*) Il m'appelle sa mère. (*Elle l'em-*

brasse.) Oui, je la serai!... je veux l'être!... Pauvre innocent! ta situation doit intéresser tous les cœurs sensibles. (*A Othon.*) N'est-ce pas, monsieur le comte, qu'il est charmant ?...

OTHON.

Charmant!

LEONIE.

Comme il vous regarde!... ses yeux semblent implorer votre pitié.

OTHON.

Je lui dois davantage, madame: il est sous ma garde, je lui servirai de père.

LEONIE.

Il n'a plus que vous dans le monde, vous seul!... Que ne m'est-il permis de partager vos soins!... je sens... Non, vous ne concevez pas combien je m'intéresse à ce petit infortuné!... Quel mal a-t-il pu faire pour être, dès son enfance, condamné au malheur?...

OTHON.

Soyèz persuadée, madame....

LEONIE, *vivement.*

L'idée de le voir sans parens, sans amis, abandonné de toute la nature... Vous êtes sensible, généreux; promettez-moi, quoi qu'il arrive, d'être son appui, son protecteur, son père....

OTHON.

J'ai fait ce serment à mon cœur; je ne ferais ici que le renouveler. Quelqu'un vient: permettez.

LEONIE.

Je ne veux point abuser de votre complaisance.

OTHON.

Peters, reconduisez cet enfant.

(*Léonie, après l'avoir embrassé plusieurs fois, le remet à Péters.*)

PETERS, *bas en le recevant.*

Tout est prêt.

SCENE V.

LEONIE, OTHON, SIGBALD.

SIGBALD.

Général, notre détachement vient d'être attaqué par une troupe de mineurs qui s'étaient embusqués à l'entrée de la forêt ; ils nous ont enlevé notre prisonnier. Le commandant demande du renfort.

OTHON.

Contre des gens sans aveu, sans chef, réunis par hasard....

SIGBALD.

Le commandant assure, général, qu'on vous a induit en erreur, et que le prisonnier n'est autre que le fils d'un officier retiré dans ces montagnes.

OTHON.

De Toberne : il se trompe.

SIGBALD.

Il prétend d'autant mieux connaître Gustave, qu'il l'a gardé à vue pendant sa détention à Copenhague. Voici le signalement qu'il a tracé de sa personne, et qu'il m'a chargé de vous remettre.

(*Pendant qu'Othon parcourt ce signalement, Léonie jette, à la dérobée, des regards inquiets sur la croisée devant laquelle la corbeille doit descendre : son trouble augmente visiblement pendant le monologue d'Othon.*)

OTHON.

En effet... ce n'est point là le signalement du prisonnier qu'on a enlevé ; il semble bien plutôt désigner l'étranger à qui je viens d'accorder un passeport : taille..... traits..... tout lui convient. Mais pourquoi, s'il n'était Gustave, aurait-il pris ce nom... si dangereux aujourd'hui?

(*Il réfléchit.*)

LEONIE, *à part, et regardant la croisée.*

Dieu, veille sur lui.

OTHON *continue.*

Alfred, il est vrai, l'a pris d'abord pour son frère ; mais

il a avoué ensuite son erreur ; son père lui-même ne l'a pas reconnu : auraient-ils été d'intelligence pour me tromper ? (*A Sigbald.*) Faites passer sur-le-champ ce signalement aux postes voisins ; que mes chasseurs se rassemblent dans la cour du château, et qu'Alfred vienne me parler.

(*Il sort.*)

(*Dès que Sigbald est sorti, on voit descendre l'enfant dans un panier à bouteilles, assez grand pour recevoir un enfant de quatre à cinq ans.*)

LEONIE, *voyant passer le panier, les mains jointes et les genoux défaillans.*

O ciel ! donne-moi la force.... (*Elle chancelle.*)

OTHON, *à Léonie.*

Excusez, madame. (*Etonné.*) Que vois-je ! vous êtes pâle, tremblante. (*Il la soutient.*)

LEONIE.

Ce n'est rien... une oppression...

OTHON.

Permettez.... peut-être l'air de la croisée.

(*Il veut la conduire à la fenêtre : elle l'arrête vivement par le bras.*)

LEONIE, *vivement.*

Non... le grand air me suffoquerait.

OTHON.

Vous respirez à peine : voulez-vous que j'appelle ?

LEONIE.

Cela n'est pas nécessaire.

OTHON.

Souffrez que je vous conduise dans l'appartement qui vous est destiné.

LEONIE, *cherchant à se remettre.*

Bien des grâces ; la douleur est appaisée.

(*Aussitôt que le panier est descendu, Péters paraît dans le fond, et fait signe à Léonie que le projet a réussi.*)

SCENE VI.

LEONIE, OTHON, ALFRED.

OTHON, *à Alfred, d'un ton sévère, lui faisant signe d'avancer.*

Alfred, je pardonne une faute, jamais un mensonge. Point de dissimulation, ou c'est fait de vous : connaissez-vous le prisonnier dont vous avez refusé de commander l'escorte ?

ALFRED.

Oui, général.

OTHON.

Est-ce Gustave ? répondez.

ALFRED.

Non.

OTHON.

Qui est-il ?

ALFRED.

Je l'ai dit ; mon frère.

OTHON.

Pourquoi votre père a-t-il feint de le méconnaître ?

ALFRED.

C'est à lui de vous répondre.

OTHON.

Mais, vous-même, puisque vous l'avez reconnu pour votre frère, pourquoi avez-vous permis que je le livrasse ?

ALFRED.

Pour sauver son bienfaiteur.

OTHON.

Quel était ce bienfaiteur ?

ALFRED.

L'étranger que vous avez accueilli.

OTHON.

Et cet étranger qui était-il ?

ALFRED.

Gustave lui-même.

OTHON.

Gustave ! et vous ne m'avez point averti!

ALFRED.

Vous avertir c'eût été le livrer, et vous ne l'eussiez point fait à ma place.

OTHON.

Votre devoir vous l'ordonnait.

ALFRED.

La reconnaissance me le défendait. Gustave a sauvé la vie à Edgard, et j'étais frère d'Edgard avant d'être soldat de Christierne.

OTHON.

Vous connaissiez mes ordres?

ALFRED.

Oui, général; mais je connaissais aussi le respect que vous avez pour les lois de l'hospitalité .. L'homme qui se confie à moi, fût-il mon ennemi, dès ce moment devient sacré pour moi : je combattrai Gustave, mais je ne le livrerai pas.

SCENE VII.

LEONIE, OTHON, SIGBALD, ALFRED, PETERS *dans le fond près de Léonie.*

SIGBALD.

Général, le factionnaire placé à l'entrée du parc vient de reconnaître Gustave dans l'étranger qui était ici.

OTHON.

Il ne l'a pas arrêté ?

SIGBALD.

Son passeport était signé de vous; il l'a montré, et a gagné à la hâte la forêt avec un enfant qu'il portait dans ses bras.

OTHON, *vivement.*

Avec un enfant ! m'aurait-on enlevé .. (*A Péters, d'un ton sévère.*) Qu'avez-vous fait du jeune Gustave ?

PETERS.

Je l'ai reconduit, seigneur, et renfermé dans son appar-

tement, en présence de l'officier qui m'accompagnait. Je ne dois pas vous cacher que son gardien était tellement pris de vin....

OTHON.

Mais les sentinelles... (*Il jette un regard sévère sur Alfred, qu'il soupçonne l'auteur de cet enlèvement.*) Restez, et vous, Sigbald, suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

LEONIE, ALFRED, PETERS, *dans le fond.*

LEONIE, *à Alfred.*

Homme généreux! que de peines, de dangers!

ALFRED.

Où serait sans cela le mérite de mon action? j'ai fait ce que j'ai dû; c'est là ma récompense.

LEONIE, *à Péters.*

Le crois-tu en sûreté?

PETERS.

Il doit être en ce moment dans la forêt; mais si l'on se met sur-le-champ à sa poursuite, il est à craindre...

SCENE IX.

LEONIE, OTHON, ALFRED, SIGBALD, PETERS.
(*Sigbald et Péters au fond.*)

OTHON, *avec véhémence.*

Je suis trompé, trahi. (*A Alfred.*) Rendez-vous aux arrêts jusqu'à mon retour. Péters, préparez-vous à vous justifier. (*A Sigbald.*) Vous, allez vous mettre à la tête des chasseurs; je vous suis. (*Alfred s'en va à droite, et Sigbald par le fond.*) (*A Léonie.*) Madame, mon devoir m'arrache pour quelques instans d'auprès de vous; daignez commander ici pendant mon absence: tout ce qui m'environne va recevoir l'ordre de vous obéir.

(*Il salue, et sort par la porte principale.*)

SCENE X.

LEONIE, PETERS.

PETERS.

Le voilà parti : tenez-vous prête à me suivre. Le château d'Olka n'est qu'à peu de distance ; votre époux doit s'y trouver : dans quelques minutes nous partons pour le rejoindre.

LEONIE.

Le malheureux ! comment échapperait-il a tant de recherches ?

PETERS.

La forêt est sombre, les chemins sont difficiles : une fois arrivé au lieu du rendez-vous, il est sauvé. Les mineurs qui ont délivré Edgard sauront défendre Gustave.

LEONIE *se jette à genoux.*

Ah ! Dieu, Dieu juste, soutien du faible et protecteur de l'opprimé ! toi qui veilles sur des milliers de mondes, laisse tomber un regard de bonté sur l'infortunée qui t'implore ; rends un époux à son épouse, rends un fils à sa mère.

(*Elle sort avec Péters.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un vieux salon gothique, une fenêtre au premier plan à gauche, et sur le devant du même côté un petit banc de pierre placé de manière qu'il ne gêne pas la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, JAK *entrent avec circonspection et les armes à la main.*

JAK.

Nous voici au château d'Olka ; j'espère que nous sommes ici en sûreté. Es-tu blessé ?

EDGARD.

Légèrement. Vous avez combattu comme des lions : malheureusement votre attente est trompée ; vous avez cru délivrer Gustave, et Gustave est encore au pouvoir d'Othon.

JAK.

Il n'y restera pas long-tems. Ce château est le lieu désigné pour notre rendez-vous ; tous nos camarades, divisés en trois bandes, doivent s'y rendre vers le déclin du jour : celle qui t'a délivré est à peu de distance ; les deux autres ne tarderont pas...

EDGARD, *impatient.*

Ils n'arrivent pas... Je crains...

JAK.

Ils auront été obligés de prendre des détours pour échapper aux pelotons de chasseurs dispersés dans les environs : une fois réunis... Paix; j'entends du bruit : ce sont sans doute nos camarades *(Il va à la porte du fond.)* Je me trompe ; c'est le gouverneur, l'inspecteur des mines... quelques soldats... un homme qu'ils entraînent... Voyons s'ils sont en nombre, et si nous sommes découverts payons de nos personne. (*Ils se retirent dans les côtés*)

SCENE II.

MARKOF, LE GOUVERNEUR, GUSTAVE, *entraîné par quatre soldats, précédés de Markof et du gouverneur. (Il a les mains liées.)*

MARKOF, *aux gardes.*

Mettez-le ici en attendant les autres. Je réponds que son passeport est faux, ou qu'il a été surpris : c'est le chef de mutins... Il a les mains bien lies : bon !

(On l'assied par terre.)

GUSTAVE.

Arrachez-moi la vie, ou rendez-moi mon fils.

LE GOUVERNEUR.

Je l'ai fait ramener au château d'Upsal ; si c'est votre fils, réclamez-le auprès du général : mais après la révolte que vous avez excitée dans les mines, et la résistance effrénée que vous avez opposée à nos soldats, je vous conseille plutôt d'implorer sa clémence.

GUSTAVE.

L'implorer ! je ne m'avilis pas.

LE GOUVERNEUR.

(*Aux gardes.*) Allez rejoindre vos camarades, et continuer vos recherches. (*A Markof.*) Vous, informez-vous de la route que les mineurs ont prise. Je vais, de mon côté, examiner les issues du château, et faire placer des sentinelles aux portes. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

GUSTAVE, EDGARD, JAK.

GUSTAVE.

Les barbares ! m'arracher mon fils ! quoi ! aucun moyen de s'échapper !

(Edgard et Jak s'approchent avec précaution.)

EDGARD.

Me trompé-je !... Non ; c'est lui, c'est Gustave lui-même : il est garrotté. Vîte. (*Il coupe les liens.*)

GUSTAVE, *étonné, embrassant Edgard.*

Quoi ! Edgard ! mon ami ! mon bienfaiteur !...

EDGARD.

Je ne puis que briser tes liens : nous serons libres, ou nous périrons ensemble.

GUSTAVE *l'embrasse.*

Brave homme ! tu me rends la vie. Mais mon épouse doit se rendre ici ; elle va tomber entre leurs mains : courons...

EDGARD.

Impossible ; toutes les issues sont gardées : ce serait nous perdre.

GUSTAVE, *vivement.*

Que faire donc ? qu'entreprendre ?

JAK.

Attendre nos camarades qui doivent se réunir à la chûte du jour.

GUSTAVE.

Renfermés dans ce château, comment le saurons-nous ?

EDGARD.

Des feux allumés sur le sommet des montagnes nous avertiront de leur arrivée.

JAK.

Encore quelques momens, et nous sommes en force. On déteste, on abhorre ici les Danois : un signal, et tout ce qui habite ces montagnes se joint à nous.

GUSTAVE.

Ils sont Suédois ; on peut compter sur eux.

EDGARD.

En attendant, voici des armes. (*Il lui remet un pistolet.*) On vient : reprenez votre position : c'est le gouverneur et Markof; s'ils sont seuls, il faut s'en assurer.

(*Gustave se remet à sa place en reprenant ses liens, qu'il tient de manière à faire croire qu'il a les mains encore attachées. Edgard se retire à droite, Jak à gauche.*)

SCENE IV.

GUSTAVE, MARKOF, LE GOUVERNEUR.

MARKOF, *regardant Gustave.*

Bon, le voici encore tel que nous l'avons laissé.

LE GOUVERNEUR.

Hé bien, les recherches ?

MARKOF.

Se continuent.

LE GOUVERNEUR.

Et quelle nouvelle ?

MARKOF.

Mauvaise : les dix mille ducats promis pour la tête de Gustave sont.. au diable.

LE GOUVERNEUR.

Que veux-tu dire ?

MARKOF.

Que les mineurs, embusqués à quelque distance du château, ont attaqué l'escorte et enlevé le prisonnier.

LE GOUVERNEUR.

Enlevé !

MARKOF.

Et tué plusieurs hommes.

LE GOUVERNEUR.

Le général en est-il instruit ?

MARKOF.

Il est lui-même à leur poursuite à la tête de ses chasseurs. Ils rôdent, dit-on, dans les environs, sans doute pour tenter la délivrance de leur chef que voici. Mais.. (*A demi-voix, et d'un ton inquiet.*) tous les habitans de ces montagnes sont sur pied au nom de Gustave ; l'alerte peut devenir générale, et ce qui est pis encore, c'est qu'il ne reste que peu de troupes dans le pays.

GUSTAVE, *d'un ton sec.*

Hé bien, quel est le sort qui m'est réservé ? pense-t-on m'ôter mon fils ?

LE GOUVERNEUR, *d'un ton sec.*

Vous ne tarderez pas à l'apprendre.

GUSTAVE, *d'un ton ferme.*

Je veux le savoir à l'instant.

LE GOUVERNEUR.

Apprenez que ce langage, ce ton élevé...

MARKOF.

Il compte sur le secours de ses camarades.

GUSTAVE, *plus fortement.*

Répondez, me rendra-t-on mon fils?

LE GOUVERNEUR, *étonné.*

Il menace, je crois...

MARKOF.

Heureusement il a les mains liées.

GUSTAVE, *d'une voix terrible, et se levant.*

Pour la dernière fois, me rendra-t-on mon fils?

LE GOUVERNEUR, *intimidé.*

Monsieur! (*Bas à Markof, lui faisant signe d'aller chercher du secours.*)

(*A l'instant où le gouverneur fait signe à Markof d'aller chercher du secours, Markof veut s'en aller en tournant à droite du côté de Gustave qu'il menace. Edgard lui présente un pistolet, et dit :* Si tu fais un pas, *etc. Jak en fait autant au gouverneur qui a aussi de son côté remonté la scène, et, dans le même instant,* Gustave *se dégage, et présente à tous deux un pistolet, ce qui augmente leur étonnement, et surtout celui de Markof. Tableau.*)

(*Edgard et Jak font signe, avec le pistolet, à Markof et au gouverneur, de descendre sur l'avant-scène et Gustave remonte la scène, et vient se placer entre le gouverneur et Markof.*

MARKOF, *bas.*

J'y vais. (*En s'en allant.*) Ah! monsieur le mutin! (*Au moment où l'on va sortir, Edgard et Jak lui présentent le pistolet.*)

EDGARD.

Si tu fais un pas, je te tue.

JAK.

S'il t'échappe un cri, je te brûle.

MARKOF, *tombant à genoux d'effroi.*

Grâce ! grâce !

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, j'ai des ordres.

GUSTAVE.

Il suffit : tous nos camarades doivent se rendre ici ; s'ils rencontraient vos troupes, il faudrait se battre : vous voyez que nous avons tout à gagner, et rien à perdre ; vous ne nous refuserez donc pas un service.

LE GOUVERNEUR.

Lequel ?

EDGARD.

De donner ordre à vos troupes de se retirer des environs. *(A Jak.)* Camarade, fais monter l'officier du poste. *(Jak sort.)*

(Gustave prend sa place, et ils tiennent les deux en respect.)

LE GOUVERNEUR.

Y songez-vous ? il y va de ma place.

EDGARD, *vivement.*

Il y va de votre vie, vous n'avez pas un moment à perdre ; je vous donne trois minutes : dépêchez. J'entends venir ; c'est sans doute l'officier du poste. *(Avec fermeté.)* S'il échappe un mot, un geste de trahison à l'un ou à l'autre, *(Il montre son pistolet.)* voici notre réponse.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

(Jak restant à la porte. Gustave et Edgard, placés à côté du gouverneur et de Markof, les tiennent en respect en leur faisant entrevoir le bout de leurs pistolets cachés sous leurs dolimans.)

GUSTAVE, *à l'officier du poste.*

Vous n'ignorez pas, monsieur, que Gustave vient d'être délivré par une bande de mineurs qui se sont réfugiés dans la forêt d'Upsal. Ce château n'ayant pas besoin de défense,

M. le gouverneur vous ordonne de rassembler vos troupes, et de vous mettre sur-le-champ à leur poursuite.

EDGARD.

Cette démarche exige d'autant plus de diligence, que M. le gouverneur risquerait d'encourir la disgrace de Christiern s'il perdait, par sa lenteur, l'occasion de se ressaisir d'un prisonnier dont la tête est mise à prix.

LE GOUVERNEUR, *indécis, regardant Markof.*

En effet... je crois...

GUSTAVE, *d'un ton persuasif.*

Songez qu'on ne manquerait pas de vous accuser d'intelligence avec lui.

LE GOUVERNEUR.

Mais ne conviendrait-il pas d'en laisser au moins une partie pour garder le château ?

GUSTAVE, *fortement.*

Prenez garde ; les mineurs sont nombreux et déterminés à tout.

EDGARD.

D'ailleurs, vous sentez mieux que personne les dangers qu'il y aurait de vous y refuser.

(Il lui fait voir le bout de son pistolet.)

LE GOUVERNEUR.

Je vois... que vos raisons...

EDGARD.

Sont de la dernière importance.

GUSTAVE.

Je dois vous avertir que dans deux minutes il ne sera plus tems.

EDGARD.

Dans deux minutes, entendez-vous ? en voici une d'écoulée, il vous en reste une autre.

GUSTAVE, *avec un air menaçant.*

Je vous conseille d'en profiter.

EDGARD.

C'est le parti le plus sage.. vous hésitez ? *(Il fait un mouvement.)*

MARCOF, *bas au gouverneur, et effrayé de ce mouvement.*

Allons, monsieur.

LE GOUVERNEUR, *à l'officier*

Allez rassembler la troupe, et portez-vous de suite vers la forêt d'Upsal; je ne tarderai pas à vous joindre.

(L'officier sort; Jak le suit.)

EDGARD, *après un silence.*

Vous voyez qu'entre braves gens il ne faut qu'un mot pour s'entendre. *(Regardant par la fenêtre.)* Voilà les troupes qui partent; quand elles seront à une certaine distance...

LE GOUVERNEUR.

Je suis leur commandant; vous me permettrez sans doute de me rendre à mon poste.

GUSTAVE, *arrêtant le gouverneur.*

Cela est juste : mais auparavant, répondez-moi : qu'avez-vous fait de mon fils?

LE GOUVERNEUR.

Je l'ai pris, je l'avoue, pour le jeune Gustave, enlevé du château d'Upsal, et je l'y ai fait reconduire.

SCÈNE VI.

JAK, *à la fenêtre sans la quitter;* EDGARD, GUSTAVE, *un plan plus bas;* MARKOF, LE GOUVERNEUR, *sur le devant de la scène.*

JAK, *accourant.*

Le général Othon vient d'arriver à la tête de ses chasseurs : plusieurs sont blessés : il y a eu sans doute quelque action entre eux et une partie de nos camarades.

GUSTAVE, *à part.*

Dieu! Léonie et Péters sont peut-être en chemin!

LE GOUVERNEUR, *avec joie à Markof.*

(Bas) Le général est ici : sortons. *(Ils veulent s'en aller.) Jak se place à la croisée.*

EDGARD, *avec le pistolet, d'un ton menaçant ; Gustave de même.*

Ne bougez pas, ou vous êtes morts. *(A Gustave en le tirant à part.)* Le général a-t-il pénétré votre secret? sait-il que tu es Gustave ?

GUSTAVE.

Non.

JAK, *de la fenêtre sans la quitter.*

Il traverse la cour, il entre dans le château.

EDGARD, *à Gustave.*

C'est assez, je reprends ton nom et ta place.

JAK, *en quittant la fenêtre.*

Il monte; le voici : que faire?

EDGARD.

User d'adresse.

GUSTAVE.

Ou vendre chèrement notre vie.

SCENE VII.

JAK ET MARKOF, OTHON, LE GOUVERNEUR, *d'Othon.*

OTHON, *en voyant le gouverneur.*

Quoi! nous sommes entourés d'ennemis, et vous n'êtes pas à la tête des troupes!

LE GOUVERNEUR.

Je les ai envoyées à la poursuite du prisonnier enlevé par les mineurs.

EDGARD, *se montrant.*

Ce prisonnier, général, est devant vous : je vois qu'il est dans la destinée de Gustave de recevoir vos fers.

OTHON.

C'en est trop; je sais tout. Soldats, vous me répondez de lui. Edgard, il ne vous reste qu'un moyen d'éviter le châtiment que mérite votre perfidie, c'est de me découvrir la retraite de celui dont vous avez pris le nom.

EDGARD.

Général, Gustave fut mon bienfaiteur : puisque j'ai eu le courage de prendre sa place pour le sauver, vous ne devez point me supposer assez lâche pour le trahir.

OTHON, *aux soldats.*

Qu'on l'emmène.

GUSTAVE, *tourné de manière à n'être pas vu d'Othon.*

Arrêtez. Il n'est plus tems de feindre... vous cherchez Gustave ; le voici.

LE GOUVERNEUR, *étonné.*

Gustave !

GUSTAVE.

Vous êtes trop juste, général, pour condamner un sentiment généreux ; je me rends, mais je vous demande la grâce d'Edgard.

OTHON.

Il vous a servi, mais il m'a trompé ; j'honore la reconnaissance, mais je punis le mensonge (*Aux soldats :*) Obéissez. (*On l'emmène avec Jak. Edgard sort avec les gardes de son côté seulement*)

GUSTAVE, *à part.*

Dieu ! Léonie !!! voilà ce que je craignais.

SCENE VIII.

MARKOF, PETERS, OTHON, LE GOUVERNEUR, LEONIE, GUSTAVE.

OTHON.

Quoi ! vous ici, madame ! par quel évènement ?... Hé bien, Péters ?

PETERS *remis de la première surprise d'avoir trouvé Othon, et après quelques signes à Gustave de ne point se trahir.*

Madame, effrayée des mineurs qui rôdaient autour du château, s'était enfui dans la forêt : je la suivis ; un piquet de vos chasseurs nous rencontre à quelque distance ; je l'appelle, et me fais conduire ici pour la remettre sous votre protection.

OTHON, *au gouverneur.*

Le château serait-il menacé ?

LE GOUVERNEUR.

Je l'ignore; j'y ai fait ramener le jeune Gustave.

LÉONIE, *à part et vivement.*

Notre Adolphe !

PETERS, *de même.*

Au château!

GUSTAVE, *à Othon.*

Un enfant prisonnier !...

OTHON, *à Péters.*

Prenez dix hommes, et retournez au château ; je le mets sous votre garde.

PETERS, *à Othon.*

Il suffit. *(En s'en allant, bas à Gustave et à Léonie.)* J'en réponds.

(Il sort.)

OTHON, *à Gustave.*

J'ai promis de veiller sur lui ; je tiendrai parole.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SIGBALD *à la droite d'Othon.*

SIGBALD.

Général, les mineurs, à la tête de plusieurs milliers de paysans, marchent de tous côtes sur nous ; ils demandent Gustave à grands cris, et menacent, en cas de refus, de se porter aux derniers excès. Déjà nos avant-postes se sont repliés sur nous : j'attends vos ordres.

OTHON, *à Gustave.*

Vous l'entendez, seigneur ? je devrais peut-être, pour ma propre sûreté, prendre envers vous les mesures de sévérité que les circonstances commandent ; mais j'ai votre parole, c'est assez pour moi; je vous laisse sous la garde de quelques soldats, moins comme un prisonnier que comme un hôte dont les jours me sont confiés. Je cours me montrer aux rebelles *(A Léonie.)* Ne craignez rien, madame ; ici, comme partout ailleurs, vous ne cesserez d'être respectée : leur vie me répond

de la vôtre. *(Au gouverneur et à Sigbald.)* Allons, messieurs, partons.

(Ils sortent.)

SCENE X.

LÉONIE, GUSTAVE, MARKOF, *dans le fond.*
(Des soldats aux portes.)

LEONIE.

Ah, mon ami ! qu'allons-nous devenir ?

GUSTAVE, *bas.*

Vous vous trahissez.

LEONIE.

C'est trop feindre ; je n'ai plus rien à ménager : dussé-je périr, je ne te quitte plus : je suis épouse et mère ; ma place est entre toi et mon fils.

MARKOF, *à part.*

C'est son épouse : bon, nous les tenons tous.

(Il sort.)

LEONIE.

Si votre sort est de porter les fers de Christierne : je les partagerai, il verra mes larmes, il s'attendrira.

GUSTAVE.

Il sera inflexible.

LEONIE.

Hé bien ! nous mourrons ensemble.

GUSTAVE.

Ecartez cette idée : Christierne ne demande que moi; quel intérêt aurait-il à sacrifier un enfant ? Mais vous pourquoi vous exposer à lui ravir une mère ?

LEONIE.

Je fus épouse avant d'être mère. *(Après une réflexion.)* Mais écoute, il me vient une idée : j'ai emporté de l'or, des bijoux pour les besoins de mon voyage : nos gardiens sont des ames vénales ; tentons...

GUSTAVE, *vivement.*

La corruption !

LEONIE.

Ton danger.

GUSTAVE.

Ma parole.

LEONIE.

Ta vie.

GUSTAVE.

Mon honneur.

LEONIE.

Tu veux périr.

GUSTAVE.

Plutôt que de m'avilir. Christierne fut perfide envers moi; je n'imiterai point mon ennemi.

LEONIE.

Quel bruit se fait entendre? (*Ils écoutent.*) Il continue, il approche.

GUSTAVE, *allant à la fenêtre.*

C'est un cliquetis... un froissement d'armes....

LEONIE, *à la croisée.*

Dieu! ils sont aux mains! des feux sont allumés sur le sommet des montagnes!

GUSTAVE.

Les habitans accourent de toutes parts, la mêlée est générale. *(Avec enthousiasme.)* Braves dalécarliens! que ne suis-je à votre tête!

LEONIE, *les mains jointes et élevées.*

Ah! Dieu, je ne t'implore pas pour moi, mais prête ton appui... donne la victoire au parti le plus juste.

GUSTAVE, *toujours à la croisée.*

Les mineurs sont à leur tête, ils s'avancent... le désordre se met parmi leurs ennemis.

LEONIE.

Il m'a exaucée!

GUSTAVE, *de même.*

Othon résiste encore; mais ses soldats l'abandonnent, ils fuient... ils rentrent dans le château... on les poursuit.

(Il revient à Léonie à sa gauche.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SIGBALD.

SIGBALD, *à Gustave.*

Seigneur, suivez-moi.

GUSTAVE.

De quel ordre ?

SIGBALD.

De l'ordre du général.

GUSTAVE, *étonné.*

Dans quel lieu ? quel motif ?

SIGBALD.

L'un et l'autre, n'importe ; il compte sur votre parole.

GUSTAVE, *avec douleur.*

Ah, Léonie ! il le faut, partons.

LÉONIE *le retient.*

Sans moi !... Non, je ne te quitte pas !

SIGBALD.

Permettez, madame.

LÉONIE, *s'attachant à lui.*

Je n'écoute plus rien ; c'est Gustave, c'est mon époux ! Quel est le barbare qui osera nous séparer ?

SIGBALD *insiste avec empressement.*

Mes ordres sont positifs, madame, et les momens précieux. Je serais au désespoir... entendez-vous ces cris ?. soldats !...

(Au mot soldats, *le sergent entraîne Léonie, et Sigbald Gustave.)*

(A l'instant où Sigbald et le sergent entraînent Léonie et Gustave, on entend des cris, un bruit de trompette, une fusillade qui s'approche ; et au moment où le public croit les deux époux absolument perdus, Gustave, reprenant de l'espoir en entendant ce bruit, se débarrasse de Sigbald, court à sa femme, la prend dans ses bras, la ramène sur le devant de la scène, et à l'instant Edgard et Jak

entrent à la tête des mineurs, Edgard du côté de Gustave, et Jak du côté de Léonie. (Tableau.)

(*Gustave et Léonie se jettent dans les bras d'Edgard. Les gardes, après le tableau, posent les armes, et les mineurs les portent.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS EDGARD, JAK, *et peu après* OTHON.

EDGARD, *le pistolet d'une main, et le sabre de l'autre.*

Arrêtez : bas les armes.

JAK, *armé de même.*

Bas les armes, ou vous êtes morts

EDGARD, *à Gustave.*

Ma tâche est remplie : tu es sauvé, les Danois ont posé les armes, et voici leur général.

(*Othon entre désarmé au milieu de plusieurs paysans dalécarliens armés, et dont un tient son épée.*)

(*Les paysans forment le cercle fait par les gardes et les mineurs*)

GUSTAVE, *avec noblesse.*

Général, le sort a trompé votre courage, mais sans nuire à votre gloire ni à l'estime qu'inspire un ennemi noble et généreux. Il ne doit plus y avoir de secret entre nous ; voici mon épouse que je vous présente.

OTHON *étonné.*

Léonie! votre épouse?

GUSTAVE.

Elle m'a suivi dans ces montagnes ; le hasard nous a réunis, votre générosité a fait le reste : mettez-y le comble en nous rendant un fils...

LEONIE.

Je me jette à vos pieds.

OTHON *la retient.*

Arrêtez, madame ma vie est entre vos mains ; mais je n'enfreindrai pas les ordres de mon maître.

GUSTAVE.

Hé bien, mes amis! mes camarades! et vous tous, braves Dalécarliens! vous avez sauvé le père; allons délivrer le fils.

(*Il se fait un mouvement pour sortir.*)

SCÈNE XIII.

LEONIE, OTHON, GUSTAVE, EDGARD.

(*A l'instant où, on apporte l'enfant, Othon, surpris, traverse le théâtre à gauche.*)

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

PETERS, ALFRED, LEONIE, GUSTAVE *jeune*, GUSTAVE *père*, EDGARD, OTHON.

PETERS, *accourant et portant en triomphe le jeune Gustave.*

Le voici! le voici!

GUSTAVE.

Notre fils!

LEONIE.

Notre Adolphe!

PETERS *le remet à Léonie et Gustave.*

Est dans vos bras.

Léonie et Gustave tombent à genoux pour remercier le ciel, en soutenant en l'air le jeune Gustave.)

OTHON, *d'un ton sévere.*

Quoi! Péters...

PETERS.

Je suis Suédois, seigneur, et Gustave fut mon premier maître.

OTHON, *à Alfred.*

Et vous, Alfred ici contre mes ordres.

ALFRED.

Seigneur, mon père a besoin d'un appui; je me retire du service: mais croyez qu'en soignant mon père, je n'oublierai jamais mon général.

(*Gustave, pendant qu'Alfred parle, va prendre l'épée d'Othon pour la lui rendre. La scène ne change point de position jusqu'au moment où la toile tombe.*)

GUSTAVE, *à Othon en lui rendant son épée.*

Seigneur, voici votre épée; (*Il prend l'épée de la main des mineurs et la lui remet.*) vous êtes libre : les Suédois savent combattre et apprécier leurs ennemis. (*Aux mineurs.*) Mes amis, préparez-vous à conduire les Danois jusqu'aux frontières de la Dalécarlie : là, vous leur rendrez leurs armes. Qu'une partie d'entre vous serve de garde d'honneur au général. (*A Othon.*) Seigneur vous allez combattre pour Christierne, et moi pour les braves gens qui ont brisé mes fers : nous nous reverrons sans doute aux champs d'honneur. En attendant, allez dire à Christierne qu'il se hâte de venir me chercher au fond de ces montagnes, ou que j'irai moi-même le trouver au sein de la capitale. Et toi, cher Péters, vous, Alfred, et vous, brave et magnanime Edgard, venez, au milieu d'une famille que vous avez réunie, célébrer ce premier triomphe des armes suédoises.

(*Ils se groupent, et la toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE TESTAMENT,

OU

LES MYSTERES D'UDOLPHE,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Représenté pour la première fois à Paris, au Théâtre Louvois, le 22 Messidor an 6.

PAR LE CITOYEN J.-H.-F. L.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, au coin de la rue Xaintonge, N°. 25, boulevard du Temple.

AN VI.

DROIT DE PROPRIÉTÉ.

JE déclare que le citoyen FRAMERY, mon fondé de pouvoir, est chargé de poursuivre devant les tribunaux tout entrepreneur qui, au mépris de la propriété et des lois existantes, se permettra de faire représenter cet ouvrage sans mon consentement formel et par écrit, ou celui de mon fondé de pouvoir.

A Paris, ce 2 Thermidor de l'an 6.

J. H. F. L . . . . .

D'après le traité fait entre l'auteur de ce Drame, et le citoyen FAGES, libraire, cet ouvrage devient sa propriété. Il la place en conséquence sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens, déclarant qu'il poursuivra également devant les tribunaux tout contrefacteur et distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris, ce 2 Therminor de l'an 6.

J. H. F. L. . . . A. B. FAGES.

AVERTISSEMENT.

Je préviens le Public que cet ouvrage, quoique joué sous le titre des *Mystères d'Udolphe*, n'a point été tiré du Roman de ce nom. Un simple incident qu'il m'a fourni, et dont j'ai cru pouvoir m'emparer sans conséquence, m'avoit déterminé, dans le tems à lui donner ce titre, dans la crainte qu'on ne me soupçonnât de vouloir m'approprier les idées d'autrui. Aujourd'hui que les représentations multipliées de cet ouvrage ont détruit ce soupçon, je le présente sous son véritable nom, en l'intitulant LE TESTAMENT.

Je suis persuadé, comme beaucoup de personnes instruites, qu'il est, sinon impossible, du moins très-difficile de faire un bon Drame d'un sujet purement romantique: mais je suis bien éloigné de proscrire, à leur exemple et indistinctement tous les ouvrages de ce genre. Je pense au contraire que, si le but de la Comédie est de châtier les ridicules de nos contemporains, celui de la Tragédie, de nous offrir les personnages illustres ou les grands criminels des siecles passés, il se trouve dans la société un grand nombre de scélérats subalternes dont les caractères moins élevés semblent appartenir exclusivement au domaine du Drame. Telle est du moins l'opinion de nos voisins qui croient que ce genre, plus rapproché de la nature, et conséquemment plus à portée du peuple, offre aux Amateurs un plaisir de plus, à la morale un champ plus vaste et des résultats plus certains. La mienne est que

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

J'ignore donc si c'est au mauvais goût du Public, ou à l'intérêt de l'ouvrage que je dois l'accueil favorable qu'il a fait à cette pièce. Je sais seulement que quoiqu'on puisse dire ou écrire, ce sera toujours à lui seul quil appartiendra de prononcer sur le mérite des ouvrages qui lui sont présentés, et le genre de plaisirs qui lui convient.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	LES CC.
CORSANI, Seigneur Sicilien.	TOURKATY.
ORSINO, Noble de Palerme.	BELVAL.
LÉONTINE, mère du premier et belle-mère du second.	Cne. TABRAISE.
VALÉRIE, fille d'Orsino.	Cne. L'ÉVÊQUE.
OSCAR, jeune Militaire, amant de Valérie.	RIVIERRE.
CARLO, Régisseur du château d'Udolphe.	CORSSE.
CLOTILDE, concierge du même château.	Cne. CORSSE.
PETRUCI, au service de Corsani.	BLONDIN.
St. BASTY } Vassaux de Corsani.	PIZARRE.
VEREZA } Vassaux de Corsani.	LECONTE.
BENEDETTO. } Vassaux de Corsani.	ROGER.
UN EXEMPT.	VIOT.

Quelques Soldats et plusieurs Domestiques de Corsani.

La Scène se passe dans le Château d'Udolphe en Sicile, à peu de distance de Palerme.

LE TESTAMENT,

OU LES

MYSTERES D'UDOLPHE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre represente un salon dans le genre gothique avec quelques vieux meubles.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, CARLO.

CLOTILDE.

NON, mon cher Carlo, mon parti est pris. Je veux quitter ce château, et je vous prie d'en prévenir le seigneur Corsani.

CARLO.

Attendez au moins que le mariage soit fait. La prétendue est jeune, belle et douce.

CLOTILDE.

Une colombe dans les serres du vautour.

CARLO.

Votre résolution m'afflige; des raisons sans doute puissantes...

CLOTILDE.

Mille, M. Carlo, mille: la solitude de cet édifice immense, entouré de forêts et de précipices, ces tours gothiques, ces galeries délabrées, retraite des oiseaux de nuit; mais sur-tout le front sombre et le regard sinistre du maître qui vient de l'habiter, tout me déplaît, tout m'ennuie, tout m'effraie.

CARLO.

Je respecte vos secrets; mais avouez que les derniers aveux de Vincent, n'ont pas peu contribués à cette résolution.

CLOTILDE.

Voici trois jours qu'il est mort, voici trois jours que le trouble et l'effroi sont dans mon ame. J'entends encore ces paroles terribles, les dernières de sa vie, ces paroles qu'il prononça d'une voix lugubre, le remords peint sur le front : «O vous, qui entourez mon lit de mort, gardez-vous d'imiter mon exemple ! » Des mysteres horribles que j'ai cachés trop long-tems, vont » vous être revélés. Le crime a établi son empire dans ce château. » Les bâtimens du nord, la tour qu'ils avoisinent......» Ici des convulsions effrayantes le surprirent tout-à-coup, et il expira sous nos yeux, la main étendue encore vers cette partie du château qu'il nous indiquoit sans doute, comme un lieu où devoit tôt ou tard se manifester la vengeance du ciel.

CARLO.

Je ne connois encore que très-imparfaitement le maître de ce château, mais je ne conçois pas les rapports qui peuvent exister entre lui, les discours de Vincent, et les bâtimens du nord.

CLOTILDE.

Ne les avez-vous jamais visités, ces bâtimens ?

CARLO.

Jamais. Corsani l'a défendu expressément.

CLOTILDE.

Je le sais ; mais ne vous est-il jamais arrivé du moins de les traverser de nuit ?

CARLO.

Rarement. Ma besogne faite au château, je retourne ordinairement à ma ferme. Cependant je me souviens que deux ou trois fois vers minuit........

CLOTILDE *vivement.*

Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

CARLO.

Je suis un ancien militaire, Madame, la nuit n'a rien d'effrayant pour nous autres.

CLOTILDE.

Je suis comme vous au-dessus des préjugés dont vous me croyez peut-être atteinte.... Eh bien ! monsieur, j'ai vu de mes yeux, j'ai entendu de mes oreilles......

CARLO.

Vous avez vu, entendu ?........ et quoi ?

CLOTILDE.

Ce que les dernieres paroles de Vincent n'ont fait que confirmer. — Souvent dans les promenades solitaires, parmi les décombres de la partie abandonnée de ce château, des gémissemens sourds et prolongés avoient frappé mes oreilles. Je les attribuai jusques-là, soit à l'agitation des feuilles, soit au bruissement des vents engouffrés dans ces longs corridors; mais la nuit passée, après une veillée plus longue qu'à l'ordinaire, je regagnois mon appartement, placé comme vous savez à l'entrée des bâtimens du nord. Tout dormoit : une porte s'ouvre dans le fond de la galerie, une lueur sombre et mourante se réfléchit sur les murs. Frappée d'étonnement, de terreur, et respirant à peine, je me tapis derrière une colonne. Quel spectacle! Une femme couverte d'un long crêpe noir, les cheveux épars, le teint livide, les yeux hâves et égarés, tenant d'une main une lampe, de l'autre un parchemin plié, s'avance d'un pas silencieux vers la grille qui nous séparoit. Chaque instant redoubloit mon effroi. Que devins-je, lorsqu'à travers cette grille, je la vis tendre un bras décharné, saisir et porter à sa bouche la portion d'alimens destinée à la nourriture des animaux, à qui la garde en est confiée. Sans doute, ainsi que moi, cette apparition les avoit terrifiés, nul bruit, nul aboiement de leur part, n'avoient troublé l'effrayante solitude de ces corridors : mais mon courage étoit épuisé : un cri d'effroi me trahit : je tombai évanouie sur le carreau, et déjà le jour commençoit à poindre quand je repris mes sens et les forces necessaires pour me traîner à mon appartement.

CARLO.

Je ne révoque point en doute les faits dont le hasard vous a rendue témoin ; mais les ténebres, l'imagination.....

CLOTILDE.

Je vous entends ; ce n'est pas tout. Voici un dernier trait aussi étonnant et non moins certain que l'autre. Je suis dans l'habitude, avant de me coucher, de me rendre compte des opérations de la journée ; assez souvent alors il m'arrive de parler toute seule. Eh bien ! une voix me répond, une voix sépulcrale, effrayante !......

CARLO.

Peut-être cette femme qui vous apparût

CLOTILDE.

Est releguée dans les bâtimens du nord ; mais cette voix se fait entendre par-tout, dans les corridors, dans l'office, ici, dans cette salle même : eh bien ?....

CARLO.

Je ne sais que dire. Mais encore une fois, que peuvent avoir de commun ces apparitions avec le seigneur Corsani et son château ?

CLOTILDE.

Son château ! est-il véritablement à lui ? On sait que le père du seigneur Corsani, trompé par les suggestions de sa seconde femme, avoit dans un moment de colère, déshérité Orsino, le fils de son premier mariage; mais il a reconnu son erreur, il a fait un autre testament.

CARLO.

Pourquoi, s'il existe, Orsino ne l'a-t-il pas produit? Le sénat lui avoit, à cet effet, accordé un délai convenable, mais au lieu de se livrer à la recherche de ce titre, Orsino a quitté l'Italie, et ce départ prouve assez....

CLOTILDE.

Tenez, vous avez beau dire, tout me paroît suspect dans la conduite de Corsani. Cette jeune personne, amenée avec tant de mystère, et gardée avec tant de soins ; ces entretiens secrets avec son confident Sébasti, cette défense sévère d'approcher des bâtimens du nord, tout ce que j'ai vu, entendu ; mais sur-tout sa conduite cruelle envers sa mère... .... La faire conduire en France ! l'y laisser mourir dans l'abandon et la pauvreté ! Non, non, je ne veux point d'un maître de sa sorte Je déteste l'ingratitude dans tous les hommes ; mais un fils ingrat est à mes yeux un monstre dans la nature.

SCÈNE II.

CLOTILDE, CARLO, OSCAR.

OSCAR *entre précipitamment.*

Qui que vous soyez, je vous demande l'hospitalité; on me poursuit, il me faut un asyle. Je vous demande ce service. (*montrant une bourse.*) En voici la récompense.

CARLO.

Une bonne action ne se vend pas. Si c'est le malheur qui vous poursuit, vous avez droit à mes secours, et votre offre est inutile; si c'est la justice, n'attendez rien de moi.

OSCAR.

Brave homme! eh bien! je me confie à toi, et demande ton amitié.

CARLO.

Avant de l'accorder, répondez: Qui êtes-vous?

OSCAR.

Vous le voyez, un militaire.

CARLO.

Quel sujet vous amène dans ce château?

OSCAR *hésite.*

Madame est sans doute votre épouse.

CARLO.

Non; mais nous nous estimons; vous pouvez parler sans crainte.

OSCAR.

Mon récit ne sera pas long. L'amour et l'estime m'attachoient depuis long-tems à l'héritiere d'une des familles les plus respectables de Palerme. J'allois l'épouser. Mon colonel la voit et devient mon rival. Je m'en explique avec lui, il me menace, m'outrage, je lui envoie un cartel, au lieu d'y satisfaire, il me fait arrêter comme coupable d'insubordination, et me livre à un conseil de guerre qu'il choisit parmi ses affidés. Je suis mis au cachot d'où je ne ne dois sortir que pour être dégradé à la tête du régiment, et pour être renfermé pour dix ans dans les prisons de la citadelle; on m'avertit en secret que ce jugement inique doit s'exécuter le lendemain; transporté, furieux, je force la garde, traverse la ville et me sauve dans ces montagnes. Quelques cavaliers me poursuivent, j'apperçois ce château; des haies, des fossés, des décombres s'opposent à mon passage: je les franchis, et me trouve au pied d'une vieille tour. Des gémissemens prolongés m'annoncent d'abord qu'elle est habitée Je monte, je descends, j'écoute; mais en vain. Une longue galerie se présente à ma vue: je la traverse, et le hasard me conduit enfin dans ce salon, où j'ai l'espérance d'avoir trouvé des ames sensibles.

CARLO.

Il suffit ; votre colonel est un lâche. Touchez-là ; vous avez mon amitié. (*Il lui donne la main*).

OSCAR.

Je m'en glorifie.

CARLO.

Elle vous sera peut-être de peu d'utilité ; vous ne voyez en nous que la concierge et le régisseur du château : le maître est à la chasse.

CLOTILDE.

Puisse-t-il être comme nous disposé en votre faveur ! Je crains bien........

CARLO.

Pourquoi ces craintes ? il est militaire, il doit connoître les lois de l'honneur.

OSCAR.

Je ne lui demande un asyle que pour peu de jours. Quoiqu'il m'en coûte de m'éloigner des environs de Palerme, d'y laisser ma maîtresse, exposée aux séductions et peut-être aux violences d'un scélérat ; je ne resterai ici que le tems nécessaire pour l'instruire de mon évasion et recevoir de ses nouvelles.

CARLO, *après une reflexion.*

Il me vient une idée. Le maître de ce château est sur le point de se marier : il va former sa maison ; écuyer, secrétaire, rien ne sera oublié ; auriez-vous de la répugnance à solliciter un de ces postes ?

OSCAR, *indécis.*

Votre amitié ..... votre franchise .... Mais cet habit si respectable. .....

CARLO.

Vous le reprendrez un jour : en attendant je vous offre un des miens. J'entends du bruit, suivez Madame ..... Je vous présenterai quand il en sera tems.

(*Oscar sort avec Clotilde.*)

SCÈNE III.

CORSANI, *suivi de plusieurs domestiques*, CARLO.

CORSANI.

Un étranger est arrivé au château ; que veut-il ?

CARLO.

Instruit que vous alliez former votre maison, il attend le moment de vous offrir ses services.

CORSANI.

Pourquoi entrer par les bâtimens du nord ? Qu'une double barrière défende désormais l'approche de cette partie du château. Celui qui osera la franchir, je le chasse. Pétruci est-il de retour de Palerme ?

CARLO.

Je ne le crois pas ; mais il ne peut tarder.

CORSANI.

(*A un domestique.*) Qu'on m'avertisse de son arrivée. (*A Carlo.*) Vous, allez dire à Valérie que je lui demande un moment d'entretien. (*Carlo sort.*) Tout succède à mes vœux. Le testament qui doit me mettre en possession de cette terre, est sans doute confirmé : mon rival, au moment où je parle, est dégradé, flétri, et plongé dans un des cachots du fort ; ma maîtresse en ma puissance. La voici : voyons si j'obtiendrai par la soumission ce qu'en cas de refus, je puis ne devoir qu'à mon autorité.

SCÈNE IV.

CORSANI, VALERIE, CLOTILDE, CARLO.

CORSANI, *à Valérie.*

Avez-vous daigné, Madame, réfléchir sur les propositions que je vous ai soumises, et puis-je me flatter qu'elles auront votre agrément ?

VALERIE.

Ce n'est pas ainsi qu'on parle à une captive. Rendez-moi la liberté, ma réponse ne se fera pas attendre.

CORSANI.

On n'est point captive, Madame, dans des lieux où l'on a droit de commander. Si votre indifférence, si le peu de progrès que j'ai fait sur votre ame, m'ont forcé de recourir, pour vous posséder, à des moyens que désaprouve une froide delicatesse, ne les attribuez, Madame, qu'à la violence de ma passion, à l'amour indomptable que vous m'avez inspiré : c'est lui qui fit mes torts ; mon excuse est dans vos charmes.

VALÉRIE.

Pouvez-vous l'espérer ? Je ne vous reproche ni l'absence, ni l'infortune de mon père ; je ne vous conteste point la possession d'un héritage auquel la nature sembloit lui avoir donné des droits. Les lois en ont sans doute décidé autrement : mais je suis femme, orpheline, vous deviez des égards à mon sexe, et du respect à mes malheurs.

CORSANI.

Dites un mot, et ils sont finis. Déjà plusieurs de mes gens sont à la recherche de votre père ; dans peu de jours peut-être, vous le presserez dans vos bras.

VALÈRIE, *avec joie.*

Mon père !....

CORSANI.

Quant à cet héritage, il ne tient qu'à vous d'y rentrer, d'en devenir la maîtresse. Ce château, ces domaines, ma fortune et mon cœur, je mets tout à vos pieds. Comparez ces avantages à ceux qu'un rival préféré..... Mais que dis-je ? Que pourroit-il vous offrir désormais ? dégradé, flétri.....

VALÈRIE, *avec surprise et douleur.*

Que dites-vous ? Oscar dégradé ! Oscar flétri !

CORSANI.

Et condamné à dix ans de fers : voilà le jugement prononcé par le conseil de guerre, et exécuté aujourd'hui.

VALÊRIE.

Oscar flétri !

CORSANI.

Je ne me ferai point un mérite auprès de vous des efforts que j'ai tentés, pour faire passer comme une simple étourderie de jeunesse ce qui en effet étoit un véritable acte d'insubordination de sa part. J'ose même me flatter que mon crédit et mes démarches seroient parvenus enfin à tempérer la sévérité de ses juges, si quelques actions cachées jusqu'ici, mais plus directement contraires à l'honneur.....

VALERIE, *avec indignation.*

Vous me trompez. — Oscar en est incapable.

CORSANI, *menaçant.*

Madame !

(*Clotilde et Carlo font signe à Valérie de se modérer.*)

VALÈRIE.

Ah ! quels que soient envers vous les torts d'un infortuné, à qui je croyois quelques droits à ma tendresse ; c'est moi qui ai causé sa perte, mon devoir est de plaindre sa destinée, et de défendre sa mémoire.

CORSANI.

Que j'envie ces pleurs que vous versez pour lui !

UN DOMESTIQUE.

Pétruci vient d'arriver.

CORSANI, *à Valérie.*

Permettez un instant...... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CARLO, CLOTILDE, VALÉLIE.

VALÈRIE, *avec véhémence.*

O vous qui paroissez sensibles à mes malheurs, je me jette à vos pieds : je vous conjure au nom du ciel, au nom de tout ce qui est sacré parmi les hommes : cachez-moi, sauvez-moi ; je suis pauvre, orpheline, mais mes parens sont riches, puissans. Je promets mille ducats à qui me délivrera des mains de ce monstre.

CLOTILDE.

Il vient : dissimulez, ou vous êtes perdue......

SCÈNE VI.

CARLO, CLOTILDE, VALÉRIE, CORSANI *suivi de Pétruci et d'un autre domestique, chargés chacun d'une cassette.*

CORSANI, *à Valérie.*

Voici quelques présens, Madame, que je vous prie d'accepter.

PETRUCI.

Palerme n'a rien de plus magnifique.

VALÈRIE, *à Petruci.*

Vous venez de Palerme ?

PETRUCI.

Dès ce pas, madame, et j'en serois de retour depuis deux heures, sans une maudite cérémonie à laquelle toute la ville a assisté.

CORSANI, *après avoir fait signe à Pétruci.*

Quoi donc ?

PÈTRUCI.

L'exécution d'un jugement militaire sur un jeune officier, dégradé, en place publique, à la tête de son corps.

VALÈRIE, *avec douleur.*

Oscar ! .... Oscar ! .....

CORSANI; *à Petruci, avec une feinte sévérité.*

Taisez-vous ; je ne vous demande pas de nouvelles. (*Il prend les coffrets, et les présente à Valérie*) Les secours de l'art sont inutiles, sans doute, où la nature s'est surpassée elle-même. Daignez pourtant les agréer, plutôt comme un témoignage de mon affection, que comme un vain ornement dont vous n'avez pas besoin. (*Clotilde fait signe à Valérie d'accepter.*)

VALÈRJE.

Il est un présent; Seigneur, que je réclame avec plus d'instance, et qui seul peut donner du prix à ceux que vous m'offrez.

CORSANI.

Quel est-il donc ?

VALÉRIE.

La faculté de les accepter ou de les refuser librement. Mais j'ai besoin de solitude : souffrez que me retire.

CORSANI.

Ordonnez : tout ici est fait pour vous obéir. (*A Clotilde et à Carlo*). Vous, prenez ces coffrets, et suivez Madame.

SCÈNE VII.

CORSANI, PÉTRUCI.

CORSANI.

Tu as fort bien joué ton rôle. Maintenant, réponds; que dit-on à Palerme ?

PÉTRUCI.

La disparution de Valérie a causé de la sensation parmi les parens. Ils se sont assemblés, mais j'ai fait courir adroitement et accréditer le bruit que des ordres pressans de son père l'avoient appelée en Italie, et l'affaire en est restée là.

CORSANI.

Et le testament ?

PÈTRUCI.

N'est point encore confirmé. J'ai trouvé parmi les sénateurs quelques visages plus froids qu'à l'ordinaire : j'ai, d'après vos ordres, prié, flatté, vanté votre crédit, votre générosité ; on m'a promis ; quelques poignées de ducats feront le reste.

CORSANI.

Et le jugement d'Oscar ?

PETRUCI.

Fut prononcé tel que vous l'avez exigé.

CORSANI.

Et exécuté sous tes yeux ?

PETRUCI.

J'ai compris vos signes, et je l'ai dit ainsi pour lui ôter toute espérance de jamais le revoir.

CORSANI *vivement.*

Mais le fait ?

PETRUCI.

Le fait est qu'Oscar s'est échappé.

CORSANI *furieux.*

Échappé !.... Il s'est échappé ? quand ? comment ?

PETRUCI.

Ce matin, en forçant la garde.

CORSANI.

Les malheureux ! Et tu n'as donné aucun ordre, pris aucune mesure ?

PETRUCI.

Son signalement est envoyé dans toute la Sicile ; des cavaliers sur toutes les routes. On prétend qu'il a gagné ces montagnes.

CORSANI.

Oscar échappé ! Oscar dans ces montagnes ..... peut-être dans mes domaines ! Malheur à lui s'il est découvert. C'est mon rival préféré..... Il paiera cher les dédains dont je suis abreuvé. — Petruci, que cette évasion soit sur-tout un secret pour Valérie : elle est fille d'Orsino, tu connois ses prétentions. Le sort en est jetté : il faut que sa main m'assure la tranquille possession de cet héritage, ou que la même vengeance me délivre de tous deux.

ACTE II.

Le Théatre représente un Salon gothique, mais décoré avec magnificence. Il est censé faire partie de l'appartement de Corsani.

(En cas de nécessité ce Salon peut être le même que celui du premier acte, mais alors il doit être meublé avec plus d'élégance).

SCÈNE PREMIÈRE.

CORSANI, PETRUCI.

CORSANI.

QUOI ! aucune trace, aucun vestige de sa fuite ?

PETRUCI.

J'ai couru, demandé, pris des informations par-tout. Il a gagné ces montagnes, voilà tout ce que j'ai pu savoir.

CORSANI.

Et Valérie est-elle disposée à s'unir à mon sort ?

PETRUCI.

Je n'ai rien oublié pour l'y déterminer. L'honneur de porter votre nom, l'ambition de faire rentrer par-là cet héritage dans sa famille, n'ont fait aucune impression sur son ame. L'espérance seule de voir son père, a paru l'ébranler. Il faut appuyer là-dessus; Clotilde pourroit vous être utile.

CORSANI.

Clotilde me déplaît. Que veulent dire ces contes ridicules dont elle ne cesse de fatiguer en secret les oreilles de mes gens ?...... Cette femme, ce prétendu spectre, vu dans les galeries du nord?

PETRUCI.

Vision d'un cerveau malade, quoiqu'il en soit Clotilde et Carlo sont également à ménager. Tous deux ont connoissance de l'enlévement de Valérie, des prétentions d'Orsino sur cette terre. Mon avis est de vous assurer de leur discrétion par des bienfaits. Ce moyen me paroit le plus sûr et le plus convenable.

CORSANI.

Va les chercher. (*Pétruci sort*).

SCÈNE II.

CORSANI *seul.*

Des visions....... des chimères !...... et pourtant une inquiétude secrète me tourmente..... des pressentimens sinistres me poursuivent. Les gémisemens d'Orsino, l'image de ma mère expirée loin de moi, dans la douleur et l'abandon.... Les voici.

SCÈNE III.

CLOTILDE, CORSANI, CARLO, PETRUCI.

CORSANI *à Carlo.*

Approchez. Un criminel qui s'est soustrait à la vengeance des lois, est dit-on refugié dans ces montagnes. Le magistrat de Palerme le reclame. Que tout étranger qui mettroit le pied sur mes terres, soit examiné avec soin, et sur le moindre soupçon conduit en ma présence. Je te charge, Carlo, du soin de faire connoître cet ordre dans l'étendue de mes domaines. Il me reste à récompenser ta fidélité. Tu n'es pas riche.

CARLO.

Pardonnez-moi, Seigneur. J'ai mon nécessaire, et je sais me passer du superflu.

CORSANI.

La place d'intendant est vacante par la mort de Vincent. Je te la donne, et double tes gages. — Vous Clotilde, vous appartiendrez désormais à Valerie, vous avez sa confiance; j'espère que vous en userez pour la déterminer à conclure un hymen que des raisons de famille et d'intérêt rendent nécessaire, et que le soin de sa réputation ne lui permet pas de différer plus long-tems. Je sais quel fut votre attachement envers mon prédécesseur. Comptez que je ne serai pas moins juste et plus généreux que lui. Mais parmi les qualités que j'exige à mon service, n'oubliez pas que la discrétion est la première et celle que j'estime et que je récompense le mieux. Sur-tout, plus de ces visions, de ces apparitions superstitieuses, enfantées par des cerveaux malades, dont le récit fait, cru et propagé par des imbécilles, semble jeter du doute sur la validité du testament de mon père.......

UNE VOIX.

Il en existe un autre. (*Ils sont tous les quatre étonnés*).

CORSANI *vivement, un peu troublé*

Un autre! Il en existe un autre! (*à Clotilde.*) D'où? Comment le savez-vous?

CLOTILDE.

Moi; Seigneur! je n'ai rien dit.

CORSANI.

C'est donc vous, Carlo?

CARLO.

Non, Seigneur.

CORSANI.

Est-ce vous, Petruci?

PETRUCI.

Non, Seigneur.

CORSANI *étonné, troublé, regarde partout, et voyant deux domestiques dans le fond, il leur dit :*

Sortez, et que personne n'entre ici sans mon ordre. (*Les domestiques sortent*) Je veux bien vous instruire que mon adversaire, convaincu de la futilité de ses prétentions, a quitté la Sicile, et que le sénat vient enfin de prononcer la validité de mes titres et la légitimité de ma possession, l'unique héritier de

ces domaines, le seul propriétaire, le seul maître dont vous ayez à recevoir des ordres, est donc désormais ......

UNE VOIX.

Orsino. (*Ils se regardent tous quatre avec étonnement.*)

CORSANI.

Orsino ! quel est l'audacieux qui ose prononcer ce nom devant moi ? Qui ?

CLOTILDE.

Je n'ai point rompu le silence.

CARLO.

Ni moi.

PETRUCI.

Ni moi.

CORSANI *troublé.*

Quoi ! aucun de vous ?...... Aucun ! (*à part.*) Je n'y conçois rien. (*Il cherche à se remettre.*) Laissons cet entretien. (*A Carlo.*) L'appartement de ma femme est-il préparé ?

CARLO.

Oui, Seigneur ; j'attendois ce moment pour vous présenter les personnes dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et qui demandent à s'attacher à votre service.

CORSANI.

C'est à ma femme à les agréer. Vous pouvez les amener. (*A Clotilde*) Vous, allez la prier de descendre. (*Carlo sort d'un côté, et Cotilde de l'autre*).

SCÈNE IV.

CORSANI, PETRUCI.

EST-IL bien vrai ? Quoi ! aucun de vous n'a parlé ? ni toi, ni Carlo, ni Clotilde ?

PETRUCI.

Je les ai observés l'un et l'autre, et je vous jure qu'aucun de nous. ......

CORSANI.

J'ai pourtant entendu distinctement, et toi ?

PETRUCI *avec frayeur.*

Je ne suis ni visionnaire, ni superstitieux ; mais je l'avouerai, ceci ne me paroît pas naturel.

CORSANI *d'un ton sec.*

Je te croyois moins crédule et plus courageux. Petruci, il n'est de miracles que pour les fourbes ou les sots, et je n'aime ni les uns ni les autres. — Voici Valérie ; songe à me seconder.

SCÈNE V.

CORSANI, PETRUCI, VALERIE, CLOTILDE.

CORSANI *à Valérie.*

PETRUCI a dû vous instruire, Madame, des soins continuels que je donne à la recherche de votre père. Des nouvelles que je viens de recevoir, m'annoncent qu'après quelque séjour en Italie, il est à la veille de passer en France. Mon dessein est de le joindre, de le ramener dans vos bras ; mais avant d'entreprendre ce voyage, j'ai besoin d'un titre qui autorise mes recherches....... Un titre que reclame ma tendresse ; que l'intérêt de votre père, celui de nos familles et votre propre honneur vous engagent à m'accorder........ En un mot, aujourd'hui votre époux, je pars demain. — J'attends votre réponse......

VALERIE.

Il n'est ni juste ni généreux, Seigneur, d'exiger que la récompense précède le service. Rendez-moi mon père, rendez-moi la liberté.........

CORSANI *vivement.*

Oui, je vous les rendrai ; mais pendant cette absence dont la durée est incertaine, quelqu'un doit me remplacer dans ce château, et ce ne peut être que mon épouse........ Acceptez ce titre ; tout est prêt, tout disposé ; vous régnerez ici en souveraine, et je m'engage à vous rendre aux embrassemens de votre père.

SCÈNE VI.

Les Précédens, CARLO, *suivi de plusieurs personnes parmi lesquelles est* OSCAR.

CORSANI.

(*A Carlo.*) APPROCHEZ. (*A Valérie.*) Voici quelques personnes dont j'ai cru à propos d'augmenter votre suite.

CARLO *les présente.*

Permettez, Madame.......

OSCAR *voyant Valérie.*

Dieux! Valérie!.....

VALERIE.

Qu'entends-je?..... Oscar!..... (*Elle fait un cri et tombe dans les bras de Clotilde*).

CORSANI *furieux.*

Oscar! Oscar dans ces lieux!

OSCAR.

Lui-même. Le hasard me met en ta puissance.

CORSANI *tenant un poignard.*

Et tu périras..... (*Il fait un mouvement*).

VALERIE *revenue, se jette à genoux.*

Seigneur.....

CARLO *l'arrête.*

Il est sans armes.

CORSANI.

Petruci, qu'on le saisisse, qu'on l'enchaîne? (*Petruci fait un mouvement.*)

CARLO *s'élance vers eux.*

Malheur à celui qui osera l'approcher! Je le prends sous ma garde.

CORSANI.

Sous ta garde! perfide?

CARLO.

Je le serois si je devenois l'instrument et le complice d'un assassinat. Je lui ai accordé l'hospitalité. Je le défendrai au péril de ma vie.

CORSANI.

Contre ton maître.

CARLO *avec une noble fierté.*

Vous ne l'êtes plus; dès ce moment je renonce à votre service; je vous ai vendu mon tems et mes soins, mais j'ai gardé ma conscience; écoutez: et moi aussi j'ai eu l'honneur de porter les armes. Vous êtes tous deux militaires; si le ressentiment qui vous divise, est tel qu'aucun accord ne soit désormais possible, le sort des armes doit en décider. C'est combattre du moins et non pas assassiner.

OSCAR *l'embrasse avec transport.*

Brave homme, tu as lu dans mon cœur! Corsani, tu l'entends, oses-tu l'accepter?

CORSANI.

Je rougis seulement de m'être laissé prévenir.

OSCAR.

Cette réponse vous rend mon estime A quelle heure ? dans quel lieu ? Je vous laisse le choix des armes.

CORSANI.

Dans deux heures, à la porte du parc. L'épée est l'arme d'un militaire; c'est la mienne.

OSCAR.

Il suffit.

CORSANI, *à Clotilde.*

Qu'on ramène Valérie dans son appartement ?

VALÈRIE, *avec fermeté.*

Avant de m'y rendre, je vous prends tous à témoin de la violence qu'on exerce ici sur moi. (*Montrant Oscar.*) Voici l'homme à qui j'ai donné ma foi. Voici celui (*montrant Corsani.*) qui m'a arraché du sein de mes parens. Commettre une pareille action, est d'un scélérat, la souffrir, d'un lâche; et c'est de vous qui n'êtes ni l'un ni l'autre, que j'attends ma délivrance.

CORSANI, *avec un sang froid affecté.*

Montrez-moi le consentement de votre père, et je vous remets moi-même entre les bras de votre amant; jusques-là, vous me permettrez d'user envers vous d'une autorité que m'a confié votre famille, et que votre conduite autant que l'absence de votre père a peut-être rendue nécessaire. (*A Clotilde.*) Clotilde, obéissez ?

VALÉRIE.

Quelle infamie ! (*Elle sort avec Clotilde*).

CORSANI *à Carlo.*

La fureur et la vengeance m'ont égaré un instant; j'ai repris mes sens. J'approuve ta conduite, et te rends mon amitié et tes emplois.

CARLO *avec noblesse.*

Non, Seigneur; ce moment m'a fait sentir trop vivement les désagrémens de la servitude, pour m'y exposer encore. J'ai une petite ferme : elle suffit à mes besoins. Le travail et l'indépendance, voilà désormais mon lot.

CORSANI.

N'importe; je saurai reconnoître ta conduite. (*A Oscar.*) Vous, jouissez en attendant sous sa garde des droits de l hospitalité qu'il vous a accordée. Je ne démentirai pas ses offres. Disposez, ordonnez; je ne vous reconnoîtrai pour ennemi que sur le champ de bataille.

CARLO *touché.*

Seigneur, si vous avez perdu un serviteur, ce procédé généreux vous acquiert un ami, et l'amitié de Carlo ne peut qu'honorer; c'est celle d'un brave homme.

CORSANI *à Oscar.*

Vous pouvez disposer, Seigneur, du tems qui vous reste Je vais de mon côté donner les ordres que la prudence exige en pareil cas. — Dans deux heures à la porte du parc.

CARLO.

Vous m'y trouverez.

CORSANI.

J'ajoute une condition à notre traité : c'est que la mort de l'un ou de l'autre termine un combat dont Valérie est le prix.

OSCAR *revient.*

Vous m'avez deviné. (*Oscar et Carlo sortent*).

SCÈNE VII.

CORSANI, PETRUCI.

PETRUCI.

Tout ce que j'ai vu, m'étonne, me confond; Oscar échappe à toutes mes recherches! Oscar dans ce château!

CORSANI *pensif.*

Ma vengeance en est plus certaine.

PÈTRUCI.

Je connois votre courage, Seigneur, et quelles que soit dans de pareils combats la valeur et l'adresse de votre adversaire.....

CORSANI.

De quel combat veux-tu parler? Penses-tu que Corsani maître d'un héritage immense, comblé d'honneur et de richesses, veuille en effet commetre ses jours avec un échappé des cachots? Qu'il consente à remettre au caprice des armes et la possession de sa maîtresse, et le châtiment d'un rival, quand tous deux sont en sa puissance?

PETRUCI *étonné.*

Eh quoi!... .. et votre dessein?.....

CORSANI.

Est plus hardi, plus profond qu'aucun de ceux que j'aie jamais formés. On croit Orsino en Italie. Le secret de son existence dans ce château n'est connu que de nous.

PETRUCI.

Eh bien?

CORSANI.

Que par un écrit de sa main, il renonce solemnellement à cet héritage, qu'il consente, qu'il ordonne même mon union avec Valérie...... ou qu'il meure.

PETRUCI *à part.*

Oh, le scélérat!

CORSANI *le fixe.*

Tu ne réponds point.

PÉTRUCI *indécis.*

J'entends; mais Valérie obéira-t-elle à cet ordre? Elle a vu Oscar.

CORSANI.

Elle l'a vu, mais pour la dernière fois. Ecoute: tu connois sans doute parmi mes vassaux Sébasti, le chef de ces montagnards intrépides, dont on peut avec de l'or acheter le courage et la discrétion.....

UNE VOIX.

Encore un crime. (*Ils se regardent tous deux interdits*).

CORSANI *cachant son trouble.*

Que peux-tu craindre auprès de moi. (*Après une pause.*) Qui que tu sois, être fantastique ou réel, être infernal ou céleste, dont la voix me poursuit, et dont la présence se dérobe à mes regards, va dire à la puissance qui t'envoie, que mon ame est au-dessus de la crainte, au-dessus de tes menaces, que je périrai s'il le faut, mais que ma vengeance s'accomplira. (*Ils sortent.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un cachot. On y voit deux portes latérales dont l'une à droite du Spectateur est la porte d'entrée. Celle à gauche est censée conduire à un cachot contigu. Deux fenêtres petites et garnies de barreaux sont au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSINO *assis auprès d'une ouverture qu'il a creusée d'un cachot à l'autre, un instrument à la main.*

Je croyois être libre et je n'ai fait que changer de cachot.... Que de tems, que de peines perdues..... et pour comble de malheurs,

je n'ai plus de force..... plus d'espérance. Déjà trois jours et trois nuits se sont passés, et Vincent ne vient point. Une faim dévorante, une soif qui me brûle, me consume..... et point de nourriture, pas une goutte d'eau. Seroit-ce là le genre de mort qui m'est destiné! O ma fille! ô Valerie! l'approche de ma destruction ne sauroit m'effrayer; mais te savoir dépouillée, abandonnée à des soins étrangers. Sans secours, sans autre appui que la pitié de tes parens. Voilà, voilà l'idée qui m'accable, me désespère. (*Il regarde par-tout.*) N'est-il en effet, plus de moyens d'échapper? Ces murs sont dégradés, ces barreaux rongés par la rouille....... Encore quelques efforts et peut-être... Essayons..... — Impossible; ce fer me tombe des mains. — Une foiblesse mortelle..... (*Il écoute.*) On vient; on est à la porte. Ce sont sans doute mes provisions; rentrons. (*Il rentre pai l'ouverture et la recouvre.*)

PETRUCI, *il entre et ferme la porte après lui.*

Je ne puis traverser ces corridors abandonnés; approcher de cette tour sans ressentir un trouble secret; un effroi involontaire.... Peut-être n'est-il plus vivant. Voyons. (*Il ouvre et appelle.*) Orsino?....

ORSINO *d'une voix foible.*

Est-ce vous, Vincent? Et mes provisions?

PETRUCI *embarrassé.*

Vincent n'existe plus; quant à vos provisions, elles sont prêtes.

ORSINO *vivement.*

Où sont-elles? où sont-elles? Depuis trois jours....

PETRUCI.

Je vais les apporter; mais on y met deux conditions.

ORSINO.

Des conditions aux besoins de la vie! Le barbare! Mais, parlez, que veut-il? qu'exige-t-il?

PETRUCI.

Une renonciation libre et absolue à tous droits et prétentions sur cette terre.

ORSINO.

Renoncer à l'héritage de mes pères ou mourir de faim! quelle horreur! et la seconde?....

PETRUCI.

Votre consentement à son union avec Valérie.

ORSINO *vivement.*

Avec Valérie! Corsani l'époux de ma fille!

PETRUCI.

Voici les deux actes, une plume et de l'encre. Je vais chercher les provisions et vous laisse y réfléchir. (*A part.*) Quel scélérat! et je suis forcé de le servir. (*Il sort*).

SCÈNE II.

ORSINO *seul.*

HOMME féroce, impitoyable! tu ne réussiras pas. J'aurois pu renoncer à mes droits, t'abandonner ma fortune, mon héritage; Mais te livrer, te sacrifier ma fille, la remettre au pouvoir d'un monstre qu'elle déteste, entre les bras du bourreau de son père, pour conserver un souffle de vie prêt à m'échapper. Non, mon courage surpassera, s'il se peut, ta férocité.

SCÈNE III.

ORSINO, PETRUCI.

PETRUCI.

VOICI vos provisions. Eh bien! Avez-vous signé? Quelle est votre réponse?

ORSINO.

Ma réponse. [*Il déchire les papiers.*] La voici : dis à ton maître que je sais mourir.

PETRUCI.

Si c'est là votre réponse; ma présence ici est inutile. Rentrez dans votre cachot.

ORSINO.

Sans aucune provision, après trois jours d'une horrible attente!

PETRUCI.

Vous venez vous-même de prononcer votre arrêt. Mon ordre est de les remporter.

ORSINO.

Et tu aurois le courage de l'exécuter? Tu aurois l'inhumanité de refuser aux instances, aux besoins de ton semblable, ce que tu accorderois à la pitié pour le plus vil des animaux?

PETRUCI.

Je ne puis, rentrez.

ORSINO.

Tu ne peux! — Tiens, Je me jette à tes pieds, regarde ces

yeux hâves, ce teint livide, inanimé. Depuis trois jours entiers aucune boisson n'a rafraîchi mes entrailles ; mon gosier est desséché, ma langue épaissie, ma poitrine brûlante.

PETRUCI *touché.*

Je ne puis, je n'ose ; il y va de ma vie.

ORSINO.

Je ne quitte pas tes genoux. Un peu d'eau seulement, un peu d'eau. Si tu savois ce que je souffre ! au nom de l'humanité ! au nom du ciel ! Il t'en récompensera.

PETRUCI *attendri.*

Infortuné ! Dieux ! quelqu'un vient : c'est lui-même. Rentrez ; il ne manquera pas d'examiner les provisions. Je serois perdu ; rentrez ; je reviendrai dans un moment.

ORSINO *en rentrant.*

Hélas ! peut-être trop tard. [*Il se retourne.*] Que de remords tu te prépares !

SCÈNE IV.

PETRUCI *seul.*

QU'IL m'en a coûté de résister à ses larmes ! mais Corsani est inflexible. Il se croiroit trahi, et sa vengeance est implacable. N'importe, je reviendrai. Que de souffrances d'un côté, que d'inhumanité de l'autre. [*Il va pour sortir*].

SCÈNE V.

PETRUCI, CORSANI, SEBASTI, VERFZA, BENEDETTO ; *ces deux derniers portent Oscar évanoui et le posent à terre contre le mur.*

SEBASTI *à Corsani.*

ENFIN, le voici. Ce n'est pas un homme, Seigneur, c'est un lion. Si nous ne l'avions pas désarmé d'abord, il auroit écrasé toute ma troupe ; de chaque coup qu'il porte, il vous terrasse un homme. Vous aviez là un ennemi bien redoutable.

CORSANI.

Dites celui de l'état ; c'est le chef d'une bande d'assassins, échappé des prisons de Palerme, et qu'un ordre secret du magistrat m'engage à remettre entre les mains de la justice. Votre

ouvrage est fait? [*Il tire deux bourses.*] Voici pour le service, voici pour la discrétion.

SEBASTI.

Et les blessures de nos camarades ; il y en a quatre hors de combat et qui ne pourront me servir de long-tems. Vous ne les oublierez pas.

CORSANI *lui donne.*

Tenez. [*A Petruci.*] Toi, va les conduire ; tu prendras ce corridor sombre qui conduit à travers les ruines, à la porte du parc.

PETRUCI.

Il suffit.

CORSANI, *à Pétruci.*

Et Orsino ?

PETRUCI.

Dis à ton maître que je sais mourir. Voilà toute sa réponse.

CORSANI.

C'est assez [*Il leur fait signe de sortir.*] Sébasti ne vous éloignez pas du château. Je puis avoir besoin de vous.

SEBASTI.

Nous attendrons vos ordres. [*Ils sortent*].

SCÈNE VI.

CORSANI, *seul.*

Il sait mourir, dit-il, eh bien! il mourra. [*Il regarde Oscar évanoui*]. Le voilà donc cet ennemi superbe, ce rival audacieux. Mais ce n'est pas assez pour ma vengeance. Qu'il sache pour son supplice que sa vie ne dépend que d'un ordre de ma bouche, que son sort et celui de sa maîtresse est également entre les mains de son rival. [*Il tire un papier de sa poche et le pose à terre devant Oscar*]. Voici ton arrêt. [*Il sort*].

SCÈNE VII.

OSCAR *revenu, et peu après* ORSINO.

OSCAR.

Où suis-je? —Dans un cachot.— Est-ce un songe?— Je ne me trompe pas. Les scélérats! Quel est ce papier? Lisons. [*Il lit.*]
» Voilà de qu'elle manière Corsani se venge d'un rival aussi
» méprisable. Apprends que ce cachot te servira de tombeau,

» et que dès ce soir Valerie passe dans les bras de ton rival. » Dieux! c'est par lui qu'ils étoient apostés. O le monstre! [*Orsino sort de l'ouverture. Oscar l'apperçoit et continue*]. Que vois-je? Qui se traîne vers moi? Est-ce un assassin, ou un compagnon d'infortune?

ORSINO *à genoux.*

Qui que vous soyez, ayez pitié d'un malheureux.....

OSCAR.

Qui êtes-vous? Que demandez-vous de moi?

ORSINO *toujours à genoux.*

Depuis trois jours, aucune nourriture, aucune boisson!..... un peu d'eau! un peu d'eau! je me meurs! [*Il tombe étendu sur la terre*].

OSCAR *l'appuie contre le mur, et cherche.*

De l'eau, de l'eau, je n'en ai pas, je n'en vois pas. Si mon sang pouvoit te désaltérer. [*Il apperçoit un vase*]. Ciel! un vase. [*Il regarde et avec transport*]. En voici, en voici.

ORSINO.

Dieu! dieu! je te remercie. [*Il se relève à genoux et boit*]. Vous me rendez la vie. (*Il boit*). Depuis trois jours mortels... Je me sens renaître.

OSCAR.

Modérez-vous.

ORSINO.

Ah! généreux inconnu! que ne vous dois-je pas? Mais vous avez prononcé les noms de Corsani, de Valérie. Puis-je savoir...

OSCAR.

Corsani est le maître de ce château et mon rival. Un combat à mort devoit se livrer entre nous. L'heure et le lieu étoient indiqués. Je m'y rends. Au lieu d'y trouver Corsani, sept à huit assassins fondent sur moi, me désarment, et après une defense vigoureuse, mais inutile, me traînent dans ce cachot; tenez, lisez, voici le sort qu'on me prépare. (*Il lui donne le papier laissé par Corsani*).

ORSINO *lit.*

» Ce cachot est ton tombeau, et dès ce soir Valérie doit » passer dans mes bras ». Valérie! Valérie dans ses bras!...

OSCAR.

La connoîtriez-vous?

ORSINO.

Celui que vous voyez devant vous est son père.

OSCAR *étonné.*

Vous, son père! vous Orsino qu'on croit en Italie!

ORSINO.

C'est une ruse de Corsani; le traître m'a fait enlever et plonger dans ce cachot pour écarter un adversaire dont les droits sont certains, et justifier, par ma fuite supposée, la possession d'un héritage qu'il usurpe; mais que m'importe cet héritage? C'est ma fille qu'il faut arracher à ce monstre. Vous avez sauvé le père, sauvez la fille, et mettez le comble à vos bienfaits.

OSCAR.

Comment? par quels moyens?

ORSINO.

Voici un fer que j'ai trouvé dans mon cachot. Il m'a servi à creuser cette ouverture, il peut nous servir encore. Ces murs sont vieux, ces barreaux ébranlés. (*Il lui donne le fer*).

OSCAR.

Donnez, donnez; nous sommes libres. [*Il se prépare à rompre les barreaux d'une fenêtre, tandis que Carlo se fait voir à l'autre*].

SCÈNE VIII.

Les precédens, CARLO *en dehors.*

CARLO *à demi-voix.*

OSCAR? Oscar? est-ce vous?

OSCAR.

Qu'entends-je? on m'appelle. [*Il regarde*].

CARLO.

Est-ce vous, Oscar?

OSCAR.

Moi-même, qui êtes-vous? que venez-vous m'annoncer? (*Il reconnoît Carlo.*) Dieux! c'est lui-même, c'est le brave Carlo. Mais comment sais-tu?.....

CARLO.

Je vous dirai tout. Tenez, prenez, voici de quoi scier ces barreaux. Une échelle de corde est toute prête; dépêchez-vous; travaillez, ou Valérie est perdue pour vous. [*Il lui passe des instrumens*].

OSCAR *les reçoit.*

Valérie perdue pour moi. [*Il travaille avec ardeur*]

ORSINO.

Courage, mon fils! courage. [*Il se jette à genoux*]. Dieu! bénissez notre entreprise.

CARLO *travaille en dehors.*

Voilà une pierre qui s'ébranle. [*Elle tombe*].

ORSINO.

Courage! c'est Valérie, c'est ton épouse que tu vas délivrer

OSCAR.

Cette promesse me rend tout possible. Encore, encore. [*Il arrache un barreau, des pierres tombent*].

CARLO *en dehors.*

Bon! forcez ce second baarreau.

OSCAR.

Le voici. Peut-on passer?

CARLO.

Oui, ne perdez pas de tems. Venez, sortez; non, non, restez: quelqu'un rôde dans les bâtimens; on nous verroit descendre.

OSCAR.

On peut vous appercevoir; entrez.

CARLO *entre.*

Aussi bien la nuit n'est pas encore assez sombre; attendons un peu. [*Il entre et voit Orsino*]. Que vois-je?

OSCAR.

Quoi! tu ne reconnois pas Orsino?

CARLO.

Orsino, mon ancien maître! vous dans ce cachot!

ORSINO.

Oui, mon fidèle Carlo, dans ce cachot, condamné à livrer ma fille, ou à mourir de faim.

CARLO.

O l'abominable scélérat!

OSCAR.

Mais comment as-tu découvert?.....

CARLO.

Quelques mots échappés à Corsani, m'avoient inspiré de la défiance. Je me rendis secrètement sur le champ de bataille, où je vis bientôt les assassins qui y étoient appostés, fondre sur vous et vous entraîner vers le château. Seul et hors d'état de vous arracher de leurs mains, je les suivis à quelque distance

jusqu'au pied de cette tour. L'amitié m'a suggéré le reste. Dieux! on vient ; c'est Corsani, sans doute.

OSCAR.

Eh bien! armons-nous de ces instrumens, qu'il périsse le scélérat! [*Ils s'arment et se cachent près de la porte*].

SCÈNE IX.

Les Précédens, PETRUCI.

CARLO *en saisissant Pétruci qui entre.*

C'EST Petruci, son confident, son complice.

OSCAR.

Que viens-tu faire ici, misérable ?

PETRUCI.

Apporter des provisions à ce prisonnier. (*Il montre Orsino.*) Mais n'y touchez pas. Je les tiens de Corsani, et les soupçonne empoisonnées!

ORSINO.

Oh! le monstre!

CARLO.

Quoi! tu es l'ami de ce scélérat, et le crime t'effraie!

PETRUCI.

Il a été mon maître, mais je ne fus jamais son ami.

CARLO.

Si tu dis vrai, remets-nous les clefs de ce cachot.

PETRUCI.

Les voici, au péril de ma vie ; mais elles ne peuvent vous servir. Deux sentinelles sont à la porte de la tour ; deux autres à l'entrée de la galerie. Le moindre coup de sifflet, et toute la troupe de Sébasti est sur vos traces.

CARLO.

Il a raison. — Il me vient une idée. Le château étant occupé par cette bande de scélérats, il sera bien difficile, sinon impossible; d'échapper à leurs regards: d'ailleurs, cette échelle ne nous conduit que jusques sur la plateforme des bâtimens du nord. Un secours quelconque nous est donc nécessaire, et c'est toi qui peux nous le procurer. (*A Petruci.*) Regarde, voici Orsino, le vrai, le légitime héritier de ce château; voici l'époux futur de Valérie. Maintenant si tu connois le prix d'une bonne action, cours à ma ferme ; prends mon meilleur cheval,

et bride abattue à Palerme. Deux heures te suffiront: va instruire la famille d'Orsino, de sa retraite et de celle de Valérie ; crève-le s'il le faut, mais ne perds point de temps. — Va, cours, vole et reviens.

PETRUCI.

Comptez sur moi. — J'entends la voix de Corsani : il vient; sauvez-vous, ou nous sommes tous perdus. (*Ils sortent par la fenêtre*).

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CORSANI, *au dehors appelle.*

CORSANI

PETRUCI!.... Petruci!

PETRUCI.

Est-ce vous, Seigneur ?.....

CORSANI.

Moi-même, ouvre.

PETRUCI, *à demi voix, à Carlo qui sort le dernier.*

Cachez-vous dans les bâtimens. — Du côté de la chapelle ; c'est le lieu le plus isolé. (*Haut.*) Ces serrures sont d'une difficulté ..... (*Voyant qu'ils sont tous sortis, il ouvre*).

CORSANI.

Hé bien, où sont les prisonniers ?

PETRUCI.

Vous m'en voyez encore tout stupéfait. J'ai cherché par-tout.

CORSANI.

Tu as cherché par-tout ? Se seroient-il échappés ? Tu m'en réponds, sur ta tête. Et ce second cachot ?....

PETRUCI.

J'y ai regardé. Voyez vous-même.

CORSANI *regarde.*

Personne ! personne. (*D'un ton menaçant.*) Petruci, je n'ai confié les clefs qu'à toi. — Cette évasion, — Songe que ce cachot deviendra ta demeure, si la moindre intelligence existe entre vous.

PETRUCI.

Je le serois donc aussi avec les factionnaires placés au bout du corridor, et au pied de la tour. Seigneur, je ne réponds que de la porte.

CORSANI.

Que vois-je ? des pierres, des barreaux brisés ? — C'est par-là qu'ils se sont échappés. — Par-là. (*Il regarde par la fenêtre.*) Les voilà! les voilà! Carlo est avec eux; le traître! (*Il donne un coup de sifflet, on lui répond par plusieurs autres.*) Je cours sur leurs traces, toi, fais mettre tous mes gens sur pied, des factionnaires à toutes les issues du château. Malheur à qui n'obéira pas à mes ordres. (*Il sort précitamment.*)

PETRUCI *le suit des yeux.*

Tigre! n'attends plus rien de moi. Ils sont sauvés; moi, je cours à Palerme solliciter le châtiment d'un scélérat que j'ai servi trop long-tems, et réparer, s'il se peut, ma faute, en travaillant à la délivrance d'une famille injustement opprimée.

ACTE IV.

Le Théâtre représente du côté gauche du spectateur un édifice à moitié écroulé qui laisse voir l'entrée d'une galerie, des décombres sont épars çà et là. A droite au fond est une croix entourée de pierres. Tout annonce que ce lieu est solitaire et inhabité depuis longues années.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORSINO, OSCAR, CARLO.

(Les deux premiers sont sur la platte-forme du bâtiment à gauche. Carlo descend par l'échelle de corde. Quand il est en bas, il leur fait signe de la main et à demi-voix.)

CARLO.

Restez. Je viendrai vous avertir quand vous pourrez descendre. (*Il s'avance et examine avec inquiétude.*) Les coups de sifflets m'annoncent qu'on s'est apperçu de notre évasion...... qu'on est à notre poursuite. — Cependant tout est tranquille.... un silence profond...... Aucun être vivant...... Voici quelqu'un: cachons-nous. (*Il se cache derrière des ruines.*)

SCÈNE II.

CORSANI *suivi de* SEBASTI, VEREZA, BENEDETTO, *et plusieurs autres domestiques*, OSCAR etc. *cachés.*

CORSANI.

Vous, Sebasti, veillez avec vos gens sur cette partie du château. Parcourez les corridors, les souterains; moi, je vais placer des sentinelles et visiter les appartemens du midi.

SEBASTI.

Comment les reconnoître de nuit et sans flambeaux? Quel est le mot d'ordre?

CORSANI.

Constance et Valérie.

SEBASTI.

Constance et Valérie. Il suffit.

CORSANI.

Point de fausse pitié. Vous m'en répondez sur vos têtes.

SEBASTI.

S'ils n'ont pas quitté le château, je promets de vous les livrer, et je tiendrai parole. (*Corsani va du côté droit du spectateur, et passe avec ses domestiques près de Carlo qui est caché.*)

SCÈNE III.

SEBASTI, VEREZA, BENEDETTO, et autres.

SEBASTI.

DISPERSEZ-VOUS dans l'intérieur de ce bâtiment, moi je vais parcourir ces ruines. [*Ses gens entrent dans le bâtiment; Sebasti se promène seul dans les ruines; il apperçoit Carlo et le saisit.*] Qui es-tu? que fais-tu ici? Réponds.

CARLO.

J'appartiens à Corsani, et suis à la recherche des prisonniers évadés.

SEBASTI *le fixe et lui met un pistolet sur la poitrine.*

Je ne remets pas ta figure. Le mot d'ordre

CARLO.

Constance.

SEBASTI.

Et Valérie. — Eh bien, tu n'as rien apperçu?

CARLO (*avec un effroi affecté*).

Rien. Je les crois réfugiés dans les bâtimens du midi. Qui seroit assez téméraire pour se risquer dans ceux du nord? Des fantômes horribles, des spectres effrayans en ont pris possession.

SEBASTI.

Des spectres, des fantômes. Tu crois donc aussi à ces sotises? Pauvre garçon, tu ne feras pas fortune chez Corsani, il n'aime pas les gens de ta trempe. Chut. J'entends quelque chose.

CARLO.

C'est le vent sans doute. (On voit dans le fond Oscar et Orsino descendre par l'échelle de corde. Carlo cherche à détourner les yeux et l'attention de Sébasti, et leur fait signe de rester.)

SEBASTI.

Non, non. J'entends parler à demi-voix.

CARLO.

Ce sont probablement des nôtres......

SEBASTI (*les apperçoit*).

Silence! ce sont eux. Les voici qui descendent; laissons-les approcher. Tu en saisiras un; je me charge de l'autre, puis un coup de sifflet : entends tu? (Ils se cachent derrière les ruines. Carlo tout-à-coup saisit le bras de Sébasti et lui met un pistolet à la gorge.)

CARLO.

Si tu dis un mot, je te tue.

SEBASTI *étonné*.

Que fais tu?

CARLO.

Si tu bouges, tu es mort.

SEBASTI.

Traitre! oses-tu?

CARLO.

Point de cri, point de geste; bas les armes.

SEBASTI.

C'en est trop.

CARLO.

Sur-le-champ, scélérat, bas les armes.

SEBASTI.

Jamais.

CARLO.

Pour la dernière fois, bas les armes, ou c'est fait de ta vi

SEBASTI.

Les voici. (*Il les dépose sur une pierre.*) Eh bien?

CARLO.

(Il tient d'une main Sébasti en respect et fait signe à Orsino et à Oscar.

Approchez.

SCÈNE IV.

Les précédens, OSCAR, ORSINO.

OSCAR.

Est-ce toi, Carlo?

CARLO, *sans perdre de vue Sébasti.*

Moi-même. On est à votre poursuite; tous les gens de orsani sont sur vos traces. Emparez-vous de ces armes. (*Ils s prennent.*) Ce sont celles de ce brave homme qui s'intéresse vous.

ORSINO.

Cet acte de générosité ne restera pas sans récompense.

CARLO.

Je m'en charge. (*Bas à Orsino et à Oscar.*) Vous, gagnez s souterrains, tachez de pénétrer jusqu'à la chapelle, c'est ndroit le plus reculé du bâtiment. Je viendrai vous y trouver : oubliez pas le mot d'ordre, c'est Constance et Valérie.

OSCAR.

Constance et Valérie. Ah! comment reconnoître!.....

CARLO.

Point de remercîmens. On peut nous surprendre; fuyez, yez. Sauvez-vous, et je serai payé. (*Ils entrent dans la galerie.*)

SCÈNE V.

SEBASTI, CARLO.

SEBASTI.

Quoi! tu me laisses sans armes?

CARLO.

Tu n'en as pas besoin. Ecoute : je te connais, Sebasti. Je sais métier que tu fais, et tu n'ignores pas le sort que tôt ou tard justice prépare à tes pareils. Déjà le magistrat est instruit de tentat commis par toi et tes gens, sur le plus jeune de ces ux prisonniers.....

SEBASTI.

Un criminel échappé des prisons de Palerme.

CARLO.

C'est une imposture inventée par Corsani. Mais réponds : el est le prix du service que tu lui rends?

SEBASTI.

Le prix? vingt-cinq ducats.

CARLO.

Vingt-cinq ducats pour une action qui peut te valoir l corde. Eh bien! je t'en promets cinquante pour un trait qi te vaudra l'estime de tous les braves gens, si tu favorises l fuite de ces prisonniers. Mon nom est Carlo, ma demeure la ferme qui avoisine le parc, tu peux t'y présenter dès l pointe du jour, et je te les compterai; autrement, le magistr de Palerme aura de tes nouvelles.

SEBASTI.

Comment répondre de mes gens? ils ne sont point dans l secret.

CARLO.

C'est à toi de les instruire. Une récompense, ou....... t m'entends; je te laisse le choix. Adieu (*Il sort sur les trac d'Oscar et d'Orsino.*)

SCÈNE VI.

SEBASTI, *et peu après* VEREZA et BENEDETTO

SEBASTI *seul et pensif.*

CINQUANTE ducats! c'est le double. — Comme il m'a surpri désarmé; comme un enfant. — Après cela, puis-je me fier lui? Le magistrat est instruit, dit-il, de notre aventure de c matin. S'il pensoit à me livrer! (*On entend un coup de siffle on y répond.*) Qu'est-ce? Se seroient-ils rencontrés avec m gens? (*Vereza et Benedetto accourent effrayés.*) Eh bien qu'y a t'il?

VEREZA *tout troublé.*

Ce qu'il y a! Tout l'enfer est dans ce château. Nous étions mon camarade et moi, postés à l'entrée du souterrain. U bruit éloigné nous frappe. Je demande le mot d'ordre, on répond. Cependant on s'approche en silence. Je crains quelqu surprise et m'avance dans l'ombre, le corps tendu, le br allongé; tout-à-coup mon arme m'est arrachée, une main froi et glacée me renverse à terre. J'appelle Benedetto, il accourt mais du même coup il est jeté à dix pas de moi. Je me relevoi effrayé, quand une lueur sombre et tremblante vint éclaire ce souterrain. Je regarde . . . . Un spectre effroyabl sous la figure d'une femme, les yeux creux et hagards, le cheveux hérissés, une lampe à la main et couverte d'un voil

noir, se présente à quelque distance : il marche vers nous ; l'effroi me gagne, je m'enfuis, et plus mort que vif, je viens donner à tous les diables qui habitent ce château, et son maître, et la commission dont il nous a chargés.

SEBASTI.

Quoi! vous êtes assez crédules.......

BENEDETTO.

Crédules! quand on a vu, entendu, senti! (Ici le spectre, tel qu'il a été décrit par Vereza, sort de la galerie du nord, traverse les ruines et s'approche du pie-d'estal de la croix qui est au fond. Il soulève une première dalle, en retire un petit coffret qu'il dépose au pied de la croix) *Benedetto continue.* Tenez, le voici qui traverse ces ruines. Écartons-nous. (Ils se placent de côté pénétrés d'effroi.)

SCÈNE VII.

Les précédens, CORSANI *suivi de plusieurs domestiques.*

CORSANI.

Eh bien, les avez-vous trouvés? sont-ils pris? Que signifie ce silence, cette frayeur ; vous êtes désarmés!

SEBASTI.

Des armes comme les nôtres ne peuvent rien sur les êtres qui habitent ces souterrains. Reprenez votre commission, je renonce à la récompense.

CORSANI.

Que veux-tu dire?

VEREZA.

Que nous sommes accoutumés à combattre des hommes et non pas des spectres.

CORSANI *avec mépris.*

Des spectres! c'est votre lâcheté qui les crée. Où sont-ils ces spectres? (En ce moment le spectre traverse le fond du théâtre pour rentrer dans le souterrein.

BENEDETTO.

Regardez. [*Tous les gens de Corsani reculent épouvantés*].

CORSANI *cachant son trouble* [*à part.*]

Ce n'est pas un songe ; Je l'ai vu, vu de mes yeux. Allons, quoi qu'il puisse arriver, je marche sur ses pas : je veux approfondir ce terrible mystère. (*A ses gens.*) Suivez moi : (*Ils font un mouvement de frayeur*). Quoi! aucun de vous n'a le

courage de m'accompagner. Eh bien, misérables! j'irai tout seul, dût-il me conduire aux enfers, je l'y suivrai; mais malheur à vous, malheur aux lâches qui auront abandonné leur maître! (Il arrache le flambeau de la main d'un de ses domestiques, et, armé de son sabre, il pénètre dans la galerie où le spectre est entré. On le suit des yeux avec inquiétude et effroi.)

BENEDETTO.

Il est entré.

VEYEZA.

Il est entré. (*Aux gens de Corsani*). Votre maître a du courage; mais le courage ne sert à rien contre de pareils ennemis.

SÉBASTI.

Ecoutez; il me semble entendre du bruit dans l'éloignement [*On écoute.*]

VEREZA.

Des cris étouffés et répétés par les échos du souterrain....

BENEDETTO.

C'est un cliquetis d'armes.

VEREZA.

Ils en sont aux mains; malheur à lui!

BENEDETTO.

Malheur à lui!

TOUS.

Malheur à lui!

SCÈNE VIII.

Les Précédens, CORSANI, *l'air égaré et dans le plus grand désordre, sort précipitamment du souterrain.*

CORSANI.

MON flambeau éteint, mon arme brisée, mon ennemi disparu... Je m'y perds. Un frisson secret, une terreur inconnue me pénètrent malgré moi. (*A ses gens.*) Que faites-vous là? éloignez-vous. (*Ils se retirent dans le fond*). Cette voix qui me poursuit, ce spectre qui disparoît au moment où j'allois l'atteindre. [*Après un silence, avec trouble*]. Quand il en sera tems, je me ferai connoître; voilà ses paroles. Est-ce une menace, un avertissement? ou existeroit-il en effet de ces puissances surnatuelles, inexplicables, qu'admet le préjugé du vulgaire, et que rejette loin de lui l'homme doué d'un esprit fort. [*Il reste pensif*].

SEBASTI.

Le seigneur Corsani a-t-il encore besoin de nos services.

CORSANI.

Vous êtes des lâches. Je n'attends plus rien de vous.

SEBASTI.

Des lâches! Je n'en ai point dans ma troupe. Donnez-nous des hommes à combattre, et vous verrez qui nous sommes.

SCÈNE IX.

Les Précédens, CLOTILDE.

CLOTILDE.

SEIGNEUR.......

CORSANI *durement.*

Que voulez-vous?

CLOTILDE.

Valérie.....

CORSANI.

Eh bien? Valérie....

CLOTILDE.

Elle a disparu.

CORSANI *furieux.*

Valérie disparue! Mort et malédiction sur tout ce qui m'environne! Clotilde, malheur à vous, si je la perds! Sébasti, j'accepte tes offres! j'implore tes services! mon sort est dans tes mains. Appelle, rassemble toute ta troupe, qu'elle visite, qu'elle parcoure de nouveau toutes les parties du château. Demande, exige, toute ma fortune est à toi, si tu me rends Valérie. [*A ses gens*]. Vous, faites hausser les ponts, doubler les postes, et garder toutes les issues. Vous savez ce que je puis, vous savez ce que j'ose : Craignez tout, ou des récompenses magnifiques, ou d'effroyables châtimens. [*Ils sortent tous précipitamment.*]

ACTE V.

Le théâtre représente un Salon spacieux dans le genre gothique avec deux croisées dans le fond.

(Ce Salon peut au besoin être le même que celui du premier et du deuxieme acte ; mais étant absolument abandonné, il ne doit contenir aucun meuble.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, *une lanterne à la main.*

PERSONNE! personne!.... Je cherche, j'appelle en vain. (*Elle va à la porte, et appelle à demi voix.*) Valérie! Valérie! Point de réponse. Elle se sera égarée dans ces souterrains. Pourquoi aussi ne pas me confier son dessein, je l'aurois accompagnée au péril de ma vie. Ah! puisse-t-elle être échappée, et j'oublierai sans peine les dangers où sa fuite m'expose. On vient. (*Elle va à la porte.*)

SCÈNE II.

CLOTILDE, CARLO, *le sabre à la main, et portant de l'autre bras Valérie à demi évanouie.*

CLOTILDE.

QUOI! c'est vous Carlo? Dieux! Valérie!

CARLO.

La frayeur lui a ôté l'usage des sens.

CLOTILDE.

Ah! ma chère, ma pauvre maitresse! — Mais par quel hasard? ....

CARLO.

Je suivois ce long corridor qui conduit à la chapelle. Tout-à-coup mon pied est arrêté; j'y porte la main : c'étoit elle étendue, sans connoissance. Vous appeliez alors; je reconnois votre voix, elle me guide, et je suis assez heureux pour la remettre en vos bras.

VALÉRIE, *revenue.*

Ah! cher Carlo! chere Clotilde! Eh! mon père! Oscar! — Ils sont libres, dit-on? Où sont-ils? où sont-ils?

CARLO.

A la chapelle du nord, où j'allois les joindre.

VALÉRIE.

Que je les voie, que je leur parle : au nom du ciel, conduisez-moi vers eux.

CARLO.

Le trajet est long, Madame. On peut nous apercevoir, nous poursuivre ; mais n'importe, je suis prêt.

VALÉRIE.

Homme généreux, que de dangers vous courez pour moi!

CARLO.

Quel mérite y auroit-il, sans cela, à rendre service?

VALÉRIE.

Et croyez-vous que nous y serons à l'abri des recherches de Corsani?

CARLO.

J'ignore s'il aura le courage une seconde fois de pénétrer dans ces souterrains : ce qui lui est arrivé.

VALÉRIE.

Hé bien?

CARLO.

Je marchois, dans le silence et l'ombre, sur les traces d'Orsino et d'Oscar. Un homme me suit; c'est Corsani lui même. La violence du coup qu'il me porte éteint son flambeau, et fait briser contre le mur le fer dont il est armé. J'étois maitre de sa vie ; mais je respecte celle de mon semblable, fût-il même un méchant, parce qu'il peut se repentir. — Allons, les momens sont chers; suivez-moi toutes deux à quelque distance en cas d'attaque : au moindre bruit, retournez sur vos pas. Partons. (*Au moment où ils veulent sortir, une pierre lancée à travers les vitres, vient tomber à leurs pieds.*) Que signifie ceci? Une pierre ; un billet y est attachée. — Il est écrit au crayon. Lisons. (*Il s'approche de la lampe de Clotilde, il lit.*) « J'arrive de Palerme. L'indignation » contre Corsani est à son comble : le sénat, instruit de tous » ses crimes, vient de le mettre en jugement. Une force armée » doit me suivre pour arracher les prisonniers de ses mains : » mais ce secours peut arriver trop tard, et le courage vous » est plus que jamais nécessaire. Voici près d'une heure que je » rode dans les environs de ce bâtiment ; j'ai reconnu votre » voix, et toutes les issues étant gardées, je n'ai trouvé que ce

» moyen de vous instruire de mon message, et de recevoir » vos ordres.

» *P. S.* J'apprends à l'instant que le sort le plus affreux vous » est réservé, ainsi qu'aux prisonniers qu'on poursuit. Toute » la troupe de Sébasti est sur pied, et s'apprête à commencer » ses recherches par la chapelle du nord. *Signé* PETRUCI ».

CARLO, *effrayé.*

Par la chapelle du nord! ... Ciel! courons.

VALÉRIE.

Dieu puissant, sauvez-les!

CARLO, *à Clotilde.*

Ayez soin de Valérie. Moi, je cours à la chapelle chercher nos camarades, ou périr avec eux. (*A Valérie*). Ne vous livrez pas au désespoir : on nous promet du secours, et en attendant nous avons pour nous le courage et la conscience. (*Il sort.*)

SCENE III.

CLOTILDE, VALÉRIE.

VALÉRIE.

AH, Clôtilde! mon père, Oscar.... Ils vont tous périr....

CLOTILDE.

Écartez cette horrible idée..... Vous allez les revoir..... Carlo va les ramener.

VALÉRIE.

Et s'ils étoient découverts .... attaqués .... que pourroient-ils contre cette bande d'assassins...... Et nous-mêmes, que deviendrions-nous? Nul moyen d'échapper .... aucun..... Ces fenêtres ..... (*Elle court à la fenêtre et regarde.*) Dieu! toute la cour est pleine de gens armés! ..... Des épées .... des flambeaux..... On s'empresse, on se heurte, on entre...... C'en est fait, on va nous découvrir...... Nous sommes perdues ..... perdues sans ressources.

CLOTILDE.

Ne nous désespérons pas. On ne peut parvenir jusqu'à nous que par une quantité de passages et de détours qu'ils ne connoissent peut-être pas. Puis n'est-il pas un Dieu protecteur de l'innocence!

UNE VOIX.

Et vengeur des crimes!

(*Les deux femmes se jettent dans les bras l'une de l'autre*).

VALERIE, *effrayée.*

Quelle est cette voix? On nous écoute! Nous ne sommes pas seules!

CLOTILDE.

Nos cœurs sont purs, abandonnons-nous à la Providence. Ecoutez. (*Elle va à la porte.*) J'entends du bruit. Quelqu'un approche, c'est Carlo sans doute. (*Elle écoute un moment puis revient effrayée.*) Dieu! ce sont les gens de Sébasti! C'est maintenant, ma chère maitresse, qu'il faut avoir du courage ... Ne nous trahissons pas ... Eteignons cette lampe ... Le plus plus grand silence. (*Elle éteint la lampe.*)

VALÉRIE.

Dieu juste! seul soutien, seul appui du malheureux, ne nous abandonne pas. (*Elles se mettent à genoux dans le fond derrière une colonne, les mains étendues vers le ciel.*)

SCÈNE IV.

CLOTILDE et VALÉRIE *à genoux dans l'endroit le plus reculé;* VEREZA, BENEDETTO, *le sabre en main, entrent dans le plus grand silence, parcourent le théâtre, écoutent et font la conversation par intervalle.*

VEREZA, *après un silence.*

RIEN.... rien.... Le plus profond silence... Où diable peuvent-ils être nichés? Ces corridors sont d'une longueur! Ces souterrains d'une humidité!

BENEDETTO.

Je crois que tout le château est miné et contreminé.... Sais-tu bien que cette retraite seroit excellente..... si le magistrat de Palerme venoit a se brouiller avec nous?

VEREZA.

Oui, sans doute; mais pour y faire des recherches, la nuit et sans flambeaux.... l'expédition est assez singulière.

BENEDETTO.

Il est vrai que la lumiere nous trahiroit. Mais enfin ils sont

armés comme nous, et dans les ténèbres le hasard fait plus que le courage.... Puis, ce qui nous est arrivé, ce que nous avons vu n'est pas propre à rassurer.

VEREZA.

Cette femme avec son voile et sa lampe?.... N'en parlons plus.... J'en suis encore tout ému. — Chut.... chut.... J'ai cru entendre soupirer. (*Ils écoutent, et parcourent l'appartement.*)

BENEDETTO.

Ce n'est rien. (*Reprenant la conversation.*) Il faut que le traité soit bien avantageux, car Sebasti lui-même avoit renoncé à la commission.

VEREZA.

Cent ducats pour chaque prisonnier, et le double pour la jeune personne.

BENEDETTO.

Un friand morceau, ma foi! Mais s'ils ont gagné au pied?...

VEREZA.

Tant pis pour nous, et tant mieux pour eux. Corsani est dans une fureur.... Va, le soleil ne les incommodera plus; le cachot qu'il leur destine est à plus de vingt pieds sous terre. — Silence! Cette fois, je ne me trompe pas.... N'as-tu pas entendu toi-même... un soupir.... un gémissement sourd?... (*Ils écoutent et cherchent.*)

BENEDETTO.

C'est le vent, te dis-je..... Ce que c'est pourtant que la justice. On nous poursuit, nous autres qui ne cherchons qu'à gagner notre vie tout doucement; et ce Corsani, parce qu'il a un nom et de la fortune....

VEREZA.

Bon! ces gens-là n'ont-ils pas un privilége? Mais voici la cour qui s'éclaire. (*Il va à la fenêtre, et passe tout auprès de Valérie et de Clotilde.*) Ce sont nos camarades. Sans doute ils ont fait quelque prise. Allons les joindre. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

CLOTILDE, VALÉRIE.

CLOTILDE.

Ils sont partis, ... ils sont partis. .... Rendons grâces au Ciel !

VALÉRIE.

Quelle horrible agonie ! .... Carlo ne revient pas. On les aura découverts. ... Peut-être ils ne sont plus. ... Ah ! s'ils existent encore, Dieu juste ! Dieu tout-puissant ! protège-les.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; CARLO, ORSINO, OSCAR *accourant.*

CARLO.

Les voici, les voici ! Valérie, où êtes-vous ? Voici votre père.

VALÉRIE.

Mon père !

ORSINO.

Ma fille ! voici Oscar, mon libérateur.

OSCAR.

Qu'il est affreux, le moment qui me réunit à tout ce que j'ai de plus cher !

CARLO, *resté à la porte.*

J'aperçois de la lumière au fond de la galerie. Nous sommes découverts, on marche sur nos traces. Songeons à nous mettre en état de défense.

ORSINO.

Ma fille, voici l'instant de nous armer de courage. Oscar, les momens sont chers : quelle que soit l'issue de cet événement, Valérie est à toi. Embrasse ton épouse, embrasse ton père.

OSCAR.

Ah ! mon père ..... mon épouse.... Et ce brave homme qui veut partager nos périls. ...

CARLO.

Vous en feriez autant à ma place. Pourquoi serois-je moins généreux que vous? Embrassons-nous tous. (*Ils s'embrassent.*) Maintenant combattons en amis, en frères.

OSCAR.

Le cachot ou la mort, voilà ce qui nous est réservé. Pour des gens de cœur, le choix n'est pas difficile.

(*On entend du bruit dans l'éloignement.*)

VALÉRIE.

Ils viennent.... Mon père.... Oscar.... adieu.... adieu pour toujours. (*Elle tombe dans les bras de Clotilde.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; CORSANI, SEBASTI, VEREZA *au dehors.*

CORSANI, *en dehors.*

Les voici. Sebasti, Vereza, approchez, des flambeaux.... (*L'extérieur est éclairé, une sombre lueur pénètre dans l'appartement.*)

OSCAR.

Courage, amis; sauvons Valérie, ou vendons cher notre vie.

CORSANI, *en dehors.*

Rendez-vous, ou vous êtes morts.

OSCAR.

Lâche! viens nous prendre.

CORSANI, *aux siens.*

Enfoncez la porte..... Des échelles aux fenêtres.

(*On frappe à coups redoublés à la porte, qui se brise; Carlo et Oscar la tiennent fermée.*)

VALÉRIE.

Dieux! je me meurs. (*Elle tombe étendue à terre.*)

ORSINO *court à elle.*

Ma fille.... ma fille!

(*Pendant qu'Orsino relève Valérie, Corsani, suivi de ses

gens armés de sabres et de pistolets, sautent dans l'appartement par une croisée. Sebasti, Vereza, armés de même, entrent par l'autre. Oscar et Carlo quittent la porte, qui est enfoncée un moment après, et viennent joindre Orsino pour faire un rempart à Valérie.)

CORSANI, *sautant dans l'appartement.*

Misérable ! vous voilà donc en mon pouvoir.

OSCAR.

Tant que nous serons armés, tu n'en auras pas sur nous.

VALÉRIE, *se jettant à genoux entre eux.*

Grâce ! grâce !

CORSANI.

Vous demandez leur grâce ? Elle est dans vos mains. Soyez ma femme, je rends mon amitié a votre père, et je laisse la vie a mon rival. Si vous refusez, ils sont morts.

ORSINO.

Valérie à toi !

OSCAR.

La vie de tes mains ! Jamais.

CORSANI.

Eh bien ! obéissez. . . . .

(Corsani et tous ses gens font un mouvement pour s'élancer sur eux, quand tout-à-coup une porte dérobée s'ouvre, et le prétendu spectre se présente.)

LÉONTINE.

Arrêtez.

CORSANI, *reculant d'effroi.*

Dieux ! ma mère !

TOUS, *extrêmement étonnés.*

Sa mère !

LÉONTINE.

Oui, fils ingrat et criminel ! oui, ta mère, que tu crus morte ; ta mère, exilée par ton ordre, et revenue dans ce château pour livrer ton cœur à tous les remords qui tourmentent les enfans dénaturés. En vain depuis six mois, semblable à un fantôme, errante dans ces corridors secrets qu'un mari jaloux et ombrageux fit construire dans l'épaisseur de ces murs, ma voix invisible a frappé ton oreille et appellé le repentir dans

ton ame : tu l'as rejettée, barbare ! Je te rejette à mon tour. Le voici ce testament, l'objet de tant de craintes, la cause de tant de crimes, ce titre que tu croyois ensevelir avec moi dans la nuit du tombeau. Ma tendresse pour toi, aussi aveugle que criminelle, l'a soustraite trop long-temps aux regards des hommes et à la connoissance des lois. J'ai commis une injustice, et je vais la réparer. (*A Orsino.*) Orsino, voilà les dernières volontés de votre père. Ce château, ces domaines n'ont dès ce moment d'autre maître que vous. (*Orsino prend le papier.*)

CORSANI, *furieux.*

Ma mère ! .... Orsino ! je ne souffrirai pas.... (*Il fait un mouvement.*)

LÉONTINE, *avec majesté.*

Tu as foulé aux pieds les droits de la justice et de l'humanité, voyons si tu oseras attenter à ceux de la nature !

CORSANI, *hors de lui.*

J'oserai tout.....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PETRUCI.

En ce moment il se fait un grand tumulte derrière le Théâtre. Tout est éclairé par des flambeaux. Les Soldats de la garnison de Palerme, conduits par Pétruci, qui est à leur tête, se précipitent dans l'appartement, et gardent toutes les issues, Sébasti et sa troupe sont consternés.

PETRUCI, *à l'officier, lui montrant Sebasti.*

SEIGNEUR, voici le chef de ces bandits. (*Lui désignant Corsani.*) Mais voici le scélérat dont ils recevoient les ordres.

L'OFFICIER *à Corsani.*

Par ordre du Sénat, je vous arrête. Remettez-moi vos armes.

CORSANI.

Mes armes, je ne les quitterai qu'avec la vie. (*Il consulte des yeux Sebasti et ses gens; les voyant consternés, il ajoute :*) Mais je suis prêt à vous suivre.

LÉONTINE.

Tel est le sort des méchans : réunis pour le crime, le danger les divise ; mais tôt ou tard la justice les atteint, et le même supplice les rassemble.

CORSANI, *tourné vers sa mère.*

O vous que je n'ose nommer ! je suis trop fier pour implorer, trop coupable pour obtenir mon pardon ; mais un mot.... un regard.... (*Léontine tourne enfin les yeux sur lui ; il saisit l'une de ses mains, se jette à genoux, la baise ; et se relevant avec noblesse, dit à l'officier :*) Maintenant partons. (*Il sort précipitamment, précédé de l'officier et suivi de plusieurs soldats.*)

LÉONTINE *le suit des yeux.*

Ai-je assez expié ma faute ? O mon fils !....

ORSINO.

Il vous en reste un autre, dont le bonheur sera de vous consoler. O ma mère ! mes enfans ! et vous, (*A Carlo et Petrucio.*) amis braves et généreux, ce château est désormais votre asile. N'oublions pas que le crime triomphe quelquefois, mais que tôt ou tard il reçoit son châtiment, et la vertu sa récompense.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

CŒLINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE,

DRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

PAR HENRY LEMAIRE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 15 Nivôse an IX de la République Française.

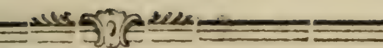
A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25. et boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
CŒLINA.	*Mlle. Chabert.*
DUFOUR, oncle prétendu, et tuteur de Cœlina.	*Saint-Albin.*
STÉPHANY, fils de M. Dufour.	*Typhaine.*
TRUGUELIN, oncle de Cœlina.	*Joigny.*
Le Docteur ANDREVON, Médecin de M. Dufour.	*Aubry.*
ISOLINE TRUGUELIN, belle-sœur de M. Dufour.	*Mlle. Decroix.*
FRANCISQUE HUMBER, marié secrètement à Isoline, et connu dans la maison de M. Dufour, sous le nom de l'Indigent.	*Vicherat.*
TIENNETTE, Gouvernante de M. Dufour.	*Mme. Joigny.*
FARIBOLE, Domestique de M. Dufour.	*Francisque.*
Un Officier.	
Plusieurs Soldats.	

La Scène se passe en Savoye, à Sallanches, et dans une maison achetée depuis peu de jours par M. Dufour, à Marcan, fils de Truguelin, et habitée par l'acheteur, seulement de la veille du jour où l'action commence. La scène s'ouvre à huit heures du matin, et se ferme à huit heures du soir.



CŒLINA,

DRAME EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

» Le Théâtre représente une salle commune : cette salle » a trois issues ; l'une par le fond, l'autre par la droite » et la troisième par la gauche ; cette dernière est » garnie d'une porte. Une table, portant du papier, » des plumes et de l'encre, occupe la droite du théâtre. » En deçà de cette table, un grand fauteuil, propre à » asseoir un malade, est adossé aux coulisses ; au-delà » un fauteuil de commun usage. Le portrait d'Isoline » Truguelin, mère de Cœlina, est appendu à la gauche » du Théâtre «.

SCENE PREMIERE.

Au lever de la toile, Faribole est assis sur la table, agitant niaisement un plumeau.

FARIBOLE, *seul et baillant.*

A PRÉSENT, qu'v'là l'heure d'veiller, j'meurs d'envie d'dormir ! qué guignon, aussi ! monsieur Dufour laisse hier la jolie maison qu'il occupoit à six lieues d'ici, pour v'nir habiter c'vilain château qu'lui ont vendu les Truguelin : moi, avec mon zèle ordinaire, je m'donne tout l'mal qu'on n'peut pas s'empêcher d'prende dans un déménagement, et v'là qu'quand après onze heures sonnées, je m'dispose à aller... (*Il prend l'atitude d'un homme qui s'endort.*) v'là qu'monsieur Truguelin père arrive. (*Il quitte sa place.*) Zeste, zeste, mon pauve Faribole, cours vite d'la cave au grenier, d'l'office au garde-meube ; et tout ça encore pour un homme qu'y faut z'éveiller à quatre heures du matin ! là, j'vous d'mande un peu, si pour l'y comme pour moi, y n'auroit pas mieux valu qu'y restit tranquillement dans son lit, qu'd'aller courir parmi ces

ruines qu'environnent c'te vieille tour !.. belle promenade ; ma foi ! Ah ! si l'on en croit ben des gens, c'est s'telle-là qui convient l'mieux à son caractère, et... Mais chut! chut! (*baissant la voix.*) Y peut s'vanter toujours qu'sa v'nue a fait z'un joli effet dans la famille d'monsieur Dufour ! gn'y a pas jusqu'à c'muet qui n'frémisse à son nom ! pour Tiennette, alle en a perdu l'sommeil ; a n'fait plus, à c'qu'alle dit, qu'des songes, mais des songes épouvantables ! et j'nous en apperçevons, dieu merci, car alle est toute la journée à nous les corner dans l'z'oreilles !..

SCENE II.

FARIBOLE, TIENNETTE.

TIENNETTE, *des coulisses de gauche.*

MADEMOISELLE Cœlina ! monsieur Stéphany !

FARIBOLE.

T'nez, la v'là qui commence son tapage.

TIENNETTE, *toujours de la coulisse.*

Ecoutez ! écoutez donc !

FARIBOLE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Allons nous en ben vite ! car si an' n'peut pas les r'joindre, a va s'accrocher à nous !

TIENNETTE, *entrant précipitament, et saisissant Faribole par le bras.*

Faribole ! cours vite à monsieur Dufour ; il te demande !... As-tu vu ton jeune maître ? as-tu vu ma jeune maitresse ?

FARIBOLE, *voulant sortir.*

Ni l'un, ni l'autre, mam'zelle.

TIENNETTE, *le retenant.*

Je les tenois, j'allois leur raconter des choses, des choses qui intéressent leur repos, leur félicité, leur amour : ils m'ont soudain échappé dans ce grand corridor qui fait le tour de la maison !

FARIBOLE, *même manége.*

C'est ben mal à eux !

TIENNETTE, *même manége.*

C'est l'intérêt de mademoiselle Cœlina qui me guide, moi, je voudrois l'arracher au malheur qui la menace, l'empêcher d'épouser ce sournois de Marcan, le fils, le propre fils de monsieur Truguelin, et lui procurer la main de son amant, de monsieur Stéphany.

FARIBOLE, *même manége.*

Qué d'bonté !

TIENNETTE, *même mené*.

Fatigué de mes vœux, vaincu par mes offrandes, le ciel s'ouvre enfin à mon œil inquiet, et me laisse entrevoir des signes symboliques du plus affreux présage, je cours à mes étourdis pour leur communiquer ma vision, leur faire part de mes craintes, leur donner mes avis : mais, ils refusent de m'entendre, se rient de mon zèle, et me fuyent à toutes jambes !

FARIBOLE, *échappant cette fois, et courant vers la droite du théâtre.*

Que d'ingratitude !

TIENNETTE, *le ratrappant.*

Ce monsieur Stéphany ! en vérité, je ne le concois pas, ce monsieur Stéphany ! pourquoi est-il donc revenu de l'armée ? pourquoi a-t-il quitté son régiment ? pourquoi nous a-t-il suivis jusqu'ici ? si ce n'est pour défendre ses droits, et chasser son rival ! quel est donc aussi le but de mes conseils, de mes observations, de mes recherches ? mais il les refuse, et ne veut, dit-il, d'autre secours que celui de son épée ! mademoiselle Cœlina partage son aveuglement, et.... Mais, je les appercois !.... Eh ! lâche moi donc, Faribole ! pourquoi cette obstination à rester près de moi ! faut-il te répéter encore que monsieur Dufour te demande depuis une heure ? va-t-en ! mon dieu ! va-t-en donc ! (*Elle pousse Faribole par le dos, vers les coulisses de droite, et ne le quitte que lorsqu'il perd l'équilibre et tombe le corps à demi perdu dans l'une de ces coulisses*).

SCENE III.

TIENNETTE, STÉPHANY, CŒLINA.

» Au moment où Tiennette se retourne, Stéphany et Cœlina » se tenant mutuellement la main, entrent en scène » par la gauche du théâtre ».

TIENNETTE, *tenant les deux amans en arrêt.*

Enfin, je vous retrouve !

STÉPHANY, *se disposant à fuir par la porte du fond.*

Oh ! ce ne sera pas pour long-tems !

TIENNETTE, *se jettant entre les jeunes gens et cette porte.*

Voyons si, cette fois, vous m'échapperez.

CŒLINA.

Pourquoi nous persécuter ainsi !

TIENNETTE.

Ecoutez-moi.

STÉPHANY, *échappant à Tiennette, et fuyant avec son amante.*

Eh! qu'avons-nous besoin de tes rêveries!

TIENNETTE, *les poursuivant.*

Bon, vous prenez ce chemin!

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, L'INDIGENT.

L'INDIGENT.

» A l'instant où Stéphany et Cœlina passent la porte du » fond, il se précipite au-devant d'eux, saisit Cœlina » par le bras, et l'entraîne vers le portrait d'Isoline » Truguelin. — Stéphany et Tiennette rentrent aussi, » et observent les mouvemens de l'Indigent ».

L'INDIGENT.

» Arrivé au portrait d'Isoline Truguelin, il serre avec » attendrissement Cœlina sur son cœur, et marque le » tableau de divers signes propres à faire entendre, » qu'il lui a remis le soin de témoigner à Cœlina, » quelque chose d'important ».

STÉPHANY.

Que veut cet homme?

L'INDIGENT.

» Il court à Stéphany, lui montre sa crainte de le voir » sans armes, lui indique par ses gestes, que, pour sa » sûreté, il ne doit jamais quitter son épée, ni s'éloi- » gner de la maison; recommande aux trois personnages » en scène, de lui garder le secret sur cette entrevue, » et sort, avec précipitation, par la porte qui lui a » donné entrée «.

SCENE V.

STÉPHANY, CŒLINA, TIENNETTE.

STÉPHANY.

LE bavardage de certaines personnes est quelquefois bien insupportable; j'avoue cependant qu'à cette heure, je le préfèrerois encore au silence inquiétant de l'homme qui s'éloigne. Qua'-t-il voulu nous faire entendre? j'ai bien

compris par son agitation et quelques-uns de ses gestes, que son intention est de nous prémunir contre un danger éminent; mais, Cœlina, quel est ce danger? pourquoi l'emotion qu'il a manifestée à l'aspect de ce portrait, et que temoignent les signes qu'il vient de vous adresser, en fixant vos yeux sur lui?

CŒLINA.

Je l'ignore comme vous, Stéphany, et Tiennette seule, au fait de sa pantomime, pourra nous en instruire.

STÉPHANY.

Que tarde-tu donc à parler, Tiennette?

TIENNETTE.

Moi, monsieur? oh! je n'ai garde! je sais trop combien mon bavardage, vous est insuportable! l'intérêt de votre repos me ravit l'organe de la parole.

CŒLINA, *la carressant.*

Ma chère Tiennette!

STÉPHANY.

Allons! il se présente une occasion de parler utilement; et la voilà muette! maudite femme!

CŒLINA.

Tiennette, sont-ce là les preuves de cette amitié que tu as tant de fois jurée à ta Cœlina, ta chère Cœlina.

STÉPHANY.

Parle, Tiennette; nous t'en supplions.

CŒLINA.

Quoi? Tiennette est sourde à ma prière?

STÉPHANY.

Insensible à mes caresses?... pour prix de ce service, je me sentois cependant disposé, moi, à entendre le récit dont elle nous menaçoit ce matin, quelque long qu'il pût être?...

TIENNETTE.

Monsieur, l'Indigent veut vous avertir de ne pas vous éloigner de cette maison, et de ne jamais quitter votre épée. Les traits d'Isoline Truguelin mère de mademoiselle, et représentée dans ce portrait, paraissent ne pas lui être étrangers, et à ses gestes même ont eut dit que le tableau renfermoit quelqu'avis salutaire pour ma jeune maitresse.

STÉPHANY.

Donne le-moi, Tiennette.

TIENNETTE.

Le voici, monsieur.

CŒLINA, *s'approchant.*

Voyons donc...

STÉPHANY, *tournant le tableau de tous les côtés.*
Je n'apperçois rien qui m'indique... eh, si fait! voici quelques mots écrits sur le revers de la toile.

CŒLINA ET TIENNETTE.
Lisons.

STÉPHANY, *lisant.*
» Cœlina, méfiez-vous des Truguelins; ils sont capables de tout!.. «. Que signifie cet avertissement mystérieux?

CŒLINA.
D'où cet homme peut-il connoître mon oncle et mon cousin?

STÉPHANY, *replaçant le tableau.*
Quel est-il lui-même?

TIENNETTE.
C'est un mendiant, qu'à ma prière, monsieur Dufour a reçu dans sa maison.

STÉPHANY.
Je le sais... Mais pourquoi lui donnas-tu cette marque d'intérêt?

TIENNETTE, *avec volubilité.*
Je revenois d'annoncer au Docteur, notre retour du voyage que monsieur fit en France. Fatiguée, je me reposois auprès du Mont d'Arpennaz. Tout-à-coup des cris aigus se font entendre dans le bois voisin. Je répète ces cris: les montagnards accourent; un homme horriblement mutilé est étendu sur l'herbe, rougie de son sang. On le porte à la Chartreuse du Reposoir: on l'interroge; il ne peut, ni parler, ni écrire: je m'en éloigne. Il y a eu hier huit jours, je rencontre cet infortuné. demandant l'aumône; il me reconnoit, m'implore. Sa situation m'intéresse, son malheur me déchire, son état me désespère: monsieur Dufour est bon, sensible, généreux; à ma sollicitation il lui accorde un asyle... Et... et voilà, monsieur, l'histoire de l'Indigent.

STÉPHANY.
Et mon père ne l'a point interrogé sur sa naissance, sur son nom, sur cet accident enfin qui lui a été si funeste? on le peut à présent qu'il a recouvré l'usage du bras droit.

TIENNETTE.
Pardonnez-moi, monsieur. Mais toutes ses réponses sont ambigues, indéchiffrable.

STÉPHANY, *réfléchissant.*
Méfiez-vous des Truguelin; ils sont capables de tout!

TIENNETTE.
Je serois assez de l'avis de l'Indigent, moi, monsieur...

Leur

Leur figure sinistre!.. D'ailleurs, monsieur Stéphany, si, parmi les vivans, aucune voix ne s'élève pour les accuser; je sais, moi, que chez les morts... Monsieur Stéphany, comme je vous le disois tout à l'heure, la nuit il se passe dans cette maison, qui leur a jadis appartenu, il se passe, monsieur Stephany, des choses bien extraordinaires. (Pendant le couplet suivant, Stephany et Cœlina s'éloignent pas à pas de Tiennette, se dirigeant vers la gauche du théâtre.) Cette nuit, ne pouvant fermer l'œil, je me plaçai un moment à ma fenêtre. Precisément à la hauteur de ma fenêtre, il existe une brêche à cette grande vilaine tour qui s'élève au-dessus des souterrains du château. Mon œil erroit dans l'intérieur de cette tour, à la faveur du clair de lune; lequel y pénètre sans difficulté, puisque la couverture est tombée en ruine. Soudain un cri lamentable se fait entendre du fond des caveaux; et plus j'y pense, plus il me semble que ce cri figuroit le mot de Truguelin... Bien-tôt... bien-tôt j'apperçois... (*se tournant à droite et à gauche.*) Eh bien, que sont-ils donc devenus?.. (Les appercevant et les poursuivant dans la coulisse qui leur donne passage.) Comment, ils me fuyent, après qu'une promesse solemnelle...

SCENE VI.

M. DUFOUR, TRUGUELIN, FARIBOLE.

» Ils arrivent par la droite du théâtre. Monsieur Dufour
» s'appuie sur le bras droit de Faribole; Truguelin mar-
» che à la droite de monsieur Dufour.

TRUGUELIN, *en entrant.*

JE vous le répète, mon cher monsieur Dufour, je sens renaître ma colere contre Marcan, toutes les fois que je pense à sa conduite. Abuser ainsi de la facilité d'un ami, d'un parent!

Monsieur DUFOUR.

Monsieur Truguelin, vous avez tort; je suis l'offensé, et il semble que ne me plaignant pas...

TRUGUELIN.

L'offense nous regarde l'un et l'autre, mon cher monsieur Dufour, et s'il peut sembler dur à un parent éloigné de se voir trompé par son parent; quel doit être dans ma position, je vous le demande un peu, le ressentiment d'un père contre son fils!

Monsieur Dufour.

Etourderie de jeune homme! (*à Faribole.*) Maintenant, mon garçon, va-t-en où je t'ai dit.

Faribole, *sortant.*

J'm'élance, monsieur.

SCÈNE VII.

M. DUFOUR, TRUGUELIN.

Truguelin.

Ah! vous appelez cela une étourderie de jeune homme! une attaque d'apoplexie me tient en l'éthargie pendant quatre jours : quand je reviens à la vie, au lieu de trouver mon fils pleurant sur ma tombe, il me faut l'envoyer arracher du cabinet d'un homme d'affaires où il prépare la vente de toutes les possessions dont il se croit héritier! j'apprends en même tems que la plus chétive de toutes, celle qui ne sera peut-être point habitable dans une demie année, a été frauduleusement vendue par ce fils indigne, à un parent chéri, à mon bon ami monsieur Dufour; et vous voulez que je ne sois pas irrité!

Monsieur Dufour.

Allons, allons! je demande grace pour le coupable.

Truguelin.

Oh! vous n'avez qu'un moyen de faire oublier sa faute, c'est d'en effacer la trace, comme je vous le proposois tout à l'heure, de déserter demain, aujourd'hui même, cette habitation, après avoir été remboursé du prix que vous en avez donné, et des faux frais qu'aura nécessités ce double déplacement.

Monsieur Dufour.

Eh, mon dieu! qui vous a dit que je voulois rompre le marché? je vous assrûe, mon cher monsieur Truguelin, que je me trouve très-bien; mais très-bien ici! et que je n'ai nulle envie d'en sortir!

Truguelin, *à part.*

Le maudit vieillard! (*haut.*) Je m'attendois bien de votre part, à un combat de délicatesse.

Monsieur Dufour.

Un combat de délicatesse? non, du tout! je parle sincèrement, et j'achèterois encore à présent, si la vente étoit à faire.

Truguelin, *à part.*

Situation affreuse! (*haut.*) Allons, mon digne ami, sans

plus de cérémonies, nous partirons demain pour la petite maison que je possède à deux lieues d'ici; Marcan y viendra recevoir son pardon et la main de votre pupille, et pendant qu'on célebrera l'hymen de nos jeunes gens, j'aurai soin de faire reporter à votre ancien domicile, les meubles qu'en a distraits, si vous le voulez, l'étourderie de mon fils.

Monsieur DUFOUR.

Non pas, s'il vous plait, mon digne ami! nous attendrons Marcan ici, et si l'hymen proposé a lieu, c'est ici qu'il se fera, je tiens, vous dis-je, à cette acquisition.

TRUGUELIN, *à part.*

Je suis sur le bord du précipice! (*haut.*) Dites plutôt que vous tenez à un point d'honneur mal entendu.

Monsieur DUFOUR.

Oh ça! monsieur Truguelin, voulez-vous qu'avec ma franchise ordinaire je vous dise ce que je pense de votre obstination à me faire quitter cette maison: Eh bien, je pense, moi, que vous la regrettez; car, malgré ma goutte, je l'ai visitée hier, et elle m'a paru bien valoir la somme que j'en ai donnée.

TRUGUELIN, *embarrassé.*

C'est que... vous n'avez... pas vu...

M. DUFOUR.

Les fondations peut-être?

TRUGUELIN, *vivement.*

Eh, précisément!

M. DUFOUR.

Diable! il est vrai qu'hier je n'ai pas songé... mais aujourd'hui ma goutte me laisse encore plus tranquille; j'enverrai chercher un architecte, et nous descendrons ensemble dans les souterrains.

TRUGUELIN.

Dans les souterrains!.. Gardez-vous bien d'en rien faire! il y a long-tems qu'on n'ose plus y descendre; une infinité d'animaux venimeux....

Monsieur DUFOUR.

Est-ce une raison cela pour abandonner à une ruine certaine, une maison d'ailleurs aussi belle et aussi bien située? il est sans doute, en pareille occasion, un moyen de les éloigner de soi. Je consulterai à ce sujet mon Docteur, quelques personnes instruites, et... (*Il réfléchit*).

TRUGUELIN, *à part.*

Cet homme a juré ma mort!... (*Jettant sur lui un regard sinistre.*) ou la sienne!

Monsieur Dufour.

Ah ! pour le moment, laissons cela, et parlons de l'objet qui nous amène dans ce sallon. (*s'asseyant.*) Il s'agit de pénétrer le secret d'un Mendiant mystérieux, que j'ai retiré chez moi depuis quelque tems. Vous m'avez promis pour cela vos bons offices, monsieur Truguelin.

Truguelin, *s'asseyant.*

Comptez sur mon zèle, je vous prie.

Monsieur Dufour.

Cet homme ne semble point un homme ordinaire, et je parierois que ses malheurs sortent de la classe commune. Il est muet, et ne peut conséquemment répondre, que par signes et par écrit.... (A cet instant l'Indigent entre » en scène, précédé de Faribole, qui, après lui avoir mon- » tré monsieur Dufour, gagne aussi-tôt l'issue par laquelle » nous avons naguères, vu sortir les autres personnages).

SCÈNE VIII.

Les précédens, L'INDIGENT.

M. Dufour.

Mais, le voilà... (*lui montrant le fauteuil qui est au-delà de la table.*) Approche, mon ami, et prend place sur ce fauteuil.

l'Indigent.

» Il fait quelques pas sans remarquer Truguelin. Aussi- » tôt qu'il le reconnoît, il recule avec effroi «.

Truguelin, *perdu dans de sombres réflexions.*

Tôt ou tard, elle se fera cette visite, et alors!..

M. Dufour.

Approche donc, homme infortuné, approche sans crainte ; ce monsieur est mon ami, et partage le sincère intérêt que tu m'inspires.

Truguelin, *se tournant obligeamment vers l'Indigent.*

Oui, approches, et... (*le reconnoissant.*) Ciel !

M. Dufour, *se penchant vers Truguelin.*

N'est-ce pas que sa figure vous paroit belle et intéressante ? On ne la voit point sans se sentir vivement ému.

Truguelin.

Il... est... vrai... (*à part.*) Pourquoi cet homme ici, sous les dehors d'un mendiant ? Se douteroit-il...

l'Indigent.

» Il s'assied, en fixant Truguelin «.

M. Dufour.

N'allez pas vous offenser de la manière dont il vous

fixe, au moins : c'est son habitude, et quand il ne peut l'exercer sur des êtres animés, il s'en prend aux portraits. Hier, par exemple, il est resté plus d'une heure comme en extase, devant le portrait de votre sœur : non ; mais, c'est qu'on eut dit qu'il l'avoit connue.

TRUGUELIN, *concentrant son émotion.*

Oh !

M. DUFOUR.

D'après ces remarques, et quelques autres encore, je le croirois attaqué de la maladie qui ravage cette province : vous m'entendez ? de l'idiotisme !.. Mais, songeons à l'interroger... — Mon cher, ne t'allarme point de la présence de monsieur ; il est comme moi, amené ici par le désir d'apprendre s'il n'est pas quelque moyen d'améliorer ton sort ; que sa présence ne fasse donc qu'exciter ta franchise, réponds aujourd'hui sans détour : quel âge as-tu ?

L'INDIGENT.

Il écrit, quarante trois ans, (et donne son papier à monsieur Dufour, qui lit à haute voix, comme pendant toute cette scène.)

M. DUFOUR, *après avoir lu.*

Quels sont les ennemis qui t'ont persécuté ?

L'INDIGENT.

» Passez, je vous en conjure, à une autre question «.

M. DUFOUR.

C'est toi que Tiennette a rencontré percé de coups, près du Mont d'Arpennaz.

L'INDIGENT.

Oui.

M. DUFOUR, *à Truguelin.*

Monsieur, son corps n'étoit qu'une plaie, à ce que dit Tiennette, et les barbares lui avoient coupé la langue. Quel rafinement de cruauté ! dites, monsieur Truguelin, dites ! seroit-il des tortures assez cruelles pour de tels monstres ?

TRUGUELIN.

J'avoue... que leur... action...

M. DUFOUR.

Que je voudrois découvrir l'auteur de ce forfait ! je sens que pour l'aller déférer à la justice, je ferois malgré ma goutte, quatre lieues au moins, sans reprendre haleine !.. Pour quel sujet les cannibales te mirent-ils en cet état ?

L'INDIGENT.

» Je ne puis le dire, sans faire le malheur de tout ce
» qui m'est cher «.

M. DUFOUR.

Nomme du moins ces assasins ! au nom de la société entière, nomme-les !

L'INDIGENT.

Il écrit, (et présente comme de coutume, son papier à monsieur Dufour.)

TRUGUELIN, *voulant prendre ce papier à M. Dufour.*

Monsieur Dufour veut-il que je le remplace, dans ce soin : il est violamment agité ; et la goutte pourroit finir par se porter...

M. DUFOUR.

Non, non ! laissez moi... mais, nous voilà bien avancés !.. » Je suis forcé de vous refuser encore, répond notre » homme «. Pourquoi ce silence ? Il les craint peut-être !.. Jouissent-ils de quelque considération dans la province ? Me sont-ils connus ?

L'INDIGENT.

Que trop.

M. DUFOUR.

Que cela ne t'arrête pas, mon ami ! en pareil cas je ne ferois acception de personne, et je poursuivrois moi-même le châtiment du criminel, fut-il mon ami, mon parent !

TRUGUELIN.

Votre parent !

M. DUFOUR.

Le mot est un peu dur à prononcer peut-être ; mais dans le premier mouvement d'indignation ! d'horreur !... Allons, je lis dans vos yeux que vous agiriez comme moi !... n'est-ce pas ?...

TRUGUELIN.

Il est... certain...

M. DUFOUR.

Nomme donc, infortuné, nomme sans ménagement !

L'INDIGENT.

(Il se jette précipitament sur le papier, pour écrire.)

TRUGUELIN, *lui retenant le bras.*

(A mi-voix et d'un ton menaçant.) Songe à Cœlina !

L'INDIGENT.

» Il quitte son premier dessein, et laisse en frisonnant tomber sa tête sur ses deux mains. »

M. DUFOUR.

Vous avez raison ; parlons lui de Cœlina, il l'aime beaucoup, et pourra peut-être en sa faveur... Eh bien ! que fait-il donc ? (*forçant l'Indigent à quitter son attitude.*) N'entends-tu pas qu'on te prie, au nom de Cœlina, de satisfaire notre impatience ? écris, écris...

L'INDIGENT.

» Il jette la plume au loin. »

M. DUFOUR.

Tu jettes la plume! pourquoi ?...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE.

» On entend de grands éclats de rire derrière la porte par » laquelle on a vu sortir successivement tous les autres » personnages ».

TIENNETTE, *s'élançant sur le théâtre par cette porte.*

AH! vous vous riez de mes justes craintes, et tournez en ridicule mes sages conseils!

M. DUFOUR.

Voyons! que veut cette folle?

TIENNETTE, *toujours tournée vers la porte.*

Je ne suis, dites-vous, qu'une absurde visionnaire, et vous n'en croyez pas plus en cette circonstance, mes yeux que mes oreilles!.. patience, patience! je cours chercher l'Indigent : il étoit à sa fenêtre aussi à cette heure, et peut-être que son témoignage... (*appercevant l'Indigent, qui se leve pour aller à elle, et courant à lui.*) Ah! vous voilà, mon cher ami! dites, hier à minuit, n'étiez-vous pas à votre fenêtre?

L'INDIGENT.

» Il fait signe que; oui.

TIENNETTE.

En ce cas, vous aurez entendu comme moi, un cri lamentable partir du fond de cette vieille tour, qui vous faisoit face alors.

TRUGUELIN, *à part et vivement.*

Un cri lamentable!

L'INDIGENT.

» Il fait entendre que l'imagination de Tiennette a créé » ce cri lamentable «.

TIENNETTE.

Bon, bon! mon imagination! en regardant ensuite par la brèche qui existe à cette tour, j'ai vu distinctement, mais bien distinctement, un grand personnage, en longs habits noirs...

TRUGUELIN, *tombant évanoui sur son fauteuil.*

La faim ne m'en a pas délivré!

TIENNETTE, *continuant.*

Lequel personnage, au milieu d'une foule de lutins...

M. DUFOUR, *s'appercevant de l'état de Truguelin.*

Eh, mon dieu ! monsieur Truguelin se trouve mal ! Tiennette ; finissez vos sottes narrations, et venez lui prêter secours !

TIENNETTE, *empressée et courrant à Truguelin.*

Monsieur Truguelin se trouve mal !

L'INDIGENT.

» Il profite de ce moment pour se retirer, en lançant » sur Truguelin un regard de malédiction «.

SCENE X.

M. DUFOUR, TRUGUELIN, TIENNETTE.

TIENNETTE.

IL est vrai !.. (*courant vers la porte du fond.*) Eh vite, du vinaigre ! des sels ! des odeurs ! (*à l'instant où elle touche la porte, elle s'ouvre et laisse voir le docteur Andrevon.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE DOCTEUR ANDREVON.

TIENNETTE.

PRÉCISÉMENT, voici le docteur Andrevon ! (*le prenant par le bras et l'entrainant vers Truguelin.*) Accourez vite, Docteur, quelqu'un ici, reclame vos soins.

LE DOCTEUR, *arrivé à Truguelin.*

Ciel ! que vois-je ? ces traits... cette figure...

M. DUFOUR, *impatient.*

Eh bien ! eh bien donc, Docteur !

LE DOCTEUR.

Quoi ! cet homme...

M. DUFOUR.

Se trouve mal ; secourez-le, secourez-le !

LE DOCTEUR, *se retirant précipitamment.*

Mon ami, c'est bien assez d'avoir, une fois, servi le crime !

M. DUFOUR.

Docteur ! docteur Andrevon !

SCÈNE XII.

M. DUFOUR, TRUGUELIN, TIENNETTE.

TIENNETTE, *s'empressant auprès de Truguelin.*

UN instant ; un instant !.. il respire... Je crois qu'il va reprendre ses esprits...

M. DUFOUR, *pensif.*

Que signifie cette brusque sortie du Docteur ?

TRUGUELIN.

» Il reprend ses esprits, regarde un moment autour de » lui avec effroi et s'enfuit précipitamment par la porte » du fond «.

SCENE XIII.

M. DUFOUR, TIENNETTE.

M. DUFOUR.

EH bien ! que dis-tu de cela, Tiennette ?

TIENNETTE.

Je dis, moi, monsieur, que, le jour comme la nuit, il se passe dans cette maison des choses si extraordinaires, qu'on ne peut, sans un endurcissement coupable, se refuser à croire que quelque maléfice...

M. DUFOUR.

Encore tes sottises ! reconduis-moi promptement à ma chambre, afin que courant ensuite sur les pas du docteur...

TIENNETTE, *se disposant à raconter.*

Monsieur verra par l'enchainement bizarre...

M. DUFOUR, *l'entraînant par le bras.*

C'est bon ; c'est bon !

TIENNETTE, *résistant.*

Il me faut trois minutes, au plus.

M. DUFOUR, *pressant sa marche.*

Oh ! tu avanceras, bavarde maudite !

TIENNETTE.

Je vous répète, que cette nuit, dans la tour...

M. DUFOUR.

Tu nous conteras cela une autre fois.

(*Ils se perdent dans les coulisses de droite.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

» Le Théâtre représente une salle à manger, qui a trois » trois issues; l'une par la porte du fond, l'autre par » la droite, et la troisième par la gauche. Une table » qui a été servie pour trois personnes, est placée sur » la gauche du théâtre «.

SCENE PREMIERE.

M. DUFOUR, CŒLINA, STÉPHANY, TIENNETTE.

» Au lever de la toile, M. Dufour, Stéphany et Cœlina, » tiennent autour de la table une attitude qui annonce » qu'ils ont dîné «.

M. DUFOUR, *se levant de table.*

CE maudit Faribole ne revient point! le logis d'Andrevon n'est cependant pas si éloigné?

STÉPHANY, *offrant son bras à M. Dufour.*

Voulez-vous, mon père?

M. DUFOUR.

Merci, mon ami. Oh! je suis grand garçon aujourd'hui. Jamais convalescence ne vint plus à propos, il faut en convenir; car, si je souffrois comme ces jours passés?... point de médecin.

CŒLINA.

Ah! mon cher oncle, le Docteur ne vous eût point abandonné dans cet état.

M. DUFOUR.

Le docteur! le docteur! le docteur est un fou, ou sait quelque chose de bien singulier sur ce Truguelin. (Mon ami, c'est bien assez d'avoir une fois servi le crime!). Qu'a-t-il voulu dire? c'est ce que j'ignore, et c'est ce que je brûle de connoître.

CŒLINA, *observant son oncle.*

Ce monsieur Truguelin?..

M. DUFOUR.

Ah, ah!

CŒLINA.

N'est-ce pas, mon oncle, que vous ne me forcerez point à épouser son fils?

STÉPHANY, *portant la main à la garde de son épée.*

Epouser son fils ?

M. DUFOUR, *se jouant des deux amans.*

Il est riche, Cœlina ?

CŒLINA, *d'un ton mutin.*

Oh ! sa richesse n'est point encore ce que je voudrois rencontrer dans mon époux.

M. DUFOUR.

Comment, vous êtes ambitieuse ?

CŒLINA, *regardant finement Stéphany.*

Oh ! beaucoup !

M. DUFOUR.

D'après ces dispositions, je ne vois pas cependant quel meilleur choix vous pourriez faire. Les plus beaux biens de la Savoye appartiennent aux Truguelin. Où trouver richesse plus sûre et mieux placée ?

CŒLINA, *la main sur le cœur de M. Dufour.*

Ah ! mon oncle, ou vous savez si bien la faire valoir, là.

M. DUFOUR, *attendri.*

Ma chère Cœlina ! (*souriant.*) mais... je ne puis, moi... te faire part de ma richesse... mon âge...

CŒLINA, *se serrant contre M. Dufour, en regardant Stéphany.*

Mon oncle !

STÉPHANY.

Mon père ?

M. DUFOUR.

Vous pleurez, mes enfans ! et moi aussi, je pleure ! j'aurois tant de plaisir à nommer Cœlina ma fille ! Mais, elle est riche, et l'on m'accuseroit d'avoir abusé de mon pouvoir sur elle, pour faire passer dans ma famille ses immenses possessions.

CŒLINA.

Mon oncle, on vous connoit trop avantageusement dans le pays, pour...

STÉPHANY, *achevant la pensée de son amie.*

Vous croire capable d'un tel abus d'autorité.

» A cet instant, Tiennette entre rêveuse par la droite
» du théâtre, et prend attitude à la gauche des autres
» personnages.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETLE.

M. DUFOUR.

AH, mon fils ! les calomniateurs ne respectent rien, et les hommes ?... en un jour, en un moment, ils oublient des années de vertu, et ils condamnent sans examen... Mes enfans, nous sommes en Italie, et ce nom rappelle celui de Bélizaire !

CŒLINA.

L'on envie mes richesses : qu'on les prenne donc ; je n'en veux plus, puisqu'elles m'éloignent de Stéphany !

STÉPHANY.

Je ne demande que Cœlina !

M. DUFOUR, *vivement ému.*

Mes amis ! mes bons amis ! (appercevant Tiennette, et saisissant cette occasion de changer l'entretien.) Mais, que fait donc là, Tiennette ? ne peut-elle nous dire qu'elles reflexions l'occupent aussi absolument ?

TIENNETTE.

Il est monsieur, il est des gens, qui, aveuglés par un faux zèle, viennent à chaque instant, fatiguer de terreurs chimériques, l'imagination de ceux qui les environnent. Il est monsieur, il est des gens, dont le caquet importun raisonne à toute heure; qui ne savent jamais se taire, veulent toujours parler ; s'agitent, pérorent, discourent sans cesse, diroient, rediroient, répèteroient cent fois, les mêmes choses, plutôt que de garder, un moment, le silence... — Malgré ce que je vais vous dire, monsieur, je vous prie de ne me placer dans aucune de ces deux classes.

M. DUFOUR.

Parle, Tiennette; nous sommes disposez à te prêter toute notre attention.

TIENNETTE.

Personne, monsieur, ne veut plus croire qu'il soit dans la destinée de l'homme, d'errer quelquefois après sa mort, parmi ceux qu'il a connus vivant. Tout le monde se rit, à cette heure, de ces pactes qui, nous liant aux esprits infernaux, font de nous sous le linçeuil, les agens du pouvoir infernal...

STÉPHANY.

Où en veut venir Tiennette, par ce plaisant préambule ?

TIENNETTE, *groupant mystérieusement ses maîtres autour d'elle.*

Mes chers maîtres, avez-vous remarqué monsieur Truguelin ?... sa figure... ses yeux... la couleur... de son front...

STÉPHANY.

Effectivement. Après ?

TIENNETTE.

Ses domestiques l'on cru mort, et il a passé trois jours dans la tombe...

M. DUFOUR.

C'est sans doute cela qui...

TIENNETTE.

Etes-vous... bien sur... qu'il soit réellement... ce que... vous êtes...

STÉPHANY.

Comment ?

TIENNETTE.

Oui... si la vie... n'étoit chez lui... qu'une... apparence... qu'enfin...

STÉPHANY.

Allons, Truguelin est un revenant !

M. DUFOUR.

La bonne extravagance !

CŒLINA.

Tiennette perd la tête !

TIENNETTE.

Mais, écoutez...

» Tous les personnages s'éloignent d'elle, Stéphany re-
» monte le théâtre sur la droite, et Cœlina sur la gauche «.

TIENNETTE, *poursuivant Stéphany.*

Monsieur Stéphany...

STÉPHANY, *redescendant la scène.*

Tais-toi ; tu ès folle !

TIENNETTE, *courant à Cœlina.*

Mademoiselle Cœlina...

CŒLINA, *fuyant auprès de Stéphany.*

Tiennette, excuse moi !

TIENNETTE, *revenant sur l'avant scène, à M. Dufour.*

Vous êtes plus raisonnable qu'eux, vous ; et c'est à vous aussi que je vais dire...

M. DUFOUR, *la fuyant.*

Grand merci de la préférence !

» A l'instant où monsieur Dufour fuyant Tiennette, ap-
» proche la porte du fond, Faribole entre en courant,
» il croise monsieur Dufour. Tiennette qui avoit les bras
» ouverts pour prendre celui-ci, saisit Faribole à brasse

» corps. Grouppez de la sorte, ils arrivent en pirouet-
» sant sur l'avant-scène. »

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FARIBOLE.

TIENNETTE.

EH bien, mon ami, qu'a dit le Docteur ? l'as-tu vû chausser ses bottes, armer ses éperons, monter à cheval ? a-t-il lu la lettre de monsieur Dufour ? en a-t-il paru inquiet ? t'a-t-il fait quelque question ? te suit-il ? allons-nous bientôt le voir ? en ce moment met-il pied à terre ? eh, mon dieu ! parle ! parle donc !

FARIBOLE.

Un instant, mam'zelle ! que j'respire !

TIENNETTE.

Tu respireras demain, maudit musar.

FARIBOLE.

Diabe !

TIENNETTE.

Ce pauvre Docteur; il aura été surpris, confondu, anéanti, en apprenant notre prétendue rechûte. Je le vois se désoler, se désespérer, tempêter, jurer, crier, sauter sur sa mule, et... Mais il ne parlera pas, non, il ne parlera pas !

M. DUFOUR, *écartant Tiennette avec impatience.*

Tiennette, cessez votre caquetage, et l'aissez-moi l'interroger !

» Cœlina suit Tiennette sur le côté du théâtre où elle se
» retire, et cherche à la contenir pendant les questions
» que l'on fait à Faribole, et les réponses de celui-ci «.

M. DUFOUR, *à Faribole.*

Mon garçon, as-tu rempli mes intentions ?

FARIBOLE.

Et j'dis ben exactement encore.

M. DUFOUR.

A la bonne heure.

FARIBOLE.

D'peur qu'on me r'fuse la porte... quelquefois on n'sait pas... voyez-vous... l'Docteur qu'étoit sorti d'ici comme une plume...

M. DUFOUR.

Bon, bon !

FARIBOLE.

D'peur donc qu'on me r'fuse la porte, j'sis entré par la f'nêtre. Vous savez ben, par une d'ces f'nêtres du rez-de-chaussée, ous'qu'autrefois...

M. DUFOUR.

Après! après.

FARIBOLE.

D'là je m'sis coulé tout doucement, tout doucement, jusqu'au cabinet d'monsieur l'Docteur, et (*regardant malignement Tiennette*,) appercevant z'auprès du secrétaire, un grand personnage tout noir, j'y ai tendu ma lettre, les yeux baissés respectueusement, en l'y faisant comme vous m'aviez dit : lisez, et prenez.

M. DUFOUR.

Oh! c'étoit précisément cela. Mais, qu'a-t-on répondu?

FARIBOLE, *prenant une voix cassée.*

Imbécille.

M. DUFOUR.

Comment?

FARIBOLE.

Mais, monsieur le Docteur... (Est-c' que tu n'vois pas clair?).

M. DUFOUR.

Voyons; que signifie ce barbouillage?

FARIBOLE.

Ah! c'est qu'vous n'savez pas la chose d'ça, vous, monsieur; c'étoit pas l'docteur, c'grand personnage tout noir; c'étoit sa gouvernante.

M. DUFOUR.

Pourquoi donc ce détail? Apprends-moi seulement ce qu'a dit et résolu le Docteur?

FARIBOLE.

Qu'est-c' que vous vouliez qu'y dise et qu'y résolut c't'homme? pisqu'y n'y étoit pas.

M. DUFOUR, *le repoussant avec humeur.*

Voilà ce qu'il falloit me répondre d'abord!

FARIBOLE.

Ah! non; mais c'est qu'elle a cru que j'me moquois d'elle, c'te femme; et...

TIENNETTE, *échappant à Cœlina, et courant à Faribole.*

Te tairas-tu, maudit barbouilleur! te tairas-tu? Ne sais-tu pas que, dans cette circonstance, tous les momens sont précieux, et qu'il faut bien se garder de les perdre en discours inutiles?

FARIBOLE.

Mais! mais!

M. DUFOUR.

Tiennette a raison. Aujourd'hui, nos momens sont précieux; employons-les utilement.

TIENNETTE.

Aussi, vais-je reprendre le discours qu'a interrompu ce benêt...

M. DUFOUR.

Ah! Tiennette.

CŒLINA.

Encore, ma bonne!

FARIBOLE.

A m'fait taire? c'est pas pour l'intérêt d'monsieur au moins; c'est pour l'étourdir à son aise, d'ses rêves, d'ses visions! de c'qu'elle entend dans les souterrains! de c'qu'alle voit dans la tour!

TIENNETTE.

Et monsieur Faribole ne croit pas...

FARIBOLE.

J'vous crois si peu, mam'zelle Tiennette, j'vous crois si peu, qu'j'y descendrois sans scrupule dans ces souterrains. Ah, c'est qu'moi!

STÉPHANY, *sortant de sa rêverie.*

Mon cher, cours vite chercher des flambeaux!

FARIBOLE, *effrayé.*

Des flambeaux, monsieur!

STÉPHANY.

Oui, nous allons ensemble rendre visite aux revenans.

FARIBOLE.

Ahi! ahi!

M. DUFOUR.

Mon fils!

CŒLINA.

Quoi, Stéphany!

STÉPHANY.

Je n'osois en faire la proposition à personne; mais puisqu'il vient de s'offrir de lui-même, je le prends au mot. Le rapport de Tiennette... l'évanouissement de Truguelin.. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette tour... (*à Faribole.*) Eh bien? tu n'ès pas encore parti!

FARIBOLE, *se retirant lentement.*

J'y cours, monsieur, j'y cours... ah, mon dieu! mondieu!

SCENE IV.

M. DUFOUR, TIENNETTE, STÉPHANY, CŒLINA.

M. DUFOUR.

MON fils, parlez-vous sérieusement ?

TIENNETTE.

Oh ! c'est sans doute un badinage pour éprouver la bravoure de Faribole !

STÉPHANY, *vivement comme pendant toute cette scène.*

Mon père, je vous le répète, l'acharnement de mon oncle à vous faire quitter soudain cette maison, l'effet qu'a produit sur lui la narration exagérée de Tiennette, tout me persuade que dans ces souterrains se consomme quelque grand crime, et je veux voir...

M. DUFOUR.

Encore une fois, mon fils !

STÉPHANY.

Les Truguelin étoient pauvres autrefois ; ils sont devenus riches tout-à-coup : si quelque victime de leur cupidité...

M. DUFOUR.

Stéphany, votre motif est louable ; mais il faut avant tout, écouter la voix de la prudence, et...

STÉPHANY.

Quand l'honnête homme croit l'innocence opprimée ; il doit à l'heure même, braver tous les périls pour s'assurer si réellement elle a besoin de secours !

M. DUFOUR.

Attendez du moins...

STÉPHANY.

Chaque instant qu'il differe et un attentat à l'humanité !

M. DUFOUR.

Mais ces souterrains sont, dit-on, remplis d'animaux venimeux.

STÉPHANY.

La clarté de nos flambeaux les éloignera !

M. DUFOUR.

Si Truguelin est réellement criminel, et que ces caveaux aient une issue secrète, des brigands apostés, peut-être...

STÉPHANY.

Je suis armé, mon père !

CŒLINA.

Stéphany, vous oubliez Cœlina !

„ A cette instant, Faribole entre avec des flambeaux,
„ un papier ouvert et une lettre.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FARIBOLE.

STÉPHANY, *saisissant Faribole pour sortir.*

JE cours la mériter !

FARIBOLE.

„ Entrainant Stéphany vers monsieur Dufour, et donnant » le papier ouvert à celui-ci «.

Monsieur... (*allant à Cœlina et très-haut.*) Mamz'elle, v'nez de c'côté ; car on m'a dit de n'pas vous donner c'te lette d'vant tout l'monde.

STÉPHANY.

Partons, mon ami.

FARIBOLE.

Si monsieur alloit avoir besoin de moi ?...

CŒLINA.

Stéphany !

M. DUFOUR, *sévèrement.*

Mon fils, je vous défends de quitter ce salon.

TIENNETTE.

Eh, mon jeune maître, avec tout votre courage que pourriez-vous contre des lutins !

M. DUFOUR, *lisant le papier que lui a remis Faribole.*

Une ordonnance du Magistrat !

TOUS.

Du Magistrat !

M. DUFOUR, *après avoir lu.*

Le Magistrat suspend l'effet de la vente *illégale* de cette maison, et m'ordonne de rester provisoirement renfermé dans mon appartement. Un ordre surpris par Truguelin sans doute ! et, sous quel prétexte donc ?... Mais, n'importe ! Mon fils, vous ne pouviez tout à l'heure poursuivre votre entreprise, sans affliger votre père ; vous ne le pouvez maintenant, sans blesser les loix.

STÉPHANY.

Mon père, je modérerai mon impatience, quoique cette démarche de monsieur Truguelin ne soit propre qu'à l'augmenter encore. Mettroit-il effectivement tant d'intérêt à nous faire quitter cette maison, si nous ne pouvions y pénétrer quelque secret préjudiciable à son honneur ?

M. DUFOUR.

Stéphany, je sais ce qu'à cet égard, il me faudra dire au Magistrat ; il ne tardera surement pas à venir ici, et

s'il diffère plus de vingt-quatre heures, j'irai, moi-même, l'inviter à s'y rendre.

FARIBOLE, *se retirant avec les flambeaux.*

C'est ben dommage stapendant; j'étois si curieux de c'te promenade!

SCENE VI.

M. DUFOUR, CŒLINA, TIENNETTE, STÉPHANY.

CŒLINA, *après avoir lu bas.*

J'AI ma correspondance aussi, moi.

TIENNETTE.

Avec le Magistrat?

CŒLINA.

Vous me faites trop d'honneur; avec monsieur Truguelin.

M. DUFOUR.

Qu'est-ce donc, Cœlina?

STÉPHANY.

Une déclaration d'amour de mon cousin, peut-être?

CŒLINA.

Oh, c'est plutôt une déclaration de guerre! écoutez... — „ Cœlina, à l'hymen de Marcan est essentiellement attaché votre bonheur; celui de Stéphany vous ouvriroit une carrière infinie de chagrins et d'infortune. Marcan ressent pour vous un amour qui ne peut que s'accroitre quand vous lui aurez donné la main; celui de Stéphany s'éteindra nécessairement au pied des autels, pour faire place au dédain et au mépris. Un mot de moi doit opérer cette terrible métamorphose, et ce mot, Cœlina, faites ensorte que je ne sois point dans le cas de le dire; car il vous fermera tous les cœurs. „.

STÉPHANY.

Mon amie, je rends grace à ce méchant homme; il me fournira, si j'en crois ses menaces, l'occasion de prouver que rien au monde n'est capable de rompre la chaîne fortunée qui unit pour jamais mon cœur au tien!

CŒLINA, *souriant.*

Je partage ta reconnoissance; ne lui devrai-je pas l'avantage de pouvoir te témoigner combien est absolue ma confiance en toi.

M. DUFOUR, *pensif.*

Un mot doit opérer cette terrible métamorphose.

STÉPHANY.

Une calomnie, sans doute. Ce personnage mystérieux se croit bien persuasif, ou nous suppose bien crédules !
» A cet instant, la porte du fond s'ouvre, et donne pas-» sage au docteur Andrevon, conduit par Faribole «.

SCENE VII.

LLE PRÉCÉDENS, LE DOCT. ANDREVON, FARIBOLE.

FARIBOLE.

LE docteur Andrevon !

TOUS, *avec joie.*

Le docteur Andrevon !

M. DUFOUR, *sortant de sa rêverie.*

Ah, ah !

LE DOCTEUR.

Comment ! nous sommes debout ? Mon cher, vous ne sauriez croire combien cette vue me fait plaisir. D'après la lettre que votre domestique a laissée chez moi, je craignois vraiment de vous trouver au lit.

M. DUFOUR, *souriant.*

Rassurez-vous, cher Docteur, la rechute n'a pas eu de suites dangereuses ; vous ne pouviez cependant venir plus à propos : j'ai à vous consulter sur quelque chose de très-important... Mes amis, laissez-nous.
» Stéphany et Cœlina se retirent aussi-tôt par la gauche » du théâtre. Faribole reste à muser sur l'un des fau-» teuils. Tiennette a beaucoup de peine à quitter la » place ; invitée à le faire par les regards mécontens » de M. Dufour, elle se retire enfin lentement, après » avoir chassé Faribole, et donné des fauteuils aux » deux amis «.

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, LE DOCTEUR ANDREVON.

LE DOCTEUR.

AH ça ; mais nous voilà réellement dispos, ingambe !

M. DUFOUR.

Oh, mon dieu ! j'ai gardé presque tout le jour l'attitude que vous me voyez. (*s'asseyant, et montrant un fauteuil au docteur.*) Je vais la quitter néanmoins ; il faut, dit

Hyppocrate, qu'un convalescent ménage ses forces, s'il ne veut perdre bientôt l'avantage qu'il vient d'obtenir sur son ennemie.

LE DOCTEUR, *s'asseyant à contre-cœur.*

De la gaité? à merveille!.. vous ne m'avez cependant pas fait venir ici sans motifs; car j'ai des malades, et, vous le savez: dans ce cas, il faut que l'amitié cède au devoir; je dois compte, au public, de chacun de mes pas.

M. DUFOUR.

Vous pouvez croire aussi que sans les plus fortes raisons.

LE DOCTEUR, *cherchant à gouverner la conversation.*

Seriez-vous mécontent de ma dernière ordonnance?

M. DUFOUR.

Non, non; il s'agit d'autre chose, qui cependant...

LE DOCTEUR.

Le breuvage ordonné a peut-être produit un mauvais effet?

M. DUFOUR.

Oh! je n'ai qu'à me louer, au contraire...

LE DOCTEUR.

Vous ne sentez, dans la poitrine, aucune chaleur qui vous allarme?

M. DUFOUR.

Ma santé, vous dis-je, est aussi bonne que je puisse le désirer; mais...

LE DOCTEUR, *voulant se lever.*

Je me retire donc, et...

M. DUFOUR, *le faisant retomber sur son fauteuil.*

Docteur, vous n'êtes plus mon ami.

LE DOCTEUR.

Comment?

M. DUFOUR.

Vous savez des secrets qui intéressent mon repos, mon honneur, et vous refusez de me les dire.

LE DOCTEUR.

Des secrets; moi! sur quel sujet?

M. DUFOUR.

Sur monsieur Truguelin.

LE DOCTEUR.

Sur... monsieur... Truguelin...

M. DUFOUR.

Oui: pourquoi cette fuite précipitée, au moment où son état eût enchaîné les pas de l'homme le moins humain! Pourquoi, sur-tout, ces mots remarquables, alors que je vous pressois de le secourir? Voyons; répondez.

LE DOCTEUR.

Des traits frappans... de ressemblance... avec un autre

homme... ont valu cette injure à votre parent... monsieur Dufour... et si à cette instant, j'avois su qu'il vous appartint?.. en l'apprenant, j'étois si confus de mon incartade, que je n'eusse osé me rendre à votre invitation, si votre lettre ne m'eût en même tems instruit que ce monsieur ne logeoit plus chez vous.

M. DUFOUR.

Ainsi, ce n'étoit pas de Truguelin que vous entendiez parler tantôt, quand...

LE DOCTEUR.

Non, non, je vous assure. (Il réfléchit péniblement, ne prêtant plus qu'une demie attention aux discours de son ami.)

M. DUFOUR, *finement.*

Je vous remercie, Docteur, de cette explication franche. Excusez la liberté que j'ai prise; mais un tuteur ne doit point livrer au hazard le bonheur de sa pupille, et je voulois savoir... avant d'accorder Cœlina au fils de Truguelin...

LE DOCTEUR, *se levant par un sentiment dont il n'est pas maître.*

Cœlina, dans la famille d'un assassin!

M. DUFOUR, *se levant aussi.*

D'un assassin!...

LE DOCTEUR.

Oui, avant de conclure un pareil mariage, demandez à Truguelin ce qu'il venoit de faire le jour où je le vis sortir sanglant du bois d'Arpennaz!

M. DUFOUR.

Du bois d'Arpennaz!

LE DOCTEUR.

Qu'il nous explique par quelle fatalité on releva dans ce même bois, et à la même heure, un homme horriblement mutilé!

M. DUFOUR.

Un homme horriblement mutilé! Docteur, le jour, le jour où ce crime fut commis?

LE DOCTEUR.

Je ne sais trop si je pourrai me rappeler au juste... eh, tenez, c'étoit à l'époque de votre retour de Fance; car en rentrant chez moi j'appris que Tiennette étoit venue m'annoncer votre arrivée.

M. DUFOUR.

Docteur, la victime est ici! je n'en puis plus douter; Truguelin est cet ennemi que l'Indigent refuse si obstinément de nommer!

LE DOCTEUR.

Quoi ? ce muet...

M. DUFOUR.

Mon dieu, oui !... Tiennette ! Tiennette.

LE DOCTEUR.

Je ne puis revenir de mon étonnement ! quel seroit donc cet homme ?

M. DUFOUR.

Oh, nous allons le savoir tout a l'heure... Tiennette, Tiennette !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, TIENNETTE.

TIENNETTE.

MONSIEUR, monsieur.

M. DUFOUR.

Va dire à l'Indigent, qu'il se rende promptement dans ce salon.

TIENNETTE.

J'y cours, monsieur, j'y cours.

SCENE X.

LE DOCTEUR ANDREVON, M. DUFOUR.

M. DUFOUR.

AH ça, vous êtes bien sûr que Truguelin est réellement l'homme en question ?

LE DOCTEUR.

Oh, j'en répondrois sur ma tête ; je l'ai eu pendant huit jours chez moi. J'ignorois son nom, à la vérite ; mais, je l'ai très-bien reconnu ! Mon cher Dufour, auriez-vous dû, un seul instant, être dupe de ce scélérat ; et falloit-il, pour vous mettre en garde contre lui, que je vous révélasse l'horrible mystère dont nous venons de nous entrenir. Isoline étoit sa sœur : pourquoi vous confia-t-elle la tutelle de Cœlina ?

M. DUFOUR.

Oh ! elle ne l'aimoit pas, Isoline ; et à présent que mes yeux commencent à se dessiller, je regarde comme une vérité affreuse, certain rapport qui, jadis, me sembla l'œuvre du dépit et de la vengeance.

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous dire ?

M. DUFOUR.

Personne ne nous écoute... Docteur, vous êtes mon ami... je puis vous parler avec une entière confiance... Dans les derniers momens de sa vie, ma belle-sœur sembloit agitée de souvenirs pénibles, déchirée par des remords cuisans. Le nom de mon frère, décédé subitement depuis un mois, étoit sans cesse sur ses lèvres, et en frémissant, elle l'unissoit quelquefois à celui de Truguelin... vous comprenez ; on eut dit qu'elle attribuoit la mort de son époux à des causes extraordinaires, et que Truguelin !..

LE DOCTEUR, *frissonnant.*

Oui !

M. DUFOUR.

Oh, quelque chose, quelque chose de plus affreux encore : vous connoissez le crime de bigamie ; eh bien, je crois qu'elle en étoit coupable !

LE DOCTEUR.

Vous croyez ?...

M. DUFOUR.

Ecoutez ; écoutez jusqu'au bout... » Malheureuse, malheureuse, s'écrioit-elle aussi dans son délire, le flambeau de l'hymen ne s'est donc rallumé pour toi, au mépris de toutes les loix divines et humaines, que pour ouvrir la tombe de deux mortels vertueux !.. Monsieur Dufour, au nom de l'humanité, au nom de votre frère chéri, ne repoussez pas la prière d'une femme plus malheureuse que coupable : prenez, prenez cette enfant sous votre protection : (elle parloit de Cœlina,) et gardez-là des monstres qui ont assassiné son père !.. «. Truguelin bientôt s'empara d'elle, et la domestique qui m'a rapporté ces détails, ne sçut plus approcher de son lit... Ah ! voici notre homme.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'INDIGENT.

L'INDIGENT.

» Il accourt, se place entre les deux amis, et par ses
» gestes, fait entendre à M. Dufour, qu'il se rend avec
» empressement à son invitation «.

M. DUFOUR.

PARDON, mon ami ; voilà deux fois dans un jour, que je te dérange ; mais persuade-toi bien que tous ces fréquens entretiens

entretiens ont pour seul motif, le vif intérêt que tu m'inspires.

L'INDIGENT.

» Il remercie monsieur Dufour. «

M. DUFOUR.

Un peu plus de confiance de ta part, nous épargneroit à l'un et à l'autre bien des inquiétudes. Par exemple, je suis sur que, ce matin, je t'ai mis en face d'un de tes plus cruels ennemis?

L'INDIGENT.

» Il baisse les yeux. «

M. DUFOUR.

Sa présence t'a nécessairement gêné, et je ne m'étonne plus du refus que tu me fis alors de nommer tes assassins; car je suis certain maintenant que Truguelin étoit du nombre.

L'INDIGENT.

» Il garde son attitude. «

M. DUFOUR.

A la manière dont tu fixes quelquefois les portraits de la famille des Truguelin, on diroit que tu as connu les personnes qu'ils réprésentent, notament Isoline?

L'INDIGENT.

» Signes qui veulent dire: « Je l'ai connue, et beaucoup aimée.

LE DOCTEUR, *à M. Dufour, en fixant l'Indigent.*

Ce fut en secondes noces, je crois, qu'elle épousa le baron des Echelettes, cette Isoline!

L'INDIGENT.

» Pendant que le Docteur parle, il manifeste une agita-
» tion extraordinaire. Aussi-tôt qu'il s'apperçoit que les
» deux amis le regardent, il fixe les yeux en terre «.

M. DUFOUR, *au Docteur, en fixant l'Indigent.*

Non... à moins qu'un hymen secret...

L'INDIGENT.

» Il frémit intérieurement. «

LE DOCTEUR, *à l'Indigent.*

Tu ne sais rien à cette égard, toi qui l'as connue?

L'INDIGENT.

» Il fait signe que non. «

M. DUFOUR.

Mais revenons à l'objet principal de l'entretien. Dis, brave homme, crois-tu que je fasse bien de marier Cœlina au fils de Truguelin?

L'INDIGENT.

» Gestes multipliez d'horreur, parmi lesquels on en

» remarque qui veulent dire que Marcan est capable d'assas-
» siner Cœlina.

M. DUFOUR.

Tu soupçonnes Marcan capable d'assassiner Cœlina !

L'INDIGENT.

» Signes qui témoignent que cette maison même a,
» plus d'une fois, vu Truguelin et son fils ensanglan-
» ter leurs poignards. «

M. DUFOUR.

Cette maison, dis-tu, fut plus d'une fois ensanglantée par le père et le fils !

LE DOCTEUR.

Et peut-être en pareille occasion !

M. DUFOUR.

Docteur ?

LE DOCTEUR.

C'est que les gestes de l'Indigent me rappellent des soupçons que je formai à l'époque du prétendu suicide d'Olivia...

M. DUFOUR.

Olivia ! vous voulez dire cette épouse de Truguelin, qu'il accusa d'adultère, et qui...

LE DOCTEUR.

Se jetta dans un précipice, à ce qu'on dit alors, avec la petite fille que son époux prétendoit être le fruit d'une infidélité ! il l'avoit mandée pour affaires de famille, et...

L'INDIGENT.

» Le nom d'Olivia a fait sur lui une impression terrible.
» Il va se jetter à genoux devant le tableau appendu à
» la droite du théâtre, lui adresse des marques d'atten-
» drissement et de regrets. «

LE DOCTEUR.

Je suis certain, moi, que cette femme et son enfant ne sortirent pas de cette maison... Un domestique devoit venir joindre Olivia chez son époux ; il disparut en chemin. Que devint-il ? se jetta-t-il aussi dans les précipices ?

M. DUFOUR.

Mais qu'est devenu notre homme lui-même ?

LE DOCTEUR ; *appercevant l'Indigent.*

Tenez ! pendant que nous jazons ensemble, il est en contemplation devant ce tableau.

M. DUFOUR.

Eh ! c'est le portrait d'Olivia !

LE DOCTEUR.

D'Olivia !

M. DUFOUR.

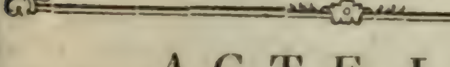
Quoi ? cet homme seroit-il ?...

LE DOCTEUR, *touchant l'Indigent.*
Mon ami!

L'INDIGENT.
» Il se souvient alors qu'il n'est plus seul, frémit d'avoir » été remarqué, et s'enfuit avec terreur par la gauche » du théâtre.

M. DUFOUR.
Eh bien!

LE DOCTEUR.
Suivons le, mon cher, et ne le quittons pas qu'il n'ait pleinement satisfait notre curiosité. Il paroit maître d'un secret qu'il nous importe de découvrir!
(*Ils suivent l'Indigent, et la toile tombe.*)



ACTE III.

» Le Théâtre représente l'intérieur d'un sallon antique. » Ce sallon a deux issues, l'une par le fond, l'autre » par la gauche du théâtre : le mur est délabré en plu- » sieurs endroits, et notamment sur la droite, où, à la » hauteur d'un homme, les pierres détachées semblent » près de crouler. Il fait nuit, et la scène est raison- » nablement éclairée «.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR ANDREVON, TIENNETTE.
(*Ils entrent par le fond.*)

TIENNETTE.
OH, ne vous flattez pas de m'échapper ainsi!

LE DOCTEUR, *gagnant la gauche du théâtre.*
Laissez-moi, Tiennette; on m'attend!

TIENNETTE, *l'arrêtant.*
Non, non; vous n'irez point, et j'empêcherai ce maudit mariage!

LE DOCTEUR.
Tout ce qui peut résulter de votre obstination à me retenir, c'est qu'il se fera sans moi.

TIENNETTE.
Ah, il faut qu'ils passent par cette salle, et je les at-

tends au passage ! ils me marcheront sur le corps ! comment, c'est vous, monsieur le Docteur, vous que j'estimois, l'ami de ma jeune maitresse, c'est vous qui la poussez ainsi vers le précipice !

LE DOCTEUR.

Je croyais le moment qui doit unir Stéphany à Cœlina, un moment de bonheur et de joie pour toutes les personnes qui appartiennent à monsieur Dufour.

TIENNETTE.

Oui, monsieur le Docteur, ce moment sera pour tout le monde un moment de bonheur et de joie ; mais quand il tiendra une autre place sur le calendrier.

LE DOCTEUR.

Bah ! bah !

TIENNETTE.

Monsieur le Docteur, j'ai vu marier trois femmes, un vendredi ; elles étoient toutes trois fort aimables, et la nature en avoit vraiment fait des épouses charmantes. Mais le lendemain ; le lendemain, monsieur le Docteur, la moins maltraitée des trois avoit une paralysie sur la langue.

LE DOCTEUR, *riant.*

Tiennette, tu me trompes, celle-là fut la plus malheureuse.

TIENNETTE.

Eh, je n'en sais trop rien, monsieur le Docteur, la seconde n'entendit plus, et la troisième cessa de voir... décidez, et jugez ?

LE DOCTEUR, *s'en allant.*

J'ajourne la question, et mets les parties hors de cour.

TIENNETTE, *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plait, non pas ! la séance est permanente !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DUFOUR.

M. DUFOUR, *des coulisses de gauche.*

Tiennette ! Tiennette !

LE DOCTEUR.

Dufour appelle !

TIENNETTE.

Oh, il vient de ce côté !

M. DUFOUR, *entrant en scène.*

Eh, mon dieu, Tiennette, depuis une heure je vous cherche ! on habille la mariée.

TIENNETTE.

Je vous l'ai déjà dit monsieur, je ne veux en rien contribuer à son malheur.

M. DUFOUR.

Et moi, je vous répète qu'il faut faire votre service, sans sonner mot, ou quitter ma maison!

TIENNETTE.

Monsieur, voyez-vous ce mur près de tomber en ruine?

LE DOCTEUR.

Eh bien!

TIENNETTE.

Ce mur est celui de la vieille tour, où, cette nuit...

M. DUFOUR.

Ta! ta!

TIENNETTE.

Mais, monsieur Dufour...

M. DUFOUR, *sevèrement.*

Tiennette, rendez-vous sur le champ auprès de Cœlina!

TRUGUELIN, *en partant.*

Eh bien! vous le verrez, monsieur; la cérémonie sera funeste à quelqu'un!

M. DUFOUR.

Tiennette!

TRUGUELIN.

Et je vous dis encore...

M. DUFOUR.

Tiennette! (*Elle sort par la gauche du théâtre.*)

SCENE III.

LE DOCTEUR, M. DUFOUR.

M. DUFOUR.

EH bien! cher Docteur?

LE DOCTEUR.

Le magistrat n'est point en ville; mais j'ai longuement causé avec son secrécaire, et il y a tout lieu d'espérer qu'au moment de son retour, qui ne sauroit tarder beaucoup, nous obtiendrons de lui ce que nous demandons. Le droit de propriété doit se taire un instant, quand l'intérêt public parle aussi haut, et il seroit affreux qu'un propriétaire pût être criminel impunément, parce qu'il frapperoit ses victimes dans l'enceinte de ses murs. Les loix ont sanctifié l'azile des citoyens, afin de garantir l'honnête homme d'injustes vexations; mais le crime ne doit trouver d'abri nulle part!

M. DUFOUR.

Jadis, il pouvoit tout oser, ce Truguelin!

LE DOCTEUR.

Heureusement, les méchans ont perdu leur empire dans cette contrée... mais, vous-même, mon ami, vous avez tout préparé pour l'hymen de nos jeunes gens ?

M. DUFOUR.

Le prêtre les attend à l'autel.

LE DOCTEUR.

Je vais donc le voir terminé dans quelques minutes, ce mariage que vous eûtes tant de peine à résoudre !

M. DUFOUR.

Père de Stéphany, je suis tuteur de Cœlina : Cœlina est riche, et Stéphany ne peut espérer qu'un très-modique héritage : les hommes...

LE DOCTEUR.

Les hommes ! les hommes ! Quand il s'agit de faire le bien, il faut savoir se mettre au-dessus de l'opinion des hommes !

M. DUFOUR.

Ils empoisonnent vos actions.

LE DOCTEUR, *portant la main à son cœur.*

La nature a placé là, le seul juge dont nous devions redouter les arrêts !

M. DUFOUR.

Fort bien ! fort bien ! j'avoue cependant que toutes ces belles maximes, chez un homme de mon âge l'auroient infaiblement cédé aux conseils de la prudence, sans les demies confidences de ce muet, dont le nom et les avantures nous ont encore échappé. Il existe effectivement, dit cet homme, un grand secret pour Cœlina ; mais loin de lui devenir funeste par l'hymen de Stéphany, ce grand secret devra encore à cette union, de perdre toute sa malignité, et l'Indigent se charge de nous le dire alors... (*Il réfléchit.*)

LE DOCTEUR, *le prenant par le bras.*

Ce n'est pas la peine de nous torturer l'esprit, pour le peu de tems qu'il nous faut encore attendre ! Allons voir si les futurs sont bientôt prêts.

M. DUFOUR.

Ma foi ! vous avez raison, Docteur... mais, les voici, je crois qui s'avancent vers nous.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, STÉPHANY, CŒLINA, TIENNETTE. (*Ils entrent par la gauche du Théâtre.*)

TIENNETTE, *le chapeau virginal dans les mains.*

NON, mademoiselle, je n'en ferai rien ! voici d'ailleurs monsieur Dufour ; au fond c'est lui que ce soin regarde, puisqu'il remplace votre père.

M. DUFOUR.

Qu'est-ce, voyons ? qu'est-ce encore ?

TIENNETTE.

Il s'agit de placer ces fleurs sur la tête de votre pupille. Vous voyez si je sais respecter vos droits ?...

M. DUFOUR.

De grand cœur! mais c'est que je m'apperçois à cet instant, que j'ai oublié dans mon cabinet, des papiers utiles au notaire.

LE DOCTEUR.

Pour ne point perdre de tems, je cours les chercher, pendant que vous remplirez le dernier et le plus doux devoir de votre charge.

M. DUFOUR.

Ce sont les comptes de ma tutelle et différens actes y relatifs. Vous les trouverez sur mon secretaire.

LE DOCTEUR, *sortant.*

Bon! bon! je vous joindrai en route.

SCÈNE V.

M. DUFOUR, STÉPHANY, CŒLINA, TIENNETTE.

CŒLINA, *tandis qu'on la couronne du chapeau virginal.*

Mais, puisque vous attachez tant d'intérêt à ces fleurs, c'est qu'elles signifient sans doute quelque chose. Dis-moi, ma bonne, quel emblême présentent elles ?

TIENNETTE, *souriant.*

Vous saurez cela demain, mademoiselle.

CŒLINA.

Pourquoi demain ?

TIENNETTE.

Parce que le lendemain de son mariage, une personne aimable et aimée comme vous, jouit tout à la fois du passé, du présent et de l'avenir.

CŒLINA.

Et qui m'aura appris tout cela ?

TIENNETTE, *regardant Stéphany.*

Quelqu'un que, malgré toute mon amitié pour vous, je ne saurais remplacer dans le soin de votre bonheur.

CŒLINA.

Stéphany ?

M. DUFOUR.

Mais enfans, partons.

STÉPHANY.

Un moment, mon père.

M. DUFOUR.

Voyons, que vous faut-il encore ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'INDIGENT.

STÉPHANY.

CE qu'un bon père donne avec tant de plaisir; votre bénédiction.

L'INDIGENT.

» Ce qu'il entend lui cause la plus douce émotion. «

M. DUFOUR.

Ah, que ne puis-je partager cette douce satisfaction avec le père de Cœlina!

L'INDIGENT.

» Il se précipite vers monsieur Dufour, lui fait entendre
» qu'il chérit Cœlina comme un père, et demande à en
» faire les fonctions. «

M. DUFOUR.

Volontiers, brave homme.

» L'Indigent et monsieur Dufour, croisent la main droite
» sur la tête des deux amans, agenouillés, et lèvent
» l'autre vers le ciel. «

TIENNETTE, *sur la gauche et en avant du groupe.*

Quel dommage que la journée d'aujourd'hui, ne soit pas celle de demain!

M. DUFOUR.

Mes enfans, chérissez toujours votre chaîne, et que l'amour qui en serre les nœuds...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, TRUGUELIN, FARIBOLE.

FARIBOLE, *ouvrant la porte du fond à Truguelin.*

MONSIEUR Truguelin.

TOUS, *formant tableau en contraste.*

Monsieur Truguelin!

TRUGUELIN.

Pourquoi ce désordre et cette émotion? allons, remettez-vous, et que ma présence ne trouble pas cette douce cérémonie... Vieillard, faible et téméraire, je devrais t'abandonner aux remords, qui ne manqueront pas de me vanger bientôt. (*lui donnant un papier.*) Mais non!.. j'ai pitié de toi; lis, et connois le serpent que tu réchauffes dans ton sein!

L'INDIGENT.

» Il veut arracher le papier des mains de M. Dufour «.

M. DUFOUR.

Pourquoi cette violence?

TRUGUELIN.

Tu le saurais bientôt?... Cœlina, n'accusez que vous, des malheurs qui vont fondre sur votre tête: je vous ai fourni le moyen de les éviter.

L'INDIGENT.

» Il a courru à Cœlina, et il la tient dans ses bras «.

M. DUFOUR, *lisant haut.*

» Extrait du registre des baptêmes de la paroisse de S. Etienne de Servoz. — Cejourd'hui, 11 Mai 1754, a été baptisée Cœlina (Julienne) née le jour d'hier, fille naturelle d'Isoline Truguelin, veuve du baron des Echelettes, et de Francisque, dit Humbert, le père, sans état «.

TRUGUELIN, *lui montrant l'Indigent.*

Vous le voyez devant vous, mon ami : il attend la récompense du respect qu'il eut pour l'honneur de votre frère. Non content de souiller la couche nuptiale, le perfide osa consigner son crime dans un acte public, en donnant pour mort celui qu'il n'avoit que moralement assassiné ; et c'est chez vous ensuite qu'il est venu chercher un azile !

M. DUFOUR, *anéanti, et soutenu par Truguelin.*

O, comble de l'audace !

TRUGUELIN.

Isoline étoit ma sœur, et jusqu'à ce moment, tous mes desseins, toutes mes démarches avoient eu pour but de cacher son crime.

L'INDIGENT.

» Il quitte Cœlina, donne des marques d'une grande » indignation contre Truguelin, et fait signe à M. Dufour » qu'il veut écrire quelque chose d'important «.

M. DUFOUR.

Eh, qu'ai-je besoin de ton grifonnage, homme abominable ! est-ce contre l'authenticité de cet acte que tu veux écrire ?

L'INDIGENT.

» Il fait signe que non «.

M. DUFOUR.

En ce cas, retire-toi, et ne te présente jamais à mes yeux.

L'INDIGENT.

„ Il insiste, et s'adresse à Tiennette pour avoir des „ plumes, de l'encre et du papier “.

M. DUFOUR.

Tiennette, je vous défends de lui obéir.

L'INDIGENT.

„ Il menace Truguelin, fait signe à M. Dufour qu'il „ va écrire dehors, et sort précipitamment “.

M. DUFOUR.

Tiennette, veillez à ce que cet homme ne remette jamais le pied dans ma maison.

CŒLINA, *voulant suivre son père.*

Mon père !

„ Stéphany court après elle, et la ramène sur l'avant- „ scene. – Tiennette sort, donnant à entendre que son „ dessein est d'aller avertir le Docteur de ce qui se passe.

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, STÉPHANY, CŒLINA, TRUGUELIN.

M. DUFOUR, *avec horreur.*

MON fils, éloignez vous de... (*s'attendrissant*) Cœlina.

STÉPHANY.

Moi? jamais! jamais!

M. DUFOUR, *péniblement agité, comme pendant toute la scène.*

Je vous... l'ordonne...

STÉPHANY.

Vous venez de la nommer mon épouse?

M. DUFOUR.

L'honneur de votre famille vous commande maintenant de la repousser loin de vous.

STÉPHANY.

L'amour me dit que dans le malheur, je dois être son asyle!

M. DUFOUR.

Tout... ici... lui devient étranger.

STÉPHANY.

Est-ce donc parce que tout le monde l'abandonne, qu'il faut abandonner un ami!

M. DUFOUR, *se faisant visiblement violence.*

Stéphany! quand je vous menacerai de ma malédiction...

STÉPHANY.

Je me jetterai dans vos bras, mon père, et en sentant palpiter mon cœur, vous vous souviendrez qu'il est votre ouvrage!... vous le formâtes sensible aux vertus, et voilà celle que vous m'ordonnez de fuir?..

CŒLINA.

(*Allant pour se jetter dans les bras de monsieur Dufour.*)

Mon oncle! (*embrassant ses genoux.*) Mon bienfaiteur!

M. DUFOUR, *la relevant.*

Oui, je fus ton bienfaiteur, fille infortunée; et partout où le sort te conduira, je veux le mériter ce titre honorable... mais... ma famille... des préjugés impérieux... tu vois... qu'à ce moment... une séparation est nécessaire... ais le courage... de mettre un terme aux tourmens qui me déchirent!...

CŒLINA.

Oui... je l'aurai ce pénible courage... ô le plus généreux des hommes,... et... (*se disposant à sortir*) je me montrerai digne d'occuper votre souvenir... (*monsieur Dufour et Cœlina se regardent en silence.*)

M. DUFOUR, *lui tendant les bras.*

Cœlina!

CŒLINA, *se précipitant dans les bras de monsieur Dufour.*

Oh, pour la dernière fois du moins!

TRUGUELIN, *voulant les séparer par une feinte bienveillance.*
Ces adieux déchirans n'ont déjà que trop duré...
STÉPHANY, *le repoussant, et tirant à demi son épée.*
Retire toi, homme insensible et cruel, ou bien...

SCENE IX.

LES PRÉCÉD., LE DOCT. ANDREVON, TIENNETTE.

LE DOCTEUR, *se jettant entre Stéphany et Truguelin.*

CETTE fois, monsieur, ne comptez pas sur moi.

TRUGUELIN, *reculant avec terreur.*

Cet homme ici.

» Tiennette entrée immédiatement derrière le Docteur,
» s'applaudit du tour qu'elle a joué à Truguelin ".

LE DOCTEUR.

Stéphany, que signifie l'abattement, où je retrouve ceux que j'ai laissés dans la joie ?

STÉPHANY.

Cœlina m'est ravie ; on la chasse inhumainement.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

TIENNETTE.

Elle est, dit-on, le fruit d'un adultère.

LE DOCTEUR.

Qui l'accuse ?

TIENNETTE.

Monsieur.

LE DOCTEUR.

Quelle preuve en apporte-t-il ?

M. DUFOUR.

Un acte public.

LE DOCTEUR.

Il est faux !

TRUGUELIN.

Il est faux !

LE DOCTEUR.

Eh, le bras d'un meurtrier ne peut-il pas être celui d'un faussaire.

TRUGUELIN.

D'un meurtrier.

LE DOCTEUR.

Vous devriez me reconnaitre monsieur... — Stéphany, Tiennette, gardez-vous de laisser partir Cœlina ; le but de cette calomnie est sans doute de la faire tomber dans quelqu'embuscade au sortir de cette maison. . — Et vous, ami crédule et sans caractère, où est l'Indigent ?

M. DUFOUR.

Il a disparu, après avoir par ses gestes, justifié l'accusation de monsieur.

LE DOCTEUR.

Quoi? c'est lui...

M. DUFOUR.

C'est lui qui est coupable du deshonneur de mon frère.

LE DOCTEUR.

Monsieur son accusateur? il fut son assassin.

TRUGUELIN.

Oui.

LE DOCTEUR.

Avouer avec cette audace le dernier des crimes.

TRUGUELIN.

Ne me condamnez pas, sans m'entendre. — Un séducteur adroit s'attache aux pas de la baronne des Echelettes, et abuse pour surprendre sa vertu, des qualités aimables que la nature lui prodigua : ma sœur est jeune, son époux déja sur le déclin de l'âge; elle succombe. Cette intrigue m'est connue : j'adresse à Isoline les reproches qu'elle mérite, et le coupable Humber gagné par mes bienfaits, se décide à fuir sa victime, et à me promettre même qu'il ne reverra jamais les lieux qu'elle habite... Bientôt Isoline donne le jour à l'enfant de l'adultère. „ Truguelin, me dis-je alors, par une délicatesse malentendue ne trouble pas la paix d'un couple parfaitement uni. Il importe peu à la famille de ton beau frère, quel nom portera la fille naturelle de ta sœur; ce qu'il lui importe seulement, c'est qu'elle ne recueille pas l'héritage, qui, aux termes du contrat, doit retourner aux parens directs du baron, s'il meurt sans enfans. Eh bien, tu as un fils du même âge à peuprès que ta nièce, élève le dans l'ignorance de son véritable sort, et qu'il l'épouse un jour, en renonçant à la succession de monsieur des Echelettes : De cette manière tu auras tout à la fois servi l'honneur et ta parentée. „

LE DOCTEUR.

Quoi, monsieur?...

TRUGUELIN.

Jugez de mon désespoir, de ma fureur! quand j'apprends que le perfide Humber a soudainement reparu dans le pays, corrompu les personnes chargées de porter l'enfant aux fonds baptismaux, et présenté lui-même cet enfant sous son nom... Je le rencontre dans le bois d'Arpennaz, en revenant de vérifier ce fait. Il se rit de mes reproches, hazarde lui-même des menaces, et me déclare enfin que son intention est de réclamer hautement Cœlina. L'excès de la colère, la crainte du déshonneur, égarent ma raison; je me précipite sur lui, et le perce de coups!.. Maintenant, vous connoissez mon forfait; prononcez.

LE DOCTEUR.

Je suis anéanti.

TRUGUELIN.

Estimable Docteur, pardonnez si, devant à vos soins généreux, la prompte guérison de mes blessures, je vous fis un mystère de mon nom et de ma cruelle aventure. En avouant l'action dans laquelle j'avois été blessé, il eut fallu dire aussi les motifs qui m'avoient porté à cette action violente, et, quelque confiance que vous sachiez inspirer dès le premier abord, je ne pus jamais me résoudre à vous rendre dépositaire de mon secret. Une pareille confidence étoit si terrible, si douloureuse pour moi : il ne falloit rien moins que la circonstance présente pour me l'arracher.

LE DOCTEUR.

Oh, monsieur, c'est à vous de me pardonner mes injustes soupçons, et l'insolence avec laquelle je viens de les manifester.

M. DUFOUR.

Quelques heures aussi j'ai douté; mon fils, aidez-moi à réparer mes torts. (*Stéphany conserve toujours le maintien de la défiance.*)

LE DOCTEUR.

Monsieur, j'en suis certain, a déjà tout oublié.

TRUGUELIN.

Je n'eus jamais de mémoire que pour les bienfaits.

LE DOCTEUR.

Avec quelle aimable franchise vous venez de vous justifier; à cette manière, on reconnoit bien l'honnête homme. Un récit simple, intéressant...

STÉPHANY, *défiant.*

Sincère, sur-tout ?

TRUGUELIN.

Oui, je le jure par les mânes de ma sœur infortunée.
„ A cet instant un grand bruit se fait entendre derrière
„ la partie la plus dégradée du théâtre “.

ISOLINE, *de cet endroit.*

Truguelin.

TRUGUELIN.

Eh, quoi !

M. DUFOUR.

Qu'entends-je, ô ciel !

TIENNETTE.

Nous sommes perdus. (*Tableau général.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ISOLINE.

ISOLINE, *du même endroit.*

VENGEANCE! vengeance. (*A ce cri, les pierres s'écroulent, et Isoline paroît sur la brèche.*)

M. Dufour.

L'ombre d'Isoline Truguelin.

Cœlina.

De ma mère.

Tiennette.

Le fantôme de cette nuit.

Truguelin, *frissonnant.*

Oh !

Isoline.

Secourez, secourez-moi, ou je vais m'abîmer dans le précipice, qui, depuis seize ans, me tient captive.

(*Stephany seul ose s'avancer vers elle.*)

Tiennette.

Monsieur Stéphany, monsieur Stéphany.

Truguelin.

Tout semble se réunir pour m'accabler ; n'importe, faisons tête à l'orage.

Stéphany, *aidant Isoline à marcher.*

Madame, à qui ai-je le bonheur d'être utile en ce moment.

Isoline.

Voilà mon frère et mon bourreau... le monstre, après m'avoir fait passer pour morte, m'a renfermée dans les souterrains de ce château, où j'expie depuis seize ans, mon courage à taire un secret qei intéresse mon honneur. (*fuyant avec horreur les bras de Stéphany.*) Mais, c'est à Marcan, peut-être, que je confie le soin de soutenir mes pas chancelans.

Stéphany.

Madame, le baron des Echelettes fut mon oncle.

Isoline, *se serrant contre lui.*

Vous êtes le fils de monsieur Dufour !... ah, vous me protégerez contre la violence de ce scélérat, comme votre père aura sans doute défendu mon enfant de sa perfidie.

Stéphany, *lui montrant monsieur Dufour et Cœlina.*

Madame, mon père s'est montré digne de votre confiance. Voyez Cœlina dans ses bras.

Isoline, *courant à Cœlina.*

Ma fille !... veillez, veillez sur tout ses mouvemens ; il est capable de frapper sa victime au milieu de vous.

Stéphany, *se jettant entre elle et Truguelin.*

Ne craignez rien, madame.

le Docteur, *à Truguelin.*

O le plus faux et le plus féroce des hommes.

Truguelin.

Je fus féroce, en cachant dans les entrailles de la terre, celle que sa surface ne pouvoit plus porter sans ignominie ? cette épouse criminelle manifestoit la même intention que son séducteur ; je fus féroce en lui arrachant la possibi-

lité de deshonnorer deux familles à la fois? eh, l'aurois-je été, en cedant effectivement a mon indignation contre une femme adultere.

ISOLINE.

Mais, barbare, mon crime est ton ouvrage, tu connaissais le mariage secret qui m'unissoit à Francisque Humber; pourquoi par surprise m'avoir fait epouser le baron des Echelettes?

TRUGUELIN.

Vous étiez unie à Franscisque Humber par un mariage secret?

ISOLINE.

Tu feins de l'ignorer aujourd'hui? Tu le savois, lorsque tu me déclaras, au sortir d'une maladie terrible, que tu avois abusé de l'amour excessif du baron des Echelettes et de mon delire, pour m'unir au frère de M. Dufour, au lieu de ratifier cet hymen secret par une célébration solennelle. Tu le savois, lorsqu'après la mort du baron, dont je te soupçonnai, peut-être justement, d'avoir abrégé les jours, tu fus sommé, avec menaces, de me réunir à mon premier époux, éloigné par je ne sais quels moyens; car ce fut, oui ce fut alors que, dans une feinte réconciliation, tu me fis boire cette liqueur assoupissante qui, en peu d'heures, me plongea dans un sommeil léthargique, semblable à celui de la mort, et me remit en ton pouvoir au fond de ces souterrains, d'où je ne devois sortir, me dis-tu, qu'en te decouvrant le dépôt de ce même acte.

TRUGUELIN.

Quel long amas de mensonges et de calomnies.

ISOLINE.

Qu'on intéroge Olivia; elle fut présente à l'entrevue que tu eus avec Francisque Humber, à l'époque de ma maladie.

TRUGUELIN.

„ Il frémit d'une joie féroce “.

ISOLINE.

Je lis dans tes yeux cruels. — Tu espérois aussi que, depuis quinze jours, la faim t'auroit délivré de moi? — Eh bien, non. J'ai su tromper ta barbarie, et pendant cet espace, ma haine s'est soutenue des alimens que depuis long-tems j'épargnois sur ceux que tu t'étois jadis assujetti à m'apporter: aujourd'hui seulement ils m'ont manqué, et je ne savois pas qu'en cédant à la rage qui me portoit à gravir le long des murs degradés de cette tour, j'obéissois à un mouvement que l'Etre tout-puissant me suggéroit pour ta ruine.

TRUGUELIN.

J'aurai pour moi, tous les hommes jaloux de l'honneur de leurs familles.

ISOLINE.

Cet écrit que tu me jettas un jour dans ma prison, pour obtenir de moi le nom du ministre des autels, qui m'unit à Francisque Humber, fera connaître qui de nous deux est coupable, j'en vais rendre monsieur Dufour dépositaire.. il y verra aussi... qu'il ne fut que généreux... que Cœlina n'est point sa nièce...

M. DUFOUR, *unissant les mains de Stéphany et de Cœlina.*

Non, madame; elle est ma fille.

TRUGUELIN, *perdant toute retenue, et s'élançant vers Isoline pour lui arracher sa lettre.*

Livrez-moi cet écrit ou craignez tout de ma colère.

STÉPHANY, *prenant le papier, et tirant son épée.*

C'est à moi maintant qu'il faut le demander.

TRUGUELIN, *tirant des pistolets de sa poche.*

Jeune imprudent, tu vas perir.

STÉPHANY, *l'épée levée.*

Voyons qui de nous deux la fortune favorisera.

„ Monsieur Dufour, le Docteur, Isoline, Cœlina, Tiennette, grouppez sur la gauche du théâtre, poussent un cri de douleur et d'effroi. „

SCENE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, L'INDIGENT, UN MAGISTRAT, PLUSIEURS SOLDATS.

L'INDIGENT.

IL entre précipitamment par la porte du fond, suivi d'un officier et de plusieurs soldats, la bayonnette basse.

ISOLINE.

Francisque!

L'INDIGENT.

„ Il court à Isoline, et l'embrasse étroitement, mêlant les marques de la surprise, à celles de l'amour. „

„ Stéphany et Cœlina sont aussi groupez; monsieur Dufour et Tiennette se détachent de ces quatre personnages, dans l'attitude qui convient au caractère de leur rôle. — Cependant le Docteur s'est jetté sur le bras gauche de Truguelin, tandis que les soldats s'emparoient de son bras droit, et le renversoient dans une belle attitude. „

LE DOCTEUR, *sur le tableau.*

Odieux scélérat! emporte au fond des cachots l'affreuse certitude du bonheur de tous ceux que tu voulus séparer; et que ton exemple prouve au reste des mortels que, tôt ou tard, l'impunité du crime oppresseur fait place au triomphe de la vertu persécutée.

FIN.

LE CHEVALIER NOIR,

OU

LE DÉVOUEMENT DE L'AMITIÉ.

Drame à grand spectacle et en trois Actes, mêlé de Pantomime, Chants et Combats.

PAR J. G. A. CUVELIER, l'un des fondateurs et associé correspondant de la société Philotechnique.

Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Cité-Variétés à Paris, le 17 prairial, an 9.

Un serviteur attaché, est un ami plus sûr que la plupart de ceux que l'on rencontre dans le monde... Combien d'esclaves ? que l'opinion et le préjugé dédaignent, ont fait éclater pour leurs maîtres un zèle, une générosité si noble, qu'ils méritent d'être célébrés à bien plus juste titre que tant de héros que l'Univers admire.

Morale universelle.

A PARIS,

Se vend les soirs audit Théâtre.

Et chez BARBA, Palais-Egalité, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN IX.

A MON AMI RICHEBRAQUE.

Le Dévouement de l'Amitié : tel est le titre de ma pièce nouvelle.... A qui en offrirai-je la dédicace ? à celui qui, par ses vertus, m'inspira mon sujet.... Dussé-je blesser ta modestie, je dois à la vérité de rappeler cet instant critique, où revenant des armées inscrit par anticipation sur la liste des morts, trouvant le sceau de la justice sur ma porte, pouvant à peine soutenir mon corps affoibli sur mes jambes chancellantes, je fus reçu dans tes bras et porté dans ton asyle, qui devint le mien... Tu m'imposes silence, je t'obéis ; mais si le public sourit à cette imparfaite esquisse, songes que mon succès n'est dû qu'à toi, car, lorsque je la traçai, c'est toi seul qui guida mes pinceaux.

CUVELIER.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES	ACTEURS
ALAMAR, surnommé le chevalier Noir, descendant des princes Maures.	Citoyens *Périn.*
Don SALVADOR, chevalier espagnol, époux d'Almansine.	*Lafitte.*
PICARONNÉ, écuyer d'Alamar.	*Ribié.*
PEDRO, villageois, père de Stéphana.	*Pompée.*
Un Paysan parlant.	*Roland.*
Un chef des gardes d'Alamar, ou premier homme d'armes.	*S. Martin.*
Deux hommes d'armes.	*Dumouchel.* *Marty.*
ALMANSINE, épouse de don Salvador.	Mad. *Ribié.*
Donna HERMOSA, vieille maure au service d'Alamar.	Mad. *Hainaut.*
ROSA, fille de Salvador et d'Almansine.	Mlle. *Agathe.*
STÉPHANA, jeune villageoise, fille de Pédro.	Mlle *Moucassin.*
Gardes d'Alamar, dont une partie maures.	
Villageois et Villageoises espagnols.	

La scène se passe dans le royaume de Grenade, en Espagne environ cinquante ans après l'expulsion des maures; c'est-à-dir[e] vers le milieu du seizième siècle.

Nota. Tous les endroits marqués d'une (M), indiquent l[a] musique mise en action.

Variante de la Scène Ve du IIIe Acte, dans le cas ou l'acte[ur] jouant le rôle d'Alamar ne pourrait faire le combat.

SALVADOR.

Tu en as menti, par ta gorge.... s'il reste dans ton ame une seule éti[ncelle], celle du feu sacré de l'honneur, je te défie toi et les tiens.

(Il jette son gand.)

Le Ier. HOMME D'ARMES, *ramassant le gand.*

Je ramasse le gage du combat..... (*à Salvador.*) Je maintiens le dire [de] mon souverain, et j'atteste que ta bouche seule à proféré le mensonge... (*à Alamar.*) Prince, je demande le combat à outrance.....

ALAMAR.

Le combat à outrance est permis entre les deux nobles chevaliers; m[ais] à la condititon que ce bucher servira de tombeau au vaincu. (M)

Salvador et l'homme d'armes acceptent les propositions. (Combat et

LE CHEVALIER NOIR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne ; à droite de l'acteur, à l'avant-scène, une cabane de villageois ; à gauche un banc de gazon sous des berceaux de fleurs ; dans le fond, la terrasse d'un vieux château bâti dans le tems des Maures, et portant les caractères de ce genre d'architecture ; au bout de la terrasse, un pont-levis qui ferme l'entrée du château. On descend de la terrasse par un escalier en pierre.

SCENE PREMIERE.

PÉDRO, STÉPHANA, *sortant de la cabane.*

PEDRO, *avec colère.*

Eh bien ! moi, je vous défends de lui parler.

STÉPHANA *suppliant.*

Mon père !

PEDRO, *l'imitant.*

Ma fille !

STÉPHANA.

Que vous a fait ce pauvre garçon ?

PEDRO.

Ce qu'il m'a fait !..... ce qu'il m'a fait !.....

STÉPHANA.

N'est-il pas empressé à me faire la cour ?..., à me se r avec respect ?

PEDRO.

Le respect est le masque de celui qui veut faire tomber l'innocence dans le piège....

STÉPHANA.

Quel piège puis-je redouter ?.... Picaroné veut devenir mon époux, il me l'a juré.

PEDRO.

Lui ! jamais....

STÉPHANA.

Pourquoi le refuserait-on ? Il est l'écuyer d'un grand seigneur.

PEDRO.

Dites le valet d'un tyran.

STÉPHANA.

Il a du bien, et nous sommes pauvres.

PEDRO.

La pauvreté avec l'honneur, vaut mieux que la richesse toute seule.

STÉPHANA.

Qui nous a dit que le signor Picaronné ne fut pas honnête ?

PEDRO.

Sachons qui tu hantes, dit le vieux proverbe, *je te dirai qui tu es....* Picaronné n'est-il pas l'écuyer et le confident de cet Alamar, ce descendant des Maures, établi depuis peu dans ce vieux château ? de cet homme dont la tyrannie désole nos contrées, et qu'on a surnommé le chevalier Noir, plutôt à cause de son ame que de sa figure.

STEPHANA.

La nécessité, et non son inclination, a pû le forcer à s'attacher à un tel maître.

PEDRO.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette femme et cet enfant, que le seigneur Alamar retient en captivité ? est-ce aussi la nécessité qui force Picaronné de leur servir de geolier.

STEPHANA.

N'est-il pas obligé d'obéir à son seigneur ?

PEDRO.

On doit fuir le criminel quand on n'a pas la puissance de punir le crime.

STEPHANA, *à part avec un soupir.*

Adieu mes espérances !

PEDRO.

Le fier Alamar n'a pas oublié la race dont il est descendu ; il défie, il attaque tous les suzerains du voisinage ; il fait charger de chaînes les chevaliers qui ont le malheur de passer sur ses terres ; tôt ou tard, ma fille, le ciel et les hommes se réuniront pour le punir : et alors, crois-tu que celui qui fut son confident et l'instrument de ses forfaits, ne partagera pas son supplice ?

STEPHANA.

O ! mon père, cette idée me fait frémir ! . . . Ce Picaronné paraît si bon, si gai... qui aurait pu penser ?... quel domage !...

PEDRO.

L'être foible, dirigé par un scélérat, est plus à craindre, cent fois, que celui qui le fait mouvoir. Je puis compter sur ton obéissance ?

STEPHANA, *avec regret.*

Il en coutera beaucoup à la pauvre Stéphana ; mais, puisque son père l'exige....

PEDRO.

La vertu suivra les conseils de la sage expérience.

STEPHANA, *soupirant.*

Je le promets.

PEDRO.

Fille intéressante! ton père te bénit d'avance, le ciel te bénira comme lui. (M)

Il embrasse sa fille sur le front, et, après un jeu muet, par lequel il exprime toute sa sensibilité, il sort en prenant une hache et s'enfonce dans le bois.

SCENE II.

STÉPHANA, *seule.*

(*Elle revient sur l'avant-scène, triste, affligée, et jetant à la dérobée quelques regards vers la terrasse. Elle chante.*)

ROMANCE, (*musique de Cuvelier.*)

Pourquoi l'amour et la raison
Ne peuvent-ils jamais s'entendre ?
Le premier dit oui, d'un air tendre,
La seconde aussi-tôt dit non ;
Jeunes filles venez apprendre
Combien coute un peu de bonheur !
Quel plaisir de donner son cœur !
Quelle peinè de le reprendre !...

Dans les fleurs qu'aiment les zéphirs,
Je voudrois choisir la plus belle ;
Hélas ! une épine cruelle,
Soudain s'oppose à mes desirs.

même refrein.

Jeunes filles, etc.

SCENE III.

STEPHANA, PICARONNÉ.

(*Picaronné paraît sur la terrasse, et lorsque Stéphana a cessé de chanter, il chante à son tour et s'accompagne d'une guittare.*

(1) Point de soucis, point de chagrin,
C'est un voyage que la vie,
Le mauvais tems d'hier s'oublie,
Si l'on espère un plus beau lendemain.
Mauvais gîte, hôtesse jolie,
Ici bas tout est compensé ;
Buvons le vin s'il est versé,
C'est la bonne philosophie.

---

(1) Cet air peut se passer si l'acteur ne chante pas ; alors on suit la Partition pantomime qui y supplée.

STEPHANA, *après l'avoir écouté avec émotion.*

C'est Picaronné ! ô mon père ! J'ai promis de t'obéir : fuyons. *Elle se sauve dans sa cabane.* (M.)

(*Picaronné descend en scène, il cherche Stéphana sous le berceau, ensuite dans la cabane; il la ramène en scène malgré sa modeste résistance.*

PICARONNÉ.

D'ou vient donc cette résistance ?

STEPHANA.

Laissez moi.

PICARONNÉ.

D'ou vient cet air boudeur ?

STEPHANA.

Laissez-moi, vous dis-je.

PICARONNÉ.

Est-ce que Stéphana n'aime plus son Picaronné !

STEPHANA.

Oh ! que non.

PICARONNÉ.

Tu m'aimes donc encore?

STEPHANA.

Oh ! que oui.

PICARONNÉ.

Gentille Seignorita. (*Il veut l'embrasser.*)

STEPHANA, *l'arrêtant.*

Vas t'en Picaronné, c'est le plus sûr parti

PICARONNÉ.

M'en aller ! ma foi non, je suis fort bien ici. (*Il la prend dans ses bras.*)

STEPHANA, *se dégageant.*

Fort mal.... si on nous voyait ?

PICARONNÉ.

Et qui donc ?

STEPHANA.

Mon père.

PICARONNÉ.

Ton père ?..... bah ! nous le mettrons dans nos intérêts.

STEPHANA.

Hélas ! impossible !

PICARONNÉ.

Impossible ! pourquoi ?

STEPHANA.

Il dit que celui qui hante un méchant, doit être un méchant lui-même.

PICARONNÉ.

Je devine.

STEPHANA.

Partant, il ne veut plus de toi pour son gendre ?

PICARONNÉ.

N'est-ce que cela, petite ?

STEPHANA.

Comment que cela ? en faut-il davantage pour me désoler !

PICARONNÉ.

Charmante ! elle est charmante !

STEPHANA.

Sais-tu qu'il ma défendu de te voir.... de te parler....

PICARONNÉ, *souriant.*

Parce que je suis un méchant ?

STEPHANA.

Sans doute.

PICARONNÉ.

Ma bonne amie, donne moi ta main.

STEPHANA.

Ma main !

PICARONNÉ.

Oui, ta main.... (*elle lui donne sa main.*) Tout est arrangé, nous voilà mariés...

STEPHANA.

Ceci n'est point du tout un jeu.

PICARONNÉ.

Non, ma belle, je t'assure.

STÉPHANA.

Mon père a parlé très-sérieusement.

PICARONNÉ.

Je parle de même.

STEPHANA, *fâchée.*

Picaronné, cette plaisanterie me déplaît.

PICARONNÉ.

Eh bien ! il faut donc t'apprendre ; (*à part*) le lui apprendrai-je ? Ce n'est pas mon secret, c'est celui d'un autre.... Non, Picaronné, il ne faut pas le lui apprendre.

STEPHANA.

Finiras-tu ?

PICARONNÉ.

Un moment. (*à part.*) Mais mon bonheur dépend de cette confidence ; je dois, je puis compter sur elle et sur son père.... Ils sauront peut-être m'aider dans mon entreprise... Il faut le lui apprendre.

STEPHANA, *s'en allant.*

Adieu Picaronné, plus de mariage.

PICARONNÉ, *l'arrêtant.*

Per dios ! quelle vivacité ! Apprends donc.... mais sur ta vie ne vas pas le révéler.

STEPHANA, *frappant du pied.*

Il me ferait mourir d'impatience.....

PICARONNÉ.

Apprends que cette femme retenue prisonnière dans ce château..

STEPHANA.

Eh bien?

PICARONNÉ.

Est la seignora Almansine, épouse du chevalier don Salvador, mon ancien maître.... que Rosa, cette enfant, est leur fille légitime : apprends que je ne suis entré au service du maure Alamar, que vous appelés le chevalier Noir, que pour sauver ma chère maîtresse, ou du moins la consoler dans sa captivité.

STEPHANA, *avec amour.*

Bon, Picaronné... mon cœur ne me trompait donc pas. (*Après une pause.*) Mais quel motif assez puissant a pu te résoudre à t'exposer à de si grands dangers ?

PICARONNÉ.

L'amitié et la reconnaissance.... Almansine fut nourrie dans les montagnes des Asturies par ma propre mère.... Elle est ma sœur... elle m'aime comme un frère, et don Salvador, son époux, m'a deux fois conservé la vie... Juge avec quel plaisir je la sacrifierais pour eux.

STEPHANA.

Comment la belle Almansine est-elle tombée dans les fers du chevalier Noir ?

PICARONNE.

Ce fut à Séville, dans un tournoi donné par l'Infant. .. Alamar avait été loyalement vaincu par don Salvador, il était couché sur la poussière.... il se relève furieux... il jette les armes courtoises, il tire son cimeterre et attaque son vainqueur... Aussi-tôt, au mépris des lois sacrées de la chevalerie, une foule de gens d'armes, la lance haute, se précipitent dans l'arêne; les barrières sont renversées, les spectateurs effrayés s'enfuient, la discorde règne dans l'assemblée : envain l'Infant et les juges du camp veulent rétablir l'ordre; leurs voix sont étouffées par les voix des combattans et les cris des dames.... Bientôt ce n'est plus qu'une mêlée générale. Au milieu de ce tumulte Almansine et sa fille sont enlevées; Alamar disparaît avec elles, et don Salvador reste mourant sur la place.

STEPHANA.

Quelle funeste aventure !

PICARONNÉ.

Je m'attachai à ma bonne maîtresse.... Je suivis par tout ses

pas... Nous passâmes dans le royaume de Grenade : nous vinmes habiter ce château.... Ma franchise et ma gaité plurent à mon seigneur; il me donna sa confiance comme à un homme peu dangereux et pouvant servir son amour auprès d'Almansine, qui, jusqu'à ce jour, a rejetté ses vœux avec indignation.... Je puis approcher à chaque instant de ma noble sœur, l'encourager, la consoler, et attendre le moment, qui n'est pas éloigné peut-être, de l'arracher des mains de son persécuteur, et de rendre à la liberté deux créatures intéressantes.

STÉPHANA.

Et le prince n'a pas vengé l'attentat commis en sa présence ?

PICARONNÉ.

Les princes ainsi que les autres sont bien forcés de souffrir ce qu'ils ne peuvent empêcher.... Alamar, est un des descendans des anciens rois Maures; il est encore tout puissant dans cette province nouvellement conquise; la cour craindrait de l'offenser et de le porter à la révolte.... Ici, comme ailleurs, le plus fort a toujours raison....

STÉPHANA.

Tu avais deviné juste, Picaronné : nous voilà mariés, car mon père aime les bons et déteste les méchans. (M.)

PICARONNÉ, *après avoir regardé au fond de la scène.*

Almansine vient, suivant sa coutume, se promener avec sa fille, sur la terrasse.... Retirons-nous sous ces berceaux, tu vas voir combien elle est touchante dans sa douleur. (M.)

SCENE IV.

PICARONNÉ ET STÉPHANA, *sous le berceau.*

ALMANSINE, ROSA ET GARDES, (*sur la terrasse.*

Le pont levis se baisse, quatre nègres armés de massues sortent du château, deux se placent sur l'escalier, les deux autres à la porte.

Almansine paraît avec sa fille; elle lui prodigue les caresses les plus tendres, Almansine est triste, abattue, les caresses de sa fille semblent la ranimer.

SCENE V.

LES PRECEDENS, ALAMAR, Gardes.

Alamar, aborde Almansine, qui marque le plus grand effroi à sa vue; il l'engage à descendre de la terrasse, Almansine refuse sa main qu'il lui présente, et prenant celle de sa fille, elle descend en scène suivie de son tyran; les gardes

se déployent sur la terrasse, Alamar fait un signe à Stephana et Picaronné qui le saluent avec crainte, et se retirent dans le fond de la scène.

ALAMAR.

Vous avez désiré respirer l'air pur de la campagne; vous voyez, madame, avec quel empressement j'exécute vos ordres.

ALMANSINE.

Des ordres! une captive en a-t-elle à donner?

ALAMAR.

Une captive comme vous, n'a qu'un seul mot à dire pour devenir souveraine.

ALMANSINE.

Souveraine au prix de l'honneur! plutôt un esclavage éternel.

ALAMAR.

Croyez-vous que ma main ne soit pas digne de presser celle d'Almansine.

ALMANSINE

Cette main est flétrie.

ALAMAR.

Vous ignorez que le sang des rois coule dans les veines d'Alamar.

ALMANSINE.

Qu'importe le sang dont on est issu.... quand par ses propres vertus on ne sait pas l'honorer.

ALAMAR, *avec colère.*

Le téméraire dont la bouche eut osé proférér un tel blasphême, aurait vécu. (*avec ironie*) Mais vous êtes une femme.

ALMANSINE.

Ainsi la faiblesse de mon sexe est une raison pour l'opprimer.

ALAMAR, *avec tendresse.*

Pouvez-vous accuser d'oppression celui qui vous offre sa fortune en échange de votre cœur.

ALMANSINE, *montrant sa fille.*

Ma fortune, la voilà!.... je n'en desire pas d'autre; quand à mon cœur, il est à celui que tes mains ont assassiné. (*avec chaleur.*) Mais que dis-je, mon époux respire peut-être encore.... peut-être cherche-t-il son Almansine.... Il va venir bientôt sauver sa fidèle amie, et punir un lâche ravisseur.

ALAMAR, *avec colère.*

Si ton époux vivait, c'est lui seul que je punirais des vœux d'une épouse téméraire, (*avec un sourire amer.*) mais ne t'en flatte pas, mon bras accoutumé a vaincre m'a délivré d'un odieux rival.

ALMANSINE.

Si ta bouche a dit la verité, je n'attends plus de toi qu'un seul bienfait.

ALAMAR.

Parle.

ALMANSINE, *avec force.*

La mort.

ALAMAR.

Moi détruire l'objet le plus aimable que la nature ait formé ! non, non, je veux que tu vives, belle Almansine, pour jouir de mes bienfaits, et voir tes jours embellis par l'amour d'Alamar.

ALMANSINE.

Tes bienfaits, ton amour.... seraient pour moi le plus affreux supplice.... Soit que mon époux vive, soit qu'il ait succombé, ne t'imagines pas que tu puisse jamais attendrir mon cœur : je serai fidèle à la mémoire de Salvador.... je le jure à la face du ciel, protecteur de l'innocence ; et que ma main se dessèchesse plutôt que de violer ce serment.

ALAMAR, *très-agité.*

Eh bien ! puisque ma douceur.... puisque ma tendresse ne peuvent rien sur toi.... je saurai employer les seuls moyens qui me restent pour vaincre cette insultante résistance. (*Montrant le château*) Vois-tu cette tour ?.... cette enceinte impénétrable ? c'est là que toi, ta fille .... vous périrez lentement de regrets, de misère et de faim..... Tu ne connois pas le sang qui bouillonne dans mes veines, puisque tu ne veux pas vivre pour moi.... Je veux compter les derniers battemens de ce cœur maternel..... et je jouirai de l'affreux supplice que ma rage te destine. (M.)

(*Almansine regarde Alamar avec dédain, elle brave ses menaces, il ordonne aux gardes de la conduire avec sa fille dans le château ; les gardes font un mouvement pour arracher Rosa des bras de sa mère ; Almansine serre sa fille contre son sein, l'enlève dans ses bras et rentre dans le château avec dignité, en menaçant le tyran de la vengeance céleste. Plusieurs gardes la suivent.*)

SCENE VI.

ALAMAR, PICARONNÉ, STÉPHANA, Gardes,

ALAMAR, *aux chefs des gardes.*

Que les gardes de l'extérieur soit doublés, que mes hommes d'armes se répandent autour de cette enceinte, que tout étranger qui oserait en approcher, soit saisi, enchaîné et conduit à mes pieds ; allez...... (*Les gardes se dispersent.*)

SCENE VII.

ALAMAR, PICARONNÉ, STÉPHANA.

ALAMAR, *à Picaronné.*

Quand à toi je compte sur ta surveillance accoutumée : si tu sers jusqu'à la fin les projets de ton maître, honneurs et richesse; si ton zèle se ralentissait un instant, ma disgrace et une prison éternelle. (M.)

Picaronne l'assure avec une espèce d'effroi qu'il est prêt à lui obéir, (à part) *il témoigne ses craintes à Stéphana, elle ose à peine lever les yeux sur Alamar, qui rentre au château suivi de ses nègres.*

SCENE VIII.

PICARONNÉ, STÉPHANA.

(*Ils se regardent long-tems en silence, ensuite ils examinent si Alamar est éloigné.*)

PICARONNÉ.

Eh bien, Stéphana, te voilà toute interdite !

STEPHANA.

Je ne puis revenir de ma terreur..... Oh ! le méchant homme !

PICARONNÉ.

Et cette femme, cet enfant, comme leur sort est à plaindre ?

STEPHANA.

Comment se fait-il que le ciel qui est juste, ne punisse pas tout d'un coup tous les scélérats.

PICARONNÉ.

Il auroit trop à faire... d'ailleurs, les crois-tu donc si heureux? tiens, ma chère, la récompense des bons est là, (*montrant son cœur.*) ainsi que le supplice des méchans.... Mais quand l'innocence souffre, la meilleure morale c'est de la secourir.... Voilà ce que m'a souvent répété mon cher maître.... Entendons-nous.

STEPHANA.

Je t'écoute.

PICARONNÉ.

Où est ton père ?

STEPHANA.

Dans la forêt.

PICARONNÉ.

Il faut aller le trouver sur-le-champ.

STEPHANA.

J'y cours.

PICARONNE.

Lui déclarer notre amour.

STEPHANA.

Oh ! je n'oserai jamais.

PICARONNÉ.

On doit tout oser pour défendre la vertu.

STEPHANA.

Me voilà décidée.

PICARONNÉ.

Lui faire connaître mes projets.

STEPHANA.

Il les approuvera.

PICARONNÉ.

L'intéresser au sort de ces infortunés.

STEPHANA.

Je réponds de son cœur comme du mien.

PICARONNÉ.

Je me charge d'agir dans l'intérieur, ce sera lui qui surveillera au dehors.

STEPHANA.

C'est entendu.

PICARONNÉ.

Ce qu'il y a d'embarassant.... c'est qu'on ne peut pas sortir de ce lieu-là comme on veut. (*il montre le château.*) Comment faire pour m'expliquer avec Pédro ?....

STEPHANA.

Que ne m'accompagnes-tu dans la forêt ?

PICARONNÉ.

Les murs sont environnés de surveillans, je ne puis m'éloigner sans faire naître le soupçon.

STEPHANA.

Je vais amener ici mon père.

PICARONNÉ.

Encore moins; on nous verrait du château, tout serait perdu.

STEPHANA.

Alamar est donc bien soupçonneux.

PICARONNÉ.

Celui qui craint sa conscience et les hommes, n'a jamais un seul instant de repos.

STEPHANA.

De quelle façon nous y prendre.

PICARONNÉ.

Attends; (*après avoir réfléchi*,) m'y voici : Almansine doit avoir pour gardienne une femme maure, vieille comme la Castille, et sourde comme l'In-pace de la très-sainte inquisition. (*avec coquetterie.*) Quoique ma modestie en souffre, je dois convenir qu'elle est un peu entichée du petit mérite du seignor Picaronné.

STEPHANA *en riant.*

Elle t'aimerait ?

PICARONNÉ.

Pourquoi pas ? on aime à toute âge ce qui est aimable.

STEPHANA, *minaudant.*

Impertinent.

PICARONNÉ.

Je trouverai le moyen d'éloigner cette vieille, ou de la mettre dans mes intérêts... Dès que la nuit sera venue, Pédro se rendra dans la forêt, près du mur du vieux bastion.

STÉPHANA.

Bien.

PICARONNÉ.

Ce lieu désert est mal gardé... une petite lumière qu'il appercevra sur le mur, lui indiquera l'endroit où je me trouverai.

STÉPHANA.

A merveille.

PICARONNÉ.

Nous pourrons nous parler, nous concerter, agir et délivrer.

STÉPHANA.

Sais-tu, Picaronné, que tu as plus d'esprit que je ne croyais?

PICARONNÉ.

De l'esprit ! Non : c'est le cœur qui fait tout.

STÉPHANA.

Je cours trouver mon père... l'humanité va plaider la cause de l'amour.

PICARONNÉ.

L'amour veut payer d'avance les frais de son avocat... un petit baiser? (*Il veut l'embrasser.*)

STÉPHANA.

D'avance? Nenni : (*En riant.*) cette monnaie-là est trop légère, je la perdrais en chemin : au retour. (*Elle se sauve.*)

SCENE IX.

PICARONNÉ, *seul.*

Leste, gaie, sensible,.... l'aimable petite femme quand elle sera la mienne!... Ah! Picaronné, heureux mortel! que de joie! et le soir, au petit souper, quand jolis bambins viendront sauter autour du papa et de la maman, qu'elle volupté pure! Femme jolie, vin passable et conscience sans remords... voilà sur la terre le véritable paradis. (M.)

(*Il va pour rentrer au château : il s'arrête en entendant un cliquetis d'armes.*)

Que vois-je? plusieurs hommes attaquent un seul chevalier... quelle lâcheté !... volons à sa défense. (*Il va pour sortir.*) (M.)

SCENE X.

PICARONNÉ, D. SALVADOR, *la visière basse;* TROIS HOMMES D'ARMES D'ALAMAR.

(*Don Salvador entre en scène, poursuivi par trois hommes d'armes, et se défend contre eux. Il est promptement désarmé et renversé; les hommes d'armes vont le tuer, malgré les efforts de Picaronné.*)

PICARONNÉ.

Arrêtez, lâches!...

LE PREMIER HOMME D'ARMES.

Nous exécutons les ordres du maître.

PICARONNÉ.

Le maître a-t-il ordonné d'assassiner?

L'HOMME D'ARMES.

Non : mais ce chevalier refuse de se rendre... il faut bien alors...

PICARONNÉ, *vivement.*

Vous taire... Allez prévenir monseigneur de cette capture... Je réponds du prisonnier. (M.)

(*Les trois hommes d'armes montent sur la terrasse; le premier sonne du cor; on lui répond de l'intérieur, le pont levis se baisse, il entre dans le château, les deux autres l'attendent au-dehors.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE PREMIER HOMME D'ARMES; DEUX GARDES *en-dehors du pont levis.*

PICARONNÉ, *à Salvador.*

Rassurez vous, seignor chevalier, il ne vous sera fait aucun mal. (*Il relève don Salvador.*)

SALVADOR, *avec surprise.*

Qu'entends-je ! cette voix !... Brave écuyer, c'est à ton maître que tu as sauvé la vie. (*Il lève sa visière.*)

PICARONNÉ, *le reconnaissant.*

(*Avec joie.*) Don Salvador ! (*Se contenant.*) On nous observe, parlons bas.

SALVADOR.

D'où vient cet effroi?

PICARONNÉ.

C'est la joie, la crainte, l'espérance... ce ne sera rien.

SALVADOR.

Quel est le maître de ce château ?

PICARONNÉ.

Alamar.

SALVADOR, *avec fureur.*

Le ravisseur d'Almansine !

PICARONNÉ.

Modérez-vous... vous vous perdez... (*Après un silence.*) Votre épouse et votre fille sont enfermées dans ce château.

SALVADOR.

O ciel !

PICARONNÉ.

Cette nuit peut-être j'allais les délivrer...

SALVADOR, *avec reconnaissance.*

Bon serviteur !

PICARONNÉ.

Mais votre arrivée va renverser tous mes projets.

SALVADOR.

N'aurais-je retrouvé les objets chéris de mon cœur que pour les perdre de nouveau !

PICARONNÉ.

Si Alamar vous reconnaît, vos jours ne sont point en sûreté.

SALVADOR.

Je saurai les défendre.

PICARONNÉ.

Ici la bravoure est inutile, le tyran refuserait le champ clos, et il est environné de satellites aussi farouches que lui, qui, au moindre signal, sont toujours prêts à exécuter ses ordres cruels : c'est la ruse qu'il faut opposer à la férocité.

SALVADOR.

J'ai un moyen de déguiser totalement ma figure... je m'en suis servi quelquefois dans mes recherches.

PICARONNÉ, *vivement.*

Bon, ça !

SALVADOR.

Dans une minute le charme opère.

PICARONNÉ.

J'ai une idée à mon tour... elle réussira, il n'y a pas un instant à perdre... les hommes d'armes n'ont pas vu votre figure...

baissez la visière, (*Salvador baisse la visière*) entrez dans cette cabane, et laissez-moi faire. (M.)

(*Picaronné a l'air de pousser rudement Salvador pour le faire entrer dans la cabane ; il appelle les deux hommes d'armes qui descendent de la terrasse ; il les place en faction contre la porte de la cabane, en leur recommandant avec sévérité la plus stricte vigilance ; ensuite il entre lui-même dans la maisonette.*)

SCENE XII.

LES DEUX HOMMES D'ARMES, STÉPHANA, PÉDRO.

(*Les hommes d'armes sont en sentinelle à la porte de la cabane ; Pédro et Stéphana vont pour rentrer chez eux, ils sont effrayés en voyant les gens d'armes à leur porte.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, GARDES.

(*Alamar, précédé de ses gardes, descend du château avec le premier homme d'armes.*)

ALAMAR.

Où est le prisonnier? (M.) (*Les deux sentinelles indiquent la cabane.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, *ensuite* SALVADOR.

(*Pendant toute cette scène, Pédro et Stéphana témoignent à part leurs craintes ; Picaronné, par ses gestes, essaie de les mettre dans la confidence.*)

PICARONNÉ.

Monseigneur, le voici. (M.)

(*Salvador entre, la visière baissée ; Alamar l'examine, et soulève brusquement sa visière ; la figure de Salvador a pris la teinte de celle d'un maure.*)

ALAMAR, *à Salvador.*

Qui es-tu?

SALVADOR.

Un chevalier.

ALAMAR.

Qui t'a donné la hardiesse de résister à mes ordres.

SALVADOR.

L'honneur.

ALAMAR.

Que cherches-tu dans cette contrée?

SALVADOR.

Le château du seigneur Alamar.

ALAMAR.

Que viens-tu faire dans ce château?

SALVADOR.

Que vous importe?

ALAMAR.

Songe à ne pas déguiser la vérité, ta vie en dépend.

SALVADOR, *ayant l'air d'hésiter.*

J'y viens... pour servir un ami expirant... et remettre de sa part... cet écrit à la belle Almansine.

ALAMAR.

Un écrit pour Almansine! donne...

SALVADOR.

C'est à elle seule qu'il est adressé.

ALAMAR.

Donne, te dis-je, ou tu es mort.

(*Les gardes menacent Salvador de leurs sabres : il a l'air de donner l'écrit forcément. Pendant qu'Alamar le développe, il fait un signe d'intelligence à Picaronné, qui lui sert la main avec un mouvement de joie.*)

ALAMAR, lisant l'écrit :

Salvador à son Almansine.

« Quand tu liras cet écrit fatal, je ne serai plus... Sois fidelle « à ma mémoire, aime ma fille comme moi-même : je meurs. » (*A Salvador, avec une joie qu'il a peine à contenir.*) Et ce chevalier n'existe plus?

SALVADOR.

Il est mort dans mes bras.

ALAMAR, *avec joie.*

Jamais nouvelle ne fut plus douce à mon cœur!... il est tems de vous le dire, chevalier, je suis Alamar...

SALVADOR, *feignant une grande terreur.*

Vous! Alamar.

ALAMAR.

Ne craignez rien... vos jours seront respectés... Venez dans

mon château, j'aurai peut-être besoin de votre témoignage pour convaincre une femme rebelle à mes desirs. Si nous réussissons, espérez tout de ma munificence. (*A Picaronné.*) Ecuyer, je te charge d'accompagner le chevalier, et de veiller à ce que rien ne lui manque dans le palais de ton maître. (M.)

(*Salvador salue Alamar en signe d'assentiment; il se ménage à part un geste d'intelligence avec Picaronné. Aux ordres du chef, les gardes défilent, et remontent dans le château en escortant Salvador. Stéphana et Pédro vont rentrer dans la cabane; ils s'arrêtent à la porte : Picaronne, resté en arrière, leur fait des signes du haut de la terrasse.*)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une espèce d'enclos resserré et environné de murs de toutes parts; les murs sont garnis en pointes de fer. A gauche est un pavillon avec une porte de fer qui s'ouvre sur la scène. Au mur de face, une petite porte qui donne sur le jardin dont on aperçoit les arbres. Dans le fond, au-delà du mur, on distingue les aiguilles gothiques du château, et, sur la droite, une tour avec un cadran horaire. Cette tour offre une platte-forme qui domine la scène. A l'avant-scène, à droite, un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

D. HERMOSA, DES SOLDATS MAURES.

(M.) *D. Hermosa entre par la porte du fond; elle fait signe aux gardes de ranger tout dans le pavillon, dont elle ouvre la porte au moyen d'une grosse clef qu'elle porte suspendue à sa ceinture avec celle de la petite porte. Les maures placent dans le pavillon une table grossière, deux chaises, de grosses chaines, puis, au signal de D. Hermosa, ils se retirent*).

SCENE II.

D. HERMOSA, *seule.*

Je te fais concierge du vieux château, m'a dit monseigneur,

en me donnant cette bourse : (*Elle montre une grosse bourse.*) chaque année tu en recevras une pareille ; mais, sur ta vie, garde soigneusement cette femme, et exécute à la lettre tout ce qui te sera prescrit... Voilà ce que monseigneur m'a dit... Concierge !... des honneurs ! de l'or !... (*Elle fait sonner sa bourse.*) Oui, c'est bien de l'or... et chaque année une bourse pareille !... Fripon de Picaronné, je te vois venir maintenant avec ton air patelin... tu me courtiseras, tu m'aimeras, tu me le diras, mon cœur te croira, quoique la bourse soit là, et tu m'épouseras. (*En sautant et en faisant claquer ses doigts :*) *Corazza ! corazza !*

SCENE III.

D. HERMOSA, LE PREMIER HOMME D'ARMES.

LE PREMIER HOMME D'ARMES, *examinant Hermosa.*

Qu'elle gaîté ! qu'elle joie !...

D. HERMOSA, *surprise de le voir.*

L'imbécille ! avec sa figure de fer... il m'a fait une peur !...

L'HOMME D'ARMES.

La vieille folle !

D. HERMOSA, *avec volubilité.*

Que voulez-vous ? que demandez-vous ? expliquez-vous... (*D'un ton plus haut.*) Entendez-vous ?

L'HOMME D'ARMES, *à part.*

S'expliquer ! autant vaudrait faire la conversation avec la grande tour de Séville... (*A dona Hermosa.*) Prenez votre cornet... vieille simpiternelle !... votre cornet.

D. HERMOSA.

Oui, j'y vais. (*Elle va pour sortir ; l'homme d'armes l'arrête.*)

L'HOMME D'ARMES.

Votre cornet, vous dis-je ! (*A part.*) Où diable monseigneur va-t-il garder cette sourde pour concierge du château !

D. HERMOSA. (*Elle cherche un cornet acoustique qu'elle porte à sa ceinture, dans un étui de cuir.*

Que ne le disiez-vous tout de suite ? mais les hommes d'aujourd'hui peuvent à peine prononcer, ils ont la poitrine si délicate, qu'on ne les entend plus parler : ce n'était pas comme cela de mon tems... Tout dégénère, tout dégenère ! (*Elle place le cornet à son oreille.*)

L'HOMME D'ARMES, *parlant dans le cornet.*

Les prisonniers vont venir... tout est-il prêt?

D. HERMOSA.

Croyez-vous qu'on ait attendu vos ordres pour cela ?... Sans doute... sans doute...

L'HOMME D'ARMES.

Les voici ... (M.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, ALMANSINE, ROSA, GARDES MAURES.

(*Almansine et Rosa sont au milieu des gardes, qui, aux ordres de Picaronné, se rangent dans le fond de la scène.*)

ALMANSINE, *après avoir examiné ce qui l'entoure.*

Voilà donc l'affreuse demeure qui m'est destinée !

PICARONNÉ, *affectant un air dur.*

Oui, madame : c'est à vous de mériter par votre docilité la grace d'en obtenir bientôt une plus agréable et plus conforme à vos inclinations. (*A part, très-bas.*) Voyez... lisez... Ne croyez pas... (M.)

(*Almansine témoigne sa surprise ; l'homme d'armes regarde Picaronné qui se compose. Picaronné ordonne à l'homme d'armes de conduire les prisonniersdans le pavillon : Almansine y entre avec Rosa, en cherchant à deviner dans les regards de Picaronné le sens de ce qu'il a voulu lui dire. Dona Hermosa ferme la porte du pavillon à la clef ; ensuite l'homme d'armes et les gardes sortent par le fond.*)

SCENE V.

PICARONNÉ, D. HERMOSA.

PICARONNÉ.

Je veux la voir venir : feignons de nous retirer. (*Il va pour sortir.*) (M.)

D. HERMOSA, *l'arrêtant.*

Et où courez-vous donc, *Huombré de dios?* si on ne l'appelait pas, si on ne le retenait pas, il s'en irait, au moins ! Ne voyez-vous pas, gentil cavaliero, que nous sommes seuls, que nous pouvons jaser, causer, caqueter sans qu'ame qui vive nous surprenne ? N'avez-vous pas mille choses à

me dire, à me conter, à me... Parlez donc... parlez donc. *Santa padrona !* quelle patience il faut avoir !

PICARONNÉ, *à part.*

Profitons de l'amour de cette pauvre D. Hermosa... Mes batteries sont dressées en conséquence ; elle a les clefs du pavillon et de la petite porte ; sans elle je ne puis rien faire.

D. HERMOSA.

Eh bien ! parlera-t-il ?

PICARONNÉ, *dans le cornet.*

C'est que la timidité arrête l'amour.

D. HERMOSA, *à part.*

L'amour de ma bourse... Voyons si j'ai deviné juste. (*Haut*) Tu sais sans doute ce que le seigneur Alamar a fait pour moi?...

PICARONNÉ.

Non... Et vous, Hermosa, savez-vous ce qu'il vient de faire en ma faveur?...

D. HERMOSA.

Il m'a confié la garde d'Almansine.

PICARONNÉ.

A moi celle de ce chevalier étranger.

D. HERMOSA.

Pour ma récompense il m'a donné cette bourse. (*Montrant la bourse.*)

PICARONNÉ, *en montrant une autre.*

Il m'a donnée celle-ci

D. HERMOSA.

Bien garnie d'or.

PICARONNÉ.

Bien pleine de quadruples.

HERMOSA, *avec étonnement.*

Bah !...

PICARONNÉ.

Et je vous l'apporte, *mi alma*, comme le tribut de mon amour, et le gage de notre union. (*Il lui donne la bourse.*)

HERMOSA, *à part.*

Il m'aime pour moi seule, c'est clair.

PICARONNÉ.

(*A part.*) Je la tiens. (*Dans le cornet.*) Jusqu'à présent, étant sans fortune, je craignais de vous déclarer positivement mes sentimens...

HERMOSA.

Il est adorable !

PICARONNÉ.

PICARONNÉ.

Mais aujourd'hui !

HERMOSA, *l'interrompant.*

Aujourd'hui, tu peux compter sur le cœur, sur la fortune, sur tout ce que possède Hermosa.... Tout... oui, tout pour mon Picaronné !...

PICARONNÉ.

Tout, oui, tout pour mon Hermosa! (*Il la serre dans ses bras.*)

HERMOSA.

A quand le mariage ?

PICARONNÉ.

Le mariage ? mais...

HERMOSA.

Que veut dire ce mais... seignor Picaronné? Savez-vous que la vertu de D. Hermosa *de las cabesas majores*, s'est conservée intacte depuis plus de soixante ans jusqu'à ce jour? Point de mariage, point d'Hermosa.

PICARONNÉ.

C'est qu'avant tout, il faudrait se concerter, se voir.

D. HERMOSA.

A la bonne heure.

PICARONNÉ.

Et ce lieu-ci n'est pas du tout favorable...

D. HERMOSA.

Je ne puis le quitter d'une minute, telle est la volonté du maître.

PICARONNÉ.

Et ne pourrait-on pas venir vous y trouver dans un instant où l'on serait certain de n'être pas surpris par les importuns? la nuit, par exemple?

D. HERMOSA, *avec dignité.*

La nuit!... une fille sage recevoir son amant la nuit! Fi, seignor! que me proposez-vous !

PICARONNÉ, *aussi avec dignité.*

L'honneur promet à la vertu le respect le plus profond.

D. HERMOSA.

Vous me le promettez, cher époux ! Je suis bien faible.... allons, à ce soir.

PICARONNÉ.

A minuit... quand l'horloge de la vieille tour sonnera...

D. HERMOSA.

Comment l'entendrai-je?

PICARONNÉ.

Je n'y pensais pas. (*A part.*) Elle aurait pu s'apercevoir du signal que je donne à Pédro, il faut parer à cet inconvénient. (*Dans le cornet.*) Une petite lumière que vous distinguerez au-dessus de ce mur sera le signal pour m'ouvrir cette porte.

HERMOSA.

Bon. (*A part.*) Quels soins! quelle délicatesse!

PICARONNÉ.

Elle est à nous.

HERMOSA, *à part.*

Me voilà mariée. (M.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, GARDES *dans le fond.* (M.) (*Alamar ordonne à Hermosa d'ouvrir le pavillon et d'amener Almansine : elle obéit.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALMANSINE, *ensuite* ROSA.

(*Almansine paraît. Surprise, effroi, en apercevant son persécuteur.*)

ALAMAR.

J'ai troublé votre solitude, madame, pour vous annoncer que vos espérances sont vaines, et qu'il ne vous reste plus d'autre ressource que de condescendre à mes volontés. (*Lui présentant le billet.*) Connaissez-vous cette écriture? Lisez.

ALMANSINE, *après avoir lu.*

Malheureuse Almansine! (M.)

(*Elle tombe évanouie ; Rosa sort du pavillon, et se précipite sur sa mère.*)

ALAMAR, *à Picaronné.*

Le coup est porté... laissons au tems le soin de modérer sa douleur; lorsque sa tête sera plus calme, son cœur sera plus aisément disposé à entendre le langage du mien... Je retourne près du chevalier étranger, dont la présence dans ces lieux devient inutile. Aussitôt que la nuit aura étendu ses voiles, tu le conduiras aux portes extérieures du château... Je prétends qu'il ne lui soit fait aucun mal... (M.) (*Alamar sort avec sa garde.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ALAMAR *et* GARDES.

(Almansine est toujours évanouie; Hermosa et Rosa s'empressent autour d'elle pour lui rendre le sentiment; Picaronné indique à Hermosa d'aller chercher quelques sels alkalis qu'elle lui fera respirer; Hermosa saisit cette idée avec empressement, et entre dans le pavillon, en faisant signe à Picaronné qu'elle va revenir en apportant ce qu'il demande.)

SCENE IX.

ALMANSINE, PICARONNÉ, ROSA.

(Almansine revient à elle, et se relève, aidée par Picaronné.)

PICARONNÉ.

Ah! madame, si je ne craignais qu'un passage trop subit d'une douleur profonde à la joie la plus vive ne vous devînt fatale...

ALMANSINE.

Que veux-tu dire?

PICARONNÉ.

Aurez-vous assez de forces pour apprendre les nouvelles les plus heureuses?

ALMANSINE.

Au nom du ciel, fais cesser mes inquiétudes.

PICARONNÉ.

Votre époux est vivant.

ALMANSINE, *avec une joie à laquelle elle n'ose encore se livrer.*

Serait-il vrai!

PICARONNÉ.

Contenez-vous; voici dona Hermosa.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HERMOSA, *avec plusieurs flacons.*

Voici des sels, des spiritueux. (*Apercevant Almansine.*) Ah! ah! il paraît que vos soins, Picaronné, ont eu tout le succès imaginable.

(Picaronné lui répond par un signe de tête.)

ALMANSINE.

Nous sommes perdus!

PICARONNÉ, *à Almansine.*

Ne craignez rien, cette femme ne peut nous entendre. (*Il lui fait signe qu'elle est sourde.*) Ayons seulement l'air de ne pas causer ensemble.

(*Pendant le reste de la scène, ils feignent de ne pas se parler, et s'écartent même pour éviter tout soupçon.*)

(*La nuit commence à venir.*)

ALMANSINE

Je vous comprends....

PICARONNÉ.

Don Salvador est dans ce château.

ALMANSINE.

Mon époux ! tu me fais frémir.

PICARONNÉ.

Il ne court aucun danger.... avant une heure, il sera en sûreté.... hors d'ici.

ALMANSINE.

Par quel prodige?

PICARONNÉ.

Vous le saurez... A minuit il se trouvera, accompagné de Pédro et de Stéphana, sous les murs du vieux bastion, derrière cette tour. (*Il indique la tour du fond, sans être vu de dona Hermosa.*) J'aurai les clefs de la petite porte; soyez prête à me suivre.... et ne craignez rien.

HERMOSA, *abordant Picaronné qu'elle a examiné pendant qu'il parlait.*

Per los sanctos ! que marmotes-tu donc là entre tes dents?

PICARONNÉ, *parlant dans le cornet à Hermosa, après l'avoir tirée à l'écart, comme pour empêcher Almansine d'entendre.*

Quand on a la tête fortement occupée, il n'est pas rare de parler tout seul.... Je songeais au rendez-vous de ce soir. (*Avec un double jeu.*) Soyez attentive au signal.

D. HERMOSA.

La petite lumière, n'est-ce pas?

PICARONNÉ

C'est cela.

D. HERMOSA.

L'air du soir est pur et rafraîchissant... Pour plus de sûreté, je ne quitterai pas cette enceinte.... Tu vois comme je m'abandonne à ta bonne foi ! sois sage, modéré, prudent, modeste, timide, respectueux, et l'amour couronnera ta constance.

PICARONNÉ.

Oh! comptez sur tout mon respect. *(Avec un jeu double.)* A minuit.

D. HERMOSA.

A minuit.

ALMANSINE, *à part.*

A minuit !.... (M.)

(Picaronné prend congé de sa belle, en lui demandant un baiser : elle résiste, et enfin le lui accorde. Tandis qu'elle ne peut le voir, il baise aussi la main d'Almansine, et sort, reconduit par D. Hermosa jusqu'à la petite porte.)

(Il fait nuit.)

SCENE XI.

ALMANSINE, ROSA, D. HERMOSA.

ALMANSINE.

Bonne mère !

HERMOSA.

Hein ! (*Elle place son cornet.*)

ALMANSINE.

Bonne mère !

D. HERMOSA.

Ni l'une ni l'autre, s'il vous plaît... je suis geôlière, et bientôt fiancée.

ALMANSINE.

Aimable dona !

D. HERMOSA.

Aimable, pourquoi pas ? on l'est à tout âge..... Si le printems a ses fleurs, l'automne a ses fruits. Partant quitte.... Voyons, que desirez-vous? qu'attendez-vous? qu'exigez-vous? parlerez-vous?

ALMANSINE.

La chaleur du jour est à peine dissipée dans ce pavillon... Renfermée... sans secours, cet enfant chéri.... Ah ! votre cœur n'est pas insensible à la pitié !....

D. HERMOSA.

(*Apart.*) Je m'attendris malgré moi... (*Haut.*) Mais, enfin, que faut-il que je fasse?

ALMANSINE.

Que vous nous permettiez de passer une heure auprès de vous.

D. HERMOSA, *à part.*

Monseigneur m'a ordonné de la traiter avec douceur.... Je ne vois pas grand inconvénient à lui accorder sa demande, la porte du parc est bien fermée : aussi bien je m'ennuierais toute seule ici. Il sera tems de les faire rentrer quand je verrai le signal.

ALMANSINE, *la priant.*

Ma chère Hermosa !...

D. HERMOSA.

Allons, rassurez-vous.... je n'ai pas un cœur de roc... Vous resterez avec moi jusqu'à ce que je juge convenable de vous faire rentrer.

(*Rosa court dans les bras d'Hermosa. Regardant l'enfant :*)

Elle est vraiment gentille... Un jour, pourtant, je serai mère aussi : *Comme tu fais, l'on te fera*, dit le proverbe. (M.)

(*Dona Hermosa joue des castagnettes qu'elle a été chercher dans le pavillon, et fait sauter l'enfant, tandis qu'Almansine, attentive au signal, attend l'heure avec impatience au fond de la scène.*)

(*On entend sonner minuit.*)

ALMANSINE.

Voici l'heure ! (M.) Je frissonne ! (M.) mon cœur bat avec violence ! (M.) Écoutons. (M.) Je n'entends rien. (M.) O mon Dieu ! sauvez une mère infortunée. (M.)

(*Elle se jette à genoux. On aperçoit la petite lumière au-dessus du mur de la tour.*)

HERMOSA, *tandis que la musique joue.*

J'aperçois le signal. (*Elle va aussi au fond de la scène.*) Oui, c'est cela.... je vois la petite lumière. (*A Almansine.*) Allons, seignora, il est tems de rentrer.

(*Almansine la prie en vain de la laisser encore un moment respirer l'air du soir. D. Hermosa la presse, la brusque même ; et Almansine, désolée, est forcée de rentrer dans le pavillon avec Rosa.*)

SCENE XII.

D. HERMOSA, *seule.*

(*Elle ferme la porte du pavillon, et en ôte la clef : elle va au fond de la scène, et ouvre la porte du fond.*)

SCENE XIII.

D. HERMOSA, PICARONNÉ.

(*Picaronné entre en scène avec mystère. D. Hermosa referme la petite porte à double tour : mais, entraînée par Picaronné, elle laisse la clef en-dedans.*)

PICARONNÉ, *remarquant la clef.*

(*A part.*) La clef est restée à la porte.... bien !

D. HERMOSA, *entendant le dernier mot.*

Bien.... très-bien ! j'aime cet air modeste et inquiet.

PICARONNÉ, *dans le cornet.*

C'est que l'entreprise que j'ai formée est hardie.

D. HERMOSA.

Sans doute ; mais au point où nous en sommes.... le pardon est facile à obtenir.

PICARONNÉ. (*Il s'est approché de la porte du pavillon.*) (*A part.*) Le pavillon est fermé....

D. HERMOSA.

A quoi réfléchit mon ange ?

PICARONNÉ.

C'est que vous ne vous doutez pas... (*Regardant le pavillon à la dérobée.*) non, vous ne vous doutez pas, ma chère Hermosa, de la douce jouissance que ce rendez-vous doit faire éprouver à mon cœur, (*Avec embarras.*) guidé par la reconnaissance...

D. HERMOSA.

Laissons là la reconnaissance ; c'est un sentiment trop fort.

PICARONNÉ.

Par l'amitié...

D. HERMOSA.

Passe pour cela.

PICARONNÉ.

Et par l'amour !

D. HERMOSA.

A la bonne heure.

PICARONNÉ

Si je réussis....

D. HERMOSA, *à part.*

Le fripon !... je vois où il en veut venir ; tenons-nous ferme dans les principes.

PICARONNÉ, *feignant d'être effrayé.*

Qu'entends-je ? des cris étouffés !... des gémissemens !...

D. HERMOSA.

Je n'entends rien.

PICARONNÉ, *écoutant à la porte du pavillon.*

Ils partent du pavillon.

D. HERMOSA.

C'est cet enfant et cette femme qui se plaignent.

PICARONNÉ.

Mais les cris redoublent !.... Il se passe là-dedans quelque chose d'extraordinaire..... Voyez, ma chère Hermosa.... voyez....

D. HERMOSA.

Je vais voir ce que c'est, mon amour; point d'impatience, je reviens à l'instant. (M.)

(*Elle prend la clef, et ouvre la porte du pavillon.*)

SCENE XIV.

PICARONNÉ, *à part.*

Ma ruse réussit complettement. (*Très-haut.*) Venez, madame; vous êtes sauvée ! (M.)

SCENE XV.

PICARONNÉ, ROSA, ALMANSINE.

(*Almansine portant Rosa dans ses bras. Dès qu'elle est sur la scène, Picaronné ferme vivement la porte du pavillon, après avoir repoussé Hermosa qui se présente.*)

ALMANSINE.

Serviteur généreux ! que ne te dois-je pas !

PICARONNÉ.

Nous parlerons de cela quand vous serez tout à fait hors de danger.

ALMANSINE.

Si cette femme appelait du secours ! si ses cris étaient entendus !

PICARONNÉ.

Il n'y a rien à craindre... ce pavillon, destiné aux victimes d'Alamar, est tellement construit, qu'aucun gémissement ne peut s'en échapper... Plus d'inquiétude... vous allez revoir votre époux. (M.)

(*Picaronné va ouvrir la porte du fond, et sort.*)

SCENE

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, D. SALVADOR.

(*Picaronné revient avec don Salvador, qui tombe dans les bras de son épouse, et prodigue à sa fille les caresses les plus vives.*)

PICARONNÉ.

Il n'y a pas un instant à perdre : Pédro et ses amis nous attendent sous les murs du vieux bastion... Une voiture est prête à nous recevoir... avant le jour, vous serez loin des limites du royaume de Grenade... Partons. (M.)

(*Picaronné prend Rosa dans ses bras ; Salvador soutient Almansine : après une courte invocation, ils sortent silencieusement, en témoignant, tour à tour, la crainte et l'espérance : à peine ont-ils disparu, on aperçoit sur la tour une sentinelle, et on entend le son prolongé des trompes des factionnaires.*)

(*Almansine rentre par la petite porte avec Rosa; Salvador se place à la petite porte.*)

PICARONNÉ, *rentrant avec effroi.*

(*On entend sonner le tocsin. Picaronné réunit autour de lui Salvador, Almansine et Rosa.*)

(*L'orchestre joue toujours.*)

Oh! mes chers maitres! c'est mon zèle indiscret qui vous a plongés dans l'abime. Si le farouche Alamar me soupçonne, je me perds sans pouvoir vous sauver.... Il est un dernier, un seul moyen.... oui, c'est le ciel même qui me l'inspire...

(*Il arrache le poignard de Salvador, et se frappe à l'épaule : son sang coule ; il tombe en présentant le poignard à D. Salvador, qui, saisi d'effroi, veut le soutenir : Salvador a le poignard à la main, de manière qu'il a l'air d'être l'assassin de son ami.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ALAMAR, *à la tête des* GARDES, *dont plusieurs portent des flambeaux.*

(*En voyant le tableau qui se présente à lui, Alamar est frappé d'étonnement ; Picaronné se relève et arrache le poignard à Salvador, encore stupéfait de tout ce qui vient de se passer ; les gardes saisissent Salvador et Almansine.*)

PICARONNÉ.

Ah ! seigneur... quel complot infernal ! ce chevalier déloyal, cette femme astucieuse... dirigée par D. Hermosa, qu'ils ont séduite... allaient s'évader de ces lieux... quand le hasard et mon zèle m'ont amené sous ces murs... N'écoutant que ma juste indignation, je suis tombé seul sur les traîtres : je suis

parvenu à enfermer dans ce pavillon la perfide Hermosa : mais, saisi tout à coup par ce chevalier et cette femme, frappé de ce poignard, j'allais périr si vous n'étiez accouru à mes cris.

D. SALVADOR, *à part.*

Quel dévouement sublime !

ALAMAR.

Serviteur fidèle.... je récompenserai ton courage, et punirai l'infame qui me trahissait. Ouvrons ce pavillon ; qu'elle soit saisie et traînée à mes pieds....

(*Les gardes vont pour obéir et ouvrir le pavillon.*)

PICARONNÉ, *les arrêtant.*

Doucement, seigneur ; vous ne connaissez pas encore toute la scélératesse de ce complot. Dans le chevalier étranger, reçu aujourd'hui à votre cour, reconnaissez l'époux d'Almansine.

(*Picaronné retourne brusquement don Salvador vers Alamar, à qui le chevalier cherchait à cacher ses traits.*)

ALAMAR.

Ciel ! don Salvador !

D. SALVADOR, *avec fierté.*

Lui-même.

ALAMAR, *tirant son cimeterre et courant sur Salvador.*

Il va périr.

PICARONNÉ, *vivement.*

Arrêtez !...

(*Picaronné lui arrête le bras.*)

Cette vengeance serait trop douce... il faut pour un tel audacieux des supplices plus horribles.

ALAMAR.

J'approuve ton zèle ; que Salvador soit jeté dans un cachot ; qu'Almansine reste enchaînée dans ces lieux...... Mais pour les frapper tous deux de la manière la plus sensible.... que cet enfant chéri soit conduit dans la tour, et poignardé sans pitié.

(*Almansine et Salvador témoignent leur effroi.*)

PICARONNÉ, *s'approchant d'eux, tandis qu'Alamar se retourne.*

Ne craignez rien... je vais la sauver.

(*Almansine et Salvador restent surpris*).

PICARONNÉ, *à Alamar.*

Notre vengeance est commune, seigneur ; je me réserve le plaisir d'exécuter vos ordres.... à l'instant même vous allez être obéi......

(*Il s'empare de Rosa, et semble l'arracher à sa mère avec violence : les gardes saisissent Salvador, et, après différens groupes, l'entraînent hors de l'enceinte, en suivant Picaronné qui a enlevé Rosa.... Almansine veut courir à son époux ; Alamar l'arrête et la renverse.*)

SCENE XVIII.

(*Alamar parcourt la scène et examine la tour dans laquelle le sacrifice doit se faire. Almansine, accablée, ne sachant que craindre et qu'espérer, descend sur l'avant-scène, et est renversée sur le banc de pierre par un homme d'armes.*)

SCENE XIX.

(*Elle revient à elle; elle est épouvantée à la vue d'Alamar: on aperçoit, sur la tour, Picaronné tenant dans ses bras Rosa qu'il montre à sa mère. Almansine veut courir vers son enfant; un peloton de gardes l'arrête en croisant les lances. Elle retombe sur le banc; les hommes d'armes la menacent: le tyran triomphe, en croyant ses ordres cruels accomplis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente, dans le fond, une partie du château d'Alamar; à droite, une tour de sortie avec une herse de fer; plus loin, une autre tour élevée; en avant, une forêt sombre.

SCENE PREMIERE.

(M). *Il ne fait pas encore jour.*

STÉPHANA, PÉDRO, *plusieurs* PAYSANS.

(*Ils parcourent la scène en silence avec inquiétude, et examinent le château avec précaution.*)

PÉDRO, *à demi-voix.*

Tout paraît calme dans le château.

UN PAYSAN.

Je n'entends plus rien.

STÉPHANA.

Le bon Picaronné aurait-il péri victime de son dévouement?

PEDRO.

Sois tranquille, mon enfant, il est un dieu qui veille sur les bons.

LE PAYSAN.

Et qui punit les méchans.

PÉDRO, *vivement.*

Ecoutez... (M.) *Tous s'arrêtent et écoutent.*

PÉDRO, *après avoir écouté.*

J'ai cru entendre marcher.... Compagnons ne perdons pas courage.... cachons-nous dans ces broussailles. (M.) Mais je ne m'étais pas trompé, *(la herse se lève)* (M.) quelqu'un s'avance. (M.) (*Tous se cachent.*) C'est lui!.... c'est lui!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PICARONNÉ, ROSA.

(*Picaronné tient Rosa dans ses bras, il a le bras en écharpe.*)

PICARONNÉ.

Silence ! vous allez nous trahir... (M.) (*On l'environne et on se tait.*) Veillez tous sur cet enfant, c'est un dépôt précieux que je vous confie... (M.) (*Stéphana prend Rosa par la main.*)

STÉPHANA.

O mon ami ! que d'inquiétudes ! (*Apercevant son bras en écharpe.*) Mais que vois-je ! cette blessure....

PICARONNÉ.

Elle n'est pas dangereuse.

STÉPHANA.

Tu aurais exposé tes jours !

PICARONNÉ.

Pour un maître qui, deux fois, prodigua les siens en me sauvant la vie.

PÉDRO.

Brave homme ! tu es digne de ma fille.

(*Il lui serre la main.*)

STÉPHANA.

Si le féroce Alamar s'apercevait qu'on l'a trompé !...

PÉDRO.

Un scélérat peut-il soupçonner une belle action ?

PICARONNÉ.

Un seul témoin pouvait déposer contre moi... c'est la vieille Hermosa : je l'ai enfermée dans le pavillon du parc ; une forte somme, que je lui ai remise sous un autre prétexte, la dédommage d'avance des peines involontaires que je lui ai causées. Mais le jour s'avance, songeons à délivrer le vaillant don Salvador : s'il est une fois à notre tête, nous ne craindrons plus d'attaquer de vive force le ravisseur d'Almansine. (*Montrant la tour.*) Le chevalier est renfermé dans ce donjon, dont monseigneur a voulu avoir les clefs ; les gardes extraordinaires, fatiguées des évènemens de la nuit, sommeillent avec sécurité ; j'ai écarté la sentinelle avancée de cette porte... Mon projet est hardi, téméraire peut-être... mais il n'existe plus que ce moyen pour délivrer mon bienfaiteur.... Secondez-moi. (M.)

(*Il ôte sa ceinture, les paysans font de même : à son exemple, et dirigés par lui, ils tressent ensemble toutes les ceintures, de manière à en former une espèce de cadre en les tendant par tous les bouts.*)

(*Pendant ce tems, Picaronné conduit Stéphana au pied de la tour, où elle chante doucement ces paroles :*)

STÉPHANA.

AIR. (*Musique de Cuvelier.*)

Qui, cent fois aux champs de victoire,
A bravé le fer sarrazin,
Devra-t-il succomber sans gloire
Sous le fer d'un lâche assassin ?

(*Stéphana et Picaronné chantent ensemble.*)

Non, le ciel veille sur sa vie,
Il vivra pour sa douce amie.

(*Un long silence : tous écoutent.*)

SALVADOR, *chantant dans la tour.*

Il vivra pour sa douce amie... (*Le jour reparaît.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

PICARONNÉ, *vivement.*

Mes amis!.... il nous a entendus. (M.) Le voici. (M.)

(*Salvador paraît sur le haut de la tour ; le cadre est formé par le moyen des ceintures ; les paysans les tendent avec force, et offrent ainsi une espèce de lit, sur lequel Picaronné invite son maître à se précipiter ; Salvador hésite un moment. A la vue de sa fille qui lui tend les bras, il se décide à tout risquer, se jette à genoux, invoque le ciel, se relève et s'élance avec intrépidité.*)

(*Le cadre le reçoit ; il est sauvé ; il prend Rosa dans ses bras, remercie Pédro et les paysans, serre Picaronné contre son sein ; et, comme le jour est venu, il saisit un glaive, fait faire aux paysans le serment d'arracher son épouse du château, et sort, suivi de Stéphana, de Pédro et des paysans.*)

SCENE IV.

PICARONNÉ, *seul.*

Voilà deux victimes échappées à la fureur du tyran..... mon ouvrage est imparfait si je ne parviens à sauver la troisième... Alamar ne me soupçonne pas... il me croit entièrement dévoué à ses infames caprices... agissons avant qu'il ait pu deviner mes projets.

SCENE V.

D. HERMOSA, ALAMAR, PICARONNÉ, GARDES. (*Picaronné va pour entrer dans le château.*)

D. HERMOSA, *en-dehors.*

Per los infernos, monseigneur, je vous jure que Picaronné est un traître. (*Elle entre en scène avec Alamar, suivi des gardes.*)

PICARONNÉ, *revenant en scène.*

C'est Hermosa ! tout est découvert.

ALAMAR, *apercevant Picaronné.*

Que faisiez-vous avant le jour hors du château?

PICARONNÉ, *troublé.*

Monseigneur...

D. HERMOSA, *en montrant Picaronné.*

Vengeance ! vengeance ! voilà le coupable... il m'a séduite, trahie, abandonnée !...

ALAMAR, *à Hermosa.*

Paix !... (*Hermosa se tait et reste tremblante.*) (*A Picaronné :*) Vous l'entendez, Picaronné, on vous accuse de trahison.

PICARONNÉ.

Monseigneur n'a-t-il pas déjà assez de preuves du contraire ?....

ALAMAR.

Répondez à cette femme.

PICARONNÉ.

C'est une insensée.

ALAMAR, *à part.*

Il se trouble.

PICARONNÉ, *à part.*

Tâchons de prendre de l'assurance.

ALAMAR.

Parlez, ou craignez ma colère !

PICARONNÉ, *se composant.*

Quand mon sang a coulé pour mon maître... quand je suis devenu cruel pour exécuter ses ordres, je n'aurais pas cru que les discours d'une femme intéressée à se justifier à mes dépens, eussent pu détruire tout à coup l'effet de mes actions... Un mot doit me suffire... n'ai-je pas tout à craindre en trahissant monseigneur ? tout à espérer si je continue à le servir ? Jugez-moi....

ALAMAR, *à part.*

J'avais tort de le soupçonner. (*Haut.*) Viens, serviteur zélé, tu es toujours digne d'Alamar. Tu ne sais pas que ce cœur est aussi brûlant que le ciel qui l'a vu naître..... le moindre soupçon y fait un ravage cruel. Tu es justifié à mes yeux..... Je réparerai mes torts en doublant la récompense qui t'est destinée....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE PREMIER HOMME D'ARMES.

L'HOMME D'ARMES, *à Alamar.*

Seigneur, le prisonnier est échappé de la tour : du haut de ces remparts, on peut le distinguer dans la campagne, à la tête des paysans qu'il rassemble, en leur présentant cet enfant qui, par la désobéissance, la plus coupable a été sauvé du supplice. (*Il désigne Picaronné.*)

PICARONNÉ, *à part.*

Il faut périr.

ALAMAR, *à Picaronné.*

Serait-il possible ! Quoi ! à l'instant où je lui pardonne, l'infame me trahissait !

PICARONNÉ, *avec fermeté.*

Trahir l'homme criminel, c'est être vertueux.

ALAMAR.

Tu vas payer de tes jours ton odieuse perfidie! (*Aux gardes.*) Gardes, volez dans la campagne, et que, mort ou vivant, le fugitif soit ramené en ces lieux. (*Aux autres hommes d'armes.*) Et vous, soldats, préparez un bûcher; que la flamme vengeresse dévore cet astucieux scélérat, (*Montrant Picaronné.*) et qu'Almansine soit témoin du supplice de son digne confident.

(*Les gardes sortent pour exécuter ses ordres.*) (M.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LES GARDES, LES VILLAGEOIS.

(*On charge de chaines Picaronné : il semble résigné au sort cruel qui le menace. On élève un bûcher, les gardes sortent du château et se placent en scène. Les villageois et villageoises peuplent la scène.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALMANSINE.

(*On amène sur le rempart Almansine enchaînée : elle aperçoit avec horreur le supplice que l'on prépare à son serviteur; Picaronné lui tend les bras : on le saisit, on le conduit au bûcher, on l'attache, les torches s'allument; les villageois et villageoises se jettent aux genoux d'Alamar.*)

ALAMAR.

Point de prières, je n'écoute rien; vous ne savez pas que cet écuyer perfide avait introduit dans mon château son maître, trop lâche pour oser ouvertement s'attaquer à moi; et que tous les deux ils avaient résolu de m'assasiner.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SALVADOR.

D. SALVADOR, *s'élançant en scene.*

Tu en as menti par ta gorge.... S'il reste dans ton ame la moindre étincelle du feu sacré de l'honneur, reçois le gage du combat. (*Il lui jette son gant.*)

ALAMAR, *après s'être remis de sa surprise, et ramassant le gant.*

Téméraire! d'un seul mot je pourrais t'anéantir; toutefois je veux bien accepter ton gage, sous la condition que ce bûcher sera le tombeau du vaincu. (M.)

(*Salvador accepte d'un geste la proposition. — Combat singulier : après les plus grands efforts, Salvador est désarmé. Almansine s'évanouit. — Les gardes environnent Salvador, en lui présentant le bout des lances; Alama lui montre le bûcher; Salvador indique qu'il va se sou-*

mettre à la loi du combat, et dit un dernier adieu à Almansine, qui est toujours évanouie. On attache Salvador sur le bûcher, à côté de son fidèle écuyer.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE SECOND HOMME D'ARMES, GARDES.

L'HOMME D'ARMES.

Aux armes, maître; un corps nombreux de chevaliers la visière basse, les enseignes déployées, et dirigé par une jeune fille, s'avance à grands pas à travers la forêt; dans un instant ils seront en présence...

ALAMAR.

Il faut les combattre et les renverser : mais si le sort des armes m'était contraire, soldats, écoutez la volonté de votre souverain... Que le feu consume ces deux traîtres... et qu'Almansine, à l'instant même de ma défaite, tombe frappée du poignard vengeur! (M.)

(Mouvement des troupes qui se mettent en bataille.)

SCENE XI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRO, STÉPHANA, PAYSANS *armés*, TROUPES DE CHEVALIERS.

(Les chevaliers, secondés par les paysans, tombent comme la foudre sur les soldats d'Alamar. — (Mêlée.) — Alamar met lui-même le feu au bûcher; Stéphana saute à travers les flammes, coupe les liens des prisonniers, arme Salvador et Picaronné. — Tous trois combattent Alamar et deux de ses hommes d'armes. — Pendant que ceci se passe à l'avant-scène, la herse du château est enfoncée. — Pédro, à la tête de quelques chevaliers, s'élance sur le rempart, combat les assassins d'Almansine, et la délivre. — Alamar est tué par Salvador qui le précipite sur le bûcher qui s'enflamme, et bientôt disparaît, ainsi que le tyran, englouti par les feux. — Tableau général de désarmement en scène et sur le rempart.)

ALMANSINE, *formant groupe avec son époux et sa fille.*

Grace au courage et au dévouement de ce fidèle ami, (*Montrant Picaronné.*) nous voilà réunis pour toujours.

PÉDRO.

Et ces nobles chevaliers, que j'ai eu le bonheur de rassembler, ont délivré ce pays du monstre qui le désolait.

PICARONNÉ.

Ainsi périssent tous les scélérats par les mêmes supplices qu'ils destinaient à leurs victimes! (M.)

(Pédro unit Stéphana avec Picaronné. Les villageois et villageoises expriment leur joie et leur reconnaissance par des jeux et des danses variés.)

FIN.

LE TRIBUNAL INVISIBLE, OU LE FILS CRIMINEL,

MÉLO-DRAME EN 3 ACTES, MÊLÉ DE PANTOMIME,

CHANTS ET DANSES.

PAROLES DE J. G. A. CUVELIER,

Associé correspondant de la Société Philotechnique.

MUSIQUE DE QUAISAIN.

BALLETS DE RICHARD.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 floréal an X. — 30 avril 1802.

Rarò antecedentem scelestum deseruit pede pœna claudo.

HORACE.

Imitation libre :

La justice est tardive;
Mais on la fuit en vain :
A pas lents elle arrive,
Et punit à la fin.

A PARIS.

SE VEND AU THÉATRE.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE HEIDELBERG, sous le nom de RIXHEM,	JOIGNY.
LE BARON ÉVRARD DE HEIDELBERG,	TAUTIN.
FRANCKBAR, confident du baron, et capitaine de ses gardes,	DEFRESNE.
SCHWARTZ, maître d'une mine de fer,	DUMONT.
ASTOLPHE, cru fils d'Yollande,	M.lle LOUISE ESTELLE.
YOLLANDE, paysanne,	M.lle BOURGEOIS.
GOGLUG, fils d'Yollande,	RAFFILE.
KRETLE, fille de Schwartz,	M.lle PLANTÉ.
UN PREMIER SOLDAT, parlant,	CORSE.
UN SECOND SOLDAT, parlant,	DELAPORTE.
UN HEIDUQUE,	MELCHIOR.
UN PREMIER OFFICIER DE GARDES,	MARTIN.
UN SECOND OFFICIER DE GARDES,	CARANDA.
UNE ESTAFFETTE DU DUC DE SAXE.	
SOLDATS SAXONS.	
SOLDATS HONGROIS.	
SOLDATS DU TRIBUNAL.	
MINEURS.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe en Saxe, au commencement du quinzième siècle.

OBSERVATIONS. *Une partie des gardes du baron sera armée d'escopèttes ou carabines anciennes à rouets et à mèches.*

Les endroits marqués d'une (M.) *indiquent la musique en action pantomime.*

LE
TRIBUNAL INVISIBLE,
OU
LE FILS CRIMINEL,
MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agreste. Dans le fond est l'entrée d'une forêt ; à l'avant-scène, à gauche de l'acteur, la maison d'Yollande ; à droite, dans le fond, celle de Schwarts ; un banc de gazon à la porte d'Yollande.

SCENE PREMIERE.

YOLLANDE, GOGLUG, ASTOLPHE.

(Au lever du rideau, Yollande, assise sur le banc de gazon, apprend à lire à Astolphe. Goglug, placé près d'eux, les écoute.)

YOLLANDE. (*Elle chante en lisant dans un vieux livre.*)

PREMIER COUPLET.

En Saxe vivait, autrefois,
Un pieux et bon solitaire :
Il disait aux enfans des rois,
Il disait aux grands de la terre :
Haïr est un tourment secret ;
Aimons, afin que l'on nous aime :
La récompense du bienfait,
C'est le bienfait lui-même.

GOGLUG.

Ma chère Yollande! à son âge, chanter encore avec cette... inflexibilité de voix, c'est... considérable. Comme dit le proverbe, bon chien chasse de race. Vous allez voir que je chante aussi... la... imperturbablement.

Premier couplet.

La friponne Nicette
Au marché s'en allait,
En portant sur sa tête
Son petit pot au lait.
Réjouis-toi, gente laitière;
Ton petit pot,
A lui seul, vaut
Une fortune entière.

ASTOLPHE.

Il chante fort bien, mon petit frère Goglug.

YOLLANDE.

Oui, mais il trouble notre leçon : le tems perdu ne se retrouve jamais. Allons, mon cher fils, continuez : et toi, (*A Goglug.*) songe à ne pas nous interrompre.

GOGLUG.

C'est à dire que parce que vous chantez dans un livre, je n'peux pas chanter comme vous; ma chère mère, vous m'avouerez que c'est un peu incompréhensible.

YOLLANDE.

C'est qu'aussi tu nous étourdis toujours par tes chansons.

GOGLUG.

Moi, j'suis bâti comme ça : quand j'suis triste, j'chante pour m'égayer; quand j'suis gai, j'chante pour m'entretenir en bonne disposition, j'chante tout seul; j'chante devant tout l'monde, c'est moi qui mets l'village entrain : ainsi vous n'm'empêcherez pas d'chanter, parce que...

YOLLANDE.

Te tairas-tu?

ASTOLPHE, *frappant du pied.*

Mais, Goglug, tais-toi donc!

GOGLUG.

Fi! le p'tit méchant!

YOLLANDE.

Goglug! je perds patience.

GOGLUG.

Ils sont tous déchaînés contre ma voix. Elle n'est pas belle ma voix! non, demandez. (*Se levant, et allant à l'autre côté de la scène.*) Je vais chanter de mon côté; chantez du vôtre, ça fera un duo en deux parties.

YOLLANDE ET GOGLUG *chantent ensemble.*

SECOND COUPLET.

YOLLANDE.

Alfred est avare, envieux;
On le méprise, on le délaisse.
Ernest est bon et généreux;
A le fêter chacun s'empresse.
Haïr est un tourment secret;
Aimons afin que l'on nous aime:
La récompense du bienfait
C'est le bienfait lui-même

ENSEMBLE.

Second couplet.

GOGLUG.

Lorsqu'on voit la laitière,
Qui ne voudrait du lait?
Nicette n'est pas fière,
Chacun est satisfait
Réjouis-toi, gente laitière;
Ton petit pot,
A lui seul, vaut
Une fortune entière.

(*Sur la ritournelle des couplets, Goglug danse, et Astolphe, quittant la lecture, l'imite et danse avec lui.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. RIXHEM. (*Il est enveloppé d'un vaste manteau noir qui se drape autour de lui.*)

(M.) (*Rixhem paraît au fond de la scène: il examine tout ce qui l'environne. Astolphe fixe particulièrement son attention. A sa vue, Yollande rentre dans sa chaumière avec Astolphe. Goglug essaie d'en faire autant. Rixhem l'arrête.*)

SCENE III.

RIXHEM, GOGLUG.

RIXHEM.

Ne craignez rien, jeune homme.

GOGLUG.

Monseigneur... c'est que...

RIXHEM.

Ne craignez rien, vous dis-je.

GOGLUG.

C'est qu'dans c'te forêt...

RIXHEM.

Il existe des braves gens...

GOGLUG.

Tout comme ailleurs.

RIXHEM.

Et des scélérats.

GOGLUG.

Comme partout, monseigneur.

RIXHEM.

Il faut soutenir les uns et punir les autres.

GOGLUG.

C'est une rude besogne!

RIXHEM.

Vous me paraissez honnête.

GOGLUG.

Oh! très-honnête.

RIXHEM.

Vous avez l'air... bon.

GOGLUG.

Si bon, que toutes nos jeunes filles m'appellent comme ça, en batifollant, une bonne bête.

RIXHEM.

Je veux causer avec vous.

GOGLUG.

Assurément... c'est trop d'honneur... attendez, j'vas dire

à maître Schwartz, mon parrain, de v'nir causer à ma place... Ah! c'est qui cause bien mon parrain!

RIXHEM.

C'est inutile. Je connais maître Schwartz : il est à la mine, je viens de l'y voir : c'est avec vous que je veux converser.

GOGLUG.

Eh bien, monseigneur, causons. (*A part.*) S'il connaît maître Schwartz, mon parrain, ce n'est donc pas, non, ce n'est pas ce que j'avais pensé.

RIXHEM, *à part.*

Voyons si je pourrai tirer quelques éclaircissemens de ce jeune homme.

GOGLUG.

Vous êtes bien honnête à mon égard, monseigneur : causons puisque vous le voulez.

RIXHEM.

Quelle est cette femme?

GOGLUG.

Cette femme?..... Puisque monseigneur connaît maître Schwartz, mon parrain, il doit assurément connaître madame Yollande Goglug, mère de Marc, Luc, Roch Goglug... c'est moi pour vous servir.

RIXHEM.

Et quel est cet enfant?

GOGLUG.

Cet enfant?

RIXHEM.

Oui, ce jeune garçon.

GOGLUG.

Ce p'tit garçon qui lisait là... dans un livre... avec la mère Yollande?

RIXHEM.

C'est cela même.

GOGLUG.

Il s'agit du p'tit Astolphe.

RIXHEM, *à part, avec un mouvement de joie.*

Astolphe!

GOGLUG.

... Que monseigneur voudrait savoir si... (*A part.*) mais chut! on m'a bien défendu de jamais nommer son nom et de dire qu'il n'était pas mon frère. (*Haut.*) Monseigneur, c'est mon frère.

RIXHEM.

Vous mentez,

GOGLUG.

Je l'connais peut-être ben mon frère.

RIXHEM.

Vous mentez, vous dis-je; Astolphe n'est pas le fils de la mère Yollande.

GOGLUG.

Astolphe! il a deviné son nom! comment ça c'fait-il? il faut que cet homme-là soit sorcier.

RIXHEM, *à part.*

Toutes mes conjectures sont fondées: étouffons la joie que me cause cette heureuse découverte.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, YOLLANDE.

GOGLUG.

Venez donc, ma mère, venez donc me tirer d'embarras... sans vous, j'allais dire quelqu'sottise; mais je m'suis retenu, et si monseigneur n'avait pas d'viné le nom d'Astolphe...

YOLLANDE.

Quoi! monsieur sait....

RIXHEM.

Que cet enfant se nomme Astolphe et qu'il n'est point votre fils.

YOLLANDE, *à Goglug.*

Malheureux! tu nous a perdus!

(On entend dans le lointain un tintement de cloche.)

GOGLUG, *avec effroi.*

Entendez-vous? entendez-vous? c'est la cloche du tribunal invisible. Je m'fais frémir moi-même en prononçant c'nom-là.

RIXHEM.

Qu'a-t-il donc de si effrayant?

GOGLUG.

Comment! ça n'vous effraie pas, vous, c'te cloche funeste... ces hommes tout noirs et masqués, qu'on n'sait pas d'où i' sortent, ni où i' s'cachent, et ces grandes halebardes, et ce vilain mot: *tribunal invisible!* l'pire, c'est qu'à c'mot-là n'y a pas à dire, ... i' faut qu'tout un chacun obéisse et s'taise.

RIXHEM.

Je te l'ai dit, jeune homme, il est dans cette forêt des braves gens et des scélérats : les hommes honnêtes doivent se rassurer ; c'est aux scélerats de trembler.

GOGLUG.

Moi j'sis dans les honnêtes, monseigneur.

RIXHEM, *à Yollande.*

Bonne mère, si vous êtes menacée, si des ennemis vous environnent, songez qu'il existe un être inconnu qui veille à votre sûrete. Prenez cette bourse, et rappelez-vous souvent de l'homme au manteau noir. Vous me reverrez quand il en sera tems.

(M.) (*Rixhem lui donne une bourse et sort avec gravité. Yollande et Goglug restent stupéfaits.*

SCENE V.

YOLLANDE, GOGLUG.

YOLLANDE.

« Vous me reverrez quand il en sera tems ! » — Quel mystère ! ... Cet homme .. cette bourse .. son langage ... tout m'effraie... il me semble que ce son de voix ne m'est pas inconnu... serait-ce un émissaire de l'infame baron de Heidelberg ? serait-ce un protecteur que le ciel envoie à notre enfant chéri ? je m'y perds.

GOGLUG.

Comme vous dites, ma chère mère, je pense... que je n'sais qu'en penser.

(M.) (*On entend un murmure lointain.*)

Mais v'là mon parrain ; il va nous expliquer tout ça.

YOLLANDE, *à part.*

Schwartz est un honnête homme : il faut que je lui ouvre mon cœur, il faut qu'il apprenne le fatal secret ; si nous sommes menacés, il défendra le fils de son ancien maitre.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SCHWARTZ, TROUPE D'OUVRIERS DE LA MINE.

(M.) (*Les ouvriers entrent tumultueusement et entourent Schwartz.*)

SCHWARTZ.

Enfans ! le baron Evrard de Heidelberg, notre tyran, prétend mettre un nouvel impôt sur la mine que vous exploitez à la sueur de vos fronts : en cas de refus, il menace de faire cesser les travaux. Nous avons souffert trop long-tems de ses

vexations; il ne faut pas attendre qu'il réduise vos familles à la mendicité. Ce tribunal caché, qui répand partout une crainte salutaire, en frappant l'oppresseur puissant que les tribunaux ordinaires n'oseraient atteindre, ou bien en condamnant le scélérat astucieux qui trouverait l'impunité dans le silence et le désordre des lois, le *tribunal invisible* s'assemble près de nous : rien n'échappe à sa vigilance ; il connaît nos malheurs, il voit nos larmes, il nous donnera les moyens de nous défendre... Que chacun de vous retourne paisiblement dans le sein de sa famille jusqu'à l'instant marqué pour le travail ; s'il se passe quelque chose de nouveau, vous vous réunirez au signal accoutumé.

(M.) (*Tous les ouvriers se dispersent.*)

SCENE VII.

GOGLUG, SCHWARTZ, YOLLANDE.

YOLLANDE.

Ce baron de Heidelberg a donc juré de nous tourmenter sans relâche.

SCHWARTZ.

Rassurez-vous, bonne mère ; la puissance des méchans passe comme l'orage... celle des bons est durable comme la chaleur de l'astre qui nous éclaire.

YOLLANDE.

Ah ! si vous connaissiez comme moi tous les crimes de ce tyran !

GOGLUG, *s'approchant doucement.*

Ecoutons ce que va dire ma mère.

SCHWARTZ.

Je sais que vous avez été long-tems attachée à la famille de Heidelberg. Cette pauvre Anna, la sœur de ce méchant Evrard, vous aimait.

YOLLANDE.

Comme une seconde mère.

GOGLUG, *se montrant.*

C'était ma sœur de lait.

YOLLANDE.

Goglug, vous savez que je n'aime pas qu'on espionne... vous savez ce qui arrive quand on fait ce que je n'aime pas... ainsi.....

GOGLUG.

Mais, ma mère, on parle des affaires de la famille ; j'en suis peut-être de la famille : donc, ça me regarde.

YOLLANDE.

Rentrez au logis, et que je ne vous entende plus.

GOGLUG, *pleurant.*

Je suis un grand garçon, et maman me traite comme un enfant. Rentrez au logis ! rentrez au logis !

YOLLANDE, *se fâchant.*

Tu raisonnes !

SCHWARTZ.

Madame Yollande, un peu plus de douceur ; ce pauvre garçon est sensible.

GOGLUG.

Sensible ! .... comme une demoiselle, mon parrain.

SCHWARTZ, *prenant Goglug par la main.*

Console-toi, mon pauvre Goglug : vois-tu là-bas dans la plaine ma fille avec les ouvriers qui sont près de ce champ de bled ?

GOGLUG, *consolé.*

Mademoiselle Kretle ! ... Oui, je la vois ... qu'elle est gentille, mademoiselle Kretle !

SCHWARTZ.

Eh bien, mon ami, je te permets d'aller auprès d'elle ; tu l'aideras à compter le fer... ensuite vous reviendrez tous les deux : mais de la sagesse, jeune homme.

GOGLUG.

De la sagesse, papa Schwartz ! Près de mademoiselle Kretle, ça marche toujours de concert avec l'amour. Adieu, adieu. (*Criant*) Mademoiselle Kretle ! mademoiselle Kretle !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

SCHWARTZ, YOLLANDE.

YOLLANDE, *regardant de tous côtés.*

Personne ne peut nous entendre. Ecoutez et frémissez.

SCHWARTZ, *avec intérêt.*

Je vous écoute.

YOLLANDE.

Vous savez que je fus élevée dans la famille et au château de Heidelberg, d'une manière peut-être au-dessus de mon état.

SCHWARTZ.

Il m'en souvient.

YOLLANDE.

Que je fus choisie par la comtesse de Heidelberg pour éle-

ver cette fille si chérie, (*Avec attendrissement.*) cette malheureuse Anna dont nous déplorons tous les jours la perte.

SCHWARTZ, *attendri.*

Je m'en rappelle, bonne Yollande.

YOLLANDE.

Vous n'ignorez pas encore qu'après la mort de la comtesse, le comte, entièrement dominé par son fils, le baron actuel, qu'il idolâtrait, abandonna entièrement à mes soins l'éducation de la pauvre Anna, en nous reléguant toutes deux dans ce vieux château situé à l'entrée de cette forêt, et habité maintenant par le baron lui-même.

SCHWARTZ.

Ces circonstances me sont encore présentes.

YOLLANDE.

Tout le village se rappelle de la mort presque subite du comte de Heidelberg.

SCHWARTZ.

Hélas! il était notre bienfaiteur, notre père... Nous le pleurâmes tous, et les vexations de son fils nous le font regretter tous les jours de plus en plus.

YOLLANDE.

Maintenant, je vais dévoiler à vos yeux l'épouvantable secret. J'avais perdu mon époux; la belle Anna avait atteint sa dix-septième année, lorsque les hasards d'une chasse amenèrent dans cette forêt le jeune Astolphe, landgrave de Westerbourg: se voir, s'aimer, se le dire, se jurer un amour éternel fut pour eux l'affaire d'un instant. Les intentions d'Astolphe étaient pures comme son cœur: il demanda et obtint bientôt du comte la permission de présenter ses hommages à sa fille... Les parens étaient d'accord, et le mariage allait se conclure, malgré les réclamations du baron Evrard, qui, d'après une ancienne querelle avec Astolphe, lui avait juré une haine éternelle, lorsque le comte mourut.... ou du moins toute la Saxe le crut mort.

SCHWARTZ, *avec étonnement.*

Que voulez-vous dire?

YOLLANDE.

Que le baron, furieux de voir son père résister pour la première fois à ses volontés, foulant aux pieds les lois sacrées de la nature, fut assez criminel pour le faire enfermer dans le cachot le plus sombre du château de la forêt.

SCHWARTZ.

Quel horrible attentat!

YOLLANDE.

Suspendez votre indignation; ce n'était que le prélude de ses forfaits.... bientôt l'intéressante Anna est séparée de son fidèle Astolphe.... Evrard croyait avoir brisé tous les nœuds qui les unissait... Anna, secondée par moi, et forte de l'aveu de son infortuné père, saisit un instant d'absence de son tyran, et, dans la chapelle du vieux château, donna sa main à celui qui possédait son cœur. Le lendemain, le landgrave de Westerbourg, appelé par l'honneur, part pour aller combattre les Turcs. Six ans se sont écoulés depuis son départ, et sans doute il a péri dans cette expédition, puisque depuis personne n'entendit parler de ce digne jeune homme.

SCHWARTZ.

Il n'est que trop vrai qu'il n'existe plus ! sa famille le pleure encore.

YOLLANDE.

Jugez de mon inquiétude quand je m'aperçus qu'Anna portait dans son sein un gage de l'amour d'Astolphe !

SCHWARTZ.

Ah ! je devine maintenant la cause de la mort de cette femme infortunée.

YOLLANDE.

En peu de tems et malgré toutes mes précautions, le baron découvrit le secret que sa sœur avait tant d'intérêt de lui cacher : un poison préparé par le scélérat termina les jours de cette victime de l'amour et de la haine. Le cruel Evrard crut avoir fait périr d'un seul coup et la mère et le fruit d'une union qu'il détestait... mais cette seconde victime est échappée par mes soins; cet enfant, le fils de ma malheureuse maîtresse et du noble Westerbourg, il existe, il est près de moi, c'est Astolphe !

SCHWARTZ.

Astolphe !

YOLLANDE.

Ne prononcez jamais ce nom : je crains tout pour cet infortuné. Après une absence de cinq ans, le baron vient de reparaître pour le malheur de ce pays. Aujourd'hui même, un homme, dont je n'ai pu distinguer les traits, et qui affectait de se cacher, est venu ici prendre des informations qui me sont suspectes. Quoi qu'il soit presqu'impossible qu'Evrard soupçonne l'existence du fils de sa sœur, je ne veux négliger aucunes précautions... Je connais votre probité, bon Schwartz, ainsi que votre haine pour le tyran qui nous opprime; je vous rends dépositaire de mon secret et de la fortune du petit-fils de votre ancien maître.

SCHWARTZ.

Je vous seconderai de tout mon pouvoir. Mais comment découvrîtes-vous la retraite du comte, et que devint-il ?

YOLLANDE.

Il y a bientôt un an, le vieux Brown, seul dépositaire du secret du baron, et concierge de son château, me fit appeler au lit de la mort, et après un serment de ne révéler le mystère d'iniquité qu'il allait me découvrir que lorsqu'il ne serait plus, il m'avoua que le comte avait vécu longtems dans ce château; que, chargé par son fils de le poignarder, il avait présenté à ce scélérat la dépouille de son père, en lui persuadant qu'il l'avait assassiné; que ce fils criminel, bourrelé de remords, était sur-le-champ parti pour les pays étrangers; qu'il s'était senti le courage de sauver la vie de son maître; mais que, dans la crainte de perdre une place dont le produit était sa seule ressource, et d'éprouver en outre la colère du baron, il avait pris le parti de soustraire le comte à tous les yeux, et de le garder dans un appartement souterrain. Enfin, que lui Brown, au commencement de sa maladie, venant de porter au noble prisonnier la nourriture accoutumée, était tombé défaillant à la porte du cachot, sans avoir la force de la refermer, et que, craignant que le comte ne mourût de faim, il avait pris la résolution de me faire cet aveu.... Je cours à la prison, ... le comte avait disparu... Le lendemain, le vieux Brown expira... je n'en ai pas su davantage.

SCHWARTZ.

Et que prétendez-vous faire pour le jeune Astolphe ?

YOLLANDE.

Vous charger dès demain de le conduire au château de Westerbourg, et le faire reconnaître par la famille de son père, en invoquant la protection de ces puissans seigneurs pour résister au parricide qui nous menace.

SCHWARTZ.

Vous pouvez disposer de moi.

YOLLANDE.

Je vais vous remettre.....

(Yollande jette un coup-d'œil autour d'elle, pour voir s'ils ne sont point épiés. Schwartz fait un demi-tour avec la même intention. Ils se trouvent près du banc de gazon et s'y asseient.)

YOLLANDE, *présentant un porte-feuille à Schwartz.*

Voici tous les titres qui constatent la légitimité de la nais-

sance de notre Astolphe : Anna me les remit en expirant ; je les confie à votre bonne foi : je puis compter sur vous, Schwartz ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GOGLUG, KRETLE.

(*En arrivant, les deux jeunes gens s'arrêtent et examinent avec étonnement Schwartz et Yollande.*)

SCHWARTZ.

Mettez votre main là... mère Yollande .. (*Mettant la main sur son cœur*) il y a soixante ans qu'il bat et qu'il n'a trompé personne ; il ne commencera pas par vous.

GOGLUG.

Bravo, mon parrain ! bravo !

(*Ici Schwartz et Yollande se lèvent avec effroi, et oublient sur le banc le porte-feuille qu'Yollande avait remis à Schwartz. Goglug continue :*)

C'est à dire que tandis que vous me recommandez la sagesse auprès de mademoiselle Kretle, vous cherchez à la faire oublier à ma chère mère. Pour le coup, je vous y prends.

YOLLANDE.

Je vous ai toujours défendu expressément d'écouter ce que l'on disait.

GOGLUG.

Ma chère mère, je vous assure que je n'écoutais pas ; demandez à mademoiselle Kretle : je voyais, elle voyait... nous avons vu...

YOLLANDE.

Vous avez vu .. quoi ? ... imbécille ! (*Bas à Schwartz.*). Il ne nous a pas entendu.

GOGLUG.

Quoi, imbécille ! c'est bientôt dit ça. Quand on a un cœur qui parle, on comprend le langage des cœurs. (*Imitant avec Kretle la position de Schwartz.*) La main là... les yeux en l'air... et ce coup-d'œil si tendre... non, j'dis, ça n'veut rien dire !

SCHWARTZ.

Hé bien, qu'est-ce que ça veut dire ?

GOGLUG.

Ça veut dire... que ma chère mère Yollande veut me don-

ner un second père dans maître Schwartz, mon parrain, et que je donnerai un second enfant à maître Schwartz, mon parrain, s'il veut tout à la fois que j'épouse mademoiselle Kretle.

SCHWARTZ.

C'est aller un peu vîte en besogne. Je vais achever ma conversation avec la mère Yollande : réjouis-toi, mon pauvre Goglug, toutes nos affaires s'arrangeront avant peu.... elles s'arrangeront, et chacun sera content.

(*Schwartz et Yollande entrent dans la cabane d'Yollande.*)

SCENE X.

GOGLUG, KRETLE.

GOGLUG, *criant.*

Hé bien, mon parrain, j'vas achever aussi not' conversation avec mademoiselle Kretle; pas vrai, mademoiselle Kretle? et comme vous dites, mon parrain, tout s'arrangera et chacun sera content;... pas vrai, mademoiselle Kretle?

KRETLE.

Moi, monsieur Goglug, je n'dis pas oui, je n'dis pas non, et si mon père... si vot' mère....

GOGLUG.

Avec des si, mademoiselle, le monde serait encore à peupler, et il n'y aurait ni Goglug ni Kretle ici bas... Ainsi donc, il faut une bonne fois que vous me donniez une réponse..... allégorique. Je vous aime, mademoiselle Kretle.

KRETLE.

Je n'dis pas oui.

GOGLUG.

M'aimez-vous?

KRETLE.

Je n'dis pas non.

GOGLUG.

Je n'dis pas oui, je n'dis pas non! il faut pourtant dire l'un ou l'autre.

KRETLE.

Vous êtes si pressant, monsieur Goglug!

GOGLUG.

Vous êtes si aimable, mademoiselle Kretle!

KRETLE.

Si bon!

GOGLUG.

Si douce!

KRETLE.

Si poli!

GOGLUG.

Si gentille!

KRETLE.

Que je n'puis refuser de vous dire....

GOGLUG.

De me dire?....

KRETLE.

Que j'ferai tout c'que mon père voudra.

GOGLUG.

Allons, nous y r'voilà.

KRETLE.

Parce que mon père fait toujours ce que j'veux.

GOGLUG.

A la bonne heure.

KRETLE.

Quand j'veux ce qu'il ne me défend pas.

GOGLUG.

Et puis?

KRETLE.

Il n'ma jamais défendu d'aimer M. Goglug.

GOGLUG.

Aimable petite Kretle, un baiser.

KRETLE.

Doucement; y m'a défendu ça.

GOGLUG.

Sur ces deux petites joues....

KRETLE.

C'est défendu.

GOGLUG.

Sur ce bras rondelet.

KRETLE.

C'est défendu.

GOGLUG.

Qu'est-ce qu'il a donc permis, l'papa Schwartz?

KRETLE.

La veille du mariage.... rien.

GOGLUG.

Et le lendemain.... tout!

KRETLE.

Fi donc! on n'parle pas d'ça à une honnête fille.

GOGLUG.

Elle est charmante !

(Il veut la serrer dans ses bras.)

KRETLE, *le repoussant.*

Finissez, Goglug, ou je m'fâche.

GOGLUG.

C'est fini, mamzelle; c'est fini.

KRETLE.

J'men vas achever mon ouvrage. Si mon père trouvait queuqu'chose à faire à la maison, il n'manqu'rait pas de m'dire : « Voyez c'te d'moizelle ! ça veut d'venir une femme, « ça veut se charger de conduire un ménage, et ça n'sait pas « seul'ment faire sa besogne! » V'là c'qui m'dirait, mon père; et i'faut éviter ça, i' faut éviter ça, (*Elle va pour sortir.*)

GOGLUG.

J'ai pourtant encore un secret important à vous dire.

KRETLE, *revenant.*

Un secret?

GOGLUG.

C'est d'main la fête de naissance du papa Schwartz : on s'rassemblera ce soir près de la mine; chacun aura un bouquet.... Vous verrez ça.... mais, chut ! n'en dites rien surtout.

KRETLE.

Soyez tranquille. A ce soir. Adieu, mon p'tit Goglug.

GOGLUG.

Adieu, ma future à venir.

(*Kretle rentre dans la maison de Schwartz.*)

SCENE XI.

GOGLUG, *seul.*

CHANSONNETTE.

Petite femme de son choix,
Petits enfans dont on est l'père,
Petit vin, petit nécessaire,
V'là de quoi vivre en petits rois.

(*Goglug danse grotesquement sur la ritournelle.*) *Il aperçoit le portefeuille laissé sur le banc.*)

Tiens ! qu'est-ce que c'est qu'ça ? (*Il le prend.*) Un portefeuille avec des armes tout d'or! Qui peut l'avoir mis là ? (*Il l'examine*) S'il allait contenir la dot pour mon mariage avec mamzelle Kretle ! ce serait une bonne trouvaille. Voyons. (*Il ouvre le portefeuille.*)

SCENE XII.

GOGLUG *sur le devant de la scène;* LE BARON EVRARD, FRANCKBAR *au fond.*

FRANCKBAR.

Monsieur le baron, voici la maison d'Yollande.

LE BARON, *indiquant Gog ug.*

Quel est cet homme ?

FRANCKBAR.

C'est son fils.... une espèce d'imbécille.

GOGLUG, *croyant qu'on l'appelle.*

J'y vais, ma mère. (*Regardant un papier qu'il a tiré du portefeuille.*) Un papier en lettres écrites! Quel dommage que je ne sache pas lire!

FRANCKBAR, *lui enlevant le papier.*

Donnez, mon ami; on vous aidera.

GOGLUG, *étonné et considérant Franckbar.*

Son ami !

FRANCKBAR, *lisant.*

« Tous les papiers ci-inclus constatent la légitimité de la
« naissance d'Astolphe, fils de très-noble sire messire As-
« tolphe, landgrave de Westerbourg, et de très-noble dame
« madame Anna, baronne de Heidelberg. »

LE BARON, *vivement.*

De ma sœur!

GOGLUG.

De sa sœur !

LE BARON.

Malheureux! donne-moi ces papiers.

GOGLUG.

Monseigneur !

FRANCKBAR, *avec force.*

Donne-les, te dis-je, ou je te perce le sein!

(*Franckbar et le baron font des efforts pour lui arracher le portefeuille. Goglug se défend.*)

GOGLUG, *criant.*

Au secours! Kretle, Schwartz, Yollande! on m'assassine! au secours!

LE BARON.

Tu résistes à ton maître, au baron Evrard de Heidelberg! Si tu jettes un seul cri, tu es mort. (*Il lui arrache le portefeuille.*) A moi, soldats!

(M.) (*Les soldats du baron paraissent d'un côté; Yollande, Astolphe et Schwartz sortent de la cabane; Kretle de sa maison. Les mineurs accourent au bruit.*) (*Tableau.*)

TOUS.

Le baron Evrard!

SCENE XIII.

LE BARON, FRANCKBAR, YOLLANDE, GOGLUG, SCHWARTZ, KRETLE, ASTOLPHE, SOLDATS, SAXONS, MINEURS.

LE BARON.

Astucieuse Yollande! je les tiens ces papiers qui constatent ta coupable audace, et la perfidie de ma sœur! Cet enfant, fruit du crime, et gage du déshonneur de la famille de Heidelberg, (*montrant Astolphe*) le voilà! oui, je reconnais les traits de son odieux père... Soldats! qu'il soit arrêté, ainsi que cette femme, et que tous deux soient conduits dans mon château sous une forte garde.

(M.) (*Les soldats font un mouvement pour exécuter les ordres du baron. Les mineurs s'ébranlent pour s'y opposer. Dans ce moment Rixhem paraît.*)

RIXHEM, *toujours enveloppé dans son manteau.* (*Avec force.*) Arrêtez, soldats! (*Tableau.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS. RIXHEM.

RIXHEM, *avec dignité, au baron.*

Et toi, Evrard, avant d'accuser les autres, songe à te défendre toi-même. Le tribunal invisible te réclame par ma

voix.... Ce soir, à sept heures, dans la forêt..... à l'Etoile des cerfs.... C'est moi qui t'attendrai pour te conduire devant tes juges. Peuple, au nom du tribunal, je vous délie du serment de fidélité envers Evrard de Heidelberg, votre baron; et je vous défends de lui obéir, jusqu'à ce qu'il se soit justifié des crimes qu'on lui impute. (*Les soldats mettent bas les armes.*) Quant à cet enfant, il est sous ma protection immédiate. Hommes d'armes, suivez-moi.

(M.) (*Le comte prend Astolphe dans ses bras. Yollande, Schvvartz, Goglug et Kretle se groupent autour de lui. Les soldats et les mineurs forment autour d'eux un cercle protecteur : ils font un pas pour s'éloigner dans cette position. Le baron et Franckbar, la main sur la garde de leur épée, veulent s'y opposer. Par un mouvement spontanée, les soldats croisent leurs lances devant le groupe, et lui forment un rempart de leurs fers; les mineurs lèvent leurs marteaux.* Tableau. *Tous s'éloignent par la forêt. Franckbar remonte la scène avec le groupe. Le baron reste anéanti.*)

SCENE XV.

LE BARON, FRANCKBAR.

LE BARON.

Où suis-je! Quelle est donc la puissance qui vient de m'enchaîner? Cette stupéfaction générale à ce mot magique *tribunal invisible!*...... cet abandon des miens..... et, plus que tout le reste, cette voix..... cette voix qui m'a porté là.... (*Mettant la main sur son cœur.*) cette démarche, ce ton qui me rappelle.... Ma tête s'égare!... je crois voir les ossemens de mon père se réunir et me présenter un corps animé!.... (*Très-égaré.*) Oui, je le vois!.... c'est lui!.... son doigt m'indique la foudre vengeresse..... Sa voix tonne; il s'écrie : « Malheureux! tu as assassiné ton père!.... » La nature frémit à ce cri lamentable; et l'écho répète au loin : « Malheureux! tu as assassiné ton père!......» (*Il tombe accablé dans les bras de Franckbar.*

FRANCKBAR.

Calmez vos sens, baron Evrard. Ce qui vient de se passer m'a, comme vous, fortement ému; mais il reste dans mon ame une étincelle qui ranime le feu sacré de l'honneur. Ce tribunal, quel est-il pour vous juger? Que nous importe le vain préjugé de terreur qui, à ce nom, s'est emparé des esprits de la multitude : n'êtes-vous plus chevalier? n'êtes-

vous plus le chef d'une des plus belles contrées de la Saxe ? Dieu et votre épée, voilà vos lois, voilà vos juges..... Vos soldats vous abandonnent : mais si les Saxons tremblent, ne vous reste-t-il plus vos fidèles Hongrois, qui ne sont pas soumis à ce tribunal ? Ceux-là n'abandonneront point vos drapeaux : ils ont appris à mourir en servant leur maître. Etouffez des remords inutiles ; marchez, attaquez ces brigands qui s'érigent en juges secrets des actions et des intentions des princes ; et prouvez à la Saxe et à l'Allemagne que le noble sang de Heidelberg ne s'est point glacé dans les veines du dernier rejeton de cette illustre famille.

LE BARON.

Tu m'as éclairé, mon cher Franckbar. Mon parti est pris : j'irai cette nuit au rendez-vous que me demande cet homme ; (*Avec ironie.*) je verrai cet auguste tribunal ; je souleverai le voile épais dont il s'enveloppe, et je délivrerai la Saxe du joug de ses nouveaux oppresseurs. Si mon père a été frappé par mes ordres, ne s'était-il pas rendu coupable envers la famille de Heidelberg, en permettant une odieuse alliance? Si ma sœur a péri, ma sœur n'était-elle pas criminelle ? n'avait-elle pas porté le trouble dans ma maison, en y introduisant l'ennemi implacable de son frère ? D'ailleurs, mon père, ma sœur, son indigne époux reviendront-ils du sein de la mort pour m'accuser? Non : la tombe est muette, et la nature ne changera pas ses lois éternelles pour me présenter des accusateurs.

FRANCKBAR.

Baron Evrard, ne vous y fiez pas : ces juges cachés sont plus clairvoyans qu'on ne pense : tout atteste ici leur puissance secrète.

LE BARON, *montrant le portefeuille.*

Les papiers, qui seuls pouvaient prouver la légitimité de cet enfant, sont tous entre mes mains ; et le tribunal le plus sévère ne peut balancer à m'absoudre. Toutefois, je ne veux pas négliger de suivre tes sages avis : cours rassembler mes braves hongrois ; tu marcheras à leur tête. Qu'ils cernent l'endroit indiqué pour le rendez-vous ; qu'au premier signal ils soient prêts à voler au secours de leur baron : et malheur à qui oserait résister à mes volontés suprêmes! (M.) (*Il sort menaçant.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une épaisse forêt; à droite est l'entrée de la mine de fer, que Schwartz exploite; au-dessus de l'ouverture est attaché un timbre en cuivre; une roue et des paniers servent à descendre et à remonter le fer brut dans l'intérieur de la mine; sur un monticule, dans le fond, un poteau surmonté de plusieurs bois de cerfs, avec ces mots : ÉTOILE DES CERFS; *à droite et à gauche deux forges; à côté des enclumes.*

SCENE PREMIERE.

DES MINEURS-FORGERONS.

(M.) *(Au lever du rideau, une partie des ouvriers est occupée à forger le fer et à le battre sur les enclumes, tandis que d'autres sortent de la mine portant du fer brut.)*

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, SCHWARTZ.

(Schwartz entre en scène, fait accueil à ses ouvriers, et rentre avec eux dans l'intérieur de la mine.)

SCENE III.

RIXHEM, ASTOLPHE.

(Ils entrent mystérieusement par la droite.)

ASTOLPHE.

Où me conduis-tu, bon vieillard ?

RIXHEM.

Dans un endroit où tu seras à l'abri des entreprises des méchans.

ASTOLPHE.

Que leur ai-je donc fait, pour qu'ils me poursuivent ainsi?

RIXHEM.

Il suffit d'être bon, mon enfant, pour se voir en butte aux coups de ceux qui ne le sont pas.

ASTOLPHE.

Dis-moi, il y a donc du danger à être bon?

RIXHEM.

Où serait le mérite sans cela? Celui qui n'a pas combattu peut-il obtenir la couronne de la victoire?

ASTOLPHE.

Hé bien, brave homme, je veux combattre les scélérats; je veux tuer ce vilain baron qui avait dessein de m'enlever; donne-moi ta dague, et s'il revient, tu verras.

RIXHEM.

Mon fils, tuer son semblable est l'action du méchant; si tu le blâmes, il ne faut pas l'imiter.

ASTOLPHE.

Comment donc faire?

RIXHEM.

Il faut arracher le masque du coupable, afin de l'empêcher d'être désormais dangereux pour la société: il faut tâcher de le rendre meilleur, s'il est possible; et s'il persiste dans ses criminelles intentions, l'abandonner aux lois, qui seules peuvent disposer de la liberté et de l'existence des hommes.

ASTOLPHE.

Tu n'es pas méchant, toi, je l'ai vu tout de suite. Ton air noir et sombre me faisait trembler d'abord: ce ton de voix si doux m'a bien vîte rassuré.

RIXHEM.

Aimable enfant! *(A part.)* Mais c'est trop tarder, il est tems que je remette mon précieux dépôt entre les mains d'un gardien fidèle.

(M.) *(Rixhem frappe trois coups sur le timbre qui est à l'entrée de la mine.)*

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, SCHWARTZ, LES MINEURS.

(M.) *(Schwartz et ses mineurs sortent de la mine, examinent attentivement si personne ne peut les sur-*

prendre, et forment un cercle autour de Rixhem et d'Adolphe : l'enfant se recommande à leur protection ; ils jurent spontanément de le défendre ; l'un d'eux indique la mine comme une retraite sûre. On place l'enfant dans le panier qui sert à monter le fer brut. En ce moment le baron et Franckbar traversent la scène sur le monticule, et sont témoins de cette action. Bientôt les mineurs et l'enfant disparaissent.

SCENE V.

RIXHEM, SCHWARTZ.

RIXHEM.

Brave homme, je t'ai donné la preuve la plus convaincante de mon estime, en te choisissant pour l'un des inquisiteurs secrets de cet utile Tribunal, dont le pouvoir caché fait fleurir la Germanie. J'ai etudié assez ton cœur pour me dépouiller devant toi des voiles dont j'enveloppe mon existence. Puis-je effectivement compter sur une discrétion à toute épreuve.

SCHWARTZ.

Rixhem, mon serment reçu par le Tribunal vous offre la garantie la plus sacrée.

RIXHEM.

Hé bien! regarde-moi : cet air, ce son de voix ne rappellent-ils personne à ton cœur ou bien à ta mémoire ?

SCHWARTZ.

Serait-il possible ! quoi! la mort aurait respecté.... Rixhem serait....

RIXHEM.

Le comte de Heidelberg.

SCHWARTZ.

Je tombe aux genoux de mon digne prince.

RIXHEM.

Non, viens dans ses bras.... Les serviteurs fidèles sont si rares, ils ne peuvent être trop près du cœur de leur maître. (M.) *(Il l'embrasse.)*

SCHWARTZ.

Ah! monseigneur, que de bontés!

RIXHEM.

Que je sois Rixhem pour tout le monde, jusqu'à l'instant

où je jugerai convenable de reprendre mon nom et mon rang.

SCHWARTZ.

Quel prodige vous rappelle dans vos états ?

RIXHEM.

Au commencement de la maladie du concierge du château, dont l'humanité avait épargné mes jours, proscrit par un fils coupable, soit générosité, soit négligence, ma porte reste ouverte ; j'attends la nuit, je m'élance hors de ma prison : me voilà dans les sombres corridors de l'antique demeure de mes pères ; bientôt j'arrive non loin de cette forêt : à la poterne secrète du vieux château, je revois la voûte étoilée des cieux, et je tombe à genoux en bénissant cette providence qui, tôt ou tard, vient au secours de l'être malheureux qui l'implore... Je marche vers Heidelberg, j'apprends que mon fils, depuis quatre ans, a quitté ce pays ; que ma chère Anna a épousé en secret Astolphe de Westerbourg ; que la mort de cette fille infortunée a suivi de près ce mariage ; que la voix publique désigne le baron comme l'assassin de sa sœur ; enfin qu'Astolphe a péri glorieusement les armes à la main. Vivement ému par ces nouvelles funestes, je cours me jeter aux pieds du duc de Saxe, je dépose dans son sein le fardeau de mes infortunes ; il m'accueille, il m'encourage, il promet de me venger d'un ennemi, hélas ! trop cher, et il exige de moi que j'attende le retour d'Evrard, alors à la cour de l'empereur, pour l'accabler du poids de la malédiction paternelle, et le livrer à la sévérité des lois. Cependant un bruit vague circulait qu'Anna, avant de mourir, avait donné le jour à un fils, et que ce fils était échappé à la rage du bourreau de sa mère. Dès cet instant, je ne voulus vivre que pour retrouver cet enfant chéri, et le défendre contre ses persécuteurs. Ce fut à cette époque que le duc institua dans ses états le *Tribunal Invisible*. Il m'éleva à la place honorable de grand-juge. Cette institution secrète me donnait tous les moyens de rester ignoré de la Saxe entière. Je vins établir le siège du tribunal dans la partie souterraine et dès long-tems abandonnée de mon propre château. Un mur élevé par les ordres d'Evrard sépare entièrement le vieux château de la partie occidentale qu'il habite maintenant ; il ne sait pas que ses juges sont si près de lui, et que c'est dans cet endroit même où il a commis le crime qu'il doit en recevoir la juste punition.... Je me suis chargé de le conduire cette nuit devant le tribunal que doit présider le duc de Saxe en personne... Mais malgré les crimes d'Evrard, je sens que je suis toujours père.. et si je puis le sauver.. si le repentir... le remords.. Ah ! mon ami, qu'il est cruel de se voir contraint de punir celui qu'on a tant aimé !

SCHWARTZ.

Que je vous plains! quelle situation terrible et douloureuse!

RIXHEM.

C'est ici le lieu du rendez-vous. Nos sermens nous obligent d'employer toutes les précautions pour prévenir le coupable: que les plus braves mineurs soient armés en secret; qu'à l'entrée de la nuit ils se rassemblent et restent cachés dans la forêt. Quant à toi, je te charge de veiller particulièrement sur les jours de l'intéressant Astolphe.

SCHWARTZ

Reposez-vous sur ma surveillance. Je sais que nos jeunes gens vont se réunir en ce lieu pour célébrer ma fête... Vers la nuit j'aurai soin de les ramener au village.. Je vais prévenir mes fidèles mineurs; ils détestent le baron, et me sont entièrement dévoués; vous pouvez compter sur eux comme sur moi-même.

(M.) *(Rixhem sort.)*

SCENE VI.

SCHWARTZ, *seul, frappe sur le timbre.*

SCENE VII.

(A ce signal, les mineurs paraissent successivement.)

SCENE VIII.

(On entend une musique champêtre. Les mineurs vont au-devant du village ; ils défilent sur le monticule, et se développent sur la scène. Yollande, Goglug et Krelle sont à la tête ; tous viennent offrir des bouquets à Schwartz, et se groupent ensuite près de lui.)

SCHWARTZ.

Je vous remercie de votre attention, mes enfans; que le travail cesse pour le reste de la journée: chantons, dansons, réjouissons-nous, et quand la nuit sera venue, la collation et les flacons du vin du Rhin se trouveront à la porte de

la mère Yollande, sous la feuillée. Songez à vous y rendre tous, et vive la gaîté.

TOUS.

Vive not' bon maître !

SCHWARTZ, *bas à Yollande.*

Astolphe est en sûreté.... Espérance, bonheur.

GOGLUG.

Ah ça, mon parrain, puisqu'il faut danser, chanter et se réjouir, tout ça à la fois, vous savez qu'ça me r'garde : j'sais une ronde qui fera bien not' affaire; mais si j'chante, j'entends qu'on m'embrasse après.

TOUTES LES FILLES.

On t'embrass'ra.

GOGLUG.

Non, mesdemoiselles, on n'm'enbrass'ra pas; c'est moi qui embrass'rai mamzelle Kretle. Pas vrai, parrain, que j'lembrass'rai?

SCHWARTZ.

Allons, allons, point de conditions; si tu chantes bien, on verra ce qu'on pourra faire en ta faveur.

PREMIER COUPLET.

GOGLUG *chante.*

Aux mines de la Forêt Noire,
Avez-vous connu Rotevain?
C'est lui qui met la forge entrain;
Il rit, il chante, il aime à boire.
Patapan, patapan.

(Tous les villageois frappent du pied en mesure.)

Jouissons des beaux jours:
Point de mélancolie;
Le bon vin, les amours
Sont l'ame de la vie.

SECOND COUPLET.

Près de la rose printanière,
J'aime à cultiver le raisin:
Le second m'offre un jus divin
Lorsque j'ai cueilli la première.
Patapan, patapan, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Quand je suis avec ma bergère,
Son teint me rappelle mon vin;
Mon vin me rappelle son teint
Quand je suis seul avec mon verre.
Patapan, patapan, etc.

(On danse sur la ritournelle de chaque couplet.)

GOGLUG.

Hé bien, parrain, j'espère que c'est tapé, ça!

SCHWARTZ.

Pas mal, pas mal.

GOGLUG.

J'vas donc embrasser mamzelle Kretle.

SCHWARTZ.

Rien de plus juste. Allons, ma fille.

KRETLE.

Mais, mon père..

SCHWARTZ.

Ne vas-tu pas faire la mijaurée?

GOGLUG.

Mon parrain a raison. Toutes ces jeunes filles sont contrariantes : dites-leur poliment : mademoiselle, faites ci; mademoiselle, faites ça; elles vous répondent : *nix fur stand..*

(Goglug va pour embrasser Kretle : elle lui donne un soufflet.)

KRETLE.

Tiens, impertinent, voilà pour ton *nix fur stand!*

BALLET.

(Pendant les premières mesures de la danse, Goglug boude dans un coin. Kretle lui fait signe de venir près d'elle : il refuse. A son tour, Kretle prend l'air fâché. Goglug alors va la joindre : ils se réconcilient. La nuit vient progressivement.)

SCHWARTZ.

Mes amis, c'est assez faire sauter nos jeunes filles; il faut maintenant faire sauter les bouchons du vin du Rhin. Marchons, mes amis.

(M.) *(La danse reprend : tout le monde sort en walsant, excepté Goglug et Kretle.)*

SCENE IX.

GOGLUG, KRETLE.

GOGLUG.

Ouf! je n'en puis plus. Attendez donc un moment, mademoiselle Kretle; me v'là tout essoufflé.

KRETLE.

Voyez le beau danseur! Pour quelques tours de walse.

GOGLUG.

Ah! mademoiselle, c'est qu'avec une walseuse comme vous, on perd aisément la tête.

KRETLE.

C'est bien galant de votre part,... très-galant... Mais tout le monde est parti : à quoi pensez-vous donc, monsieur Goglug?

GOGLUG.

J'pense à profiter de c'tinstant, si mademoiselle Kretle veut bien permettre.

KRETLE.

Pourquoi donc faire, monsieur Goglug?

GOGLUG.

Vous d'mandez ça, mademoiselle; ça s'devine.

KRETLE.

Je n'sais pas deviner.

GOGLUG.

Hé bien, j'vous dirai donc que j'pense à profiter de cet instant que personne ne peut nous voir, pour vous demander pardon du soufflet que vous m'avez donné tout à l'heure.

KRETLE.

C'est bien honnête, ça: hé bien, tout est pardonné; mais partons bien vîte.

GOGLUG, *l'arrêtant.*

Si tout est pardonné, j'aurai donc l'baiser promis?

KRETLE.

Le baiser! Ah, pour le coup *nix*, cent mille fois *nix*.

GOGLUG, *tendrement.*

Dites *eia*, mademoiselle Kretle; dites *eia*.

KRETLE.

Moi j'dis *nix*, *menheir. (Elle veut s'en aller.*

GOGLUG.

Hé bien, nous n'partirons pas d'ici, nous n'partirons pas.
(Il lui saisit les deux mains.)

KRETLE.

Quel martyre! *(Elle se débat.)*

GOGLUG.

Oh! que neuni, vous n'vous en irez pas. Point d'baiser, point d'liberté: c'est qu'on n'attrape pas deux fois Marc, Luc, Roch, Goglug.

KRETLE.

Ah! j'en suis persuadée; et... puisque vous le voulez, je me résigne, à une condition pourtant.

GOGLUG.

Quelle condition, mademoiselle?

KRETLE.

Baiser volé n'a pas de mérite. J'veux vous l'donner moi-même, d'bonne amitié et sans contrainte. Par ainsi, laissez-moi faire.. Passez vos mains... la.. derrière vous. *(Elle lui passe les mains derriere le dos.)*

GOGLUG.

Est-ce bien?

KRETLE.

Très-bien: restez-là.

GOGLUG.

Soyez tranquille; je reste.

KRETLE.

V'là l'baiser. *(Elle le lui envoie avec les doigts.)* Attrappe qui peut. Bonsoir, nigaud. *(Elle se sauve.)* (M.)

SCENE X.

GOGLUG, *seul.*

Nigaud! nigaud! elle me l'paiera... Elle gagne l'allée des grands sapins; j'vas la couper par le p'tit sentier... Elle est prise.

(Il va pour sortir en courant, et rencontre à l'entrée de la coulisse droite le baron et Franckbar.)

SCENE XI.

GOGLUG, LE BARON, FRANCKBAR.

FRANCKBAR, *d'une voix forte.*

Qui va là?

GOGLUG, *effrayé.*

C'est le diable.

(Il fuit du côté opposé.)

SCENE XII.

FRANCKBAR, LE BARON.

FRANCKBAR.

C'est l'imbécille au portefeuille. Avançons, il n'y a plus personne.

LE BARON.

On dansait ici il n'y a qu'un instant.

FRANCKBAR.

C'était une nôce, une fête... je ne sais quoi... Ces paysans boivent maintenant à l'entrée du village ; ils ne sont pas dangereux.

LE BARON.

N'as-tu pas remarqué des gens qui se glissaient dans les broussailles ?

FRANCKBAR.

Des ouvriers sans doute qui revenaient de la mine, et qui en nous apercevant se seront écartés du chemin. Vous n'avez rien à craindre, monseigneur ; toutes mes précautions sont prises, vos hongrois sont postés autour de cette enceinte ; à la moindre violence qui vous serait faite, nous serons prêts à voler à votre défense.

LE BARON.

As-tu songé à faire enlever cet odieux enfant ?

FRANCKBAR.

J'ai fait placer des soldats à l'ouverture de la mine qui donne dans la plaine ; il ne peut nous échapper.

LE BARON.

Que j'aurai de plaisir à tenir en ma puissance ce fils du détestable Westerbourg ! Mais l'heure avance, je dois être seul ici... Il ne faut pas que ces juges insolens s'imaginent qu'ils ont pu faire trembler Evrard de Heidelberg. Retire-toi, et sois attentif au moindre mouvement.

FRANCKBAR.

Vous pouvez compter sur mon zèle et sur un dévouement absolu.

 (Il sort.)

SCENE XIII.

LE BARON, *seul.*

Ma présence va confondre cet orgueilleux tribunal, et s'il ose attaquer mon honneur, je détruirai jusqu'à son nom : ma conscience seule peut me reprocher quelque chose. Aux yeux des hommes, ma conduite est intacte... La conscience, oui, je le sens, voilà le seul juge qui soit à redouter... D'où vient la terreur qui, malgré moi, s'empare de mon ame ?... Cette forêt.. ce silence auguste de la nature.. les voiles lugubres de la nuit... tout ce qui m'environne m'inspire une secrète horreur : serait-il vrai qu'il existât un être supérieur qui punit le méchant ?.. Ces juges mystérieux ne seraient-ils pas les instrumens secrets de la vengeance céleste ?.. Et s'il en était ainsi, baron de Heidelberg, que ferait contr'eux le vain appareil de ta puissance ? Tu désavoueras tes crimes, dis-tu ! Nul indice ne peut les révéler. Mais ne lira-t-on pas sur ton front ce mot écrit en lettres de feu : PARRICIDE. *(Après une longue pause.)* Quelles chimères viennent obscurcir mon imagination ! Bannissons ces vaines alarmes. Il n'y a de vrai dans les terreurs de la conscience, que la faiblesse des organes de l'homme ; il n'y a de positif dans les lois de la nature, que la destruction de certaines formes, pour en reproduire de nouvelles. *(On entend sonner sept heures dans le lointain.)* Sept heures sonnent au château de Heidelberg ! O homme ! composé étrange de force et de faiblesse, pourquoi frémis-tu au son de cette cloche ? Tu le demandes, barbare ! ne fût-ce pas à la même heure, au signal de cette même cloche, que ta sœur reçut de toi le poison qui a dévoré son existence ? Ce son lugubre est déjà une accusation ; il semble te crier : *Elle sera vengée !* J'entends marcher, j'aperçois une lumière à travers ces arbres, quelqu'un s'avance : c'est l'homme du tribunal. Composons-nous, et tenons-nous préparé à tous les évènemens.

(M.)

SCENE XIV.

LE BARON, RIXHEM.

RIXHEM.

Baron Evrard, le tribunal t'attend.

LE BARON.

Tu vois que je ne redoute pas sa sentence, puisque je t'ai devancé au rendez-vous.

RIXHEM.

L'audace du coupable peut ressembler à la noble confiance de l'innocent.

LE BARON.

As-tu aussi le droit de m'accuser?

RIXHEM.

Le droit, ... oui... La volonté, ... non. Je veux faire plus : tu m'inspires peut-être plus d'intérêt que tu ne crois; je t'offre de prendre ta défense.

LE BARON.

Toi? un officier du tribunal?

RIXHEM.

Nos lois font un crime de condamner sans entendre; si l'accusé ne peut déployer ses moyens, elles permettent à l'un de nous de s'en charger. Oui, baron, je te défendrai; mais avant j'exige que tu me dises la vérité toute entière.

LE BARON, *à part.*

Cet homme m'inspire un respect... Je ne sais ce qui se passe dans mon ame.. une force inconnue.. s'en est emparée.. je ne suis plus maître d'y résister.

RIXHEM, *à part.*

Si je n'avais à pardonner que le mal qu'il m'a fait, avec quel plaisir je le serrerais dans mes bras!

LE BARON, *à Rixhem.*

Je suis prêt à te répondre.

RIXHEM.

On te soupçonne d'avoir été le tyran d'un père dont la seule faiblesse fut de trop t'aimer; on t'accuse d'avoir abrégé son existence.

LE BARON.

J'atteste le ciel que le comte de Heidelberg n'a point péri de ma main.

RIXHEM.

Je le sais : un autre dut le frapper par tes ordres.

LE BARON.

Qui pourrait le prouver?

RIXHEM.

Moi.

LE BARON.

Toi? Je t'en défie.

RIXHEM, *avec calme.*

Il n'est pas tems encore.

LE BARON *confondu, à part.*

Brown aurait-il parlé!.. Comment peut-il savoir... Cet homme m'étonne...

RIXHEM, *à part.*

Il se trouble!

LE BARON, *presque en tremblant.*

On ta trompé,... vieillard;... mon père me fut toujours cher... et s'il vivait, il rendrait justice à mon cœur.

RIXHEM, *avec ironie.*

S'il était à ma place, il ne lui serait pas difficile d'en connaître toute la pureté.

LE BARON.

Sans doute...

RIXHEM.

Anna de Heidelberg, ta sœur, devenue l'épouse d'Astolphe de Westerbourg, périt par tes ordres d'une mort violente.

LE BARON.

Anna de Heidelberg avait flétri la mémoire de son père, en brûlant d'un feu illégitime pour Astolphe de Westerbourg; elle mourut en donnant le jour au fruit de cette union déshonorante.

RIXHEM.

Evrard, tu mens à ta conscience, à l'honneur et au ciel.

LE BARON.

Audacieux inconnu! j'ai bien voulu m'abaisser à te répondre; mais à tes discours insolens, je devine que ton but et celui de ton tribunal, en protégeant le fils auquel la criminelle Anna a donné le jour, est de servir l'ambition de la famille du landgrave Astolphe. Si cet enfant était légitime, il partagerait de droit ma fortune et ma puissance, et il importe beaucoup aux projets de la maison de Westerbourg de diviser celle de Heidelberg. Apprends, toi et les tiens, que je saurai maintenir mes droits par tous les moyens que la fortune et ma naissance m'ont accordés. Quant aux accusations qu'on dirige contre moi, je les déclare toutes calomnieuses, je suis prêt à le prouver les armes à la main. et de telle manière qui sera légalement fixée. lorsque mes adversaires cesseront de m'attaquer dans l'ombre, et que le duc de Saxe, mon suzerain, nous aura accordé le champ clos.

RIXHEM.

Consens-tu à venir faire la même déclaration en présence du tribunal ?

LE BARON.

Je suis prêt à te suivre.

(M.) *(Rixhem sonne du cor.)*

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, GARDES DU TRIBUNAL.

(Au son du cor, des soldats masqués, ou la visière basse, paraissent : l'un d'eux porte une lanterne.)

RIXHEM, *au baron.*

Nos lois veulent que tu ignores l'endroit où siège le tribunal, et que tes yeux soient couverts d'un voile épais. *(Lui présentant un mouchoir.)* Y consens-tu ?

LE BARON, *arrachant le mouchoir et le jetant loin de lui.*

Vieillard insensé! ton tribunal s'est-il imaginé qu'un prince saxon se livrerait ainsi en sa puissance? J'ai consenti à ce rendez-vous, pour connaître ces prétendus défenseurs de l'humanité, et dévoiler leurs mystérieuses réunions. Ta conversation m'en a trop appris. Homme, je suis innocent aux yeux des hommes ; prince, je sais défendre mes droits contre ceux qui les attaquent. (*Criant avec force.*) A moi, gardes; mort et vengeance !

RIXHEM.

Tu le veux ? Hé bien, oui, mort et vengeance! (*Il frappe trois coups sur le timbre de la mine.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRANCKBAR, GARDES HONGROIS DU BARON, GARDES DU TRIBUNAL.

(M.) *(Rixhem fait ranger ses soldats. Franckbar paraît avec les Hongrois. Le baron se met à leur tête, et enveloppe le faible peloton du tribunal. Franckbar saute dans la mine avec quelques soldats.)*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SCHWARTZ, OUVRIERS ARMÉS.

(M.) (*Schwartz fond à la tête de ses ouvriers, et débarrasse Rixhem. Confusion, mêlée sur le monticule et en scène.*)

SCENE XVIII.

(M.) (*Schwartz est arrêté et désarmé. Franckbar sort de la mine en tenant Astolphe dans ses bras. Yollande est amenée prisonnière par deux soldats hongrois. Le baron est vainqueur et maître du champ de bataille.*)

SCENE XIX.

(M.) (*Goglug et Kretle accourent et se groupent auprès de Schwartz. Plusieurs soldats portant des flambeaux éclairent la scène. Tableau général.*)

LE BARON.

Enfin ils sont vaincus, ces hommes orgueilleux qui voulaient imposer des lois à votre prince. Vous qui trembliez à leur nom seul, jugez combien était vaine cette puissance dont ils se vantaient : un seul instant, un seul combat a suffi pour dissiper leurs cohortes. Et comment venaient-ils m'attaquer? En dégradant mon caractère auguste par de viles calomnies; en armant mes sujets contre leur maître. (*Montrant Schwartz.*) Vous le voyez, le ciel est juste, il punit la calomnie et fait triompher la vérité.

SCHWARTZ, *avec un rire sardonique.*

Oui, noble baron, le ciel est juste; c'est lui et le tems qui nous jugeront tous deux.

LE BARON.

Qu'on entraîne ce traître, et que son aspect ne souille plus ma présence. Soldats! je veux bien pardonner aux lâches qui m'ont abandonné; mais jurez avec moi de détruire les restes de cet infame tribunal.

Tous les soldats croisant leurs armes : Nous le jurons.

LE BARON.

Que les gardes se divisent : vous, Peter, vous battrez l'estrade avec vingt hommes sur le chemin de Weimar: toi, Franckbar, tu éclaireras celui de Magdebourg; arrêtez ou exterminez tous les étrangers que vous rencontrerez dans les domaines de Heidelberg, ils sont tous au nombre des brigands. Je vais me retirer dans mon château, et dès l'aube du jour, je prononcerai sur le sort des complices et des auteurs de cet effroyable attentat.

(M.) *(Il lance un regard terrible à Yollande et à Astolphe. L'enfant se jette dans les bras de sa mère; on l'en arrache. Les soldats sortent de différens côtés à la lueur des flambeaux. On entraîne Schwartz qui est enchaîné. Goglug, Kretle et les paysannes consternés restent groupés sur la scène. Le baron, à la tête de ses gardes, défile en triomphe par le monticule, en s'appuyant sur l'épaule de Franckbar.)*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une cour dans la partie du château habitée par le baron; au fond un mur, défendu par des pointes de fer, ferme la scène; à gauche, un vieil obélisque; près de l'obélisque, une grille fermée par une forte serrure; à droite, une tour dont la porte se présente en face du public; au-dessus de la porte, une fenêtre fermée par de gros barreaux de fer; au sommet de l'obélisque une lanterne allumée qui éclaire la scène. (Il fait encore nuit.)

SCENE PREMIERE.

(M) *(Le piédestal de l'obélisque s'ouvre : Rixhem et Schwartz en sortent avec mystère et précaution.)*

SCHWARTZ.

Où sommes-nous, monseigneur?

RIXHEM.

Parle bas, et suis-moi.

SCHWARTZ, *à voix basse.*

Si je ne me trompe, *(Examinant ce qui l'environne.)* c'est ici la cour d'armes du château... A quels dangers vous vous exposez!

RIXHEM.

Quand l'homme vertueux s'expose pour sauver l'innocence, le ciel sourit à sa témérité : cette cour n'offre d'issue apparente que la grille qui communique à la grande galerie et aux appartemens du baron; cet endroit, qui est à l'abri de toute insulte, est rarement gardé; d'ailleurs les hommes d'armes sont ou harassés des fatigues de la nuit, ou dispersés dans la campagne. *(Montrant l'obélisque.)* A tout évènement, ce passage ignoré de tout le monde, et qui aboutit aux souterrains du vieux château, assure notre retraite; nous n'avons rien à craindre.

SCHWARTZ.

Comment se fait-il que vous ayez découvert ce passage ?

RIXHEM.

Le baron était absent, et ce château totalement inhabité lorsque je vins y établir le siège du tribunal : je fis chercher les vieux passages souterrains qui, dans les tems les plus reculés, servaient en cas d'attaque à porter des secours de la partie neuve aux anciennes fortifications, et dont le secret n'était connu que de moi. Je rétablis ces communications, j'en fis ouvrir de nouvelles, enfin je déployai toutes les ressources que l'importance du tribunal que je préside, et l'autorisation du duc de Saxe, mettaient entre mes mains pour déjouer les machinations d'un fils criminel. C'est par ce moyen que j'ai pu ouvrir les portes de ton cachot, et faire tomber tes fers ; c'est par ce moyen que nous avons pénétré jusqu'ici. Toutes nos mesures sont prises : au point du jour, ce lieu doit être enveloppé de tous côtés, et par les troupes du duc et par celles du tribunal, de manière qu'il soit impossible d'éprouver la moindre résistance... *(Il mène Schwartz dans le fond de la scène.)* Tu vois ce mur, il nous sépare du vieux château : c'est là que s'élève le trône des vengeurs de l'humanité ; c'est de là que doit partir la foudre vengeresse... Mais il ne suffit pas que le coupable soit puni, il faut, avant tout, sauver l'innocent... Cet enfant chéri... cette femme courageuse qui a bravé les fureurs du tyran pour me conserver un fils, où sont-ils ? Comment les arracher à la mort qui les menace ? Si je ne parviens à découvrir leur retraite, peut-être l'audacieux baron osera-t-il les frapper avant qu'il nous soit possible de désarmer son bras.

SCHWARTZ, *vivement.*

Monseigneur, voyez cette tour ! Elle me paraît destinée à renfermer des prisonniers.

RIXHEM.

Tu as raison... *(Ils s'approchent tous deux de la tour.)* Victimes qui gémissez dans ces lieux, un libérateur vous appelle, répondez... *(Il se fait un profond silence.)* Le silence de la mort règne autour de nous.

SCHWARTZ.

Peut-être que nos voix ne peuvent pénétrer au fond de cette tour : je vais essayer de me faire entendre sans donner l'alarme dans le château.

(M.) *(Il monte sur la borne qui est près de la tour ; de là il s'élance jusqu'aux barreaux de fer et s'y cramponne :* Répondez, victimes du baron de Heidelberg, on vient vous sauver.*)*

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, YOLLANDE et ASTOLPHE *dans la tour.*

YOLLANDE, *d'une voix étouffée.*

Quelle voix consolatrice nous appelle?

RIXHEM.

Celle d'un homme qui a juré de défendre l'innocence, et qui saura remplir ses sermens.

YOLLANDE, *paraissant à travers les barreaux.*

C'est vous... généreux ami!...

RIXHEM.

Silence.

SCHWARTZ.

Nous sommes environnés de surveillans...

YOLLANDE.

Que de reconnaissance!...

RIXHEM.

Silence, vous dis-je : qu'est devenu Astolphe?

YOLLANDE.

Il est enfermé comme moi.

RIXHEM.

Où?

YOLLANDE.

Dans cette tour....

RIXHEM.

Tous mes vœux sont remplis!

YOLLANDE, *présentant Astolphe.*

Le voici....

ASTOLPHE.

Bon vieillard, c'est toi qui t'exposes pour nous délivrer.

RIXHEM.

Le ciel ne permettra pas un nouveau crime...

ASTOLPHE, *croisant ses mains à travers les barreaux.*

Grand Dieu! sauvez ma bonne mère. (*Yollande l'embrasse.*)

RIXHEM.

Ne perdons pas un moment....

SCHWARTZ.

Commandez, j'obéis.

RIXHEM.

Prends cette lime. (*Il lui donne une lime.*

(M.) (*On entend un son de trompe dans le lointain. Schwartz s'arrête avec inquiétude ; Rixhem écoute ; Yollande, Astolphe et Schwartz disent ensemble :* O ciel !)

RIXHEM.

Ne bougez pas.

(*Il se fait un long silence. Rixhem va écouter à la grille.*)

La trompette du guetteur annonce qu'on va relever les sentinelles ; j'aperçois des flambeaux : on vient de ce côté, retirons-nous...

(*Schwartz descend de la borne.*)

ASTOLPHE et YOLLANDE.

Nous sommes perdus !

RIXHEM.

Ne craignez rien... je veillerai sur vous... les hommes courageux n'abandonnent jamais la vertu malheureuse.

(M.) (*Yollande et Astolphe disparaissent ; Schwartz et Rixhem descendent sous l'obélisque qui se referme.*)

SCENE III.

LE BARON, UN HEIDUQUE, DEUX CHEFS DE GARDES, GARDES.

(*Deux gardes portent des flambeaux.*)

LE BARON.

Ecuyers, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

LE PREMIER CHEF DES GARDES.

Monseigneur, la seconde veille de la nuit vient d'être relevée... Tout paraît tranquille.

LE DEUXIEME CHEF.

Les détachemens ne sont pas encore rentrés... on a entendu un grand bruit d'armes vers la forêt.

L'HEIDUQUE.

Péter aura probablement rencontré l'ennemi.

LE BARON.

Tant mieux; puisqu'il n'est pas de retour, il est sans doute à sa poursuite... Et cette tour ?...

(*Il montre la tour.*)

LE PREMIER CHEF.

Monseigneur, en voici les clefs..

LE BARON.

Ami, il faut redoubler de vigilance : que deux hommes d'armes soient placés dans l'intérieur, à la porte du cachot qui renferme les prisonniers.

(*Le premier chef prend deux gardes, ouvre la porte de la tour et les place en-dedans.*)

LE BARON, *au deuxième garde et à l'heiduque.*

Vous, veillez à la poterne et aux premiers ponts, et que personne n'approche du château sans être scrupuleusement examiné... (*Ils sortent.*)

(M.) (*Le premier chef remet la clef de la tour au baron après l'avoir fermée à double tour.*)

LE PREMIER CHEF.

Les prisonniers reposent, tout est dans l'ordre.

LE BARON.

Fort bien : laissez-moi, je veux être seul ici. . Dès que mes soldats rentreront, qu'on ait soin de m'en avertir.

(M.) (*A un geste du baron, le premier chef sort par la grille avec le restant des gardes.*)

SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

Que cette nuit me paraît longue ! le sommeil fuit loin de ma paupière ; une secrète inquiétude me tourmente... Qu'ai-je donc à desirer ?... mes accusateurs sont morts ou en fuite ; mes ennemis sont en ma puissance ; la vie de cet enfant est dans mes mains, je n'ai qu'un seul mot à dire, il va cesser d'exister ; et quand il ne sera plus, qui pourra me disputer le riche patrimoine de Heidelberg. Malgré tous mes succès, mon ame, encore agitée des évènemens qui viennent de se succéder, se refuse au repos... La prospérité du crime ne serait-elle qu'illusoire ?... le ciel lui refuserait-il cette satisfaction intérieure qui embellit l'existence de tous les charmes d'une douce tranquillité ?.. Non, non... celui qui créa

l'univers et donna la vie à la nature, ne peut s'avilir en s'occupant sans relâche d'une si faible portion de son ouvrage. L'orgueil des hommes a pu lui prêter cette paternelle sollicitude; la raison des sages la lui refuse... Oui... l'imagination seule fait les peines et les plaisirs; pour vivre heureux, il ne faut que savoir la diriger.

SCENE V.

LE BARON, FRANCKBAR, L'HEIDUQUE, GARDES, UNE ESTAFETTE DU DUC DE SAXE.

FRANCKBAR.

Baron, j'ai parcouru la route de Magdebourg, j'en ai fait éclairer les deux côtés jusque près de l'Elbe, et vers la forêt; aucun des fuyards n'avait sans doute pris ce chemin. Je n'ai rencontré que cette estaffette de son altesse le duc de Saxe : il a, dit-il, un écrit important à vous remettre; je vous l'amène.

(L'estaffette descend vers le baron et lui présente un rouleau de parchemin. Le baron est toujours inquiet, il déroule le parchemin, et lit :)

« Il est ordonné au baron de Heidelberg d'accorder pas-
« sage et protection dans ses domaines, pendant vingt-quatre
« heures, à trois cents hommes de ma garde qui se portent
« sur Weimar.

« ERNEST, DE SAXE. »

LE BARON, *après avoir hésité un moment.*

L'ordre de son altesse sera exécuté.

(L'estaffette sort avec la garde.)

LE BARON, *bas à l'heiduque.*

Que la grand'garde soit à l'instant doublée; que les hommes d'armes du duc campent à l'entrée de la forêt, et qu'on se garde surtout de les recevoir dans le château : monte sur le donjon, surveille attentivement leurs démarches... Tout m'est suspect aujourd'hui... au moindre mouvement, tu viendras prendre mes ordres.

(L'heiduque salue et sort.)

SCENE VI.

LE BARON, FRANCKBAR.

LE BARON.

Toi, cher Franckbar, reste auprès de moi; j'ai besoin de tes conseils....

FRANCKBAR.

Parlez, monseigneur.

LE BARON, *amenant Franckbar sur l'avant-scène avec mystère.*

Il importe à la tranquillité de ton souverain... que cette femme et cet enfant renfermés dans cette tour aient cessé d'exister avant que le soleil reparaisse sur l'horizon.... Te sens-tu l'énergie nécessaire pour rendre ce service à ton souverain?

FRANCKBAR.

Il s'agit de votre sûreté, monseigneur; j'ai juré de vous défendre contre tous vos ennemis: toutes les considérations s'évanouissent devant mon serment.

LE BARON.

Je ne prétends pas que tu frappes toi-même :... deux de mes hommes d'armes sont en sentinelle dans cette tour... il faut leur parler, les séduire, les menacer....

FRANCKBAR.

Comptez sur moi.

LE BARON.

Prodigue l'or à ces soldats ... Mais si de vains scrupules les faisaient balancer un moment entre leur devoir et une prétendue humanité....

FRANCKBAR, *avec un ton sombre.*

Je vous entends.

LE BARON.

La récompense, ou la mort.

FRANCKBAR.

Il suffit.

LE BARON.

Ordonne à ces soldats de paraître; je veux qu'ils soient certains d'exécuter ma volonté en obéissant à tes ordres.

FRANCKBAR.

Vous serez satisfait.

(M.) (*Il reçoit la clef de la main du baron, et entre dans la tour.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LES DEUX HOMMES D'ARMES.

(Franckbar sort de la tour avec les deux gardes ; il en ferme la porte et prend la clef qu'il garde à sa ceinture.)

LE BARON.

Hommes d'armes, votre prince attend de vous un service essentiel à son repos ; Franckbar est chargé de vous dévoiler mon secret. Si vous obéissez, de l'or et des honneurs ; si pour la première fois vous deveniez rebelles, ma disgrace et une prison éternelle.

(M.) (*Il sort avec une démarche imposante ; les gardes restent interdits et muets.*)

SCENE VIII.

FRANCKBAR, LES DEUX HOMMES D'ARMES.

FRANCKBAR.

Pourquoi restez-vous interdits? vous avez entendu l'ordre de monseigneur.

PREMIER GARDE.

Oui, capitaine.

FRANCKBAR.

Et vous êtes sans doute prêts à l'exécuter?

SECOND GARDE.

Capitaine, il faudrait savoir avant tout....

FRANCKBAR.

Aucuns dangers, tout profit.

PREMIER GARDE.

Tant pis :... du profit sans danger, c'est de l'argent mal gagné.

FRANCKBAR.

Et la certitude de rendre à votre maître le service le plus important.

SECOND GARDE.

C'est bien ça ;... mais s'il y avait un peu de gloire.

PREMIER GARDE.

Ça ne ferait que mieux.

FRANCKBAR, *leur donnant une bourse.*

Prenez cet or :... c'est une faible portion des bienfaits qui vous attendent.

SECOND GARDE, *pesant la bourse.*

Elle est bien garnie.

PREMIER GARDE.

Pourquoi nous payer si cher s'il n'y a pas de périls ?

SECOND GARDE, *bas à son camarade.*

Tais-toi donc ; il faut bien que nous soyons dédommagés par quelque chose.

FRANCKBAR.

Jurez-moi d'exécuter les ordres de votre prince.

PREMIER GARDE.

Mais encore faudrait-il connaître...

FRANCKBAR.

Hésiteriez-vous ?

SECOND GARDE.

Non, capitaine. (*Bas à son camarade.*) Tu vas voir qu'on va nous faire rendre l'argent.

FRANCKBAR.

Jurez donc d'obéir.

SECOND GARDE, *bas à son camarade.*

Jurons, ou la bourse est perdue.

FRANCKBAR.

Hé bien !...

LES DEUX GARDES, *après avoir un peu hésité.*

Nous le jurons.

FRANCKBAR, *amenant mystérieurement les gardes à l'avant-scène.*

La nuit couvre le château de ses ombres, ce lieu est écarté des postes ordinaires, vous êtes seuls, personne ne peut vous épier ni vous découvrir ; les prisonniers qui sont dans cette tour sont les plus mortels ennemis de votre maître... vous avez juré de le servir... remplissez votre serment : avant l'aurore il faut qu'ils aient cessé de vivre.

(*Il donne la clef de la tour au premier garde.*)

PREMIER GARDE.

Un assassinat !

FRANCKBAR.

La vie de votre maître en dépend.

SECOND GARDE.

Massacrer une femme, un enfant !....

FRANCKBAR.

Ils sont criminels et condamnés...

PREMIER GARDE.

Des soldats ne sont pas des bourreaux.

FRANCKBAR.

Qu'osez-vous dire ?

PREMIER GARDE.

Reprenez votre or ; il est trop cher à ce prix,

(*Il jette la bourse par terre.*)

FRANCKBAR.

Téméraires !... vous avez l'audace de défendre les ennemis de votre prince, de résister à ses volontés, de manquer à vos sermens!...

PREMIER GARDE.

Celui qui a fait le serment de commettre un crime, redevient vertueux en le violant.

SECOND GARDE.

C'est vrai, ça...

FRANCKBAR.

Soldats rebelles ! ne croyez pas sauver ceux que vous protégez. Si vos bras refusent d'obéir, le mien est prêt... et vous périrez avec eux.

(*Il tire son poignard et marche vers la tour.*)

PREMIER GARDE, *d'une voix presque tremblante.*

Mais, capitaine...

FRANCKBAR, *s'avançant toujours vers la tour.*

Lâches ! je ne vous écoute plus.

SECOND GARDE, *lui barrant le chemin.*

Attendez donc....

FRANCKBAR.

Que voulez-vous ?

PREMIER GARDE, *dissimulant.*

Croyez-vous que nous avons envie de perdre cet or ?...

SECOND GARDE, *dissimulant.*

C'est qu'il y en a si peu, vraiment, pour un si grand service. (*Il ramasse la bourse.*)

FRANCKBAR, *revenant en scène avec satisfaction.*

Je vous comprends maintenant ; la somme sera doublée.

PREMIER GARDE.

Songez donc aux suites de cet évènement.

FRANCKBAR.

Qu'avez-vous à craindre ? Le baron n'est-il pas seul le maître de vous punir ou de vous récompenser ?

SECOND GARDE, *avec un sentiment profond.*

Oh ! il y a un autre maître qui punit et récompense aussi...

FRANCKBAR.

Hé bien ! je vais frapper moi-même. (*Il fait un mouvement.*)

PREMIER GARDE, *l'arrêtant.*

Non, capitaine ; c'est fini : nous sommes à vous.

FRANCKBAR.

A la bonne heure, je vous laisse... Songez que le parti de votre maître est irrévocablement pris ; songez que vous ne pouvez sortir de ce lieu environné, de toutes parts, d'espions qui vont vous surveiller ; songez enfin qu'à mon retour, si les coupables ne sont pas anéantis, vous périrez tous deux après les avoir vus égorgés sous vos yeux... Choisissez maintenant entre la pitié et l'obéissance.

SECOND GARDE.

Notre choix est fait ; soyez sans inquiétude.

(M.) (*Franckbar sort et referme la grille.*)

SCENE IX.

LES DEUX HOMMES D'ARMES.

(*Ils sont tous deux abattus.*)

PREMIER GARDE.

Hé bien, camarade, que faut-il faire ?

SECOND GARDE.

Je n'en sais rien....

PREMIER GARDE.

Il a refermé la grille...

SECOND GARDE.

Il va revenir...

PREMIER GARDE.

Il n'y a pas moyen d'échapper...

SECOND GARDE.

Tuer ces malheureux !

PREMIER GARDE.

C'est bien cruel...

SECOND GARDE.

Mais mourir sans pouvoir les sauver...

PREMIER GARDE.

C'est bien dur aussi....

SECOND GARDE.

Moi, je ne pourrai jamais, d'abord....

PREMIER GARDE.

Ni moi....

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, RIXHEM et SCHWARTZ *sortent de l'obélisque.*

(RIXHEM *et* SCHWARTZ *les écoutent et avancent doucement.*)

SECOND GARDE.

S'il s'agissait de se battre....

PREMIER GARDE.

Fût-ce contre une armée...

SECOND GARDE.

Encore passe... On meurt sans s'en apercevoir.

PREMIER GARDE.

Mais égorger une femme!..

SECOND GARDE.

Un enfant!..

PREMIER GARDE.

Nous les verrons là à nos genoux.

SECOND GARDE.

Supplians...

PREMIER GARDE.

Et nous irions de sang froid enfoncer un poignard dans leur sein!....

SECOND GARDE.

Impossible...

PREMIER GARDE, *avec une fureur concentrée.*

Il n'y a pas de moyen de se sauver d'ici...

SECOND GARDE.

Non...

PREMIER GARDE.

Il uons faudra périr ?...

SECOND GARDE.

Oui......

PREMIER GARDE.

Sacrément! Camarade, entre la mort et l'infamie il n'y a pas de choix; mais il ne faut pas leur laisser le plaisir de nous assassiner... Mourons....

SECOND GARDE.

Oui, mourons en braves gens...

(*Ils se mettent mutuellement en joue avec leurs fusils.*)

RIXHEM, *se montrant avec Schwartz.*

Non, vous ne périrez pas, et vous aurez la gloire de sauver innocence.

(*Au premier mot, les gardes reculent épouvantés, et font mine de se mettre en défense.*)

PREMIER GARDE.

Qui êtes-vous?....

RIXHEM.

Deux hommes honnêtes qui, ainsi que vous, prétendent arrêter le crime triomphant.

SECOND GARDE.

Qui vous envoie?

RIXHEM, *montrant le ciel.*

Cet autre maître qui punit et récompense aussi.

PREMIER GARDE.

Quoi! vous avez entendu!

RIXHEM.

Tout...

SECOND GARDE.

Comment échapper aux poursuites du chef?...

RIXHEM, *montrant Schwartz.*

Suivez cet homme; il vous conduira: moi, je vais délivrer les intéressantes victimes du scélérat Evrard.

PREMIER GARDE.

Nous resterons ici jusqu'à ce qu'elles soient sauvées....

RIXHEM.

Il y a peut-être du danger, si le capitaine revenait...

SECOND GARDE.

Nous vous soutiendrons.

PREMIER GARDE.

Nous les défendrons.

SECOND GARDE.

Jusqu'à la mort.

RIXHEM.

Et voilà les braves qu'on voulait séduire! Camarades, votre dévouement ne sera pas sans récompense: donnez-moi la clef de la tour... surtout observez le silence le plus profond....

(M.) (*Rixhem prend la clef et entre dans la tour; Schwartz se place à l'entrée secrète de l'obélisque; les deux gardes vers la grille, dans une attitude de défense.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ASTOLPHE, YOLLANDE.

(*Rixhem sort de la tour en tenant Astolphe dans ses bras.*)

YOLLANDE.

Où nous conduisez-vous?

ASTOLPHE, *embrassant Rixhem.*

O mon père! mon bon père!

SCHWARTZ.

Le jour va paraître... hâtons-nous....

(M.) (*Schwartz prend l'enfant et le descend dans l'obélisque; Yollande passe après lui, ensuite les deux gardes, enfin Rixhem qui referme la porte secrète.*)

SCENE XII.

(*Le jour commence à paraître.*)

FRANCKBAR, LE BARON.

(*Ils entrent avec précaution; Franckbar referme la grille.*)

FRANCKBAR.

Bien... la porte de la tour est ouverte, les hommes d'armes y sont entrés: c'en est fait, monseigneur; tous vos desirs sont remplis.

LE BARON.

Assure-toi de l'exécution de mes ordres: et si ces soldats

avaient hésité de nouveau, si mes ennemis vivaient encore;.. frappe toi-même sans pitié.

(M.) *(Franckbar entre dans la tour; le baron parcourt la scène d'un air sombre; bientôt Franckbar sort de la tour avec effroi.*

FRANCKBAR.

Monseigneur, vous êtes trahi : ... hommes d'armes, prisonniers, tout a disparu.

LE BARON.

Quoi! cet enfant, cette femme...

FRANCKBAR.

Ils ne sont plus dans la tour.

(M.) *(Ils restent tous deux stupéfaits; le baron entre dans la tour; il en sort bientôt, et parcourt la scène avec la plus vive inquiétude.)*

LE BARON.

Il n'est que trop vrai, ils n'y sont plus... Mais par où auront-ils pu s'échapper de cette enceinte? Cette grille...

FRANCKBAR.

Etait fermée, j'en avais la clef...

LE BARON.

Ce mur....

FRANCKBAR.

Est trop bien défendu.

LE BARON.

N'importe; avec les secours de ces deux gardes, ils auront pu le franchir... Mets-toi à la tête de mes Hongrois, pénètre dans les ruines du vieux château; que l'on coure, que l'on cherche de tous côtés... Les fugitifs ne peuvent être loin : tu m'en réponds....

(M.) *(Franckbar sort avec précipitation.)*

SCENE XIII.

LE BARON, *seul.*

Je suis forcé d'avouer que mes ennemis sont encore plus puissans que je ne le pensais... *(On entend une forte explosion.)* Que signifie ce bruit extraordinaire? Serait-ce une nouvelle trahison?.. Ce bruit souterrain m'étonne et m'épouvante.... Franckbar tarde bien à exécuter mes ordres... se joindrait-il à mes ennemis pour me trahir?....

SCENE XIV.

LE BARON, L'HEIDUQUE.

L'HEIDUQUE, *accourant.*

Ah, prince ! tout est perdu !

LE BARON.

Que dis-tu ?

L'HEIDUQUE.

La vérité. Le fidèle Franckbar rassemble vos Hongrois il sort en bon ordre de la citadelle, il tourne la forêt, et se présente devant le pont-levis du vieux château... tous marchaient dans la plus profonde sécurité... Prompte comme la foudre, une mine éclate sous leurs pieds : Franckbar est englouti avec une partie de sa troupe ; le reste est attaqué à l'improviste par les hommes d'armes du duc de Saxe... Au milieu de ce désordre, ils sont forcés de mettre bas les armes.

LE BARON.

Rassemblez sur-le-champ ce qui me reste de braves, qu'ils viennent se ranger sous la bannière de leur maître.

(L'heiduque sort.)

SCENE XV.

LE BARON, *seul.*

O trahison ! Ainsi mes amis ne sont plus... mes ennemis m'échappent, et la fortune inconstante m'abandonne !.. Evrard !.. Evrard ! te voilà tombé dans le précipice... Tes crimes s'élèvent contre toi.... *(Avec une profonde terreur.)* Le jour des vengeances célestes est arrivé !...

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

LE BARON, RIXHEM.

RIXHEM, *sortant de l'obélisque et toujours enveloppé de son manteau.*

Tu l'as dit, baron, le jour des vengeances célestes est arrivé.

LE BARON.

Que vois-je! mon plus cruel ennemi, celui qui m'a attiré dans le piége!...

RIXHEM, *avec calme.*

Celui qui a défendu l'innocence, et qui va punir le crime.

LE BARON, *hors de lui-même.*

Scélérat! tu n'échapperas pas à ma rage... Holà, gardes!..

RIXHEM.

Tes satellites ne peuvent plus te défendre.

LE BARON.

Il me reste ce poignard : (*Il tire son poignard.*) ton arrêt est prononcé!...

RIXHEM, *avec force.*

Non, c'est le tien.

(M.) (*Il présente deux pistolets à Evrard; il en tire un en l'air et le menace du second; le baron reste stupéfait et le poignard levé.*)

(*A ce signal, les gardes du tribunal et les troupes du duc de Saxe garnissent la scène : les uns, du haut du mur du fond, tiennent en joue le baron; les autres entrant rapidement par la grille, l'enveloppent en lui présentant le fer de leurs lances. Les deux gardes arrivant par l'obélisque, désarment le baron; ils sont suivis par Schwartz, Yollande, Kretle, les mineurs et tout le village. Yollande tient Astolphe dans ses bras.*)

(*Tableau général.*)

RIXHEM.

Evrard, tes crimes sont à leur comble; le tribunal invisible t'a condamné à les expier.

LE BARON.

De quel droit ton tribunal me punit-il? Je ne reconnais de juge que mon souverain....

RIXHEM.

C'est le duc de Saxe lui-même qui a prononcé ton arrêt.

LE BARON.

Le duc de Saxe! voudrait-il me condamner sans ouïr ma défense?

RIXHEM.

Les replis les plus secrets de ton cœur se sont déployés aux yeux du tribunal... Il t'a vu... il t'a entendu... tu es jugé.

LE BARON, *avec fierté.*

Quelle est mon accusateur?

RIXHEM, *jetant son manteau et paraissant en habit de comte.* (1)

Le voici.

LE BARON, *avec force et égarement.*

Dieu puissant! est-ce un songe?.. Le comte de Heidelberg!.. mon père!..

LE COMTE, *attendri.*

Qui t'aurait pardonné tous les maux que tu lui as fait, s'il avait été ta seule victime.

LE BARON, *à genoux.*

O mon père!....

LE COMTE.

Oui, je suis toujours ton père; mais tes juges sont là. *(Indiquant le vieux château.)* Ainsi que toi, je suis soumis à leurs décrets.

LE BARON.

J'ai mérité la mort; la loi et la nature me condamnent.

LE COMTE.

La mort serait un supplice trop doux pour un fils criminel; ainsi l'a pensé le tribunal. Gardes, exécutez les ordres que vous avez reçus. *(Montrant Evrard.)* Qu'il soit enfermé pour la vie dans le vieux château, et lorsqu'il sentira le poids des chaînes dont il avait osé charger les mains d'un père, que les larmes du repentir lui obtiennent, s'il est possible, le pardon du juge suprême de tous les mortels.

LE BARON.

Aux remords qui me déchirent, je sens, oui, je sens que ce supplice sera cent fois plus affreux que la mort.

(M.) *(Il fait un mouvement comme pour demander grâce à son père; le comte s'éloigne de lui en se cachant la figure de ses mains; le baron sort désespéré au milieu de plusieurs gardes.)*

SCHWARTZ.

Noble comte, cessez de verser des larmes... Vous perdez un fils: *(Montrant Astolphe.)* il vous en reste un autre.

ASTOLPHE, *embrassant le comte.*

Qui ne te causera jamais de chagrin.

LE COMTE, *aux villageois.*

Mes amis, bannissez vos alarmes; vous n'avez plus de persécuteurs. *(A Astolphe.)* Et toi, cher enfant, souviens-toi toute ta vie que le crime ne reste jamais sans punition, et la vertu sans récompense.

(1) Dans son déguisement il doit avoir une perruque et une barbe noire, lorsqu'il change, il a la barbe et les cheveux blancs.

FIN.

